3 . 7 . 484 .

5 L. 16

VIII

HUET

DISSERTATIONS

SUR

DIFERENS SUJETS

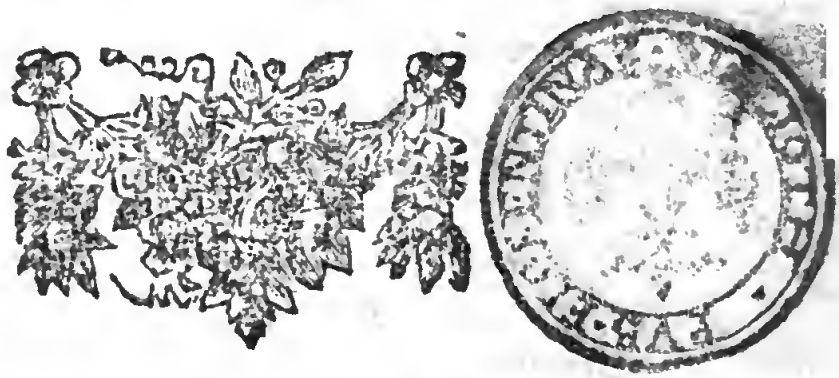
Composées par M. HUET ancien Evêque d'Avranches & par quelques autres Savans

RECUEILLIES

Par M. L'ABBE' DE TILLADET.

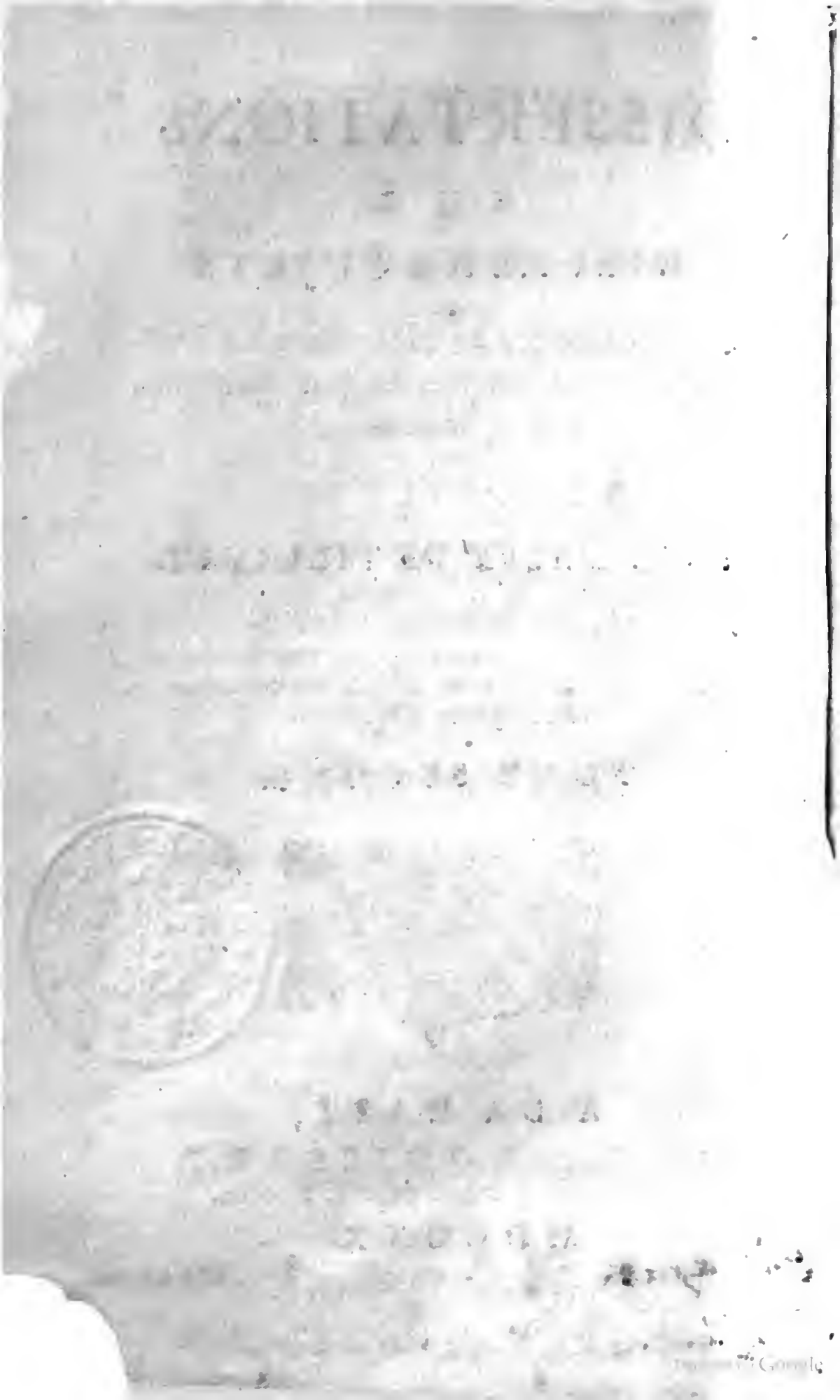
Augmentées dans cette Edition des Remarques de M. BENOIST *touchant la version du* 8. VERS *du* 8. Chap. *du Livre de* NEHEMIE *& touchant la Naissance d'*HERODE.

TOME SECOND.



A LA HAYE,
Chez A. DE ROGISSART,
Marchand Libraire dans le Pooten.
MDCCXX.

Ex Bibliotheca D. Equitis Antonii Francisci de Marmi



DISSERTATIONS SUR DIVERSES MATIERES DE RELIGION ET DE PHILOLOGIE.

X. DISSERTATION.

Examen du ſentiment de Longin ſur ce Paſſage de la Geneſe : Et Dieu dit, Que la lumiére ſoit faite, & la lumiére fut faite.

LETTRE DE M. HUET,

A Monſieur le Duc de Montauſier.

MONSEIGNEUR,

Vous avez voulu que je priſſe Parti dans le Différend que vous avez eu avec Monſieur l'Abbé de Saint Luc touchant Apollon. J'en ai un autre à

mon tour avec Monſieur Des-Preaux, dont je vous ſuplie de vouloir être Juge. C'eſt ſur un Paſſage de Longin, qu'il faut vous raporter avant toutes choſes. Le voici mot-à mot : *Ainſi le Légiſlateur des Juifs, qui n'étoit pas un homme du commun, ayant connu la puiſſance de Dieu ſelon ſa dignité, il l'a exprimée de même, ayant écrit au commencement de ſes Loix en ces termes, Dieu dit ; Quoi ? Que la lumiére ſoit faite, & elle fut faite ; Que la terre ſoit faite, & elle fut faite.* Dès la premiére lecture que je fis de Longin, je fus choqué de cette Remarque : & il ne me parut pas que ce Paſſage de Moïſe fût bien choiſi pour un éxemple du Sublime. Et il me ſouvient qu'étant un jour chez vous, Monſeigneur, long-tems avant que j'euſſe l'honneur d'être auprès de Monſeigneur le Dauphin, je vous dis mon ſentiment ſur cette Obſervation ; & quoi que la Compagnie fut aſſez grande, il ne s'en trouva qu'un ſeul qui fût d'un avis contraire. Depuis ce tems-là je me ſuis trouvé obligé de rendre public ce Sentiment, dans le Livre que j'ai fait pour prouver la vérité de notre Religion. Car ayant entrepris de faire le dénombrement des Auteurs profanes qui ont rendu témoignage à l'antiquité des Livres de Moïſe, je trouvai Longin parmi eux. Et parce que je ſoupçonnai qu'il ne raportoit ce qu'il dit de lui, que ſur la foi d'autrui, je me ſentis obligé de tenir compte au Public de cette conjecture, & de lui en dire la principale raiſon ; qui eſt, que s'il avoit vû ce qui ſuit, & ce qui précéde le Paſſage de Moïſe qu'il allégue, il auroit bien-tôt reconnu qu'il n'a rien de ſublime. Voici mes paroles : *Longin, Prince des Critiques, dans l'excellent Livre qu'il a fait touchant le Sublime, donne un très-bel éloge à Moïſe ; car il dit qu'il a connu & exprimé la puiſſance de Dieu ſelon ſa dignité ; ayant écrit au commencement de ſes Loix, que Dieu dit, Que la lumiére ſoit faite, & elle fut faite ; Que la terre*

terre ſoit faite, & elle fut faite. Néanmoins ce que Longin raporte ici de Moïſe, comme une expreſſion ſublime & figurée, pour prouver l'élevation de ſon diſcours, me ſemble très ſimple. Il eſt vrai que Moïſe raporte une choſe qui eſt grande; mais il l'exprime d'une façon qui ne l'eſt nullement. Et c'eſt ce qui me perſuade que Longin n'avoit pas pris ces paroles dans l'Original: car s'il eût puiſé à la Source, & qu'il eût lû les Livres mêmes de Moïſe, il eût trouvé par tout une grande ſimplicité; & je croi que Moïſe l'a affectée, à cauſe de la dignité de la matière, qui ſe fait aſſez ſentir étant raportée nuëment, ſans avoir beſoin d'être relevée par des ornemens recherchez. Quoi que l'on connoiſſe bien d'ailleurs, & par ſes Cantiques, & par le Livre de Job, dont je crois qu'il eſt l'Auteur, qu'il étoit fort entendu dans le Sublime. Quoi que je ſuſſe bien quand j'écrivis ces paroles, que Monſieur Des-Preaux avoit traduit Longin, & que j'euſſe même lû ſa Traduction, & qu'après l'avoir éxaminée ſoigneuſement ſur l'Original, j'en euſſe fait le jugement qu'elle mérite, je ne crus pas que pour avoir traduit Longin, il l'eût pris ſous ſa Protection, & qu'il ſe fût lié ſi étroitement d'intérêt avec lui; que de reprendre cet Auteur, ce fût lui faire une offenſe; non plus qu'à trois ou quatre ſavans Hommes qui lui ont fait le plaiſir de le traduire avant lui. A Dieu ne plaiſe que je vouluſſe épouſer toutes les quérelles d'Origéne, & prendre fait & cauſe pour lui, lors qu'on le traite tous les jours d'Hérétique & d'Idolâtre. Vous ſavez cependant, Monſeigneur, que j'ai pris des engagemens avec Origéne, du moins auſſi grands, que Monſieur Des-Preaux en a pris avec Longin. Auſſi à dire la vérité, je fus un peu ſurpris, lors qu'ayant trouvé l'autre jour ſur votre Table la nouvelle Edidition de ſes Oeuvres, à l'ouverture du Livre je tombai ſur ces paroles: *Mais que dirons-nous d'un Savant de ce Siécle, qui quoi qu'éclairé des lumiéres*

de l'Evangile, ne s'eſt pas aperçû de la beauté de cet endroit, (il parle du Paſſage de Moïſe raporté par Longin,) *a oſé, dis-je, avancer dans un Livre qu'il a fait pour démontrer la Religion Chrêtienne, que Longin s'étoit trompé, lors qu'il avoit crû que ces paroles étoient ſublimes ? J'ai la ſatisfaction au moins que des perſonnes non moins conſidérables par leur Piété que par leur Savoir, qui nous ont donné depuis peu la traduction du Livre de la Geneſe, n'ont pas été de l'avis de ce Savant, & dans leur Préface, entre pluſieurs preuves excellentes qu'ils ont aportées, pour faire voir que c'eſt l'Eſprit ſaint qui a dicté ce Livre, ont allégué le Paſſage de Longin, pour montrer combien les Chrêtiens doivent être perſuadez d'une vérité ſi claire, & qu'un Payen même a ſentie par les ſeules lumiéres de la raiſon.* Je fus ſurpris, dis-je, de ce diſcours, Monſeigneur : car nous avons pris des routes ſi différentes dans le Païs des Lettres Monſieur Des-Preaux & moi, que je ne croyois pas le rencontrer jamais dans mon chemin, & que je penſois être hors des atteintes de ſa redoutable & dangereuſe Critique. Je ne croyois pas non plus que tout ce qu'a dit Longin, fuſſent mots d'Evangile ; qu'on ne pût le contredire ſans audace ; qu'on fût obligé de croire comme un Article de Foi que ces paroles de Moïſe ſont ſublimes, & que de n'en demeurer pas d'accord, ce fût douter que les Livres de Moïſe ſoient l'Ouvrage du Saint Eſprit ; enfin je ne me ſerois jamais attendu à voir Longin canoniſé, & moi preſque excommunié, comme nous le ſommes par Monſieur Des-Preaux. Cependant quelque bizarre que ſoit cette Cenſure, il pouvoit l'exprimer d'une maniére moins farouche & plus honnête ; mais il faut donner quelque choſe à ſon naturel. Pour moi, Monſeigneur, je prétens vous faire voir pour ma juſtification, que non ſeulement il n'y a rien d'aprochant du Sublime dans ce Paſſage de Moïſe ; mais même que s'il y

en

en avoit, comme veut Longin, le Sublime y ſeroit mal employé, s'il eſt permis de parler en ces termes d'un Livre ſacré.

C'eſt une maxime reçûë de tous ceux qui ont traité de l'Eloquence, que rien ne donne plus de force au Sublime que de lui choiſir ſa place, & que ce n'eſt pas un moindre défaut d'employer le Sublime là où le diſcours doit être ſimple, que de tomber dans le genre ſimple, lors qu'il faut s'élever au Sublime. Longin lui-même, ſans en alléguer d'autres, en eſt un bon témoin. Quand les Auteurs ne le diroient pas, le bon ſens le dit aſſez. Combien eſt-on choqué d'une baſſeſſe qui ſe rencontre dans un diſcours noble & pompeux? Combien eſt on ſurpris au contraire d'un diſcours qui étant ſimple & dépouillé de tout ornement, ſe guinde tout d'un coup & s'emporte dans quelque figure éclatante? Croiroit-on qu'un homme fût ſage, qui racontant à ſes Amis quelque Evénement ſurprenant, dont il auroit été témoin, après avoir raporté le commencement de l'avanture d'une maniére commune & ordinaire, s'aviſeroit tout d'un coup d'apoſtropher celui qui auroit la principale part à l'action, quoi qu'il fut abſent, & reviendroit enſuite à ſa premiére ſimplicité, & reciteroit la fin de ſon Hiſtoire du même air que le commencement? Cette apoſtrophe pourroit-elle paſſer pour un éxemple du Sublime, & ne paſſeroit-elle pas au contraire pour un éxemple d'extravagance? On accuſe cependant Moïſe d'avoir péché contre cette Régle, quand on ſoûtient qu'il s'eſt élevé au deſſus du langage ordinaire, en raportant la création de la lumiére. Car ſi on éxamine tout le premier Chapitre de la Geneſe, où eſt ce Paſſage, & même tous les cinq Livres de la Loi, hormis les Cantiques qui ſont d'un autre genre, & tous les Livres hiſtoriques de la Bible, on y trouvera une ſi grande ſimplicité, que des

gens de ces derniers Siécles, d'un eſprit poli à la vérité, mais gâté par un trop grand uſage des Lettres profanes, & Saint Auguſtin même lors qu'il étoit encore Payen, n'en pouvoient ſouffrir la lecture. Je ne ſortirai point de ce premier Chapitre pour faire voir ce que je dis. Y a-t-il rien de plus ſimple, que l'entrée du recit de la Création du Monde ? *Au commencement Dieu créa le Ciel & la Terre : & la Terre étoit vuide & informe ; & les ténébres étoient ſur la face de l'abîme ; & l'eſprit de Dieu étoit porté ſur les eaux.* Moïſe ſentoit bien que ſon ſujet portoit avec ſoi ſa recommandation & ſon Sublime ; que de le raporter nuëment, c'étoit aſſez l'élever, & que le moins qu'il y pourroit mettre du ſien, ce ſeroit le mieux ; & comme il n'ignoroit pas qu'un diſcours ſimple eſt ſouvent plus perſuaſif, qu'un diſcours relevé (ce que Longin lui même a reconnu) lors qu'il a voulu annoncer aux hommes une vérité qui confond toute la Philoſophie profane, en leur aprenant que Dieu par ſa Parole a pû faire quelque choſe du néant, il a crû ne devoir enſeigner ce grand Principe qu'avec des expreſſions communes & ſans ornement. Pourquoi donc après avoir raporté la création du Ciel & de la Terre d'une maniére ſi peu étudiée, ſeroit-il ſorti tout d'un coup de ſa ſimplicité pour narrer la création de la lumiére d'une maniére ſublime ? *Et Dieu dit, Que la lumiére ſoit faite ; & elle fut faite.* Pourquoi ſeroit-il retombé dans ſa ſimplicité, pour n'en plus ſortir ? *Et Dieu vit que la lumiére étoit bonne, & il diviſa la lumiére des ténébres, & il apella la lumiére, Jour, & les ténébres, Nuit : & du ſoir & du matin ſe fit le premier jour.* Tout ce qui ſuit porte le même caractére : *Et Dieu dit, Que le Firmament ſoit fait au milieu des eaux, & ſepare les eaux des eaux : & Dieu diviſa les eaux qui étoient ſous le Firmament de celles qui étoient ſur le Firmament : & il fut fait ainſi.*

Et

Et Dieu apella le Firmament Ciel : & du ſoir & du matin ſe fit le ſecond jour. Dieu forme le Firmament de la même maniére qu'il a formé la Lumiére ; c'eſt à dire , par ſa Parole. Le recit que Moïſe a fait de la création de la Lumiére , n'eſt point d'un autre genre que celui de la création du Firmament : puis qu'il eſt donc évident que le recit de la création du Firmament eſt très-ſimple , comment peut-on ſoûtenir que le recit de la création de la Lumiére eſt Sublime ? Toute la ſuite répond parfaitement à ce commencement : il ſe tient toûjours dans ſa ſimplicité , pour nous aprendre comment Dieu forma les Aſtres , & y renferma la Lumiére. *Et Dieu dit , Qu'il ſe faſſe des Luminaires dans le Firmament , qui diviſent le jour & la nuit, & ſervent de ſignes , pour marquer les tems , les jours, & les années , & luiſent dans le Firmament , & éclairent la Terre. Et il fut fait ainſi. Et Dieu fit deux grands Luminaires ; le plus grand Luminaire pour préſider au jour ; & le plus petit Luminaire pour préſider à la nuit , & les Etoiles : & il les mit au Firmament pour luire ſur la Terre , & préſider au jour & à la nuit , & diviſer la lumiére des ténébres : & Dieu vit que cela étoit bon.* La création même de l'homme qui devoit commander à la Terre , qui devoit porter l'image de Dieu , & qui devoit être ſon Chef d'œuvre , ne nous eſt enſeignée qu'en des termes communs , & des expreſſions vulgaires. *Et Dieu dit , Faiſons l'homme à notre image , & à notre reſſemblance , & qu'il préſide aux Poiſſons de la Mer , & aux Oiſeaux du Ciel , & aux Bêtes , & à toute la Terre ; & à tous les Reptiles qui ſe remuent ſur la Terre. Et Dieu créa l'homme à ſon image , il le créa à l'image de Dieu ; & il les créa mâle & femelle.* Si en tout ceci il n'y a nulle ombre de Sublime , comme aſſurément il n'y en a aucune , je demande par quelle prérogative la création de la Lumiére a métité d'être raportée d'une ma-

niére ſublime, lors que tant d'autres choſes plus grandes & plus nobles ſont raportées d'un air qui eſt au deſſous du médiocre. J'ajoûte encore que ſi ces paroles ſont ſublimes, elles péchent contre un autre précepte d'Eloquence, qui veut que les entrées des Ouvrages les plus grands & les plus ſublimes, ſoient ſimples pour faire ſortir la flamme du milieu de la fumée, pour parler comme un grand Maître de l'Art. Saint Auguſtin aſſujettit à cette Loi ceux même qui annoncent les Myſtéres de Dieu : *Il faut*, dit-il, *que dans le genre ſublime les commencemens ſoient médiocres.* Moïſe ſe ſeroit bien écarté de cette régle, ſi le ſentiment de Longin étoit véritable, puis que les Livres de la Loi porteroient un Exorde ſi auguſte. Auſſi ne voyons-nous pas qu'aucun des anciens Peres de l'Egliſe, ni des Interprétes de l'Ecriture, ait trouvé rien de relevé dans ce Paſſage, hormis la matiére, qui étant très haute & très-illuſtre, & frapant vivement l'eſprit du Lecteur, s'il n'a pas toute l'attention néceſſaire, il attribuë aiſément à l'artifice des paroles ce qui ne vient que de la dignité du ſujet. Mais s'il conſidére cette expreſſion en elle même, faiſant abſtraction de ce grand ſens qui la ſoûtient, il la trouvera ſi ſimple, qu'elle ne peut pas l'être davantage : de ſorte que ſi Longin avoit donné les Régles du ſimple, comme il a donné celles du Sublime, il auroit trouvé, ſans y penſer, que les paroles qu'il a raportées de Moïſe, y ſeroient entiérement conformes.

La vérité de ceci paroîtra mieux par les éxemples. Pourroit-on ſoupçonner un homme de vouloir s'énoncer figurément & noblement, qui parleroit ainſi : *Quand je ſortis, je dis à mes gens, Suivez moi, & ils me ſuivirent.* Trouveroit-on du Merveilleux dans ces paroles : *je priai mon ami de me prêter ſon Cheval, & il me le prêta ?* On trouveroit ſans doute au contraire qu'on ne ſauroit parler d'une

d'une maniére plus ſimple. Mais ſi le Sublime ſe trouvoit dans la choſe même, il paroîtroit dans l'expreſſion, quelque nuë qu'elle fut : *Xerxés commanda Qu'on enchaînât la Mer, & la Mer fut enchaînée. Alexandre dit, Qu'on brûle Tyr, & qu'on égorge les Tyriens : & Tyr fut brûlée, & les Tyriens furent égorgez.* Il y a en cela de l'élevation & du grand ; mais il vient du ſujet : & de ne pas faire cette diſtinction, c'eſt confondre les choſes avec les paroles ; c'eſt ne ſavoir pas ſéparer l'Art de la Nature, l'Ouvrage de la Matiére, ni l'Induſtrie de l'Hiſtorien de la grandeur & du pouvoir du Héros. Or je ne puis pas croire qu'un homme d'un jugement auſſi exquis, qu'étoit Longin, eut pû s'y méprendre, s'il avoit lû tout l'Ouvrage de Moïſe ; & c'eſt ce qui m'a fait ſoupçonner qu'il n'avoit pas vû ce Paſſage dans l'Original : & j'en ai même une autre preuve qui me paroît inconteſtable ; c'eſt qu'il fait dire à Moïſe ce qu'il ne dit point : *Dieu dit Quoi ? Que la lumiére ſoit faite, & elle fut faite ; Que la terre ſoit faite, & elle fut faite.* Ces derniéres paroles ne ſont point dans Moïſe ; non plus que cette interrogation, *Quoi ?* & apparemment Longin avoit lû cela dans quelque Auteur, qui s'étoit contenté de raporter la ſubſtance des choſes que Moïſe a écrites ſans s'attacher aux paroles. Monſieur le Févre ne s'éloigne pas de ce ſentiment : *Il eſt aſſez croyable*, dit il, *que Longin avoit lû quelque choſe dans les Livres de Moïſe, ou qu'il en avoit entendu parler.* Le Philoſophe Ariſtobule, tout Juif qu'il étoit & paſſionné pour Moïſe, comme tous ceux de ſa Nation, n'a pas laiſſé de bien diſtinguer la parole dont Dieu ſe ſervit pour créer le monde, d'avec la parole que Moïſe a employée pour nous en faire le recit. *Il ne faut pas nous imaginer*, dit il, *que la voix de Dieu ſoit renfermée dans un certain nombre de paroles, comme un diſcours ; mais il faut croire que c'eſt la production même des choſes.*

Et c'eſt dans ce ſens que Moïſe apelle la Création de l'Univers, la voix de Dieu ; car il dit de tous ſes Ouvrages, Dieu dit, & il fut fait. Vous voyez, Monſeigneur, que cette Remarque n'eſt pas faite pour a création ſeule de la Lumiére, mais pour la création de tous les Ouvrages de Dieu ; & que ſelon cet Auteur le Merveilleux & le Sublime qui ſe trouvent dans l'Hiſtoire de la Création, ſont dans la Parole de Dieu, qui eſt ſon opération même, & non pas dans les paroles de Moïſe. Ariſtobule pourſuit en ces termes : *Et c'eſt à mon avis à quoi Pythagore, Socrate, & Platon ont eu égard, quand ils ont dit que lors qu'ils conſidéroient la Création du monde, il leur ſembloit entendre la voix de Dieu.* Ces Philoſophes admiroient le Sublime de cette Voix toute-puiſſante, & n'en avoient remarqué aucun dans les paroles de Moïſe, quoi qu'ils ne les ignoraſſent pas. Car ſelon le témoignage du même Ariſtobule, on avoit traduit en Grec quelques parties de la Sainte Ecriture avant Alexandre : & c'eſt cette Traduction que Platon avoit lûë, & non pas celle des Septante, comme l'ont écrit depuis peu quelques-uns des Amis de Monſieur Des-Preaux, pour le Savoir deſquels il fait profeſſion d'avoir une grande admiration.

Je dis de plus, que tant s'en faut que cette expreſſion de Moïſe ſoit ſublime, qu'elle eſt au contraire très-commune & très-familiére aux Auteurs ſacrez ; de ſorte que ſi c'étoit une figure, étant employée auſſi ſouvent qu'elle l'eſt, elle ceſſeroit d'être ſublime, parce qu'elle ceſſeroit de toucher le Lecteur & de faire impreſſion ſur ſon eſprit, à cauſe de ſa trop fréquente répétition. Car ſelon * Quintilien les figures perdent le nom de figures, quand elles ſont trop communes, & trop maniées. J'en pourrois donner mille éxemples ; mais il.

* *Quintil. lib. 9. cap. 3.*

il ſuffira d'en raporter quelques-uns qu'on ne peut ſoupçonner d'être ſublimes. Dieu dit à Moïſe dans le huitiéme Chapitre de l'Exode : *Dites à Aaron qu'il étende ſa Verge, & qu'il frape la pouſſiére de la terre, & qu'il y ait de la Vermine dans toute l'Egypte. Et ils firent ainſi. Et Aaron étendit ſa main tenant ſa Verge, & frapa la pouſſiére de la terre, & il y eut de la Vermine dans les hommes & dans les animaux.* Voila le même langage, qu'au premier Chapitre de la Geneſe, & ce n'eſt point ici le commencement de la Loi, que Longin a crû que Moïſe avoit voulu rendre plus augûſte par une expreſſion ſublime. En voici une autre du Chapitre neuviéme de l'Exode, qui ne l'eſt pas davantage : *Et Dieu dit à Moïſe, Etendez votre main vers le Ciel, afin qu'il ſe faſſe de la grêle dans toute la terre d'Egypte. Et Moïſe étendit ſa Verge vers le Ciel, & Dieu fit tomber de la grêle ſur la terre d'Egypte.* Dans le dix-ſeptiéme Chapitre du même Livre, Moïſe dit à Joſué : *Combattez contre les Amalecites. Joſué fit comme Moïſe lui avoit dit, & combattit contre les Amalecites.* Dans le premier Chapitre des Paralipomenes, où nous liſons que David ayant défait les Philiſtins, prit leurs Idoles, & les fit brûler : le Texte porte : *Et David dit, & elles furent brûlées dans le feu.* Ceci reſſemble encore mieux à du Sublime, que ce qui a impoſé à Longin ; & cependant tout le narré, & tout le Livre des Paralipomenes, font aſſez voir que l'Hiſtorien ſacré n'a penſé à rien moins qu'à s'expliquer en cet endroit par une figure. Dans l'Evangile, lors que le Centurion veut épargner à notre Seigneur la peine de venir chez lui pour guérir ſon Fils ; Seigneur, dit il, ſans vous donner la peine de venir chez moi, vous n'avez qu'à dire une parole, & mon Fils ſera guéri : car j'obéïs à ceux qui ſont au deſſus de moi ; & les Soldats qui ſont ſous ma charge m'obéïſſent : *& je dis à l'un, Va, & il va ; & à l'autre, Vien,*

& il vient ; & à mon valet , Fais cela , & il le fait. Ce Centurion avoit-il lû les Livres des Rheteurs & les Traitez du Sublime , & vouloit-il faire voir à notre Seigneur par ce trait de Rhetorique la promptitude avec laquelle il étoit obéï ? Quand Saint Jean raporte en ces termes le Miracle de la guériſon de l'Aveugle né : Notre Seigneur lui dit, *Allez , lavez-vous dans la Piſcine de Siloé. Il s'y en alla , & s'y lava.* Et quand l'Aveugle raconte ainſi ſa guériſon : *Il m'a dit , Allez à la Piſcine de Siloé, & vous lavez ; j'y ai été , je m'y ſuis lavé , & je vois* : l'Aveugle & l'Evangéliſte uſent-ils de cette expreſſion figurée , pour faire admirer davantage le Miracle ? croyent-ils qu'il ne paroîtra pas aſſez grand , s'il n'eſt rehauſſé par le ſecours du Sublime ? Eſt ce dans cette vûë que le même Evangéliſte raportant la guériſon du Malade de trente huit ans, s'explique ainſi : *Jeſus lui dit , Levez-vous , prenez votre lit & marchez. Et cet homme fut auſſi tôt guéri, & prit ſon lit , & marcha* Saint Matthieu prétend il orner le recit de ſa Vocation , quand il dit parlant de ſoi même : Notre Seigneur *lui dit , Suivez moi , & lui s'étant levé le ſuivit.* A-t-il le même deſſein , lors que parlant de l'homme qui avoit une main ſéche , & qui fut guéri par notre Seigneur , il ſe ſert de ces termes : *Alors il dit à cet homme , Etendez votre main , & il l'étendit.* Ces façons de parler ne ſont pas particuliéres aux Auteurs ſacrez : quand les Juifs qui ſont venus après eux, parlent de Dieu , ils le nomment ſouvent ainſi, *Celui qui a dit , & le monde a été fait* : pour dire, Celui qui a créé le monde par ſa parole , & ils le nomment ainſi dans des Ouvrages dogmatiques, dénuez de toutes ſortes d'ornemens & de figures. La louange la plus ordinaire que Mahomet donne à Dieu dans l'Alcoran , c'eſt que lors qu'il veut faire quelque choſe , il dit , Sois , & elle eſt. Tout cela fait voir manifeſtement que quand Moïſe

a écrit, *Dieu dit que la lumiére ſoit faite, & la lumiére fut faite*, ce n'eſt qu'un tour de la Langue Hebraïque qui n'a point d'autre ſignification, ni d'autre force que s'il avoit dit, Dieu créa la Lumiére par ſa parole. Et comme cette expreſſion, qui eſt ſi commune, & ſi naturelle dans la Langue Hebraïque, ne s'employe guéres dant la Langue Grecque que par figure, le Pas étoit gliſſant pour Longin, & il lui a été aiſé de tomber dans l'erreur : particuliérement l'ayant trouvé répété coup ſur coup dans les Livres qu'il avoit vûs, où ce Paſſage étoit autrement raporté que Moïſe ne l'avoit écrit, *Que la lumiére ſoit faite, & elle fut faite : Que la terre ſoit faite, & elle fut faite.* Cette répétition, dis-je, d'une expreſſion, qui eſt ſouvent figurée parmi les Grecs, & qui ne l'eſt nullement parmi les Hebreux, a paru à Longin avoir été faite avec deſſein ; car ſelon Quintilien * la répétition ſeule fait une figure, & même l'interrogation qui précéde, *Dieu dit, Quoi ? Que la lumiére ſoit faite.* Cette interrogation, dis-je, qui n'eſt point de Moïſe, excitant comme elle fait l'attention du Lecteur, & préparant ſon eſprit à aprendre quelque choſe de grand, & n'étant point du Langage ordinaire, a dû lui ſembler venir de l'Art. Et c'eſt en vain que quelques-uns prétendent que ce *Quoi*, n'eſt pas mis là par Longin, comme venant de Moïſe, & faiſant partie du Paſſage qu'il raporte ; mais qu'il l'a mis comme venant de lui-même. Car à quoi ſeroit bonne cette interrogation ? Si la ſublimité prétenduë du Paſſage conſiſtoit purement dans ces paroles, *Que la lumiére ſoit faite*, on pourroit croire qu'il auroit voulu réveiller par là l'eſprit du Lecteur, pour le lui faire mieux entendre. Mais ſi ce Sublime conſiſte, ſelon l'opinion de nos Adverſaires, dans l'expreſſion vive

* *Quintil. lib. 8. cap. 5.*

de l'obéïſſance de la voix de la créature à la voix du Créateur, il s'étend autant ſur ce qui précéde l'interrogation, que ſur ce qui la ſuit, & ainſi elle auroit été miſe là fort mal à propos par Longin. Outre que ce n'eſt pas ſa coûtume, que de ſe mêler ainſi parmi les Auteurs qu'il cite. Dans tous leurs Paſſages, dont ſon Ouvrage eſt rempli, il raporte nuëment leurs paroles, ſans y rien mettre du ſien. Ainſi on peut dire que ſi on n'a égard qu'aux paroles de Moïſe altérées, & peu fidélement raportées, telles qu'il les avoit lûës, le jugement qu'il en a fait, ſe peut excuſer; mais il n'eſt pas ſuportable, ſi on le raporte à ce que Moïſe a écrit en effet. Et c'eſt cet Original que Monſieur Des-Preaux devoit conſulter. Il ſe trouve d'autres expreſſions dans l'Ecriture Sainte, qu'on a crû figurées & ſublimes, & qui dans leur Langue originale ne le ſont nullement. Un des plus polis Ecrivains de ce Siécle a mis dans ce genre ce Paſſage du premier Livre des Macchabées, où il eſt dit, que la Terre ſe tût devant Alexandre, prenant ce ſilence pour une expreſſion métaphorique de la ſoûmiſſion que la Terre domptée eut pour ce Conquérant. Et cela faute de ſavoir que l'origine de cette façon de parler vient d'un mot de la Langue Hebraïque, qui ſignifie *ſe taire*, & *ſe repoſer, être en paix*. Il ſeroit aiſé d'en raporter pluſieurs éxemples. De ſorte que ce qui paroiſſoit ſublime dans notre Langue, & dans la Langue Latine, n'eſt en Hebreu qu'une façon de parler ſimple & vulgaire. Auſſi dans ce même Livre des Macchabées on trouve ces paroles : *Et ſiluit terra dies paucos. Et ſiluit terra annis duobus.* Où le Grec porte ἡσύχασεν fut en paix. De même que dans Saint Luc, lorſqu'il dit que ces Femmes de Galilée, *Sabbatho ſiluerunt*, pour dire qu'elles ſe tinrent en repos le jour du Sabat. Le Lecteur jugera ſi ces expreſſions ſont ſublimes.

Je

Je ne desavouërai pas que David n'ait parlé figurément, quand il a dit au Pseaume trente-deuxiéme, en parlant de Dieu : *Car il a dit, & il a été : il a commandé, & il s'est arrêté.* C'est ainsi que porte l'Original. Tout le tissu de ce Pseaume, enrichi de tant de figures si nobles, & si hautes, fait assez voir ce qu'on doit penser de celle-ci ; & elle porte aussi en elle-même des marques du sublime. Car en disant que Dieu a dit, sans ajoûter quoi ; & que ce qu'il a dit, a été, le Prophéte ne donne aucunes bornes à l'imagination du Lecteur, & par deux paroles il lui fait parcourir en esprit tout le Ciel & toute la Terre, & tous les grands Ouvrages qui sont sortis de la main de Dieu. Il fait ensuite une espéce de gradation, & de la simple parole il passe au commandement pour faire connoître la puissance infinie de cette parole & la souveraineté de Dieu. Et quand il ajoûte qu'à ce commandement il s'est arrêté, sans dire ce qui s'est arrêté, soit qu'il veuille rapeller le souvenir du Miracle qui arriva à la Bataille de Gabaon, quand le Soleil s'arrêta ; ou qu'il veuille faire entendre le pouvoir absolu que Dieu a toûjours sur ses créatures, pour les tenir dans le repos ou dans le mouvement, pour les créer & les conserver ; ne déterminant rien, il porte notre esprit jusques dans l'infini ; & c'est cela qui mérite le nom de Sublime.

Pour mieux juger encore du Passage de Moïse, il faut faire une distinction des divers genres de Sublime, différente de celle de Longin, & en établir de quatre sortes ; qui étant bien reconnuës feront la décision entiére de notre différend : le Sublime des termes, le Sublime du tour de l'expression, le Sublime des pensées, & le Sublime des choses. Le Sublime des termes est une élevation du discours, qui ne consiste que dans un choix de beaux & de grands mots, qui ne renferment qu'une pensée commune, & quelques-uns n'estiment

ment pas que ce genre mérite proprement le nom de Sublime. Mais eſt cela il n'eſt queſtion que du nom. Le Sublime du tour de l'expreſſion vient de l'arrangement & de la diſpoſition des paroles, qui miſes en un certain ordre, ébranlent l'ame ; & qui demeurant au contraire dans leur ordre naturel, la laiſſent ſans aucune émotion. Le Sublime des penſées part immédiatement de l'eſprit, & ſe fait ſentir par lui même, pourvû qu'il ne ſoit pas affoibli, ou par la baſſeſſe des termes, ou par leur mauvaiſe diſpoſition. Pour le Sublime des choſes, il dépend uniquement de la grandeur & de la dignité du ſujet que l'on traite, ſans que celui qui parle ait beſoin d'employer aucun artifice pour le faire paroître auſſi grand qu'il eſt ; de ſorte que tout homme qui ſaura raporter quelque choſe de grand tel qu'il eſt, ſans en rien dérober à la connoiſſance de l'Auditeur, & ſans y rien mettre du ſien, quelque groſſier & ignorant qu'il ſoit d'ailleurs, il pourra être eſtimé avec juſtice véritablement Sublime dans ſon diſcours ; mais non pas de ce Sublime enſeigné par Longin. Il n'y a preſque point de Lecteurs, qui n'ayent reconnu ces quatre ſortes de Sublimes ; mais ils ne conviennent pas dans la maniére de les diſtinguer & de les définir. De ces quatre Sublimes, il eſt évident que les trois premiers ſont de la juriſdiction de l'Orateur, & dépendent des préceptes ; mais que la Nature ſeule a droit ſur le dernier, ſans que l'Art y puiſſe rien prétendre ; & partant que quand Longin, Rheteur de ſa Profeſſion, a donné des Régles du Sublime, ce n'a point été de ce dernier Sublime, qui n'eſt point de ſa compétence ; puis que ce qui eſt naturellement grand eſt toûjours grand, & paroîtra grand aux yeux de ceux qui le regarderont tel qu'il eſt en lui-même. Cela poſé ; ſi on aplique cette diſtinction des Sublimes au Paſſage de Moïſe, on verra bien-tôt que le Sublime des termes ne s'y trouve pas, puis

que

que les termes en ſont communs. Le Sublime de l'expreſſion façonnée & figurée n'y eſt pas non plus, puis que j'ai fait voir que les paroles y ſont diſpoſées d'une maniére qui eſt très-ordinaire dans les Livres de Moïſe, & dans tous les Livres des Hebreux anciens & modernes, & que c'eſt un tour de leur Langue ; & non pas un tour de leur Rhetorique. On ne peut pas dire non plus qu'il y ait aucune ſublimité de penſée, car où trouveroit-on cette penſée ? Donc ce qui nous frape & nous émeut en liſant ces paroles de Moïſe, c'eſt le Sublime même de la choſe exprimée par ces paroles : car quand on entend que la ſeule voix du Seigneur a tiré la Lumiére des abîmes du néant, une vérité ſi ſurprenante donne un grand branle à l'eſprit ; & le ſaint Hiſtorien ayant bien connu que tout ce qu'il pourtoit ajoûter de ſon invention, en obſcurciroit l'éclat, il l'a renfermée dans des termes ſimples & vulgaires, & il ne leur a point donné d'autre tour que celui qui étoit d'un uſage commun & familier dans ſa Langue : ſemblable à un Ouvrier habile, qui ayant à enchaſſer une Pierre précieuſe ſans défaut, n'employe qu'un Filet d'or pour l'environner & la ſoûtenir, ſans rien dérober de ſa beauté aux yeux des Spectateurs, ſachant bien que ce qu'il ajoûteroit ne vaudroit pas ce qu'il cacheroit ; & que le grand Art, c'eſt qu'il n'y ait point d'Art : au lieu que quand il faut mettre en œuvre une Pierre défectueuſe, il uſe d'un artifice contraire, couvrant adroitement ſous l'Or & l'Email la tache qui peut en diminuer le Prix. Ce Sublime des choſes, eſt le véritable Sublime, le Sublime de la Nature, le Sublime Original ; & les autres ne le ſont que par imitation & par art. Le Sublime des choſes a la ſublimité en ſoi-même ; les autres ne l'ont que par emprunt ; le premier ne trompe point l'eſprit ; ce qu'il lui fait paroître grand, l'eſt en effet. Le Sublime de l'Art au contraire tend des

piéges

piéges à l'esprit, & n'est employé que pour faire paroître grand ce qui ne l'est pas, ou pour le faire paroître plus grand qu'il n'est. Donc le Sublime que Longin & ses Sectateurs trouvent dans le Passage contesté, fait véritablement honneur à Moïse, mais un honneur qu'il a mépriſé : celui que j'y trouve, fait honneur à l'Ouvrage de Dieu, & c'est ce que Moïse lui-même s'est proposé. C'a été dans cette vûë que Chalcidius Platonicien, en raportant le commencement de la Genese, a dit que Moïse qui en est l'Auteur, n'étoit pas soûtenu & animé d'une Eloquence humaine ; mais que Dieu même lui mettoit les paroles en la bouche & l'inspiroit. Ce Philosophe ne trouvoit pas comme Longin, dans le discours de Moïse le fard de l'Ecole, & les déguisemens que l'esprit humain a inventez ; mais il y reconnoissoit la voix féconde de Dieu, qui est tout esprit & vie.

Mais ce n'est pas là encore le seul & le principal défaut que je trouve dans le jugement que Longin a fait du Passage en question. Quand il a dit ces paroles, *Dieu dit, Que la lumiére soit faite, & elle fut faite*, en voulant rehausser la beauté de cette élocution, il a rabaissé la grandeur de Dieu, & a fait voir que ni la bassesse de l'esprit humain, ni l'élevation de la Majesté divine, ne lui étoient pas assez connuës. Il ne savoit pas que nos conceptions & nos paroles ne sauroient atteindre à la hauteur infinie de la Sagesse de Dieu, dont les richesses ne sont jamais entrées dans le cœur de l'homme, & qui lui sont incomprehensibles ; & que quand Dieu a commandé aux Prophétes de publier ses Mystéres, l'un lui a remontré qu'il étoit incirconcis des lévres ; l'autre lui a dit qu'il ne sauroit parler, & tous se sont reconnus inférieurs à la dignité de cet Emploi : & cela seul découvre assez l'erreur de ceux qui croyent que le Sublime de Passage consiste en ce que l'acte de la volonté de Dieu nous y est

représenté

repréſenté comme une parole. Quoi que les hommes n'ayent que des idées très-baſſes, & très-groſſiéres de la grandeur de Dieu, leurs expreſſions ſont pourtant au deſſous de leurs idées. Ne pouvant s'élever juſqu'à lui, ils le rabaiſſent juſqu'à eux, & parlent de lui comme d'un autre homme. Ils lui donnent un viſage, une bouche, des yeux & des oreilles, des pieds & des mains. Ils le font aſſeoir, marcher & parler. Ils lui attribuent les paſſions des hommes, la joye, le deſir, le repentir, & la colére. Ils lui donnent juſqu'à des aîles, & le font voler. Eſt-ce là connoître la puiſſance de Dieu ſelon ſa dignité, & l'exprimer de même ? Et oſera-t-on donner le nom de Sublime à un diſcours, qui avilit infiniment, & deshonore ſon ſujet ? Enfin, ſi c'eſt une expreſſion ſublime, que de dire que Dieu a parlé, qui eſt celui des Prophétes qui n'a pû fournir mille éxemples pareils à celui que Longin a tiré de Moïſe ? Les Philoſophes mêmes ne donnent-ils pas nom de paroles aux jugemens que nous faiſons intérieurement des choſes pour y conſentir ou n'y conſentir pas ? & la parole extérieure que forme notre bouche, qu'eſt-ce autre choſe que l'image de la parole intérieure de notre entendement ? Moïſe s'eſt ainſi exprimé en Philoſophe, & non pas en Rheteur, quand il a dit que Dieu a créé la Lumiére par ſa Parole.

Il eſt aiſé maintenant de voir ſi la Cenſure de Monſieur Des-Preaux eſt bien fondée ; elle ſe réduit à faire un Point de Religion de notre Différend, & à m'accuſer d'une eſpéce d'Impiété, d'avoir nié que Moïſe a employé le Sublime dans le Paſſage dont il s'agit. Mais cela eſt avancé ſans preuve, & c'eſt donner pour raiſon ce qui eſt en queſtion. Or s'il eſt contre le bon ſens de dire que ce Paſſage eſt ſublime, comme je crois l'avoir fait voir, il eſt ridicule de dire que c'eſt bleſſer la Religion,

Religion, que de ne parler pas contre le bon ſens. La ſeconde difficulté roule ſur l'autorité des nouveaux Traducteurs de la Geneſe, qui ont apuyé ſon opinion ; mais il eſt viſible que Monſieur Des-Preaux ne les a pas tant alléguez pour le poids qu'il a crû qu'auroit leur Sentiment en cette matiére, que pour s'aquitter des louanges qu'ils lui ont données, en raportant ce même Paſſage.

Puis que cette Cenſure n'eſt donc ſoûtenuë que de l'air déciſif & fier, dont elle eſt avancée, il me ſemble que j'ai droit de demander à mon tour ce que nous dirons d'un homme, qui bien qu'éclairé des lumiéres de l'Evangile, a oſé faire paſſer Moïſe pour un mauvais Rhetoricien, qui a ſoûtenu qu'il avoit employé des figures inutiles dans ſon Hiſtoire, & qu'il avoit déguiſé par des ornemens ſuperflus une matiére excellemment belle & riche d'elle-même : Que dirons-nous, dis-je, de cet homme, qui a ignoré que la beauté, la force, & le prix de l'Ecriture ſainte ne conſiſte pas dans la richeſſe de ſes figures, ni dans la ſublimité de ſon Langage ? * *Non in ſublimitate ſermonis aut ſapientiæ, non in perſuaſibilibus humanæ ſapientiæ verbis, ſed in oſtenſione ſpiritus & virtutis ut fides noſtra non ſit in ſapientia hominum, ſed in virtute Dei* ; & que ni l'élevation ni la ſimplicité des Livres ſacrez ne ſont pas les marques qui font connoître que l'Eſprit Saint les a dictez, puis que Saint Auguſtin a eſtimé qu'il étoit indifférent que le Langage de l'Ecriture fut poli ou barbare ; qui a ignoré que Saint Paul n'entendoit point les fineſſes de la Rhetorique, & qu'il étoit † *imperitus ſermone* ; que Moïſe avoit de la peine à s'expliquer ; que le Prophéte Amos étoit groſſier & ruſtique, & que tous ces ſaints Perſonnages, quoi que parlans des Langages différens, étoient pourtant tous animez du même Eſprit ?

Du

* 1 Cor. 2. 1. 4. † 2 Cor. 11. 6.

Du reſte, Monſeigneur, je vous demande un Jugement. Vos lumiéres vives & pénétrantes, & le grand uſage que vous avez des ſaintes Lettres, vous feront voir clair dans cette queſtion. Quelque encens que Monſieur Des-Preaux vous ait donné dans la derniére Edition de ſes Ouvrages, pour tâcher de fléchir l'indignation ſi digne de votre Vertu, que vous avez publiquement témoignée contre ſes Satyres, ni les louanges intéreſſées, ni le ſouvenir du paſſé, ne vous ſauroient empêcher de tenir la Balance droite, & de garder entre lui & moi cette rectitude que vous obſervez ſi religieuſement en toutes choſes. Pour moi je ne ſerai pas moins docile & moins ſoûmis à votre déciſion *, que j'ai toûjours été avec reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre, &c.

A Paris, ce 26. Mars 1683.

XI.

* *Mr. le Clerc a fait imprimer cette Lettre dans le dixiéme Tome de ſa Bibiothéque choiſie, & il ajoûte pluſieurs Remarques pour apuyer le Sentiment de Mr. Huet. Mais Mr. Des-Preaux ne s'eſt point rendu à toutes ces Preuves. Et il a laiſſé dans ſes Manuſcrits une Réponſe qui n'a point encore paru. Voyez la Vie de Mr. Des-Preaux, par Mr. Deſmaizeaux, pag. 135. &c.*

XI. DISSERTATION.

Touchant l'Opinion des Anciens ſur l'Origine du Nil ; & touchant l'explication du 287. Vers, & ſuivans, *du IV. Livre des Georgiques de Virgile.*

LETTRE DE Mr. DE SEGRAIS

A Monſieur Huet.

J'Ai voulu, Monſeigneur, vous laiſſer un peu repoſer en arrivant à Paris, avant que de vous envoyer les raiſons qui m'ont déterminé à ſuivre La Cerda, & ſi je l'oſe dire, à le rectifier tant ſoit peu. Il me ſemble qu'on peut dire qu'il a levé le Liévre, qu'il l'a très-bien chaſſé ; mais qu'il l'a laiſſé manger aux Chiens : & je tâche d'en avoir ma part. Je ne ſuis pas ſi téméraire, que de penſer que je vous ferai entrer dedans mon ſens. Ce ſeroit faire deſcendre le Ciel à la Terre. Mais je vous propoſe mes doutes. Vous aurez bonne opinion de votre jugement, & très-médiocre d'un ignorant comme moi. Vous avez grande raiſon en l'un & en l'autre de ces Principes, & je ſuis déja de votre goût & de votre ſentiment ſur ce Point. Vous n'avez pas trouvé le tems de m'entendre : je ne vous demande celui de me lire, qu'à votre extrême loiſir. Un Avocat en ſait toûjours plus que ſon Client. Il arrive

rive pourtant quelquefois que le Client ajoûte quelque raiſon à ce que l'Avocat a penſé, parce que l'affaire le touche de plus près, ou qu'il y penſe toûjours. Mais comme vous avez beaucoup penſé à ce 287. Vers du IV. Livre des Georgiques de Virgile, il n'y a pas d'aparence que je faſſe le même effet ſur vous. Il ne me reſte qu'à vous aſſurer, &c.

A Caën ce 5. Décembre, 1692.

RE-

RE'PONSE
DE MONSIEUR HUET,

A la Lettre précédente de Monſieur de Segrais.

JE ne penſois pas, Monſieur, que notre conteſtation ſur le Paſſage du IV. Livre des Georgiques de Virgile, qui ſe paſſa ſi legérement à Caën, dût me ſuivre juſqu'à Paris. Je ne prens pas les matiéres ſi à cœur. Je dis mon ſentiment avec liberté dans l'occaſion, & je le défens avec ardeur, & peut être trop; mais hors de là je n'y penſe plus: & comme cette véhémence qui m'eſt naturelle, ne va point juſqu'à me faire rien dire d'injurieux, & que je m'attaque aux Opinions, ſans bleſſer jamais les Perſonnes, ni en public, ni en particulier, la diſpute finie, je ferois volontiers comme les Avocats, qui après avoir plaidé avec chaleur l'un contre l'autre, vont enſuite boire enſemble. Je n'aurois donc pas repenſé, & moins encore reparlé de cette queſtion, ſi vous ne m'aviez harcelé par l'Ecrit dont vous m'avez envoyé une Copie, après l'avoir adreſſée à Monſieur du Queſnay, dans l'envie aparemment de rendre cette affaire publique, pour avoir des témoins de votre Victoire. Je vous aurois plûtôt répondu ſi j'avois eu plus de loiſir, & que j'euſſe trouvé moins d'affaires à mon retour. Vous ſavez ce que c'eſt que les embarras de Paris, particuliérement après une abſence de quelques mois; & vous pouvez vous imaginer ceux d'un homme qui ſonge à faire une tranſmigration pour le reſte de ſes jours. Je n'ai

pas

pas laiſſé au milieu de tant de tracas, de me défendre contre votre attaque. Et quoi que je ne puiſſe conſentir au renverſement que vous entreprenez de faire dans Virgile, ni me ſoûmettre à l'autorité avec laquelle vous me le voulez faire aprouver, je vous promets néanmoins que tout cela ne me fera point venir juſqu'au Point de vous accuſer de témérité & de tyrannie. J'expoſerai ſimplement les raiſons qui me font croire qu'il faut laiſſer ce Paſſage en l'état où il eſt. Et afin de vous perſuader en votre particulier, que je ne me ſuis point opoſé à votre correction par un eſprit de contradiction, ni faute d'eſtime pour vos penſées, donnez vous, s'il vous plaît, la peine de lire ce que j'ai écrit dans les pages 60. & 160. de mon Livre du Paradis Terreſtre, & vous verrez que je connois fort bien le Paſſage de Virgile dont il s'agit, que j'ai médité la matiére dont il traite, & que lors que je vous ai paru ſi plein d'une opinion contraire, ce n'étoit point ſans en avoir de bonnes raiſons. Vous vous plaignez par votre Lettre, Monſieur, que je n'ai pas voulu entendre les vôtres. Ce peut être l'effet de ma grande vivacité: quoi que dans le cas préſent je vous aye aſſez entendu, pour avoir été en droit de ſoûtenir l'opinion que vous combattez. Virgile, me diſiez-vous, n'eſt pas intelligible dans cet endroit, ce Paſſage eſt corrompu, je l'ai parfaitement bien corrigé, je vous ferai voir cette correction, que vous trouverez très-belle. Je répondis que Virgile en ce lieu, que je connoiſſois fort bien, eſt très-intelligible, & nullement corrompu, & partant qu'il n'y faut point de correction. Vous rejettez ma correction, repliquiez-vous, ſans l'avoir entenduë. Je n'ai que faire de l'entendre, vous repartois-je, puis qu'il n'en faut point. Euſſiez-vous mieux aimé qu'après avoir entendu votre correction & vos raiſons, je les euſſe rejettées; comme vous voyez qu'après les

avoir lûës dans votre Ecrit, je ne m'y rends pas, que d'épargner ce chagrin, & à vous, & à moi, après les avoir entenduës ? Mais ma promptitude ne m'ayant pas permis de le faire, & m'ayant fait aller brusquement au Point, il ne me reste qu'à m'excuser par un éxemple qui me met, ce me semble, à couvert. Si quelqu'un vous disoit qu'il veut coudre une piéce d'un Brocard admirable sur votre Manteau, pour cacher une tache qui y est, & qu'après que vous lui auriez répondu qu'il n'y a point de tache sur votre Manteau, il insistât, & voulût voir la beauté de la Piéce, ne seriez-vous pas bien fondé à lui repliquer, que vous n'avez que faire de la voir, quelque belle qu'elle soit, puis qu'elle ne peut servir à l'usage à quoi il la destine ? Je vous laisse faire l'aplication de cet éxemple au fait dont il s'agit, & je remets le surplus à l'Ecrit que j'envoye à Monsieur du Quesnay, à qui vous avez adressé le vôtre : en vous supliant néanmoins de trouver bon, qu'après cette Réponse, la contestation n'aille pas plus loin, du moins de ma part ; non pas que je me défie de ma Cause, comme mon écrit vous le fera voir ; mais parce que mes affaires ne me permettent pas d'y penser davantage. Je vous assure cependant, Monsieur, que la diversité de nos sentimens, particuliérement en ceci, qui n'est qu'une bagatelle, ne changera jamais rien à la volonté constante que j'aurai toûjours de vous honorer, & d'être avec fidélité, &c.

A Paris le 7.
Decemb. 1692.

LET-

LETTRE DE M. DE SEGRAIS,

A Monſieur du Queſnay, Conſeiller du Roi en ſes Conſeils.

JE vous ſûplie très humblement, Monſieur, de vouloir lire éxactement ce Paſſage du IV. Livre des Georgiques de Virgile, qui commence au 287. Vers.

Nam qua Pellæi gens fortunata Canopi
Accolit effuſo ſtagnantem flumine Nilum,
Et circum pictis vehitur ſua rura phaſelis:
Quaque pharetratæ vicinia Perſidis urget,
Et viridem Ægyptum nigra fœcundat arena,
Et diverſa ruens ſeptem diſcurrit in ora
Uſque coloratis amnis devexus ab Indis;
Omnis in hac certam Regio jacit arte ſalutem.

Obligez-moi auſſi de lire en même tems ce que La Cerda a dit ſur ce ſujet, pour m'épargner la peine de le copier, & pour abreger un diſcours que vous ne trouverez peut-être que trop long. Vous verrez dans quel embarras ſe trouvent les Commentateurs, qui veulent que ces huits Vers ne regardent que le Nil ſeul. Pour moi, après avoir éxaminé ce Paſſage, peſé les raiſons de La Cerda, & lû les meilleurs de ſes Commentaires, il me paroît, comme à ce ſavant Jéſuite, que Virgile exprime, non ſeulement le Nil & l'Egypte, mais encore le Fleuve Indus, & les Contrées que ce grand Fleuve traverſe: & je me ſuis imaginé, qu'il ſeroit meilleur de lire ces huit Vers dans l'ordre ſuivant:

Nam quæ Pellæi gens fortunata Canopi
Accolit effuso stagnantem flumine Nilum,
Et circum pictis vehitur sua rura phaselis
Et viridem Ægyptum nigra fœcundat arena;
Quaque pharetratæ vicinia Persidis urget,
Et diversa ruens septem discurrit in ora
Usque coloratis amnis devexus ab Indis;
Omnis in hac certam Regio jacit arte salutem.

Cette leçon enferme un sens clair & naturel : elle n'a rien d'embarrassé, & cette expression courte & dégagée, est tout à fait du caractére de Virgile, qui passe legérement sur ces images. L'autre est confuse, obscure, & contre la Geographie. Il est absurde de faire le Nil voisin de la Perse. La Mer Rouge, l'Arabie, & la Mésopotamie sont entre-deux. Ce seroit comme si quelqu'un décrivant la Touraine, arrosée de la Loire, ajoûtoit que ce Fleuve venant des Montagnes des Cevennes, presse la Transylvanie de son Voisinage, & croiroit se justifier, en disant, il n'y a que la moitié de la France & l'Allemagne entre-deux. Si Virgile n'avoit voulu parler que du Nil, les quatre premiers Vers suffisoient. Cette abondance inutile seroit à peine pardonnable à Lucain, ou au Tasse; sept Vers pour ne désigner qu'un endroit, c'en seroit trop. Ce Poëte si sage est bien meilleur ménager de ses paroles. Jugez en seulement par la situation de Carthage, qui ouvre son Eneïde, & qui lui est bien d'un autre importance dans ce grand Poëme, que Canope dans les Georgiques. Il la renferme dans trois Vers. Je remarque même qu'il a proportionné ses Périodes au caractére & à l'étenduë de ses Ouvrages. Elles sont courtes dans les Bucoliques, un peu plus longues dans les Georgiques, & quelque peu davantage dans l'Eneïde.

Comme il est question d'autoriser le secret de rétablir

tablir les Mouches à miel, par la pourriture d'un jeune Taureau, le raiſonnement eſt plus fort d'alléguer que ce ſecret ſe pratique ſur les bords du Nil, & ſur les bords de l'Inde, c'eſt à dire, ces deux parties du Monde, que d'alléguer ſimplement qu'il eſt en uſage dans la ſeule Egypte. Auſſi *omnis regio* ſignifie, ce me ſemble, un bien plus grand Païs que les environs du Canope. Virgile auroit-il dit,

Nam qua Pellæi, &c.

& quatre Vers après,

Quaque pharetratæ, &c.

pour ne déſigner que la même Contrée ? Le lieu où Canope voit tant de Barques peintes ſur le Nil, & les ſept bouches par leſquelles ce Fleuve entre dans la Mer, ſont ſi proches, que ſi Canope n'étoit pas ſur une de ces bouches, je crois qu'il n'en étoit pas fort éloigné. Vous le ſavez mieux que moi, Monſieur, vous pour qui la Geographie n'a point de ténébres ; vous qui ſavez tirer du tombeau les choſes les plus cachées & les plus obſcures. Où ſeroit le ſens d'un Poëte ſi judicieux, après avoir parlé du Nil auſſi noblement qu'il a fait dans les trois premiers Vers, de remonter avec ce Fleuve juſqu'à ſa Source, qu'il tireroit du fond des Indes ? Que deviendroit l'Ethiopie en cet endroit ? Etoit-ce à la Source du Nil que ce ſecret pour rétablir les Abeilles étoit en uſage ? Perſonne n'y avoit été pour en dire des nouvelles.

Mais vous tranſpoſez un Vers, me direz-vous ; qui vous donne cette liberté ? Je ne le tranſpoſe point ; je le trouve tranſpoſé ; Pierius, ſelon La Cerda, dit que dans l'Exemplaire de Rome ce Vers ſe lit après le Vers,

Uſque coloratis amnis devexus ab Indis.

Et parce que La Cerda dans cette variété de Leçons ne lui trouve point de place certaine, il juge qu'il le faut rejetter. Cela ſe pourroit ſans bleſſer le ſens; mais ce n'eſt pas raiſonner juſte, ce me ſemble, de dire, le Vers n'eſt pas à ſa place, il faut le retrancher. Il vaut mieux lui retrouver ſa place, & c'eſt ce que je tâche de faire. Ceux qui s'obſtinent à le maintenir à l'endroit où il ſe lit dans le Texte ordinaire, tombent dans la néceſſité de ſoûtenir que Virgile ne ſavoit pas la Geographie, ce qui me ſemble un peu téméraire. Je ne me ſuis pas aperçû de pareilles ignorances dans ce grand Poëte. Il ne ſavoit pas les découvertes de Chriſtophle Colomb : il n'avoit pas lû les Voyages de Marc Paul, & de Fernand Mendez Pinto. Mais à l'égard des Indes, donc il parle, pouvoit-il ignorer que Bacchus, & Alexandre le Grand, les avoient conquiſes ? Et quant à la ſituation de la Perſe, pouvoit-il révoquer en doute la défaite de Craſſus, qui y avoit mené 50000 hommes ? Les plus grands hommes peuvent ignorer quelque choſe ; mais ils ne diſent rien contre ce qu'ils ſavent : & du moins un eſprit auſſi ſage que Virgile, ne parle point de ce qu'il ne ſait pas. J'ai repaſſé tous ces endroits où il parle des Indes, & du Fleuve Indus : il me paroît que c'eſt toûjours dans le ſens, & la ſituation que nous leur donnons aujourd'hui. C'eſt affecter une Erudition inutile de l'expliquer autrement ; c'eſt faire Virgile un grand parleur, lui qui étoit ſi diſcret & ſi retenu. Ce Paſſage, & ces doctes Explications, jettent les Commentateurs dans un Cahos, qui fait avoüer à la plûpart, qu'ils n'y entendent rien. On lui retranche la moitié des preuves de ſon raiſonnement. On lui fait dire un galimatias ; ce qui eſt tout à fait contre

tre ſon caractére. Du moins je lui donne un ſens clair, ſimple, & droit, qualitez qui lui ſont eſſentielles. Néanmoins, Monſieur, je me ſoûmets à votre jugement & à votre capacité. Tant de lumiére, & cette parfaite intégrité, qui vous attire l'eſtime & la vénération de tous les honnêtes gens, vous rendent avec juſtice le plus digne Arbitre qu'on puiſſe choiſir. Si cette louable modeſtie qui couronne en vous tant d'éminentes qualitez, vous empêche de décider ſouverainement, comme je vous en ſuplie, il faut, Monſieur, en laiſſer le jugement au Public, ſans en exclure même les Perſonnes d'un bon ſens, & d'un beau génie, qui n'entendent pas la Langue Latine. Voici pour cet effet, la traduction de ce Paſſage la plus littérale, & la plus deſintéreſſée, qu'il m'a été poſſible de faire.

Suivant le Texte ordinaire on liroit ainſi : *Car où le Peuple heureux de Canope habite les bords du Nil, qui eſt comme un Etang quand il ſe déborde ; & ſe promène ſur ſes terres dans des Barques peintes : & là où un Fleuve qui vient des Indes, ſerre de près les Frontiéres de la Perſe, où l'on porte des Carquois, & engraiſſe l'Egypte verdoyante d'un Sable noir, & ſe jette dans la Mer par ſept bouches différentes : en tout ce grand Païs on a recours à ce ſecret.*

Suivant ma penſée on liroit de cette maniére : *Car là où le Peuple heureux de Canope habite les bords du Nil, qui eſt comme un Etang quand il ſe déborde ; & ſe promène ſur ſes terres dans des Barques peintes, & engraiſſe l'Egypte verdoyante d'un Sable noir : & là où un Fleuve qui vient des Indes ſerre de près les Frontiéres de la Perſe, où l'on porte des Carquois, & ſe jette dans la Mer par ſept bouches différentes : en tout ce grand Païs on a recours à ce ſecret.*

L'Epithete *coloratis*, que je ne traduis point, eſt encore à mon avantage. Elle convient mieux aux Indiens, auxquels Virgile l'a donné, qu'aux Ethio-

piens qu'il faut imaginer. Perſonne ne s'eſt aviſé de dire que les Négres ſe barbouillent, & qu'ils doivent leur noirceur à quelque peinture. Au contraire, les Indiens d'aujourd'hui ſe peignent encore le viſage & le corps de diverſes couleurs. Virgile n'a pû mieux les déſigner.

Après avoir ſuivi La Cerda juſques ici, je me trouve forcé de l'abandonner dans le Parti qu'il prend de répudier le Vers,

Et viridem Ægyptum, &c.

Il le retranche, dit-il, par trois raiſons; la premiére, parce que ce Vers n'a point de place aſſurée; j'y ai répondu, & ce que je vais dire y répond encore. La ſeconde, parce qu'il lui paroît qu'il ne ſeroit pas judicieux à Virgile, après avoir décrit l'Egypte par une périphraſe contenuë dans les trois premiers Vers, de nommer l'Egypte dans ce quatriéme. On lui peut répondre, que Canope n'eſt pas l'Egypte, ce n'en eſt qu'une très-petite partie, & qu'après avoir nommé une partie, on peut fort bien nommer le tout. Ce n'eſt pas une régle bien ſûre de ne nommer jamais une choſe décrite par une périphraſe. Un Orateur qui auroit cité Ciceron & Démoſthene, comme les Princes de l'Eloquence, ou les Oracles d'Athenes & de Rome, pécheroit il contre ſon Art, s'il venoit enſuite à nommer ces grands Hommes? Ainſi La Cerda convient lui-même qu'on ne peut ſe tirer de ces difficultez; & il conclut doctement que les trois derniers Vers ne ſe peuvent entendre du Nil. Ce qui a cauſé l'erreur, dit-il, ce ſont les ſept bouches, qu'on attribuë vulgairement au Nil. Mais l'Inde avoit auſſi ſes ſept bouches. Ptolemée les nomme toutes, & Thevet le confirme. La troiſiéme raiſon, qui fait ſuprimer à La Cerda ce Vers;

Et

Et viridem Ægyptum nigra fœcundat arena ;

c'eſt que ce *gens fœcundat Ægyptum*, *ce Peuple engraiſſe l'Egypte*, eſt, à ce qu'il dit, une explication inepte. Je ne puis deviner ſur quoi il ſe fonde. C'eſt la ſuite du raiſonnement de Virgile. Après avoir apellé le Peuple de Canope *heureux & fortuné*, n'eſt ce pas une preuve de ſon bonheur, de ſe trouver dans une Contrée, où un grand Fleuve lui aporte en abondance de quoi rendre ſes Terres fécondes ſans beaucoup de travail : ce qui coûte tant de ſoins & de fatigues aux autres. Mais *nigra arena*, dit-il, ne ſignifie pas le limon du Nil : cela ne mérite pas de répouſe. Ce Sable fangeux, ou cette Fange ſablonneuſe, ſert en mille lieux à fumer les terres. Un Poëte obligé d'en parler, peut ſans difficulté l'apeller, *ſable*, ou *limon*, comme il lui plaira. J'ajoûte pour finir, que ſi on veut étudier le caractére de Virgile, prêter une oreille délicate à la merveilleuſe cadence de ces Vers, & ouvrir les yeux ſur le choix & la beauté de ces paroles, il n'y a peut-être pas de Vers dans ſes Ouvrages, qui ſe puiſſent dire plus véritablement Virgiliens, que ces quatre Vers faits pour l'Egypte.

Nam qua Pellæi gens fortunata Canopi
Accolit effuſo ſtagnantem flumine Nilum,
Et circum pictis vehitur ſua rura phaſelis,
Et viridem Ægyptum nigra fœcundat arena.

Ce Vers que je fais le quatriéme, ſoûtenu de deux Epithetes conformes à la nature, me le font juger un des plus beaux de ce Poëme. Il eſt apoſé à la fin de cette image ; choſe ordinaire à Virgile, qui ſouvent après avoir donné le dernier coup de Pinceau, revient à la charge par un nouveau trait, qui le perfectionne encore davantage. Com-

me ce Vers du travail des Abeilles, qui ſembloit achevé par le Point qui le précéde:

Fervet opus, redolentque thymo fragrantia mella.

Virgile l'a trouvé ſi beau, qu'il s'en eſt ſervi deux fois. Ainſi l'enthouſiaſme qui le ſaiſit en deux différentes lectures du VI. Livre de l'Eneïde, lui fit ajoûter à ce Vers:

Miſenum Æoliden, quo non præſtantior alter.
Ære ciere viros, Martemque accendere cantu.

C'eſt ce qu'on peut apeller des coups de Maître. Ce deuxiéme *Et*, qui acheve ſon Tableau, eſt fort ordinaire à notre Poëte: mais je remarque encore, & il ſemble qu'il ſaute aux yeux, que ces trois *Et*, qui commencent trois Vers de cette tirade, dont le Vers déplacé en eſt un, peuvent facilement avoir cauſé la mépriſe des Copiſtes.

Au fond la queſtion n'eſt que de ſavoir ſi ce Vers,

Et viridem Ægyptum nigra fœcundat arena,

eſt le quatriéme ou le cinquiéme de ce Paſſage. Quand ce ſeroit une témérité de l'ôter de ſa place, elle ſemble plus pardonnable, que d'ôter la Perſe de la ſienne. Sans doute l'inconvénient eſt moindre, de tranſpoſer un Vers dans un Poëme, que de transférer un Royaume, ou un grand Fleuve, d'une des parties du monde en l'autre. Car il faut ou que le Nil s'aproche de la Perſe, & paſſe en Aſie, ou que la Perſe s'aproche du Nil, & paſſe en Afrique, pour trouver quelque ſens à ce Paſſage, que les plus ſages Commentateurs avouënt du moins très difficile, de la maniére qu'il ſe lit. Au lieu que, comme je prétends qu'il le faut lire, ce n'eſt plus une queſtion de Science. Elle ne regar-

de

de que l'ordre & le ſens de ſept Vers. C'eſt une Tyrannie d'en vouloir être le ſeul Arbitre, parce qu'on a beaucoup de Savoir. Le Public reclamera le privilége de la Nature, qui donne la droite raiſon à tous les hommes. Il faut donc l'en laiſſer le Juge : s'il trouve ſon compte à mon explication, les plus doctes recherches ne l'empêcheront pas de la ſuivre, & ne feront que l'importuner. Si je n'aporte aucune lumiére à l'obſcurité de ce Paſſage, il demeurera comme il étoit : chacun aura la liberté d'en dire ſon avis, & de chercher une nouvelle route pour ſortir de ce Labyrinthe.

LETTRE
DE MONSIEUR HUET,

A Monsieur du Quesnay, Conseiller du Roi en ses Conseils.

JE reçois de Monsieur de Segrais, Monsieur, une Dissertation qu'il vous a adressée, touchant le Passage du IV. Livre des Georgiques de Virgile, sur lequel nous nous trouvâmes dernierement partagez lui & moi, en des sentimens différens. Il ne pouvoit choisir un meilleur Juge que vous, Monsieur, ni m'apeller à aucun Tribunal, auquel je me soûmisse plus volontiers, connoissant, comme je fais, votre pénétration & votre équité.

Par l'exposition qu'il vous fait de son sentiment, vous voyez, Monsieur, qu'il supose que ce Passage de Virgile est corrompu; & qu'il le supose corrompu, parce qu'il ne s'accorde pas avec la vérité de la Geographie, le Nil ne venant point des Indes, & ne passant point auprès de la Perse, comme porte le Passage. Sur cette supposition de corruption, Monsieur de Segrais fonde la correction qu'il en prétend faire, & elle consiste à transposer ce Vers,

Et viridem Ægyptum nigra fœcundat arena,

& à le mettre devant cet autre,

Quaque pharetratæ vicinia Persidis urget.

qui le précéde dans les Livres manuscrits & imprimez,

mez, croyant être autant en droit de transposer ce Vers, que La Cerda de le retrancher tout à fait. Et cela posé, il trouve des explications à souhait, & il veut que les quatre premiers Vers se raportent à l'Egypte, & les trois derniers à l'Inde, suivant l'explication de La Cerda. Mais si je fais voir que le Passage n'est nullement corrompu, & qu'il renferme un sens très-naturel; toutes ces explications, & cette restitution seront anéanties.

Je dis donc, Monsieur, que Virgile en cet endroit a parlé de la Source & du Cours du Nil, selon l'opinion commune de son Siécle, encore que cette opinion soit contraire à la vérité. Il est à peine croyable combien l'ignorance des Anciens sur la Geographie a été grossiére. Les Grecs contemporains d'Alexandre ne connoissoient l'Europe que très-imparfaitement, & ils sont ridicules quand ils parlent de ces Contrées-ci. Polybe, qui vécut du tems du jeune Scipion, avouë que de son tems on ne connoissoit point tout ce qui étoit entre Narbonne & le Tanaïs; c'est à dire; que la Gaule, l'Allemagne, & toute la partie Septentrionale de l'Europe, n'étoient point connuës. Et * Strabon assure qu'avant Eratosthene, qui nâquit dans la 126. Olympiade, & vécut sous Ptolemée Evergete Roi d'Egypte, non seulement ces Païs que je viens de nommer, mais même l'Espagne, l'Italie, & les Côtes de la Mer Adriatique, étoient inconnuës. On croyoit que le Danube étoit joint au Po, & le Po au Rhône. Le Rheteur Aristide a dit que plusieurs Auteurs ont crû qu'il n'y avoit point d'Océan, & que ce que l'on en disoit, étoit une pure fiction. On ne connoissoit presque pas l'Angleterre avant Cesar; le Poëte Lucrece est le premier des Auteurs Romains qui nous restent, qui en ait parlé. Du tems d'Auguste on ignoroit les

* *Strabon, lib. 2.*

bornes de l'Allemagne : on croyoit que la Mer Caſpienne étoit un Golfe de l'Océan. Si les Grecs & les Romains n'ont pas bien connu l'Europe, c'eſt à dire, leur propre Païs, faut-il s'étonner qu'ils ayent été ſi ignorans dans la ſituation des extrêmitez de l'Aſie, & particuliérement de la Source du Nil ? Ignorance qui a paſſé chez eux en Proverbe, diſant des choſes obſcures, & cachées à la connoiſſance des hommes, qu'elles étoient plus inconnuës que la Source du Nil. Quoi que cette ignorance n'ait pas été ſi univerſelle, que quelques-uns n'ayent entrevû la vérité, comme on le connoît par un Fragment qui nous eſt reſté d'Eratoſthene, ſur les Sources du Nil. Si les Critiques ſe mettent en tête de réformer tous les Paſſages des Anciens, qui répugnent à la véritable Geographie ; s'ils entreprennent de tranſpoſer les paroles de Saint Auguſtin, où il ſoûtient qu'il n'y a point d'Antipodes ; & ſi parce que Platon, Ariſtote, Virgile, & tant d'autres ont été de grands Hommes, on conclut qu'ils n'ont pû pécher contre la Geographie : on fera le même que ce bon Poitevin qui ne comprenoit pas comment les Jéſuites, qui ſont ſi habiles gens, ne ſavoient point le chemin de Pamprou. Et comme ſi Malherbe avoit dit, ſelon l'opinion de ſon tems, que le Nil prend ſa Source à douze degrez par delà la Ligne, on ne ſeroit pas bien reçû à tranſpoſer ſes Vers, & à dire qu'ils ſeroient corrompus, parce qu'ils ſeroient contraires à la vérité de la Geographie, qui nous a apris depuis quarante ou cinquante ans, que la Source du Nil eſt à douze degrez en deçà de la Ligne ; de même, on ne ſera pas bien reçû à tranſpoſer les Vers de Virgile, quoi qu'ils ne s'accordent pas avec la vérité de la Geographie, parce qu'il ſuffit qu'ils s'accordent avec celle de ſon Siécle, toute fauſſe qu'elle étoit. Or cette Geographie enſeignoit que l'Ethiopie & les Indes étoient ou la même Ré-

gion,

gion, ou des Régions continuës ; que l'Asie & l'Afrique se joignent dans l'Ethiopie, comme Polybe l'assure expressément ; & que le Nil avoit sa Source dans les Indes. Les Anciens prévenus de cette Erreur, étoient nécessairement obligez de croire que le Nil passoit près de la Perse, puis que la Perse est voisine des Indes du côté de l'Occident, où alloit le Nil. Ils croyoient que le Golfe Arabique, le Golfe Persique, & une partie même de la Mer des Indes, toutes lesquelles Mers étoient connuës sous le nom général de Mer Rouge, ou Erythréenne, que toutes ces Mers, dis-je, n'étoient qu'un grand Lac semblable à la Mer Caspienne. Cela étant, il est clair qu'un homme persuadé de ces choses, comme l'étoit Virgile suivant la Doctrine de son tems, n'a pû s'exprimer autrement qu'il a fait ; & partant qu'il ne faut chercher dans le Passage dont il s'agit, ni corruption, ni correction.

Quand j'avouërois même que Virgile auroit été trop éclairé pour tomber dans une Erreur si grossiére, ce que je n'avouë pas pourtant, puis qu'il est tombé dans plusieurs autres, & que de très-habiles gens sont tombez dans celle-là, il seroit toûjours vrai de dire, qu'il auroit en cela suivi l'opinion populaire, comme les Poëtes sont obligez de faire, sans aller chercher des éruditions abstruses & peu connuës. Virgile n'a-t-il pas dit, suivant la folle créance du Peuple de son tems, que les Cavales de Portugal concevoient & devenoient pleines, en humant le Vent d'Oüest ? N'a-t-il pas dit que les Abeilles ne naissent point de l'accouplement des deux Sexes ? Quand il a dit que les Astres sortent le matin de l'Océan, & qu'ils y retombent le soir, le pensoit il comme il le disoit ? Ne suivoit-il pas en cela l'opinion grossiére du Peuple, qui a donné lieu aux Poëtes de feindre que les Pleïades, & même tous les Astres, étoient des

Enfans

Enfans d'Atlas & de Pleïone, c'eſt à dire, ſuivant l'expoſition de Theon, de l'Horizon, & de l'Océan ? Mais ce qui eſt plus étrange, & qui peut donner un bien plus beau champ à la Critique licentieuſe de Monſieur de Segrais ; Virgile, & après lui Ovide, n'ont-ils pas confondu la Ville de Philippes, qui eſt en Theſſalie, proche de Pharſale, avec Philippes de Macedoine ; quoi que les Batailles de Pharſale & de Philippes euſſent été données vers le tems où ils ont vécu ? Et que les Romains euſſent ſouvent occaſion de viſiter ces lieux-là ? De tranſpoſer, ou de retrancher tous les endroits où Virgile a parlé ainſi, pour lui faire dire vrai, ce ſeroit faire des fauſſetez en faveur de la vérité. Bien plus, ſur cette régle il faudroit détruire l'Eneïde entiére, pour mettre Virgile à couvert du reproche qu'on lui peut faire, pour l'anachroniſme énorme où il eſt tombé, en faiſant Enée contemporain de Didon, qui a vécu plus de 300 ans après lui ; & pour la fauſſeté du Voyage d'Enée en Italie, qu'il a pris pour ſujet de ſon Poëme.

Pour défendre donc le Texte de Virgile de tout changement, je n'ai qu'à prouver que l'opinion que je viens de raporter touchant l'origine du Nil, étoit commune parmi les Anciens. Pour en convenir, il faut ſavoir premiérement que les Ethiopiens ſont Indiens d'Origine, qu'ils demeuroient autrefois ſur les bords du Fleuve Indus, & qu'ayant tué un de leurs Rois, ils furent chaſſez par leurs Compatriotes, & par des Prodiges du Ciel, qui ſe déclarérent contr'eux. Cela s'aprend de pluſieurs témoignages de Philoſtrate : & les * anciens Chronologues marquent le tems de cet Evénement. Comme il paroît par ces Auteurs que les Ethiopiens s'apelloient Ethiopiens, c'eſt à dire, d'un nom qui répondoit à celui-là, avant que de ſortir des Indes, &

* *Philoſtr. Apollon. l. 3. c. 6. l. 6. cap. 6. 8.*

& qu'après avoir quitté les Indes, ils ne laiſſoient pas d'être toûjours Indiens, voila les Ethiopiens dans le Levant, & des Indiens dans le Midi : & c'eſt la premiére ſource de la confuſion & de l'erreur ſur l'origine & la demeure de ces Peuples. La ſeconde vient de la grande reſſemblance qui reſtoit entr'eux, & que les Anciens ont remarquée. La troiſiéme a été la conformité qui ſe trouve dans la nature de ces Païs, & le naturel des Habitans. Philoſtrate * remarque que le Nil, & le Fleuve Indus, ſe débordent en Eté ; que ces Fleuves ſeuls nourriſſent des Crocodiles, & même ſelon quelques uns des Hippopotames : que les Indiens, & les Ethiopiens avoient une Philoſophie myſtérieuſe toute pareille, & des Sacrifices ſemblables ; que ces Terres portent les mêmes Plantes & les mêmes Aromates ; que les Lions & les Eléphans de ces Régions ſont également dociles ; qu'il s'y trouve des mêmes Bêtes féroces, qu'on ne trouve point ailleurs ; des Nations de Pygmées & de Cynocephales ; des Mines d'or ; des Gryphons dans l'Inde, & de grandes Fourmis dans l'Ethiopie, qui prennent un même ſoin pour conſerver cet Or. La quatriéme ſource de l'erreur a été le grand éloignement de ces Peuples, & le peu de Commerce qu'ils avoient avec les Grecs & les Romains : ce qui faiſoit que ces derniers ignoroient s'ils étoient divers Peuples d'une même Nation, & s'ils étoient éloignez les uns des autres. Chacun ſuivoit en cela ſes conjectures ; mais la plus commune opinion étoit qu'outre la communication qu'ils avoient par la Mer Rouge, leur plus grand Commerce s'entretenoit par Terre vers le Midi. Ils ſe figuroient là de grands & vaſtes Païs, qui ſe joignoient au Sud-Eſt, au delà de ce Lac dont j'ai parlé, & qui étoient bornez par le grand Océan : & c'étoit dans ces

* *Philoſtr. Apollon, l. 6. cap. 1.*

ces Terres qu'ils faiſoient ſerpenter le Nil, après avoir pris ſa Source dans les Indes. Marcien d'Heraclée dans le premier Livre de ſon Periple, expoſe très-nettement cette Doctrine. Il dit qu'au Midi de la Chine il y a de vaſtes Régions inconnuës qui s'étendent juſqu'à une autre Terre Méridionale ; & qu'il n'y a que les Dieux qui ayent connoiſſance de ces Terres. La deſcription de Ptolemée, ſi vous y prenez garde, revient à celle de Marcien ; car il ne met point de bornes d'un côté aux Terres qui ſont au Midi de la Chine, ni de l'autre à la partie Méridionale de l'Ethiopie. Ce ſont ces deux Terres qu'ils ont crû être jointes vers le Midi, & enfermer cette grande Mer, ſéparée des autres Mers. Et c'eſt par là que les Anciens faiſoient couler le Nil de l'Orient en Egypte. Cette Doctrine étoit bien plus confuſe du tems de Virgile, & il a ſuivi vrai-ſemblablement l'erreur où tomba Alexandre, quand il crût que la Riviére d'Inde & le Nil étoient la même Riviére. Ce qui lui a perſuadé que le Nil pour venir en Egypte, devoit paſſer auprès de la Perſe. Theophylacte Simocatte *a* écrit qu'avant Ptolemée Philadelphe, l'Ethiopie étoit entiérement inconnuë, qu'il fut le premier qui pénétra juſques-là, & prit ſoin de la connoître. Mais la ſuite de l'Hiſtoire nous aprend que cette connoiſſance fut fort ſuperficielle, & qu'à peine pût-on remonter juſqu'à la Frontiére d'Ethiopie.

De là vient que tant d'Auteurs placent l'Ethiopie & la Source du Nil vers le Levant. Je vous ennuyerois, Monſieur, ſi je vous les raportois tous. Les principaux ſuffiront. Pindare dit *b* en termes formels que le Nil vient du Levant. Herodote *c* joint les Ethiopiens Orientaux aux Indes, & parle en

a Theophil. *Sim. lib. 7. cap. 17.*
b Pindar. *Iſthm. Od. 2.*
c Herodot. *Thal. chap. 94. & 114.*

en plus d'un endroit des Ethiopiens Asiatiques. Demetrius cité par Eusebe *a*, dit que l'Ethiopie est à l'Orient de la Terre de Canaan. Agatharchide, ancien Auteur, qui vivoit du tems de Ptolemée Philometor, dit que les Bœufs passent des Indes dans la Région des Cynamolgues, Peuples qui habitent l'extrêmité de l'Ethiopie. Ce qui marque clairement qu'il croyoit ces Régions bien voisines. Lors qu'Ovide *b* fait aller Phaëton trouver le Soleil son Pere au Levant, il le fait passer par l'Ethiopie, & ensuite par les Indes. Hygin *c* place dans l'Inde Thebes surnommée Hecatompyle ; & un autre Auteur de son nom *d*, & qu'on confond souvent avec lui, dit que pour aller de l'Egypte à l'Océan il faut passer par les Indes. Seneque le Tragique *e* dit que le Soleil en se levant brûle de ses rayons deux Ethiopies. Lucain *f* fait marcher Cambyse vers le Levant, pour aller trouver les Ethiopiens Macrobiens. Il *g* met la Source du Nil dans le Païs des Seres, Nation Indienne, d'où il le fait passer en Ethiopie. Stace *h* donne à la Ville de Syene d'Egypte le surnom d'Orientale, & veut que les Eaux du Nil naissent à l'Orient. Lors que Ammien Marcellin *i* écrit les bornes de l'Egypte, il place à l'Orient Elephantine, & Meroé, Villes d'Ethiopie, & les Catadupes qui habitent les bords du Nil. Joseph *k* veut que le Gehon, qui sort du Paradis Terrestre, soit le Nil, & qu'il vienne

a Euseb. *Prepar. Evang. livr. 9.*
b Ovid. *Met. liv. 1. v. 779.*
c Hygin. *Fabul. cap. 275.*
d Hygin. *De limitib. agror.*
e Senec. *Tr. Hercul. fur. Act. 1.*
f Lucain, *l. 10. v. 279. 292.*
g Scalig. *Prolog. ad Manil. p. 17.*
h Stat. *Sylv. l. 2. in Surrent.* Pollii *Thebaid. l. 3. & 8.*
i Ammien Marc. *liv. 22. c. 15.*
k Joseph. *Ant. lib. 2. cap. 2.*

vienne de l'Orient. Les Ethiopiens, ſelon Apulée *a*, ſont éclairez des rayons du Soleil levant. Le Geographe Vibius Sequeſter a dit qu'il n'y a que le Gange qui coule vers le Levant avec le Midi. Le Poëte Porphyre dans ſon Panégyrique à Conſtantin, écrit que le Nil porte ſes Eaux chez les Indiens, & les Soldats de l'Aurore ; & que les Ethiopiens ſont célébres & illuſtres par le lever du Soleil. Ceux qui ont feint que Memnon étoit Ethiopien & Fils de l'Aurore, n'ont bâti leur Fiction que ſur la ſupoſition que l'Ethiopie étoit ſituée au Levant. Et enfin lors que dans le ſecond Livre des Paralipomenes *b*, le Texte Hebreu met כוש, & les Septante, *Ethiopien*, l'Interpréte Syrien, & l'Arabe, mettent *Indien*. Vous voyez, Monſieur, que tous ces Auteurs placent l'Ethiopie au Levant, & près du Soleil, c'eſt à dire, au même lieu où ſont les Indes, & bien loin du lieu où eſt la véritable Ethiopie, c'eſt à dire, du Midi ; d'où il s'enſuit qu'ils ont confondu la ſituation des Indes & de l'Ethiopie.

Que ſi l'on me demande des preuves plus expreſſes encore, & des Paſſages qui diſent poſitivement ce que je n'ai conclu des Paſſages précédens que par conſéquence, il y a moyen d'y ſatisfaire. Le Poëte Eſchyle le *c* dit que les Indiens Nomades ſont voiſins des Ethiopiens. Polybe a crû que l'Aſie & l'Afrique ſe touchoient par l'Ethiopie ; & ſuivant cette créance, il faut qu'il ait été perſuadé que la Mer Indique ne faiſoit avec les Golfes Perſique & Arabique, qu'un grand Lac qui n'avoit aucune communication avec l'Océan ; & c'étoit par derriére ce grand Lac imaginaire que les Anciens ſe figuroient que le Nil venoit des Indes. Philoſtorge,

a Apul. *Metam. lib.* 12.
b 2. Par. 14. 9. & 16. 8.
c Æſchyl. *ſuppl. v.* 292. 294.

ſtorge *a*, qui a vécu long-tems après Polybe ; & Nicephore *b*, qui a vécu long-tems après Philoſtorge, ont imaginé des Terres à l'extrêmité du Monde, entre l'Orient & le Midi. Ce qui revient au ſentiment de Polybe. Strabon *c* & Arrien *d* rapportent après Nearque, l'un des Capitaines d'Alexandre, que ce Conquérant voyant des Crocodiles dans l'Hydaſpe, & des Féves Egyptiennes ſur les bords de l'Aceſine, deux Riviéres qui ſe joignent & tombent dans celle d'Inde, crût avoir trouvé la Source du Nil, & en conçût le deſſein de s'embarquer ſur l'Inde, pour aller de là en Egypte par le Nil, croyant que ces deux Riviéres ſe joignoient, ou n'étoient qu'une même Riviére, qui après avoir parcouru de vaſtes Deſerts, perdoit le nom d'Inde, & commençoit à être nommée le Nil, & Ægyptus par les Ethiopiens, lors qu'elle arrivoit à une Région cultivée. Le Poëte Gratius *e*, qui a vécu ſous Auguſte, comme Virgile, prétend que les Rois d'Egypte moiſſonnoient le Nard, qui croît ſur les bords du Gange. Ce qui ne peut être apuyé que ſur l'opinion que l'Ethiopie & l'Inde étant la même Contrée, & la domination des Rois d'Egypte, s'étendant juſques ſur l'Ethiopie, elle s'étendoit par conſéquent ſur le Gange Fleuve des Indes. C'eſt ſur la même ſupoſition qu'Ovide *f* décrivant le Combat que ſoûtint Perſée chez Cephée Roi d'Ethiopie, y fait entrer Athys Indien, Fils du Gange, Lycabas Aſſyrien, Polydæmon ſorti du Sang de Semiramis, Abaris Caucaſien, Alcyonée Bactrien, Aſtrée Fils d'une Mere de la Paleſtine, & Eudæmon Nabathéen. Toutes ces Nations

a Philoſt. *lib.* 3.
b Niceph. *lib.* 9.
c Strab. *lib.* 15.
d Arrian. *Exped. Alex. libr.* 6.
e Grat. *Cyneg. v.* 312.
f Ovid. *Met. lib.* 5.

tions étant dans l'Aſie, & Orientales, & voiſines, ou aprochantes de l'Inde, il faut de néceſſité qu'Ovide ait crû que l'Ethiopie, où ſe donna ce Combat, étoit dans l'Aſie, & Orientale, & voiſine, ou la même que l'Inde. Car autrement, par quel hazard tant de gens d'Aſie, & ſi éloignez de l'Ethiopie que nous connoiſſons, ſe ſeroient-ils trouvez dans la Cour de Cephée ? Il eſt donc viſible que quand le même *a* Ovide a dit dans un autre endroit, que Perſée amena Andromede de chez les Noirs Indiens, comme Virgile a dit que le Nil en vient, quoi qu'Andromede & le Nil vinſſent d'Ethiopie, ils ont confondu les Indiens avec les Ethiopiens. Lucain dit *b* que les Seres ſont les premiers Peuples qui voyent le Nil, quoi qu'il naiſſe encore par delà leur Païs, & qu'enſuite il entre dans l'Ethiopie. Vous ſavez, Monſieur, que ces Seres étoient un Peuple qui habitoit à l'Orient des Indes, que quelques uns ont crû être la Chine. Pauſanias *c* les fait voiſins des Ethiopiens comme Lucain, & Heliodore *d* leur fait faire des Préſens d'Etoffes de Soye faites dans leur Païs, à Hydaſpe Roi d'Ethiopie, & ſervir dans ſes Troupes. Le Philoſophe Sextus Empiricus *e* aſſure que les Ethiopiens, qui demeuroient au delà de Meroé, Iſle formée par le Nil, habitoient ſur les bords de l'Hydaſpe, Fleuve des Indes. Et ç'a été aparemment dans cette vûë, qu'Heliodore a donné le nom d'Hydaſpe à ce Roi d'Ethiopie dont il parle, ſuivant la coûtume de pluſieurs Rois d'Orient, de tirer leurs noms des Fleuves qui ſe trouvent dans les Païs de leur naiſſance, ou de leur donner leurs noms. En effet Heliodore fait bien voir ſon ſentiment touchant la Source du

a Ovid. *Art. libr.* 1. *v.* 53.
b Lucan. *lib.* 10. *v.* 252.
c Pauſan. 2. *Eliac.*
d Heliod. *lib.* 9. & 10.
e Sext. Emp. *Pyrrhon. Hypot. lib.* 1.

du Nil, lors qu'il dit qu'elle se trouve là où le climat d'Orient finit, & où commence celui du Midi. Solin *a* a poussé la chose plus loin, & prétend que le Nil & l'Euphrate sont situez *ad modum ejusdem perpendiculi*, ce que j'explique sous un même paralelle : ce perpendicule étant à mon avis le stile ou Gnomon, dont se servoient les Gnomoniques, pour connoître la différence, ou la convenance des Paralelles, & pour d'autres usages Astronomiques. Saint Chrysostome *b* dit que Saint Thomas alla en Ethiopie, sans en avoir d'autre raison que l'opinion commune, qu'il a été aux Indes. Nonnus Egyptien *c* qui vivoit dans le cinquiéme Siécle, fait aller Persée aux Indes, lors que tous les autres Poëtes le font aller en Ethiopie ; il fait couler le Fleuve Inde au pied d'une Colline d'Ethiopie : il fait suivre Deriadée, Roi des Indes, allant à la Guerre, par les Ethiopiens & les Blemyens ; & il fait enfin retentir la Mer Arabique des coups que Bacchus donnoit en combattant contre les Indiens Orientaux. Theophylacte Simocatte *d*, qui vécut dans le Siécle suivant, dit que le Nil parcourt la Libye, l'Ethiopie, & l'Inde. Lors qu'Eumenius, dans son Panégyrique à Constantius Chlorus, dit que les Trophées érigez sur les bords du Nil ont fait trembler les Indiens & les Ethiopiens, il fait assez voir qu'il croyoit les Provinces voisines entr'elles, & voisines de l'Egypte. Sidonius Apollinaris *e* met des Ethiopiens dans l'Asie, faisant des courses jusqu'en Syrie ; ce qu'il faut expliquer à peu près dans le même sens que ce Vers de Virgile à Auguste.

Imbellem

a Solin. *cap.* 37.
b Nonn. Dionys. *liv.* 18. 26. 36.
c Joh. Chrysost. *Homil. de XII. Apostolis.*
d Theophyl. Simoc. *lib.* 7. *cap.* 17.
e Sidon. *Paneg. ad Anthem.*

Imbellem avertis Romanis arcibus Indum.

C'eſt à dire, les Indiens, qui ſervoient dans les Troupes des Parthes : quoi que je n'ignore pas que d'autres entendent les Arabes Scenites. Procope *a* fait les Ethiopiens voiſins de la Paleſtine du côté de l'Orient, & il place enſuite les Maadeniens par delà les Sarraſins, c'eſt à dire, les Arabes ; les Homerites après eux, & puis quelques autres Nations, & enſuite les Sarraſins Anthropophages, & enfin les Indiens. Et afin qu'on ne puiſſe pas dire, que par ces Indiens, il a entendu les Ethiopiens, il fait une mention particuliére de ces Ethiopiens, les plaçant où ſont aujourd'hui les Abyſſins. De ſorte que quand il dit dans un autre endroit *b*, en mêmes termes que Virgile, que le Nil vient des Indes en Egypte, il ne faut pas croire que par les Indes il ait entendu l'Ethiopie, mais les Indes Orientales. Et cela avec tout ce que j'ai raporté ci-deſſus, montre clairement l'erreur de pluſieurs Critiques, qui ont crû que dans ces Paſſages, par les Indes, il falloit entendre l'Ethiopie que nous connoiſſons. Cette erreur n'eſt pas nouvelle ; mais elle n'a point d'autre origine, que les Paſſages des Anciens, qui confondoient les Indes & l'Ethiopie. Ce que ceux qui ſont venus depuis ſachant n'être pas vrai, pour concilier les choſes, ſe ſont aviſez de dire que l'Ethiopie s'apelloit auſſi l'Inde ; & d'autres dans la ſuite, plus ignorans qu'eux, ont étendu ce nom d'Inde juſqu'aux Peuples d'Arabie, comme on le voit par l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de Nicéphore *c*, Auteur fort frivole. Mais la ſituation marquée ſi expreſſément par

a Procop. *de Bell. Perſic. libr.* 1. *cap.* 19.
b Procop. *De ædef. lib.* 6.
c Nicephor. *Hiſt. Eccl. lib.* 8. *cap.* 35.

par les Auteurs que j'ai citez, prouvent invinciblement qu'il ne s'agit point d'un nom, mais d'une choſe effective ; & que quand Virgile, & Procope, & tant d'autres, ont dit que le Nil venoit des Indes, ils n'ont pas entendu qu'il vint de l'Ethiopie ſituée au Midi, telle que nous la connoiſſons préſentement, qui fut ſurnommée l'Inde ; mais ils ont entendu que le Nil venoit des Indes Orientales, qu'ils croyoient les mêmes que l'Ethiopie, ou contiguës à l'Ethiopie. Mais continuons notre preuve. Lors que George Cedrenus, qui floriſſoit dans l'onziéme Siécle, a écrit que du tems de Moïſe, les Ethiopiens ayant traverſé le Fleuve Indus, firent la Guerre aux Egyptiens, n'a-t-il pas mis les Ethiopiens dans les Indes, & les Indes & le Fleuve Indus près de l'Egypte ? Lors que Saint Cyrille *a* marque le chemin pour arriver dans le fond de l'Ethiopie, par la Perſe & par l'Aſſyrie, ne ſuit-il pas la même route que Virgile a fait tenir au Nil, le faiſant paſſer près de la Perſe pour venir des Indes en Egypte ? Lors que Theodoret *b* place les Africains à l'Occident, les Ethiopiens à l'Orient & au Midi, & les Arabes entre les Africains & les Ethiopiens, ne faut-il pas néceſſairement entendre que l'Ethiopie, ſelon lui, eſt voiſine de la Perſe ? Le Juif Benjamin dans la Relation du Voyage qu'il fit d'Eſpagne en Orient au douziéme Siécle, place l'Inde auprès de l'Ethiopie. Le Rabbin Aben Ezra dans ſes Commentaires ſur le Prophete Zacharie, parlant du retour des Iſraëlites d'Aſſyrie dans la Judée leur Patrie, leur fait traverſer la Mer, & enſuite le Nil, avant que d'arriver chez eux. Ce qui eſt un nouveau Syſtême de Geographie aſſez bizarre, mais qui ſuivant l'ancienne erreur, fait le haut du Nil plus Oriental, & plus proche de

a Cyrill. *in Jon.* 1.
b Theodor. *in Pſalm.* 71.

l'Aſſyrie, & par conſéquent de la Perſe, que l'Egypte. *a* Vincent de Beauvais, qui vivoit il n'y a que 450 ans, écrit que ce fameux Conquérant de l'Orient Chingiſ-chan Tartare, envoya un de ſes Fils faire la Guerre aux Indiens de la petite Inde, qui ſont, dit-il, les mêmes que les Sarraſins; & que ces Sarraſins ſont Noirs, & s'apellent autrement Ethiopiens. Or il eſt certain que ce Capitaine ne paſſa point la Mer, pour aller chercher les Ethiopiens d'aujourd'hui. Il faut donc dire que ces Ethiopiens étoient les Indiens, qu'il ſubjugua en effet. *b* Marc Paul nous fait connoître les bornes de la petite Inde, & de la grande, que nos vieux Romans apellent Inde la Majour. Toutes les deux ſont dans le Païs qu'on apelle aujourd'hui les Indes Orientales. Et il fait une Inde moyenne, ſituée entre les deux autres, qu'il apelle Abaſſie. Cette Abaſſie eſt le Païs d'Abex ou des Abyſſins, ou de Nubie, qui eſt l'Ethiopie proprement dite, & qui nous eſt connuë préſentement ſous ce nom. Voila donc, ſelon un Auteur qui vivoit il n'y a pas plus de 400 ans, l'Ethiopie que le Nil traverſe, ſituée au milieu des Indes Orientales. Mais ce qui vous ſurprendra davantage, c'eſt que *c* Coccéius Sabellicus, qui a vécu juſqu'au commencement du ſeiziéme Siécle, en un tems où l'on vivoit déja dans une aſſez grande lumiére des Lettres, raporte comme une choſe étrange, qu'il n'y avoit preſque perſonne de ſon tems, qui ne crût que l'Ethiopie, qui touche à l'Egypte, étoit la même Contrée que l'Inde ſubjuguée par Alexandre; quoi que cette Inde, dit-il, ſoit plus éloignée de l'Ethiopie, que cette même Ethiopie n'eſt éloignée de l'Italie. Il eſt donc inconteſtable que quand Virgile a dit que

a Vincent Bellov. *Speul. Hiſtor. libr.* 32. *cap.* 10.
b Marc Paul, *liv.* 3. *ch.* 43.
c Cocc. Sabell. *libr.* 8. *Ennead.* 10.

que le Nil vient des Indes, il l'a entendu dans le ſens que tous les Anciens que j'ai citez, l'ont entendu; c'eſt à dire qu'il vient des Indes Orientales, où il plaçoit l'Ethiopie, que le Nil traverſe.

Et quoi que *a* Strabon, Mela, Ptolemée, & Philoſtrate, n'ayent pas ignoré la différence des Indes, & de l'Ethiopie; & même qu'Herodote nous enſeigne que quelques Pheniciens s'étant embarquez ſur la Mer Rouge, par l'ordre de Necos ancien Roi d'Egypte, ils firent le tour de l'Afrique & revinrent en Egypte par les Colonnes d'Hercule, & que *b* Strabon raporte ſur le témoignage d'Ariſtonique ſon Contemporain, que quelques-uns étoient perſuadez que Menelas avoit paſſé par le Détroit de Cadiz pour aller aux Indes, & que Cornelius Nepos écrive que du tems de Ptolemée Lathyrus un certain Eudoxe, s'étant enfui d'Egypte par le Golfe Arabique, étoit revenu par le Détroit de Cadiz, & par conſéquent qu'il eut connu & fait connoître que les Indes & l'Ethiopie n'étoient point contiguës, & que le Nil ne venoit point des Indes; néanmoins ou ces Voyages étoient demeurez douteux, ou peu connus: ou s'ils furent plus célébres dans un tems, ils le furent moins dans un autre; ou l'autre opinion avoit paru plus probable, toute fauſſe qu'elle étoit; ou Virgile & les autres avoient voulu s'en tenir à la perſuaſion du Vulgaire. Il eſt certain que les Voyages de ces Pheniciens & d'Eudoxe ont paru fabuleux à Strabon; & Polybe témoigne qu'on ignoroit de ſon tems ſi la partie Méridionale d'Afrique étoit un Continent, ou ſi elle étoit entourée de la Mer.

Mais, me dira-t-on, ſupoſant que Virgile ait crû que le Nil venoit des Indes Orientales, & traverſoit

a Strab. *lib.* 15. Mela, *lib.* 3. *c.* 9. Philoſt. *Apol. lib.* 6. *cap.* 3. Herod. *lib.* 4. *cap.* 42.

b Strab. *liv.* 1.

verſoit l'Ethiopie, comment a-t-il pû dire qu'il aproche de la Perſe ? On pourroit répondre que Virgile a peut être déſigné le lieu qu'habitoit cette Peuplade que les Perſes avoient placée près des Cataractes du Nil, dont parle *a* Seneque dans ſes Queſtions naturelles, & que le lieu avoit pris le nom du Peuple, comme pluſieurs contrées du nouveau Monde, la Nouvelle France, la Nouvelle Eſpagne, la Nouvelle Angleterre ; mais ſans avoir recours à cette explication, la Réponſe ſe préſente d'elle-même ; car Virgile ayant mis la Source du Nil dans les Indes Orientales, & le cours de ce Fleuve tendant par conſéquent à l'Occident pour venir en Egypte, il étoit de néceſſité qu'il paſſât près de la Perſe, qui eſt voiſine des Indes, & qui eſt auſſi à l'Occident. Et pourquoi Ovide auroit-il introduit dans le Combat de Perſée qui ſe fit en Ethiopie, c'eſt à dire, ſelon lui, dans les Indes ; pourquoi, dis-je, auroit-il introduit des Aſſyriens, & des deſcendans de Semiramis, ſinon parce qu'il ſavoit que l'Aſſyrie & la Babylonie, qui furent des parties de l'Empire des Perſes, & qui aprochoient de la Perſe proprement dite, n'étoient pas éloignées des Indes ? N'eſt-ce pas pour la même raiſon que *b* Saint Jean de Damas dans ſon Roman Spirituel de Barlaam & de Joſaphat, feint que Joſaphat Fils du Roi des Indes, fut inſtruit ſoigneuſement dans les Sciences des Ethiopiens & des Perſes ; & enfin quand Ceſaire qui étoit Frere de Saint Gregoire de Nazianze, aſſure que le Phiſon, qu'il croit être le Gange & l'Inde, paſſe par l'Ethiopie & l'Elymaide, Province voiſine de la Perſe, ne tombe-t-il pas tout à fait dans le ſens de Virgile, & ne place-t-il pas l'Ethiopie près de la Perſe ? Quant à ce que Monſieur de Segrais

a Senec. *Quæſt. natur. lib. 4. cap. 2.*
b *Joh. Damaſc. de Barl. & Joſaph. cap. 5.*

Segrais vous dit agréablement ſur l'explication que je donne à ce Paſſage, qu'il y a moins de témérité à tranſpoſer un Vers, qu'à tranſpoſer un Royaume, & un grand Fleuve, ce ſont des gentilleſſes de ſon eſprit, à quoi je n'ai rien de pareil à opoſer.

Faiſant maintenant l'aplication de cette Doctrine preſque uniforme des Anciens, ſur les Vers de Virgile, qui paroiſſent ſi obſcurs, l'explication n'en ſera pas difficile. Il dit que de l'Art d'élever des Mouches, & d'en recueillir le Miel, dépend le Salut de l'Egypte dans toute ſon étenduë, depuis l'une de ſes extrêmitez qui aproche de la Perſe, juſqu'à l'autre, où le Nil tombe dans la Mer. Par les trois premiers Vers, il déſigne toute l'Egypte en général. Par les ſuivans, il en exprime l'étenduë & les bornes. Par ce Vers,

Quaque pharetratæ vicinia Perſidis urget,

il exprime l'extrêmité de la haute Egypte. Par celui-ci,

Et viridem Ægyptum nigra fœcundat arena,

il parle de toute l'étenduë de l'Egypte, où le Nil ſe déborde. Et par les deux derniers, il marque la partie de la baſſe Egypte, qui eſt terminée par la Mer.

Voila, ce me ſemble, Monſieur, le Paſſage de Virgile, hors de priſe, puis qu'on y trouve le même ſens, que dans une infinité d'autres Auteurs qui l'ont précédé, & qui l'ont ſuivi. Que ſi parce que ce ſens ne s'accorde pas avec les connoiſſances, que le tems & l'expérience nous ont aquiſes depuis, on prétend que le Paſſage eſt corrompu, & qu'on eſt en droit de le changer à ſa fantaiſie; il faut dire la même choſe de tous les Paſſages ſem-

blables des autres Auteurs, où le même ſens ſe rencontre, & les voila en proye à la licence de la Critique, qui ſi elle n'étoit arrêtée, auroit bientôt défiguré toute la connoiſſance qui nous reſte de l'Antiquité. Cela eſt bien contraire à ce ſage Précepte des ſavans Hommes, qui défendent d'altérer les Ouvrages des Anciens, hormis quand la corruption eſt évidente & inconteſtable. Ce que vous voyez être bien éloigné de ſe rencontrer dans l'endroit dont il s'agit. Scaliger, tout déterminé Critique qu'il étoit, s'eſt contenté de reprendre Lucain d'avoir placé la Source du Nil parmi les Seres Peuples de l'Orient, ne faiſant pas réfléxion qu'il avoit dit ce qu'on diſoit de ſon tems : mais il s'eſt bien gardé de corriger, c'eſt à dire, de corrompre ce Paſſage de Lucain, comme on corrompt aujourd'hui celui de Virgile.

Que ſi nonobſtant la netteté & la ſolidité de cette explication, on prétend encore que ſans y avoir égard, j'ai dû entendre la Correction qu'on y vouloit faire, & que c'eſt une tyrannie de l'avoir refuſé ; je demanderai ſi ce ſeroit une tyrannie que de refuſer une Médecine, qu'on voudroit me faire prendre pour me guérir de la Colique, que je n'aurois point. Et ſi après avoir remontré au Médecin, que je n'ai point la Colique, & partant que je n'ai que faire de ſon reméde, il inſiſtoit à me le vouloir faire prendre nonobſtant ma bonne ſanté, & vouloit pour cela m'expliquer de quelles Drogues précieuſes il ſeroit compoſé, & quelle ſeroit ſa vertu contre la Colique ; je pourrois, ce me ſemble, ſans l'offenſer, & ſans le tyranniſer, perſiſter à dire que je n'ai que faire d'entendre tout cela, que je n'ai que faire de ſa Médecine, & que je me porte bien. J'aurois eu encore moins d'envie d'entendre cette Correction, ſi j'avois pû connoître les raiſons ſur quoi elle eſt apuyée, comme je les connois préſentement, les ayant lûës dans l'Ecrit

l'Ecrit qu'on m'a envoyé. Après ce que j'ai établi, la plûpart tombent d'elles mêmes.

Je ne les reprendrai donc point, de peur de vous fatiguer : je m'arrêterai seulement à quelques-unes qui méritent une Observation particuliére. Monsieur de Segrais allégue premiérement l'embarras où sont les Commentateurs dans leurs explications sur ce Passage. Je l'avouë, mais cette raison ne l'autorise pas à le changer ; mais seulement à chercher quelque explication meilleure que celle de ces Commentateurs embarrassez.

Il se sert en second lieu de l'autorité de La Cerda, qui a retranché ce même Vers : autorité à laquelle je ne défére nullement. La Cerda a été un bon Compilateur, qui a ramassé soigneusement tout ce qu'il a crû pouvoir contribuer à l'intelligence de Virgile ; mais il ne passe pas chez les connoisseurs pour un homme de grande pénétration, ni de grandes vûës ; ni même d'un Savoir fort profond. Et en particulier dans l'endroit dont il est question, le Pere de la Ruë, son Confrere, qui a fait un fort bon Commentaire sur Virgile, rejette son sentiment, & est entré dans le mien depuis assez long-tems : & hier encore il me le confirma fortement dans un long entretien que j'eus céans avec lui sur le sujet de cette même question. Mais après tout, si nous nous soûmettons à l'autorité de La Cerda, ce sera la condamnation de Monsieur de Segrais, puis que La Cerda propose la même transposition de ce Vers que Monsieur de Segrais soûtient avec tant de chaleur, & la rejette par une fort bonne raison que vous allez entendre. Quelqu'un, dit-il, voudra peut-être mettre ce Vers,

Et viridem Ægyptum nigra fœcundat arena,

devant celui qui fait mention de la Perse. Mais cela ne se peut pas, parce qu'on y trouveroit un sens

inepte : car il faudroit que le verbe *fœcundat* fut gouverné par le nominatif *gens fortunata* ; & cela ſignifieroit que les Egyptiens rendent l'Egypte féconde par ce Sable noir & limonneux ; ce qui ne convient qu'au Nil, & nullement aux Egyptiens.

Monſieur de Segrais tâche de répondre à cette Objection, mais d'une maniére où il fait voir, & il avouë même qu'il ne l'a pas entenduë. *Je ne puis deviner*, dit-il, *ſur quoi il ſe fonde ; c'eſt la ſuite du raiſonnement de Virgile. Après avoir apellé le Peuple de Canope heureux & fortuné, n'eſt-ce pas une preuve de ſon bonheur de ſe trouver en une Contrée où un grand Fleuve lui aporte en abondance de quoi rendre ſa Terre féconde ?* La Cerda ſe fonde ſur ce qu'en plaçant le Vers là où Monſieur de Segrais le place, le ſens du Paſſage ſera que le Peuple de Canope engraiſſe l'Egypte d'un Sable limonneux ; & il prétend qu'il eſt inepte de dire que le Peuple de Canope engraiſſe l'Egypte avec ce Sable, puis que cela ne ſe peut dire que du Nil. Car c'eſt le Nil qui engraiſſe l'Egypte en y répandant ce Sable avec ſes Eaux, & non pas le Peuple de Canope. Et cette Objection de La Cerda aura plus de force contre Monſieur de Segrais que contre un autre, s'il eſt vrai, comme il l'avance à la même page, que par le Peuple de Canope Virgile n'a pas entendu toute l'Egypte, mais ſeulement les environs de la petite Ville de Canope. Car avec quelle couleur de vrai ſemblance pourra-t-il dire que le Peuple de cette Ville engraiſſe toute l'Egypte d'un Sable limonneux ? Ainſi j'avouërai ce qu'il dit enſuite que la cadence & l'harmonie de ce Vers eſt tout à fait Virgilienne ; mais il faut auſſi qu'il avouë que dans la place où il le met, il fait un ſens tout à fait inepte. C'eſt donc à lui à voir avec quelle juſtice il peut dire que *cette Leçon* qu'il propoſe, *enferme un ſens clair & naturel, & n'a rien d'embarraſſé ; & que cette expreſſion courte & dégagée*

eſt

eſt tout à fait du caractére de Virgile. Ce que dit Monſieur de Segrais dans le même endroit, que *ce Sable fangeux, ou cette Fange ſablonneuſe ſert en mille lieux à fumer les Terres*, fait voir qu'il n'a connu aucune différence entre le Limon du Nil, & le Limon des autres Fleuves, quoi qu'il y en ait une ſi grande, que le Nil a tiré ſon nom de la couleur de ſon Limon : car ſon nom Hebreu eſt שיחור, c'eſt à dire, *Noir*, & ſon nom Grec eſt, *Μίλας*, qui ſignifie la même choſe : & ce nom Grec a paſſé chez les Romains, car Ennius l'apelle, *Melo*. Le mot Hebreu שיחור, a produit ſon nom Ethiopien *Siris*, d'où ſont formez tous ces noms Egyptiens, *Caliſiris*, *Petoſiris*, *Buſiris*. Et ce nom de *Siris*, & *Sirius*, & *Oſiris*, a été donné à la Canicule, & au Soleil même, parce que les débordemens du Nil arrivent dans les Jours Caniculaires. Les Egyptiens ne marquoient pas la couleur du Nil, ſeulement par ſon nom, mais encore par la couleur de ſes Simulacres, qui étoit ordinairement noire ; quoi qu'ils repréſentaſſent les autres Fleuves par des Statuës de Pierre blanche. De cette couleur noire de la terre d'Egypte, l'Egypte a été nommée *μελάμβωλος*, & c'eſt ce qui a fait croire à Plutarque * que la noirceur de l'Egypte l'a fait nommer *Chemia*, parce que חום ſignifie *Noir*. Tout cela peut faire remarquer à Monſieur de Segrais, que cette *nigra arena* ne ſe trouve pas en mille lieux, comme en Egypte, ainſi qu'il ſe l'eſt imaginé.

Je ne m'arrête point à ce qui ſuit, que la Méſopotamie eſt entre le Nil & la Perſe : ce qui vaut autant, que ſi l'on diſoit que l'Angleterre eſt entre l'Allemagne & l'Eſpagne. Je répondrai ſeulement aux raiſons dont on ſe ſert pour prouver que le Nil ne vient point des Indes, & ne paſſe point

* Plutar. *de Iſid. & Oſir.*

près de la Perſe, en diſant une fois pour toutes, que ces raiſons ſont fort bonnes, mais qu'elles ne font rien du tout au ſujet. Il ne s'agit pas de ſavoir ſi le Nil vient des Indes, & paſſe près de la Perſe : ſur quoi perſonne ne diſconvient aujourd'hui : mais il s'agit de ſavoir ſi on ne le croyoit pas autrefois, & ſi Virgile ne l'a pas crû. Et c'eſt ce qu'on ne prouve point, & que vous jugez bien, Monſieur, que l'on ne prouvera jamais, après tous les témoins que je vous ai produits.

Car de tirer des conſéquences du caractére de Virgile, de ſon ſtile, du genre du Poëme qu'il écrit, de la convenance de ſes maniéres & de ſes expreſſions, c'eſt ouvrir la porte au renverſement & à la diſſolution de ſes Ouvrages, & de tous les Ouvrages des Anciens, quand on abuſe de ces preuves & qu'on ſe laiſſe emporter à ſes conjectures. C'étoit ſur de ſemblables raiſonnemens, que Monſieur Guyet mettoit en piéces les Ouvrages de Virgile, retranchoit des Pages entiéres, & de tous les Auteurs qui ont paſſé par ſes mains. En quoi, non ſeulement perſonne ne l'a ſuivi, mais tout le monde l'a condamné. J'ai préſentement entre les mains l'éxemplaire de Virgile dont il s'eſt ſervi, tout apoſtil'é de ſa main. Comme ce qu'il écrivoit là n'étoit que pour lui, il a donné carriére à ſa Critique ſur des raiſonnemens pareils à ceux qu'on m'opoſe : & cela avec une hardieſſe ſi effrenée, que ſi on réformoit Virgile ſuivant ſes Viſions, on chercheroit Virgile dans Virgile. En effet, ſi chacun ajuſte un Auteur à ſes vûës, & à ſes conjectures, où en ſommes-nous ? Qui eſt le Critique qui n'a pas les ſiennes ? Vous en voyez un éxemple dans le fait préſent. Ce Vers que Monſieur de Segrais met au deſſus, eſt mis par Pierius au deſſous, & eſt retranché par La Cerda. Chacun penſe avoir de bonnes raiſons d'en uſer ainſi. Qui croirons-

nous ?

nous ? Il ſe trouve des Critiques qui veulent réformer Virgile, & ſouvent ce qu'ils croyent qu'il devoit dire, ne vaut pas ce qu'il a dit. Et ſouvent auſſi Virgile n'a pas dit le mieux de tout ce qu'il pouvoit dire. Il y a cent & cent Paſſages dans ſes Poëmes qui mériteroient d'être retouchez, & qui l'auroient peut être été par l'Auteur, s'il avoit vécu. Les Commentateurs en ont remarqué pluſieurs. On pourroit les réformer, & les faire meilleurs. Mais ſi chacun ſe donne cette liberté, nous ne connoîtrons plus le véritable Virgile, d'avec le Virgile traveſti : & quand je croirai lire Virgile, je lirai La Cerda, ou Pierius, ou Monſieur de Segrais. Je veux bien qu'on le corrige, quand les Copiſtes, ou les Critiques lui font dire ce qu'il n'a pas dit ; mais non pas quand il a dit ce qu'on s'imagine qu'il n'a pas dû dire. Autrement, il me ſera permis, comme je l'ai déja dit, de renverſer le Paſſage de Saint Auguſtin, où il ſoûtient qu'il n'y a point d'Antipodes. Je pourrai encore éxercer ma Critique, en bouleverſant les paroles de Ceſaire, lors qu'il dit, avec une ignorance & une abſurdité incroyable, que le Phiſon eſt le Danube, le Gange, & l'Inde ; & qu'il parcourt l'Ethiopie, & l'Elymaide, Province de Perſe, & qu'il va tomber dans l'Océan vers Cadiz, comme je l'ai remarqué dans mon Livre, *De la ſituation du Paradis Terreſtre.*

Monſieur de Segrais avance enſuite deux choſes, qu'on ne lui paſſera pas. Il veut que *gens Canopi* ſignifie ſeulement le Peuple qui habite *aux environs de Canope* ; & que *omnis Regio*, ſignifie un trop grand Païs, pour avoir été dit de la ſeule Egypte. Cependant les Commentateurs reconnoiſſent que Virgile, par Canope, a déſigné toute l'Egypte ; prenant cette partie pour le tout. Et non ſans raiſon, car le grand abord de l'Egypte pour les Grecs & les Romains, étant au Port d'Alexandrie du

tems de Virgile, qui étoit une Ville Grecque d'origine, la premiére Ville Egyptienne qu'ils trouvoient enſuite, étoit Canope: de ſorte qu'elle n'étoit guére moins connuë aux Romains, qu'Alexandrie même. D'ailleurs, *omnis Regio*, ne marque pas le nombre en cet endroit, & ne ſignifie pas *toutes les Régions*, comme *omnis homo*, ſignifie *tous les hommes* dans un ſens diſtributif; mais il marque la quantité, & ſignifie *toute la Région*, *la Région entiére*; où *omnis* eſt employé pour *tota*; dans le même ſens que Ceſar a dit, *Gallia eſt omnis diviſa in partes tres.* Et ce ſens eſt très-opoſé à la prétention de Monſieur de Segrais, & à celui de La Cerda: car ſi Virgile avoit voulu parler de l'Inde & de l'Egypte, il n'auroit pas dit *omnis Regio*, pour marquer deux Régions; car *omnis* dans le ſens diſtributif ne ſe dit point de deux; & employant *omnis* pour *tota*, comme il l'employe manifeſtement, il ne peut avoir parlé que d'une Région, c'eſt à dire, de l'Egypte.

Monſieur de Segrais, pour prouver que Virgile n'a pas ignoré la véritable ſituation des Indes, dit qu'il ſavoit bien que Bacchus & Alexandre les avoient conquiſes. Il le ſavoit bien à la vérité; mais je ne vois pas quelles conſéquences Virgile pouvoit tirer de ces Conquêtes, pour s'aſſurer que le Nil n'avoit pas ſa Source dans les Indes. Tous ces Auteurs que j'ai citez n'ignoroient pas ces Conquêtes, non plus que Virgile, & ne laiſſoient pas pourtant d'être perſuadez comme lui que le Nil venoit des Indes. Ces gens qui vivoient du tems de Sabellicus, & qui croyoient, ſuivant ſon témoignage que j'ai raporté, que l'Ethiopie d'aujourd'hui, d'où vient le Nil, eſt la même que les Indes que ſubjugua Alexandre, n'ignoroient pas cette Conquête, & ne laiſſoient pas de confondre ces deux Régions. Bien plus, c'étoit la connoiſſance même que les Anciens avoient de ces Conquêtes, qui les confirmoit.

moit dans cette opinion : car on leur avoit apris que Bacchus à ſon retour des Indes avoit bâti le Temple de Jupiter Ammon, & avoit fait des expéditions en Egypte & en Libye, tenant à peu près la même route, qu'on attribuë au Nil ; & qu'Alexandre avoit crû trouver la Source du Nil dans les Indes, comme Strabon & Arrien le raportent.

A cette preuve Monſieur de Segrais en ajoûte une autre, d'où véritablement je ne comprens pas ce qu'il peut conclure. *Quant à la ſituation de la Perſe*, dit-il, *Virgile pouvoit-il révoquer en doute la défaite de Craſſus, qui y avoit mené 50000 hommes.* Craſſus mena une Armée contre les Parthes. Il paſſa l'Euphrate, entra dans la Méſopotamie, s'avança juſqu'à la Ville de Carrhes, & il y fut défait & tué. Cela étant ſupoſé, lors que Monſieur de Segrais a prétendu que Virgile ſachant l'expédition de Craſſus, n'a pû croire que le Nil paſſât près de la Perſe, il faut qu'il lui faſſe faire ce raiſonnement : Craſſus allant faire la Guerre aux Parthes entra dans la Meſopotamie, & fut tué à Carrhes : donc le Nil ne paſſe pas près de la Perſe. Et il eſt évident que ce raiſonnement eſt de la même force que celui-ci, François I. fut pris devant Pavie, donc la Tamiſe ne paſſe pas par Paris. Car qu'a de commun cette expédition de Craſſus avec la Perſe ? j'entens la Perſe proprement dite, dont parle Virgile ; car il ne peut pas avoir entendu ce grand Empire des Perſes qui fut détruit par Alexandre, dont cette ancienne Perſe proprement dite, n'étoit qu'une Province ; & dont l'Egypte même avoit fait une partie. Or cette Perſe proprement dite, dont la Capitale étoit Perſepolis, étoit éloignée de Carrhes, où fut tué Craſſus, de plus de trois cens lieuës. Quand on entreprend de corriger les Anciens par de tels Argumens, on s'expoſe à trouver bien des téméraires & des tyrans à ſon chemin ; & je vois que je fis mieux que je ne

penſois, quand je rejettai la conjecture qu'on me propoſoit, ſans en vouloir entendre les raiſons.

Monſieur de Segrais ajoûte que dans tous les Paſſages où Virgile parle des Indes & du Fleuve Indus, il leur donne la ſituation que nous leur donnons. Autre Argument qui ne conclut rien. Il ne s'agit pas de ſavoir ſi Virgile a placé les Indes où nous les plaçons, & je veux bien en demeurer d'accord : mais il s'agit de ſavoir s'il a placé la Source du Nil dans ces Indes, ou dans l'Ethiopie que nous connoiſſons.

Lors que vous lirez ceci, Monſieur, trouverez-vous comme Monſieur de Segrais, que *ce ſoit affecter une érudition inutile que d'expliquer Virgile autrement qu'il ne l'explique* ? Tous les Interprétes de Virgile, qui ont été devant La Cerda & devant lui, ont donc affecté une érudition inutile, puis que La Cerda eſt le premier qui ſe ſoit aviſé d'une explication ſi peu ſoûtenable, faute d'avoir ſû la véritable. Il n'eſt donc pas permis de ſe ſervir de ſes connoiſſances pour défendre la vérité, & il faudra entrer inconſidérément dans toutes les Viſions des Traducteurs, bien ou mal établies, ou s'expoſer au reproche d'affecter une érudition inutile. *On fait dire*, ajoûte-t-il, *un galimatias à Virgile.* Mais à votre jugement, Monſieur, qui de Monſieur de Segrais, ou de moi, fait dire un galimatias à Virgile, que *gens fortunata Canopi fœcundat Ægyptum nigra arena* ; ce qui eſt un très-pur & très-parfait galimatias, comme le reconnoît ſon guide La Cerda ; ou de moi, qui fais parler Virgile comme ont parlé une infinité de grands Hommes que j'ai citez, & comme on a parlé communément de ſon tems ?

La preuve ſuivante que Monſieur de Segrais m'opoſe, eſt digne de remarque. Il la tire de l'Epithete *coloratis* que Virgile donne aux Indiens ; & il ſupoſe premiérement que *coloratis* veut dire *qui*

ſe

ſe ſont barbouillez & peints de diverſes couleurs. Il ſupoſe en ſecond lieu que les Indiens Orientaux d'aujourd'hui ſe peignent le corps & le viſage de diverſes couleurs, & non les Ethiopiens. Et de là il conclut que *coloratis Indis* ſe doit entendre des Indiens & non des Ethiopiens : & c'eſt cela juſtement que je ſoûtiens. Mais je ne puis lui paſſer ſans quelque legére animadverſion, que les Indiens ne ſont noirs que parce qu'ils ſe barbouillent, & que *coloratis* ne peut convenir qu'à ceux qui ſe barbouillent, & non à ceux qui ſont noirs & barbouillez naturellement. Qu'il conſulte la Verſion *a* Vulgate du Cantique des Cantiques, où au lieu que le Texte Hebreu ſignifie, *je ſuis brune, parce que le ſoleil m'a regardée* ; l'on y trouve ces paroles, *fuſca ſum, quia decoloravit me Sol.* A quoi répond l'Epithete *decolor* & *diſcolor*, que les Anciens donnent aux Indiens ; & on les apelle ainſi, parce que le Soleil leur a ôté la couleur blanche, en leur donnant la noire. Ainſi les termes *decoloravit* & *coloravit* à divers égards, ſignifient la même choſe. Qu'il conſulte Ciceron *b*, & il y trouvera ces paroles, *Ut cum in Sole ambulem, fieri naturâ tamen ut colorer.* Qu'il conſulte Columelle, & il trouvera qu'il apelle *coloratas* les grapes de Raiſins, qui noirciſſent au Soleil. Et c'eſt dans ce ſens que Virgile apelle les Indiens *colorez*, c'eſt à dire, naturellement noirs ou bazanez : car ils ne ſont pas tous égalemens noirs ; mais plus ou moins, ſelon qu'ils s'éloignent du Soleil, ou même ſelon la nature de la Terre qu'ils habitent, ou des Eaux qu'ils boivent, ou de l'Air qu'ils reſpirent ; Mr. de Segrais n'a pas aſſez bonne opinion de moi pour m'en croire ſur ma parole. Il faut lui donner de bons Garands. Lors qu'Ovide dit:

Decolor

a *Cantic. Cant.* i. 5.
b Cicer. *de Orat.* Colum. *l.* 11.

a *Decolor extremo quæ cingitur India Gange.*

Et ailleurs, parlant des Perles,

b *Quos legit in viridi decolor Indus aqua.*

Et ailleurs encore,

c *Et quaſcumque bibit diſcolor Indus aquas.*

Veut-il dire que les Indiens ſe ſont barbouillez, & entend-il autre choſe que Properce par ces paroles,

d *Felix Eois lex funeris una maritis,*
Quos Aurora ſuis rubrâ colorat equis.

Et dans cet autre Vers,

e *Uſtus & Eoa decolor Indus aqua.*

où d'autres liſent, *Eois equis.* Et que Tibulle, par celles-ci,

f *Illi ſint comites fuſci quos India torret;*
Solis & admotis inficit ignis equis.

Et par celles-ci encore,

Et quaſcumque niger rubro de littore conchas
Proximus Eois colligit Indus equis.

Et que Seneque par ces autres,

Promit hic ortus, aperitque lucem,
Phœbus, & flammâ propiore nudos
Inficit Indos.

Et

a Ovid. *Metam.* 4. d Ovid. *de Art. l.* 3. e Ovid. 5. *Triſt. Eleg.* 3. d Propert. *lib.* 3. *Eleg.* 3. e Propert. *lib. Eleg.* 4. f Tibul. *lib.* 3. *Eleg.* 4.

Et que Pline par celles-ci,

A Gange verſa ad meridiem plaga tinguntur Sole populi, jam quidem infecti, nondum tamen Æthiopum modo exuſti. Quantum ad Indum accedunt, tantum colore præferunt ſidus.

Et que Denis Alexandrin par ces Vers, parlant des Indiens & de leur Terre :

Ἠ'ῑ ἐφ' αὐτερχόμῳ μακάρων ἐπὶ ἔργα κὴ ἀνδρῶν
Ἠέλιο πρωτοίσιν ἐπιφλέγει ἀκτίνεσσι,
Τῷ γαίης νιέτας μὲν ὑπὸ χρόα κυανέωσι.

Que le Soleil en ſe levant ſur les Ouvrages de Dieu & des hommes, brûle de ſes premiers rayons ; ce qui rend la peau noire des Habitans de cette Terre. Du quel effet Euſtathius tâche de rendre raiſon, en diſant que le Soleil deſſeiche l'humidité de leur peau. Tous les Anciens, comme vous voyez, Monſieur, conviennent de la noirceur naturelle des Indiens, & aſſurent qu'après les Ethiopiens, ils ſont les plus noirs de tous les hommes. Le bon La Cerda a trompé notre Ami en cet endroit, ſans pourtant avoir dit la même choſe que lui. Il dit que les Indiens ſe font des marques & s'impriment des ſtigmates de diverſes couleurs ſur quelques parties du corps ; mais ces ſtigmates n'ont rien de commun avec ce *coloratis* de Virgile ; & Monſieur de Segrais en commentant le Commentateur de Virgile, a confondu les Indiens d'Orient avec les Indiens d'Occident, qui ſe peignent de diverſes couleurs. Il n'a pas dû dire non plus, que les Ethiopiens ne ſe barbouillent point, puis que les Caffres augmentent leur noirceur par artifice : & nous aprenons d'Herodote * que les Ethiopiens qui ſont au

* Herod. liv. 7. chap. 70.

au deſſus de l'Egypte, allant au Combat, ſe peignoient la moitié du corps de Plâtre, & l'autre de Vermillon : & de Pline *, que parmi les Ethiopiens les Gens de qualité ſe peignoient de Vermillon.

Pour derniére raiſon, dont Monſieur de Segrais ſe ſert, pour faire recevoir ſa tranſpoſition, c'eſt que ce Paſſage, de la maniére dont il eſt conçû dans les Editions, eſt très-difficile, de l'aveu même des Commentateurs : au lieu que comme il le rétablit, *ce n'eſt plus*, dit-il, *une queſtion de ſcience*. Cela s'apelle couper le nœud, à la maniére d'Alexandre, & non pas le dénouer ; & par cet art toutes les obſcuritez, & les difficultez des Auteurs ſeront bien-tôt levées, en tranſpoſant, retranchant, renverſant, changeant, & altérant leurs paroles ; ſans qu'il ſoit beſoin de tout ce fatras d'érudition inutile & de pédanterie, dont ces impertinens Critiques nous étourdiſſent. Et par là on ſera délivré de la tyrannie de ces gens, qui veulent être les ſeuls Arbitres du ſens des Auteurs, parce qu'ils ont du Savoir. Plus de cette Etude ſombre de l'Antiquité, plus de cette lecture faſtidieuſe des Bouquins, plus de cet amas poudreux de Livres moiſis : méthode nouvelle pour déchiffrer les ſecrets des vieux Auteurs, & éclaircir leurs ténébres ; n'avoir aucun égard à ce qu'ils ont dit, mais ſeulement à ce qu'ils ont dû dire, & leur aprendre à parler.

Pour moi, Monſieur, je vous avouë ma timidité : vous avez connu celle du bon homme Monſieur Halley mon Maître ; il m'a élevé dans un reſpect ſi ſcrupuleux pour les Anciens, qu'il apelloit nos Maîtres, & principalement pour Virgile, que je me croirois coupable d'une eſpéce de Sacrilége, ſi j'en ôtois une lettre de ſa place, à moins que

* Plin. l. 33. c. 36.

que d'avoir tenté inutilement toutes sortes d'explications, & avoir usé sans fruit toutes mes conjectures. La connoissance que j'ai de votre Sagesse, me fait espérer que vous ne blâmerez pas cette retenuë. Comme je crois la matiére épuisée, je vous suplie très-humblement, Monsieur, que ce Différend meure entre vos mains, & ne soit pas pousse plus loin. Du moins pardonnez-moi, si en cas de duplique, quelques bonnes ou mauvaises raisons qu'elle contienne, j'en demeure là.

XII. DISSERTATION.

Touchant Honoré d'Urfé, Auteur du Roman d'Aſtrée.

LETTRE DE Mr. HUET,

A MADEMOISELLE DE SCUDERY,

Touchant Honoré d'Urfé, & Diane de Châteaumorand.

IL eſt vrai, Mademoiſelle, que je ſuis ſavant ſur l'Aſtrée, & ſur ſon Auteur, & je ſuis aſſuré que vous aurez de la peine à trouver perſonne qui le ſoit plus que moi. J'étois preſque enfant, quand je lûs ce Roman la premiére fois, & j'en fus ſi pénétré que j'évitois depuis de le rencontrer & de l'ouvrir, craignant de me trouver forcé de le relire, par le plaiſir que j'y prévoyois, comme par une eſpéce d'enchantement. Je fus confirmé depuis dans l'eſtime que j'avois conçûë pour cet Ouvrage, lors que je reconnus qu'un de mes Régens, Homme d'un fort bel eſprit, l'avoit lû comme moi, & peut-être plus que moi; & en faiſoit aſſez de cas pour en prendre tout ce qu'il croyoit pouvoir ſervir à l'embelliſſement d'un Poëme Epique qu'il méditoit alors, & qui a paru depuis avec beaucoup d'aplaudiſſement. Lors que je me

me trouvai engagé à écrire ce petit Traité *de l'Origine des Romans*, que vous avez lû, & dont vous m'avez tant parlé, je relûs l'Aſtrée d'un bout à l'autre. Et comme l'âge m'avoit meuri l'eſprit, & que l'Etude m'avoit formé le goût, j'y trouvai de nouveaux charmes, & je demeurai perſuadé que les admirables Ouvrages que vous avez faits en ce genre, ne l'ayant pas tout à fait obſcurci, il conſerveroit ſon prix, tant que les Lettres fleuriroient, & que les productions de l'eſprit ſeroient eſtimées. Je ne me dédis donc point de ce que j'ai dit de Monſieur d'Urfé dans ce Traité : & quoi qu'en l'état où je ſuis, je ne veuille pas me rendre garand de tous les ſentimens de ma vie paſſée, & qu'un Evêque plus que ſexagenaire, & un Cavalier encore jeune, ſoient deux hommes fort différens dans la même perſonne, je ne puis néanmoins deſaprouver les louanges que j'en ai publiées, après toutes celles que lui a données bien plus librement un Prélat, illuſtre par la ſainteté de ſes mœurs, & par l'élevation de ſon eſprit. Je parle de Monſieur le Camus, Evêque de Belley, qui dans ſon grand Traité de l'eſprit du B. François de Sales, a fait l'éloge de Monſieur d'Urfé & de ſon Roman, mais avec une telle effuſion de louanges, qu'il paroît bien que ſon eſtime alloit au delà de ſes paroles. Il en pouvoit parler avec aſſurance : car Monſieur d'Urfé ſe trouvoit ſon Dioceſain, par la ſituation de ſon Marquiſat de Valromé, & de ſon Comté de Châteauneuf, l'un & l'autre dans le Diocéſe de Belley. Il ſe retiroit ſouvent à Virieu, chef-lieu de ſon Marquiſat, éloigné ſeulement de trois lieuës de la Ville de Belley, où il alloit de tems en tems viſiter ſon Evêque. Il s'y rencontra un jour avec Saint François de Sales, dont il étoit Ami long-tems auparavant, auſſi bien que du Savant Antoine Favre, Premier Préſident de Chamberi, qui s'y trouva auſſi. Monſieur de Belley raporte

porte une Réfléxion que fit alors Monſieur d'Urfé, ſur la Philothée du Saint, ſur le Code Fabrien du Préſident, & ſur ſon Aſtrée, diſant que chacun d'eux avoit travaillé pour l'éternité par des Ouvrages qui ne périroient point ; que la Philothée étoit le Livre des Dévots, le Code Fabrien étoit le Livre des Barreaux, & l'Aſtrée étoit le Bréviaire des Courtiſans. Enfin ce grand Evêque reconnoiſſoit qu'entre tous les Romans, l'Aſtrée eſt un des plus honnêtes & des plus modeſtes : & il ne ſe peut ſatisfaire en vantant l'agrément, la politeſſe, l'honnêteté, l'eſprit, & la vertu de Monſieur d'Urfé.

Puis que vous voulez Mademoiſelle, que j'entre dans le détail de ce que j'ai apris de la Maiſon d'où il étoit ſorti, & de ſa vie ; vous ſaurez premiérement que la Maiſon d'Urfé ſe dit ſortie de Suaube. Monſieur d'Urfé dans la Préface du premier Tome d'Aſtrée, dit que ſes Ayeux, depuis leur ſortie de Suaube, ont vécu dans le Forez fort honorablement par pluſieurs Siécles. Il dit dans un autre endroit de ſon Roman, que ſa Maiſon, & celle de Laignieu, ſortent d'une même Tige. Le dernier Marquis d'Urfé, Pere de celui qui reſte aujourd'hui, prétendoit que cette Maiſon ſortie de Suaube deſcendoit de Guarin Prince de la Maiſon de Saxe, Comte d'Altorf, & Duc de Suaube, qui vivoit dans le huitiéme Siécle. C'eſt ce que porte une Généalogie de la Maiſon d'Urfé qu'il m'a donnée. Cette Généalogie marque que le nom *d'Urfé*, eſt une corruption de celui de Wolf, qui ſignifie *Loup*, en Langue Allemande, dont elle raporte une origine qui paroît un peu fabuleuſe ; que les Deſcendans de Wolf Fils aîné de ce Guarin, ſe nommérent *Guelfes* en Italie, & *Ulfes* en France, d'où s'eſt formé le nom *d'Urfé*. Il eſt vrai qu'Alain Chartier, & Monſtrelet nomment *d'Ulphé* & d'Ulfé, celui que l'Hiſtoire nomme communément *Paillard d'Urfé*. De ce premier Ulfé,

Ulfé, qui vécut au commencement du neuviéme Siécle, la même Généalogie fait deſcendre une longue ſuite d'Ulfez, pendant trois cens ans, juſqu'à un Henri ſurnommé le Lyon orgueilleux, qui étant chaſſé d'Allemagne & d'Italie par l'Empereur Frederic Barberouſſe, ſe réfugia en France auprès de Guy Comte de Forez, & y bâtit le Château d'Urfé. Ce fut Ulfe IV. qui vers l'an 1106. au Siége d'Antioche; changea les Armes de Saxe, en celles d'Urfé, qui ſont de Vair au chef de Gueules. La Terre de la Baſtie, qui eſt la principale demeure de Meſſieurs d'Urfé, paroît avoir été dans leur Maiſon dès le treiziéme Siécle. Vers le même tems une Fille d'Urfé entra dans la Maiſon de Châteaumorand. Ce qui vous fait voir que l'Alliance de Meſſire Honoré & d'Aſtrée, qui étoit Diane de Châteaumorand, ne fut pas la premiére qui joignit ces deux Maiſons. Arnolfe troiſiéme du nom, qui mourut en l'année 1348. fut le premier de ſa Maiſon qui poſſéda la Charge de Bailly de Forez. Elle y a toûjours été conſervée depuis. Arnolfe ſon Petit-fils épouſa l'an 1380. Antoinette de Murſaud, qui inſtitua ſon Mari héritier de tous ſes biens, à condition que le ſecond des Enfans de la Maiſon d'Urfé porteroit le nom de *Paillard*, conjointement avec celui d'Urfé. C'étoit le nom de la maiſon de ſa Mere, dont elle étoit reſtée ſeule héritiére, & elle impoſa cette Loi au ſecond, parce qu'Arnolfe ſon Mari étoit le ſecond, & Guichard l'aîné des deux Fils d'Arnolfe IV. Le nom de *Paillard*, ſelon ma conjecture, eſt originairement un nom propre, diminutif de *Paul*: de *Paul* l'on a fait *Paulard* & *Pauliard*, & par corruption *Paillard*; comme de *Pierre* on a fait *Pirard*; de Guillaume, *Guillard*; de *Raoul*, *Rouillard*; de *Robert*, *Robillar*; d'*Etienne*, *Tevenard*; de *Nicolas*, *Colard*. Je fais Juge de cette Etymologie le Prince ſans contredit des

Etymo-

Etymologiſtes de ce Siécle, notre Ami Monſieur Ménage. Et pour preuve de ma conjecture, vous remarquerez que lors que ce nom eſt joint à celui d'Urfé, il le précéde toûjours, comme parmi nous les noms précédent toûjours les ſurnoms. Pierre & Antoine furent Petits-fils de cet Arnolfe. Antoine, qui étoit le ſecond, ſuivant la condition qui lui étoit impoſée, fut nommé *Paillard* d'Urfé, & Député au Traité d'Arras en l'année 1435. ſelon le témoignage de Monſtrelet, qui l'apelle *Meſſire Paillard d'Ulſé*. Pierre ſon Frere aîné fut grand Maître des Arbaleſtiers. Il avoit aſſiſté au Sacre de Charles VII. Ce fut en ſa perſonne que le nom *d'Ulſé* fut entiérement changé en celui *d'Urſé*. De ce Pierre & d'Iſabelle de Chauvigny de Blot ſortit un autre Pierre, que l'Hiſtoire de la Généalogie marque avoir été Chevalier de Saint Michel, de la Toiſon, & du Saint Sepulchre, ſous les Régnes de Charles VII. de Louïs XI. & de Charles VIII. Il paſſa du Service de François Duc de Bretagne, dont il étoit Ambaſſadeur, à celui de Louïs XI. & fut fait grand Ecuyer de France. Il ſe trouva à la Bataille de Ravenne; & c'eſt de lui que parle ſi ſouvent Philippes de Comines. Jean ſon Frere fut Pere de ce brave François d'Urfé, Seigneur d'Oroſe, qui avec le Chevalier Bayard ſoûtint ſi vaillamment la gloire du nom François dans ce fameux Combat de Monervine, de treize François contre treize Eſpagnols, ou d'onze contre onze, ſelon d'autres Hiſtoriens. Claude Fils du grand Ecuyer, fut Gouverneur des Enfans de France ſous Henri II. & Ambaſſadeur à Rome. Jaques ſon Fils épouſa Renée de Savoye, Marquiſe de Baugé, Fille de Claude de Savoye Comte de Tende & de Sommerive, Gouverneur & grand Sénéchal de Provence. Sa mort arrivée en 1577. l'empêcha de recevoir le Bâton de Maréchal de France, dont il avoit obtenu le Brevet.

Ce

Ce fut de ce Mariage que ſortit Meſſire Honoré. De ſix Fils il fut le cinquiéme, & Frere de ſix Sœurs. Jaques ſon Frere, le troiſiéme des ſix, épouſa Marie de Neufville, & fut Pere de Charles-Emanuel. Il fut grand Ecuyer de Savoye, & vécut 116 ans. Il ſe remaria à l'âge de cent ans, & eut un Fils. Charles-Emanuel, que j'ai connu particuliérement, prenoit le nom de Laſcaris avec celui d'Urfé. Ce nom lui venoit d'Anne Laſcaris, Fille de Jean Antoine Laſcaris, deſcendu de Guillaume Comte de Vintimille, & d'Eudoxe, Sœur de Jean Laſcaris Empereur de Conſtantinople. Anne Laſcaris avoit épouſé René de Savoye, grand Maître de France, & Gouverneur de Provence. D'eux ſortit Claude de Savoye Comte de Tende, Gouverneur de Provence. Ce Claude épouſa Marie de Cabane, & fut Pere de Renée de Savoye, Grand-mere de Charles-Emanuel. Cette Renée deſcenduë d'Anne Laſcaris, hérita des biens de la Maiſon de Laſcaris, & les porta dans la Maiſon d'Urfé, en épouſant Jaques d'Urfé : mais ſous une condition ſtipulée & exprimée dans le Contract de Mariage, que le Chef de la Maiſon d'Urfé ſeroit obligé de porter à l'avenir le Nom & les Armes de Laſcaris. L'on voit par ce recit, que ce nom de Laſcaris a paſſé par les Femmes dans pluſieurs Maiſons, dont chacune a voulu ſe conſerver la gloire d'avoir partagé un Sang ſi illuſtre. Charles-Emanuel ſe vantoit donc d'être ſorti des Empereurs d'Orient par cette Branche de Laſcaris, & des Empereurs d'Occident par la Maiſon de Saxe, dont il ſe diſoit iſſu : ajoûtant que le Duc de Weymar étant en France, le reconnoiſſoit pour ſon Parent ; & lui offrit de demander au Roi qu'il lui donnât le Rang de Prince, mais que ne ſe ſentant pas aſſez riche pour ſoûtenir un ſi haut Rang, il remercia le Duc de cette offre, contre l'avis de ſa Sœur, qui aſpiroit fort à cette élevation. Il eut

ſix Fils de Marguerite d'Alégre, Femme pleine de vertu & de ſageſſe, le parfait modelle de la Femme forte. C'eſt d'elle que j'ai apris la plûpart des choſes que je vous raporte ici. Elle regrettoit de ne m'avoir pas connu plûtôt, pour me mettre entre les Mains les Ecrits d'Honoré d'Urfé, qui étoient en grand nombre, & qu'elle avoit abandonnez à Monſieur de Pondevaux. J'ai tâché de les retirer, mais inutilement. L'aîné de ſes Enfans étoit Louïs d'Urfé, nourri Enfant d'honneur auprès du Roi, ſous le nom premiérement de Marquis d'Urfé, & enſuite de Comte de Sommerive, & il fut depuis Evêque de Limoges. Madame d'Urfé ſa Mere m'a conté, qu'avant qu'il ſe fut conſacré à Dieu dans l'état Eccléſiaſtique, étant déja animé d'un grand zéle pour Dieu, il alla briſer un beau jour des Statuës antiques de Marbre, qui étoient dans une Grotte du Jardin de la Baſtie, parce qu'elles pouvoient bleſſer la pudeur; qu'étant allé enſuite déclarer ſon action à ſon Pere, & lui en demander pardon; Mon Fils, lui dit il, vous avez été plus ſage que moi, vous avez fait ce que je devois faire. Ces Statuës avoient été aportées de Rome par Claude d'Urfé, lors qu'il y fut Ambaſſadeur; & Madame d'Urfé aſſuroit qu'elle en avoit refuſé de grandes Sommes. La plûpart des Freres de l'Evêque de Limoges ſe ſont engagez comme lui dans l'Egliſe. Le ſeul Marquis d'Urfé qui reſte aujourd'hui, n'ayant aucuns Enfans, après pluſieurs années de Mariage, donne ſujet de croire que l'Illuſtre Maiſon dont il eſt ſorti, finira avec lui.

Je vous ai raporté ſommairement cette Généalogie, Mademoiſelle, pour en venir à Meſſire Honoré. La Baronie de Châteaumorand qui n'eſt pas fort éloignée du Forez, étoit venuë par Succeſſion avec pluſieurs autres Biens à une Fille unique, héritiére de ſa Maiſon. Elle a été connuë ſous le nom de Diane de Châteaumorand; quoi

que

que Monſieur d'Urfé m'ait aſſuré que ce nom n'étoit pas celui de ſa Maiſon, ſans pouvoir me le dire, ni s'en ſouvenir. Mais comme la Seigneurie de Châteaumorand apartenoit dès ce tems-là à la Maiſon de Levi, dont quelques-uns même prenoient le Tître de Barons de Châteaumorand, je vois grande aparence que cette Hériniére étoit de la Maiſon de Levi. Cette Diane étoit la véritable Aſtrée. Jaques d'Urfé voyant dans ſon Voiſinage une Fille de cette qualité, belle, jeune, & riche, la deſtina pour Femme à Anne ſon Fils aîné. Monſieur Patru a publié la Relation de quelques Viſites qu'il rendit à Honoré d'Urfé, dans ſa retraite près de Turin; & ç'a été à ma ſollicitation qu'il l'a compoſée & publiée. Il avance dans cet Ecrit, que les deux Maiſons d'Urfé & de Châteaumorand étoient ennemies, & que toute la Nobleſſe du Païs s'intéreſſant à leur réconciliation, ils ménagérent ce Mariage, qui en fut comme le Sceau. Cela ſemble aſſez confirmé par le Roman même d'Aſtrée, où Alcippe, Pere de Celadon, eſt repréſenté comme ennemi irréconciliable d'Alcé, Pere d'Aſtrée. Monſieur d'Urfé néanmoins n'en demeuroit pas d'accord, & aſſuroit que les ſeules vûës d'intérêt produiſirent ce Mariage, & qu'il n'y avoit jamais eu aucune brouillerie conſidérable entre les deux Familles.

Pendant que ce Mariage ſe pratiquoit, Honoré voyant ſouvent Diane, en devint éperduëment amoureux. Il plaiſoit fort à Diane, & ſi on lui eût donné le choix, elle n'eut pas balancé à le préferer à Anne ſon Frere, qu'on lui deſtinoit. Mais l'intérêt des Maiſons ne s'y rencontrant pas, le Pere d'Honoré, homme aviſé, pour le dépaïſer l'envoya à Malte, dont il l'avoit fait recevoir Chevalier, mais ſans lui faire faire de Vœux; & fit cependant ce Mariage avec ſon Fils aîné. Ce Mariage ne ſe trouva Mariage que de nom, & ils

ſe ſéparérent volontairement après avoir vécu pendant dix ans enſemble ſous cette vaine aparence de mariage. Monſieur d'Urfé ſon Neveu diſoit qu'ils furent enſemble vingt-deux ans, qu'ils ſe ſéparérent ſous une Promeſſe réciproque qu'il ſe firent, de s'engager dans l'état Eccléſiaſtique après leur ſéparation, & que le Mari tint auſſi-tôt parole, ſe fit Prêtre, & Chanoine de Lyon, prit le Doyenné de Saint Jean de Montbriſon, & le Prieuré de Montverdun; mais que Diane ſe voyant libre, ſe donna à Honoré. Anne d'Urfé avoit été Député de Forez aux Etats de la Ligue. A l'âge de dix-huit ans il compoſa cent Sonnets, & il avoit aquis quelque réputation dans la connoiſſance des belles Lettres. Honoré de ſon côté, en changeant de lieu, n'avoit point changé de ſentimens pour Diane. En perſévérant dans ſon amour pendant toutes ſes courſes, il profita du Divorce de ſon Frere, & vit enfin ſa conſtance couronnée par un Mariage ſi ardemment deſiré, avec celle qu'il avoit tant aimée. Il a lui-même décrit ſon Voyage, ſon abſence, & ſon retour, dans un Poëme qu'il a intitulé Sireine; mais ayant un peu déguiſé les choſes. Il ſe repréſente preſque encore Enfant. Il part Amant & aimé de Diane: pendant ſon abſence Delio, riche Berger, mais mal fait & peu digne d'elle, la recherche en Mariage, & l'obtient de ſes Parens, dont l'autorité prévalut en cela ſur ſa paſſion. Sireine à cette nouvelle ſe précipite dans la Mer, d'où il eſt promptement retiré par les ſoins officieux de ceux qui le virent dans ce danger. Ses Epîtres Morales furent la ſeconde Production de ſon eſprit. Il témoigne qu'il étoit âgé de 27 ans lors qu'il les compoſa; & il les compoſa en l'année 1594. que le premier d'Octobre de cette même année, il perdit le plus cher de ſes Freres; que le mois de Février ſuivant il fut arrêté à Feurs, & languit quelque tems dans une étroite

étroite Priſon ; qu'un Prince à qui il étoit attaché mourut enſuite le 15. Août de l'an 1595. C'étoit le fameux Duc de Nemours, Jaques de Savoye. Il dit dans un autre endroit, que celui qui le prit, prétendoit ſe prévaloir de ſa Charge ; qu'il fut arrêté par ſurpriſe, & non par force ; & qu'il eſpéroit s'en venger avec l'Epée, & non avec la Plume. Un pareil malheur lui arriva encore une autre fois ; & ces Epîtres furent écrites dans ſa Priſon. Il les compoſa comme des Remédes contre les coups de la Fortune qu'il avoit éprouvez, & il les dédia à la Reine Marguerite, à qui il les avoit lûes autrefois. Par une ſeconde Epître dédicatoire, il les adreſſa à une autre Dame, pour laquelle il reconnoit avoir une grande paſſion. Je ſoupçonne que c'étoit Diane de Châteaumorand, qui étoit encore alors mariée à ſon Frere. Etant périlleuſement malade, il les confia à Antoine Faure Premier Préſident de Chambery, ſon Ami intime dont j'ai parlé, pour en diſpoſer à ſa volonté. Faure les mit en lumiére, & les dédia à Charles-Emanuel Duc de Savoye, qui honoroit Urfé d'une bienveillance particuliére. Elles furent depuis ſouvent réimprimées, & elles furent augmentées du troiſiéme Livre en l'Edition de Lyon, faite en l'année 1620. Antoine de Ruffi, dans ſon Hiſtoire de Marſeille, dit qu'Honoré avoit entrepris d'écrire l'Hiſtoire de Savoye en Vers Héroïques François, & qu'il l'avoit intitulée, la Savoiſiade, mais que ſa mort interrompit cet Ouvrage, qu'il ne pût pouſſer au delà de la vie de Berod, Marquis d'Italie, & Comte de Savoye & de Maurienne. Il ne manquoit donc pas d'occupation dans ſa Retraite, étant chargé d'un Poëme Héroïque, & de la continuation de ſon Roman. Monſieur Patru nous repréſente Honoré encore fort paſſionné de Diane, lors qu'il l'épouſa, & c'eſt l'opinion commune : mais Monſieur d'Urfé en parloit autrement, & diſoit qu'il

n'épouſa Diane que par intérêt, & pour ne laiſſer pas ſortir de ſa Maiſon les grands Biens qu'elle y avoit aportez. Il eſt vrai que Diane n'étoit plus alors dans la premiére fleur de ſa beauté, ayant plus de trente ans, ou même plus de quarante, ſi elle fut vingt-deux ans avec l'aîné. Il eſt vrai auſſi qu'ils ne vécurent pas dans une parfaite intelligence. On en raporte des cauſes fort différentes. Monſieur Patru diſoit qu'Honoré s'abandonnant à ſon humeur galante, avoit toûjours quelques amourettes en tête. Diane ne trouvant plus en lui cette adoration, qui l'avoit autrefois ſi agréablement flâtée, ne pouvoit modérer ni ſa jalouſie ni ſes reproches; dont il ſe trouva à la fin ſi fatigué, qu'il ſe retira en Piémont, dans une Caſſine ſur le bord du Po, près de Turin. Mais Monſieur d'Urfé ſon Neveu alléguoit d'autres raiſons de cette ſéparation; entr'autres la mal-propreté de Diane, toûjours environnée de grands Chiens qui entretenoient, & dans ſa Chambre, & dans ſon Lit, une ſaleté inſuportable à ſon Mari. D'ailleurs, il avoit eſpéré qu'elle lui donneroit des Enfans, qui puſſent conſerver dans ſa Maiſon les Biens qu'il avoit eus d'elle; & au lieu d'Enfans elle accouchoit tous les ans de Molles, qui le dégoûtérent enfin d'elle, & l'en éloignérent. C'eſt ce que diſoit Monſieur d'Urfé ſon Neveu, qui ne s'accorde guére avec ce qu'a écrit Honoré lui même dans la Préface du troiſiéme Tome d'Aſtrée, lors qu'après avoir proteſté à la Riviére de Lignon, que le feu dont il brûla, & qui donna naiſſance à ſon Ouvrage, fut ſi pur, qu'il ne laiſſa jamais de noirceur après la brûlure, en pas une de ſes actions, ni de ſes deſirs; il ajoûte qu'il étoit encore très-vif alors, & que la longueur des années n'en avoit point diminué l'ardeur, & qu'il ne s'éteindroit que ſous la terre de ſon Tombeau. On ne peut concilier ces ſentimens avec l'éloignement dans lequel il vivoit ſéparé

ſéparé d'Aſtrée, qu'en diſant qu'il étoit toûjours amoureux de l'idée qu'il conſervoit de l'Aſtrée du tems paſſé, ſi différente de l'Aſtrée d'alors. Il ſe retira en Piémont, non ſeulement pour la diſtinction & le rang que lui donnoit dans cette Cour l'honneur qu'il avoit d'être ſorti d'une Fille de la Maiſon, mais encore par la faveur qu'il trouvoit auprès du Duc de Savoye, bien différente du traitement qu'il recevoit dans la Cour de France, de Henri le Grand. Ce Prince n'avoit jamais regardé de bon œil ceux qui avoient eu quelque part aux bonnes graces de la Reine Marguerite; & Honoré d'Urſé étoit de ce nombre. Il s'y trouva engagé par une Avanture fort imprévûë. La France étoit alors déchirée par les Guerres Civiles en diverſes Factions. Cette Princeſſe étoit dans le Château d'Uſſon en Auvergne, & ſes Partis battoient la Campagne. Honoré tomba entre leurs mains, & fut conduit à la Reine. Il avoit toutes les qualitez qui le pouvoient rendre agréable à une Princeſſe infiniment ſpirituelle & galante, & d'un diſcernement exquis. Ainſi elle ne tarda guére à ſe laiſſer prendre par ſon Priſonnier. Cette Hiſtoire eſt envelopée dans le Roman ſous celle de Galatée. Sa Priſon ne dura pas long-tems, & il revint bientôt auprès de Diane, à qui il avoit conſervé toute la fidélité de ſon cœur. Monſieur Patru dit qu'il reſſembloit aſſez aux Portraits que l'on voit de lui à la tête de ſon Aſtrée, qu'il étoit de moyenne taille, propre & éguilleté à la maniére de ce tems-là. Le premier Tome de ſon Aſtrée parut en 1610. & fut dédié à Henri IV. Ce Préſent lui fut fort agréable, quoi que l'Auteur ne le lui fut guére. Le ſecond vint dix ans après, & le troiſiéme quatre ou cinq ans après le ſecond. Ces Ouvrages furent reçûs du Public avec un aplaudiſſement infini, & principalement de ceux qui ſe diſtinguoient par la politeſſe & la beauté de l'eſprit. La quatriéme

Partie étoit achevée, lors que l'Auteur mourut en l'année 1625. dans la Guerre de Savoye. Il tomba malade à Nice, & ſe fit porter à Villefranche où il mourut pulmonique, âgé de 58 ans. Car puis qu'il reconnoît dans ſes Epîtres Morales, qu'en l'année 1594. il étoit âgé de 27 ans, il falloit qu'il fut né l'an 1567. & partant qu'il eut 58 ans en 1625. qui fut l'année de ſa mort. Cela eſt confirmé par le témoignage d'Antoine de Ruffi dans ſon Hiſtoire de Marſeille, où nous aprenons qu'Honoré nâquit à Marſeille le 11. Février 1567. & qu'il fut tenu ſur les Fons de Baptême par Honoré de Savoye, Comte de Tende, ſon Oncle, & Antoine Leſcalin des Aimars, Baron de la Garde, & Général des Galéres de France. Je vois même aſſez d'aparence, qu'il avoit fait ſes Etudes à Marſeille, & je le juge ainſi de ce que Sylvandre, ſous le Perſonnage duquel il s'eſt repréſenté, auſſi bien que ſous celui de Celadon, raporte ſi ſouvent des traits de l'érudition qu'il avoit priſe dans les Ecoles des Maſſiliens. Cette érudition répanduë dans ſon Roman, ne plaît pas à ceux dont la barbarie de ce Siécle a corrompu l'eſprit & le goût. L'on n'en jugea pas ainſi dans le Siécle ſavant & éclairé où il parut. Je vois au contraire que les Auteurs contemporains ont vanté l'étenduë de ſon Savoir. Vous étes bien éloignée de ce ſentiment, Mademoiſelle, qui ſeroit pourtant plus excuſable dans votre Sexe. Vous avez même fait paroître ſouvent de l'indignation contre ce mauvais effet de l'ignorance, dont notre âge ſemble ſe vouloir faire honneur, qui a banni de la Poëſie Françoiſe tous les ornemens tirez de la Mythologie ancienne, dont on s'étoit ſervi ſi heureuſement juſqu'au tems de Malherbe. Pour moi, j'ai toûjours jugé que l'érudition dont Monſieur d'Urfé a embelli ſon Aſtrée, faiſoit une très conſidérable partie du mérite de l'Ouvrage, par l'adroite variété de l'utile

&

& de l'agréable, qui le met ſi fort au deſſus des Romains vulgaires, uniquement renfermez dans les bornes de la Galanterie. Le Marquis d'Urfé ſon Neveu, & Mademoiſelle d'Urfé ſa Niéce, l'aſſiſtérent à la mort. Son Alteſſe de Savoye étoit dépoſitaire de la quatriéme Partie d'Aſtrée, & la confia à quelques perſonnes qui ne lui furent pas fidéles, & qui des lambeaux qu'ils en tirérent, en firent une cinquiéme, & une ſixiéme Partie. Mais Mr. de Savoye ayant remis cette IV. Partie entre les mains de Mademoiſelle d'Urfé, elle en chargea Baro, pour la rendre publique par l'Impreſſion, ſuivant l'ordre que l'Auteur laiſſa en mourant, & le Commandement que Madame la Princeſſe de Piémont en fit à Baro. Vous avez apris, Mademoiſelle, par l'Hiſtoire de l'Académie de Monſieur Peliſſon, que Baro avoit été Confident & Sécrétaire de Monſieur d'Urfé. Inſtruit comme il étoit, par un attachement intime de pluſieurs anuées, de tout le deſſein de ſon Ouvrage, non ſeulement il fit imprimer la IV. Partie deux ans après la mort d'Honoré; mais il compoſa encore la cinquiéme Partie ſur les Mémoires de ſon Maître. J'ai apris de Monſieur de Charleval, que Jean Papon, célébre Juriſconſulte, Homme d'un grand Savoir, aida Monſieur d'Urfé dans la compoſition de ſon Ouvrage. Il étoit Lieutenant Général au Bailliage de Montbriſon ſa Patrie, après avoir été Conſeiller au Parlement de Paris. Dans l'Epître dédicatoire de ſon Recueil d'Arrêts, il ſe reconnoît fort honoré d'être Lieutenant d'un ſi grand & vertueux Chevalier, qu'étoit Monſeigneur d'Urfé, Chevalier de l'Ordre, & Gouverneur de Meſſeigneurs le Dauphin & Enfans de France, ſon Chef & Bailly. Il parle de Claude d'Urfé, Grand pere d'Honoré, Bailly de Forez, à qui il avoit dédié ſes Commentaires ſur la Coûtume du Bourbonnois. Ce fut donc par le ſecours des

Mémoires de ce Papon, qu'Honoré repréſenta ſi doctement dans ſon Ouvrage toute l'Hiſtoire du tems de ſes Bergers, qui eſt la fin du cinquiéme Siécle, & le commencement du ſixiéme : quoi que l'on remarque d'ailleurs dans ſes Epîtres Morales une grande connoiſſance des Antiquitez Grecques & Romaines. Mais quelque grand Talent qu'il eut pour les Lettres, il n'en eut pas un moindre pour les Affaires, comme il le fit voir en pluſieurs Négotiations, où il fut employé, en Savoye, & à Veniſe. Et il en eut un plus grand encore pour la Guerre. Son Neveu lui rendoit ce témoignage, & Antoine Faure le lui rend encore plus authentiquement, en parlant à Charles-Emanuel Duc de Savoye, qu'il prend à témoin de toutes les occaſions où Honoré avoit ſignalé ſa Valeur. On croit que ce Papon, dont je viens de parler, eſt repréſenté dans l'Aſtrée ſous le Perſonnage d'Adamas, dont le caractére revient aſſez à celui de ce grave Magiſtrat, par ſon autorité, ſa capacité, & ſa probité, qui étoient reſpectées dans toute la Province.

Mais il faut auſſi vous dire quelque choſe de Diane de Châteaumorand. Monſieur d'Urfé, Neveu d'Honoré, qui l'avoit connuë, diſoit qu'elle devint fort groſſe avec l'âge, qu'elle étoit ſouverainement belle, mais qu'elle étoit idolâtre de ſa beauté ; & que par l'extrême ſoin qu'elle en prenoit, elle ſe rendoit inſociable ; toûjours enfermée, toûjours maſquée, toûjours en garde contre le Soleil, & le Vent. Il raporteit à ce ſujet qu'elle fit un jour un Voyage en Forez, & vint loger dans la petite Abbaye des Bénédictines de Bonlieu, qui n'eſt qu'à une lieuë de la Baſtie. Quoique Marie de Neuville, Femme de Jaques d'Urfé, ſa Belle-ſœur, n'eut jamais été en bonne intelligence avec elle, elle ne laiſſa pas d'envoyer Charles Emanuel ſon Fils lui faire un Compliment, & la

la prier de ne point prendre d'autre Logis que le ſien. Elle s'en excuſa, ſur ce que les Vitres y étoient mal entretenuës. Il repartit que depuis qu'elle en avoit enlevé les Vitres de Criſtal, qui y étoient, on avoit eu ſoin d'y en faire mettre de Verre. Voila, lui repliqua-t elle, un peu émuë, des diſcours que vous avez apris de votre Mere; il en faudroit d'autres pour m'attirer chez vous. Anne & Honoré d'Urfé Freres, qui l'épouſérent ſucceſſivement, ne furent pas les ſeuls de leur Famille qui l'aimérent. Deux autres de leurs Freres ſe laiſſérent prendre à ſes charmes; & cela lui attira une cruelle médiſance de la part de Monſieur de Saint Geran. Elle ſurvécut long-tems à ſon Mari, dont la Famille n'ayant pas pour elle toute la conſidération qu'elle croyoit en devoir attendre, elle s'en tint éloignée, ſans autre correſpondance, que celle qui étoit néceſſaire pour la conſervation & la jouïſſance de ſes droits.

C'eſt là, Mademoiſelle, tout ce que ma mémoire me fournit préſentement ſur le ſujet d'Aſtrée, & de ſon Auteur: un peu plus d'attention & de réfléxion, m'auroit peut-être fait trouver quelque choſe de meilleur, mais vous l'auriez attendu plus long-tems, & j'aurois eu trop de peine à réſiſter à mon extrême empreſſement de faire quelque choſe qui vous ſoit agréable, & de vous obéïr.

A Paris, ce 15. Décembre 1699.

XIII. DISSERTATION.

De l'Origine de la Poëſie Françoiſe.

LETTRE DE M. HUET,

A Monſieur Foucaud, Conſeiller d'Etat.

JE vous ai déja remercié plus d'une fois, Monſieur, pour la part que je prens à la gloire de la Ville de Caën, de l'obligation qu'elle vous a d'y vouloir faire renaître l'amour des Lettres, par le rétabliſſement de l'Académie. Je vous en remercie de nouveau, & il me ſemble que je ne le ſaurois trop faire. Pour venir au ſujet de la Lettre que j'ai l'honneur de recevoir de vous, Monſieur, je veux dire l'Origine de la Poëſie Françoiſe, ce n'eſt pas une matiére qu'on puiſſe creuſer, ni même effleurer par une Lettre. D'ailleurs, environné de Sacs de Procès comme je ſuis, je ne dois pas prendre le change, ſi je ſuis ſage, & ſi je le faiſois, mes Parties devroient vous remercier de cette diverſion. Pardonnez moi donc, Monſieur, ſi je vous demande quartier, & ſi je vous ſuplie de remettre cet entretien à quelque Promenade de la Manchonniére. Néanmoins afin que vous ne croyiez pas que je me veuille tout à fait diſpenſer du ſoin dont vous me chargez, de vous indiquer les Sources où l'on peut découvrir la naiſſance de la Poëſie Françoiſe, je puis vous répon-

dre.

dre que ces vieux Romanciers, que j'ai vûs dans votre Cabinet, contribueront beaucoup à cette découverte. Mais il faut encore d'autres ſecours pour épuiſer la matiére ; il faut feuilleter les Manuſcrits des Bibliothéques de Paris, & principalement ceux de la Bibliothéque du Roi, & de celle de Monſieur de Meſmes. Il s'y trouve un Recueil de vieilles Chanſons, où l'on verra ſans doute des éxemples de toutes ces ſortes de Poëſies que vous me nommez Le Préſident Fauchet a fait l'éloge des Poëtes François qui ont vécu avant l'année 1300. il avoit deſſein de continuer cette recherche juſqu'à ſon tems, mais cela ne paroît pas avoir été éxécuté. Les Ouvrages de ces anciens Poëtes qu'il a célébrez, ne ſont pas tous perdus, & qui pourroit en découvrir quelques-uns, il y trouveroit de grandes lumiéres touchant les premiers élémens de notre Poëſie. Mais ſa premiére, véritable, & preſque unique Source, ne ſe trouvera avec certitude qu'en Provence, qui conſtamment a été le Berceau de la Poëſie Françoiſe On ne voit guéres que là les Ouvrages des anciens Troubadours, Princes de notre Poëſie ; encore n'y ſont-ils pas communs, ils ſont enſévelis dans la pouſſiére des Bibliothéques des anciens Monaſtéres : & je ne ſai même ſi ceux qui poſſédent ces Treſors, ſont capables d'en profiter ; ils les regardent comme des Bouquins de nul uſage, & dont ils n'entendent pas le langage. Ce ſeroit principalement des Iſles de Sainte Marguerite & de Saint Honorat qu'on pourroit, ſelon mon avis, attendre de grands ſecours. C'étoit dans le fameux Monaſtére de Lerins que demeuroit celui qui a compilé le Catalogue des Poëtes Provençaux, qu'on connoît ſous le nom de *Monge des Iſles d'Or*, car il étoit natif des Iſles d'Or. Il faudroit conſulter de plus les Manuſcrits de *Hugues de Saint Ceſari*, & de celui qu'on apelle communément le *Monge de Montmajour* ; l'un & l'autre

l'autre étoient Religieux de Saint Pierre de Montmajour d'Arles ; & ce dernier eſt ſurnommé le *Flagel des Troubadours*, parce qu'il n'a entrepris ſon Recueil, que pour les décrier ; mais en les décriant, il a fait connoître mille particularitez de la Poëſie Provençale, premiére Origine, comme j'ai dit, de la Poëſie Françoiſe, & de la Poëſie Toſcane. L'Abbaye de Saint Victor de Marſeille fourniroit encore des Auteurs utiles à ce deſſein. *Roſtang de Brignole*, & *le Moine Hilaire* ont vécu dans ce Monaſtére, & ont écrit l'Hiſtoire des Trouverres & des Chanterres ; auſſi que *Pierre de Solieres*, Religieux de Forege. J'écris fort rapidement tout ceci, Monſieur, & par conſéquent peu éxactement ; mais je ſai à qui j'ai l'honneur d'écrire, & vous aurez la bonté, s'il vous plaît, de ſupléer à mes défauts.

C'eſt de ces Originaux que je viens de vous indiquer, Monſieur, que l'on aprendra non ſeulement la définition de ces divers noms de Poëſie, que vous me propoſez ; mais on y aprendra en même tems un grand nombre d'autres noms, dont vous ne me parlez pas, comme des *Tenſons*, *Soulas*, *Syruentez*, *Martegalles*, (d'où je crois que ſont venus les noms de *Surabandes*, & de *Madrigaux*) *Sixtines*, *Lays*, *Virelays*, *Sotes*, *Bergeretes*, *Sons*, & *Reſſons*, *Fatras*, *Arbres fourchus*, *Jeux partis*, *Fabliaux*, & une infinité d'autres, qui ne me reviennent pas, & dont le dénombrement & les définitions nous méneroient loin : outre que pluſieurs de ces Poëſies ne ſont plus connuës que de nom, & que la connoiſſance des noms ne ſuffit pas pour les définir : outre encore que la ſignification de ces noms étoit autrefois bien différente de celle d'aujourd'hui. Par éxemple, les *Virelays* d'aujourd'hui n'ont rien de commun avec les anciens Virelays, qui étoient mêmes de pluſieurs eſpéces ; auſſi bien que les *Lays* ; il y avoit de *ſimples*

ples Lays qui étoient deſtinez à des Louanges, ou à des Priéres ; il y avoit des *Lays renforcez* & des *Lays renforcez fratriſez*. De même il y avoit de ſimples *Virelays* qui étoient une eſpéce de Roudeaux redoublez. Les *Virelays doubles* étoient ce qu'on apelle *Bergerettes* ; les *Ballades* étoient auſſi de pluſieurs ſortes fort différentes. *Ballades balladantes*, *Ballades fratriſées*, ou *gemelles*. D'une infinité d'eſpéces de *Rondeaux*, dont on trouve des éxemples dans les anciens Poëtes imprimez, & Manuſcrits, on n'en connoît plus que deux, les *Rondeaux ſimples* & les *Rondeaux redoublez*, dont les Rondeaux ſimples reçoivent quelque ſubdiviſion. Lors que feu Monſieur de Benſerade mit les Métamorphoſes d'Ovide en Rondeaux, il me ſollicita avec empreſſement de lui adreſſer quelque Lettre ſur l'Origine, & ſur la nature, & les différentes eſpéces de Rondeaux, pour ſervir de Préface à ſon Ouvrage. Les occupations que j'avois alors m'empêchérent de le ſatisfaire : ce fut en cette occaſion que je lui fis connoître que tous les anciens Rondeaux étoient indiſpenſablement *clos & ouverts* ; comme Marot même l'a enſeigné, & qu'aucun des Poëtes modernes n'avoit pratiqué cette régle, non plus que lui, faute de la ſavoir. Il tâcha néanmoins de la pratiquer dans ſes derniers Rondeaux. Pour venir maintenant aux queſtions de votre Lettre, Monſieur, *les Deports* étoient des Poëſies joyeuſes, comme le montre le mot de *Deport*, qui dans les vieux Romans, ſignifie, divertiſſement, ébat. Les *Maraux* étoient de pluſieurs ſortes. La plûpart étoient en forme de Dialogues, on les apelloit auſſi *Moralitez*, qui ſouvent n'étoient que des Farces ; auxquelles on donnoit auſſi le nom de *Soties*. Par la même raiſon qu'on apelloit autrefois & dans le tems de ma jeuneſſe, *Badins*, les Acteurs des Farces. Je crois, par parentheſe, être le premier, qui ai découvert l'origine

l'origine du mot *Badin*. C'eſt un mot Hebreu, *Baddim*, qui ſignifie *menteurs*, *trompeurs*, *badins*, & que l'Ecriture Sainte aplique proprement aux Aſtrologues. Tout ce que Monſieur Ménage a dit ſur l'origine de ce mot, ſont de pures badineries. *Aubades* étoient des Poëſies que les Amans chantoient le matin au réveil de leurs Maîtreſſes. *Mot*, & *Son*, ſignifioient autrefois la Parole & le Chant, dont étoit compoſée la Chanſon *Mot*, a depuis paſſé au Chant, témoin *Motet*, qui ſignifioit auſſi la Parole; c'étoit proprement un Sujet, un Argument, un Théme, une Propoſition renfermée en fort peu de Vers. On la propoſoit aux Poëtes pour y faire des Gloſes, c'eſt à dire, des explications arbitraires & ingénieuſes, dans leſquelles ceux qui avoient le mieux réüſſi, remportoient le Prix ſur les Puits Royaux, ou devant le Sénat d'Amour de Provence. Vous trouverez, ce me ſemble, dans Voiture, ou dans Sarrazin, des éxemples de ces Gloſes. Les *Rondeaux redoublez* modernes ſont de véritables Motets avec leurs Gloſes. Les *Puits Royaux* qui ſe trouvent en pluſieurs lieux, ſont une marque bien viſible de l'eſtime où étoit autrefois la Poëſie en France. Comme nous en voyons à Roüen & à Caën, qui ſont ouverts le jour de la Conception de Notre Dame, il y en avoit à Amiens, & à Dieppe, pour le jour de l'Aſſomption. On les apelloit Puits Royaux, parce qu'on éliſoit un Prince pour y préſider, qui portoit auſſi le Tître de Roi; & c'eſt de là que les Envois des Balades & des Chants Royaux s'adreſſent toûjours au Prince du Puy. Mais il eſt tems que je penſe à d'autres Juges, & que je me prépare à me défendre devant d'autres Puits Royaux. Permettez le, s'il vous plaît, à un homme qui eſt de tout ſon cœur, Monſieur, votre, &c.

A Paris ce 17. Mars, 1705.

XIV.

XIV. DISSERTATION.

Touchant les Poëſies d'Antoine Halley, Profeſſeur Royal en l'Univerſité de Caën, & Principal du Collége du Bois : & touchant le nom de Virgile, & un endroit de ſes Georgiques.

LETTRE DE M. HALLEY,

A MONSIEUR HUET.

ASſiduis monitis tuis, vel potius convitiis excitatus, collegi tandem Poëmatia mea, & nunc in publicam lucem emitto, te auctore : ut ſi quid debeat cuipiam hoc nomine reſpublica litterariâ, totum id tibi debeat : ſi quid contra offendero apud cenſores moroſos ac difficiles, quales eſſe noſti Sodales Subbaſilicanos, de cœtu Brioſiano, tu culpam præſtes, & in te recipias. Speravi tamen lenitum iri ſeveritatem hanc judiciorum, placabilioreſque fore noſtros homines, poſtquam auguſtum Sereniſſimi Delphini nomen viderint pagini noſtri præſcriptum. Tu velim meis verbis munus hoc offeras Principi noſtro, quem hunc jam præceptorum tuorum fructum percepiſſe accepimus, ut ſcriptionum hujuſmodi egregius ſpectator ſit. Cave modo

Ne ſtudio noſtri pecces, odiumve libellis
Sedulus importes, opera vehemente miniſter.

De

De Virgilij nomine, nominiſque hujus origine, ſignificatione, & ortographia quid ſtatuas ſcire ex te valde aveo : adeo varia eſt de eo doctorum hominum concertatio. Quod autem nonnihil carpis in elegantiſſima illa comparatione Orphei, amiſſam conjugem æflentis, cum luſcinia, ereptos ſibi pullos querente, id vero eſt, nodum in ſcirpo, vel maculas in Sole quærere. Nollem factum ; ac multo etiam minus hæſitare te in voculæ hac Liligeri, *quam in Epigrammate quodam meo non infeliciter olim adhibuiſſe viſus ſum, cum ita canerem,*

Pondera Liligeri dum pendent ardua regni
Purpureis Armandi humeris.

Id ſi reprehenſum eſſet ab aliis, patronum te & defenſorem quærerem : te contra, quem ego puerum tantillum in manibus geſtavi meis, non puduit verberare hominem ſenem. *Sed in tua tamen voluntate, quam à me non alienam eſſe ſcio, facile acquieſcam. Vale. Cadomi, IX. Calend. Mart. MDCLXXV.*

LETTRE DE M. HUET,

A feu Monſeigneur le Dauphin.

ANtonius Hallæus, Præceptor quondam meus, dum in ejus eſſem contubernio, cum omni genere doctrinæ, tum maxime Poëtica facultate florebat. Ego autem ita illi in diſciplinam traditus eram, ut quoad liceret ab optimi & eruditi viri ore penderem, magnoque audirem ſtudio molles ſuos & facetos verſus mihi ſæpe recitantem. Quibus ſic afficiebar interdum, ut vix excepti auribus jam inſiderent memoriæ, neque ad ſtudia cæterum haudquaquam tardum & languentem,

tem, vehementer acuerent. Is vero exacta nunc ætate, & à literariis laboribus ad otium devexa, vitæ in amœnioribus disciplinis placidissime actæ, partarumque laudum memoria fruitur.

Sicut fortis equus, spatio qui sæpe supremo
Vicit Olympia, nunc senio confectu, quiescit.

Nec turpem tamen senectutem, aut cithara penitus carentem degit. Dum enim lucubrationum suarum recognitione oblectat animum, victus amicorum, meisque adeo precibus, eas quoque in unum colligere & in lucem dare vix tandem instituit. Neque in profecto, quæ viri modestia est, ab eo impetrassem, nisi intextis, quæ illustrissimo tuo nomine inscripta sunt, carminibus, sui adversum te cultus & observantiæ perenne monumentum extare voluisset. Peto igitur abs te, ut quem ipsius verbis offero tibi Poëmatum illorum libellum, pro singulari tua humanitate comiter & benigne accipias, atque inter Commentarios tanquam hospitem admittas. Hoc si feceris, spero futurum, opto quidem certe, ut per quem plurimum profecisse me agnosco, per hunc ipsum tu quoque non parum proficias. Vale. Lutet. Paris. IV. Eid. Mart. MDCLXXV.

LETTRE
DE FEU Mr. LE DAUPHIN,
A Monsieur Huet.

CUm tu ad me Antonii Hallæi, Præceptoris quondam tui, Poemata misisti, rem feciſti mihi longe gratissimam: doctorum enim virorum lucubrationibus evolvendis plurimum delector. Nullus dubito, quin ejus magna sit in Poetica facultate præstantia, quo duce

ad

ad Parnaſſi culmen perveniſti. Pro tam inſigni munere tu velim ei gratias agas meo nomine, & ſignifices quicquid ſucceſſivi temporis à conſuetis laboribus mihi ſupererit, id omne in legendis ipſius ſcriptionibus libentiſſime collocaturum. Valetudinem tuam cura diligenter : nihil mihi gratius facere potes. Sic enim habeto, te mihi eſſe longe cariſſimum, eoque etiam fore cariorem, ſi me à te ameri intellexero. Vale. Verſaliis, XXVIII. Martii, MDCLXXV.

LETTRE DE M. HUET, A MONSIEUR HALLEY.

CUm per adverſam valetudinem, qua Lutetiæ conflictor ab aliquot menſibus, Verſalias adire mihi non liceret, Miſcellanea tua illuc curavi perferenda, & Sereniſſimo Delphino tuo meoque nomine offerenda. Adjunxi epiſtolam, ex qua poſſit cognoſcere, quam magna tui ſit apud me exiſtimatio, & quanti ipſe te facere debeat. Statim atque aulicæ vitæ me reddidero, quod futurum ſpero propediem, faxo intelligas, quam benigne illic exceptus ſis, quamque familiariter jam inter aulicos verſere. Virgilij nomen, de quo me rogas, ex re ruſtica petitum eſt, ut nomina pleraque Romanorum, ac pene omnia. Factum eſt a virgultis, in quibus colendis gens hæc ſuam libenter ponebat operam. Virgulas intellige arbuſta & arbuſcularum ſeminaria, quæ a Cicerone Virgeta *apellantur. A* virgula *prodiit* Virgilii *nomen ; ut a* conſulo, conſilium ; *a* famulus, familia ; *a* cæcus, cæculus, Cæcilius. *Nec aliam quæras originem nominis* Virgiliarum, *quæ faciem habent ramuſculi, & à Græcis* βάτος *appellantur. Virgam autem pro ramo uſurpari probat iſtud Martialis* * : Fugatque muſcas myrtea puer virga. *Nec*

* Martial. lib. 3. Epig. 82.

Nec te moveat quod in libris ſcriptum ſæpe reperitur, Vergilius, *&* Vergiliæ ; *cum libri quoque habeant* Verginius, *pro* Virginius ; *ut* Menerva *&* Deana, *pro* Minerva *&* Diana. *Porro Neapolitani, apud quos multum fuit Virgilius, gens Græca, nec Latini ſermonis ſatis perita, Virgilium dictum putarunt pro Virginio ; atque id nomen expreſſerunt ſua loquela cum* Parthenias *apud ipſos nomine appellaretur. Cujus cognominis cauſſam qui ad virginalem ejus verecundiam retulerunt, meminiſſe debuerant Plotiæ Aleriæ, & Cebetis, & Alexandri. Unde vero conflctum ſit cognomen* Maro *cum quærerem, occurrit* Marra, *ferreum inſtrumentum, quo vinitores ſolent herbas inutiles reſecare & eruere. Scis autem conſonantes olim apud Romanos geminatas non fuiſſe. Ex* Mara *itaque factum eſt* Maro. *In voce* Liligeri, *amantiſſime Hallæe, quoquo te vertas, quantumcunque contendas, non effugies tamen gemini peccati notam & pœnam ; barbariſmi, & violatæ legis metri. Hæc facile condonem aliis ; non item tibi, rigido exactori Latinitatis, & quantatis ſyllabarum. Licebitne tibi vocabula fingere* cinctutis non exaudita Cethegis ? *Deinde cum Veteres ex* tibia *procuderunt vocabulum* tibicen, *ſecundam produxerunt ſyllabam, cum eam corripuerint in voce* tubicen ; *ut pote geminis conſtatam literis, quæ in unam coaluerunt ; cum nativum eſſet* tibiicen. *Quo ſupercilio arrogabis tibi, ut ſecundam corripias ſyllabam in* Liliger, *quæ coalita eſt ex* Liliiger ? *Hinc intelligas, ô bone vir, humanum eſſe errare, & quam tibi tribui vis indulgentiam & lenitatem, eamdem à te nobis eſſe præſtandam. At vero pene mihi excciderat querela tua de nævo à me deprehenſo in Virgiliana comparatione Orphei, amiſſam conjugem lugentis, cum luſcinia ereptos ſibi fœtus per noctem deſlente. Cum enim comparatio hæc certatim à me olim, teque laudata eſſet, memini me adnotaſſe ex* * *Homero tranſtuliſſe eam Virgilium*

* Homer. Odyſſ.

Virgilium in ſuos uſus, ut alia pleraque, ſed multa venuſtatis acceſſione ornatam. Nam cum Ulyſſem & Telemachum, poſt viginti annorum ſejunctionem inter mutuos complexus gementes deſcriberet, eadem comparatione uſus eſt:

Κλαῖεν ὴ λιγέως, ἀδινώτερον, ἢ τ' οἰωνοὶ,
Φῶκαι, ἢ ωἰγώπιοι γαμψώνυχες, οἵσί τε τέκνα
Ἀγρόται ἐξείλοντο, πάρος πετεηνὰ γένεσθαι.

Quod ſi vero ab inſano cultu Virgilij, cui Scaliger aras excitavit, pauliſper licet diſcedere, magna hic ab eo videtur, ut ipſius verbis utar, lues commiſſa: nam cum ſub umbra populea amiſſos fœtus querentem philomelam inducat, ſtatim ſubjungit eam per noctem flere. Quaſi per noctem cadat umbra ex arboribus. Dices enimvero tu, ſummus Virgilij admirator & defenſor, diſtinguenda hic eſſe tempora, philomelam per diem in umbra populea næniam illam inchoaſſe, ac deinde per noctem continuaſſe. Accipio excuſationem, nam & ego Maroni faveo. Vellem tamen ut omnino à reprehenſione noſtra tutus, nec excuſationem tuam, nec favorem noſtrum deſideraſſet. Vale. Lutet. Pariſ. IV. Cal. April. MDC.LXXV.

LETTRE DE M. HUET,

A feu Monſeigneur le Dauphin.

EN tibi tandem Sedanenſem Virgiliolum, quem ſumma à me quæſitum diligentia, & vix tandem repertum ad te mitto. Vereor ne eum in cute ſolum, non intus etiam notum in peram tuam demittas, quum primum acceperis, ſociumque addas Horatio illi tuo, quem ab aliquot jam annis inutilem ſarcinam geſtas, totumque haud equidem legendo, ſed jactando contriviſti.

Nollem

Nollem factum ; nec enim ſic excipi decebat , quem Auguſtus quondam , item ut Virgilium , in deliciis habuit. Quamobrem , ſi tanti Imperatoris ſimilis eſſe cupis , uti ſane cupere debes , comites eos adhibebis ambulationum , oblectamentorumque tuorum ; nec partem aliquam de die ſolido demptam his identidem pigebit tribuere , ut ex frequenti demum Marulli hujus & Flaccilli uſu , haurias doctrinulæ aliquantulum , & olim inter eruditulos cenſeare. Vale. Lutet. Pariſ. Eid. Sext. MDCLXXV.

LETTRE DE M. HUET,

A feu Monſeigneur le Dauphin.

ETſi cum hæc ad te ſcriberem , parum proſpera utebar valetudine , graviſſimiſque doloribus afficiebar ; mihi tamen non tam id moleſtum erat , quam quod tui conſpectu , & alloquio carebam tamdiu , à quo divelli ægerrime patior , quemque in ſinu geſtare perpetuo vellem. Nunc igitur cum ad cruciatus corporis magna etiam ex tui deſiderio animi ægritudo acceſſerit , probe intelligis vitam ducere me morte ipſa acerbiorem. Quamquam id magnopere me reficit , quod omnium ſermonibus perfertur ad me , eximios eſſe tuos in literis progreſſus & quam nobis jam inde à puero de te feciſti ſpem , eam te rebus ipſis egregie confirmare. Quod ut porro facere pergas , vehementer te adhortor. Cum enim quartum decimum ætatis exceſſeris annum, & pueritiæ fines ſis prætervectus , cogitandum tibi eſt etiam atque etiam , minime eum decere qui puer eſſe deſierit , puerilia conſectari ; atque id jam adeſſe tempus quo avocatum à crepundiis animum attollere debeas ad viriles curas , & ad paternarum virtutum exemplum componere. Nec enim convenit ea dignitate adoleſcentem , tanto prognatum patre , & in maximi re-

gni

gni ſpem natum & eductum, plebeïum ſapere quidquam, aut humiles gerere ſpiritus; ſed ſplendoris ſui ac nobilitatis memorem ad magna eniti, etiam non expectata maturitate ætatis, & longo ſupra vulgi ſtudia aſſurgere intervallo; ut tritum illud & pervulgatum in te exprimas adagium, quo virtus Cæſaribus ante diem fertur contingere. Atque hoc quidem non tam monendi tui quam gratulandi cauſſa velim tibi à me dictum putes; cum eum te eſſe ſciam, quem boni omnes eſſe cupiunt. Quod ſi ad reliquas tuas laudes nonnihil præterea benevolentiæ erga tuos & charitatis adjunxeris, meique abſentis aliquam apud te extare recordationem intelligam, cum pulchre officio tuo fueris functus, tum præclare mecum actum eſſe putabo. Vale. Lutet. Pariſ. V. Id. Novemb. MDCLXXV.

LETTRE
DE FEU Mr. LE DAUPHIN,
A MONSIEUR HUET.

LItteras tuas accepi, quæ mihi ſane multum attulerunt voluptatis, tum quod magnam habeant tuæ erga me benevolentiæ teſtificationem; tum etiam quod me hortaris ad virtutem, qua nihil mihi neque eſt, neque debet eſſe carius. Quod autem videris ſubvereri, ne mihi excederis memoriæ, potes ex Epiſcopo Condomienſi cognoſcere, quam ſæpe quæſiverim de tua valetudine, quamque moleſte tulerim, poſtquam ex eo intellexi morbum tuum ingraveſcere. Spero tamen ſututum, valde certe opto, ut levior fiat. Laudes, quas mihi tribuis, veras eſſe velim; enitar quidem, ut monitis tuis obſequendo veræ fiant. Fac ad nos redeas, quamprimum licebit per valetudinem tuam, meque tibi amiciſſimum eſſe confide. Vale. Verſaliis XV. Cal. Dec. MDCLXXV.

XV

XV. DISSERTATION.

Touchant les Dieux Madbachus & Selamanés.

LETTRE DE Mr. CUPER, Bourguemaiſtre de Deventer,

A MONSIEUR HUET.

EXplicaſti in epiſtola, quam ad me anno 1694. dediſti, Deum faribolum ſatis feliciter, & varij eruditi his in regionibus tibi album calculum adjiciunt, vel certe ſimiles ad me interpretationes miſerunt. Unum tunc communicavi tecum ἀγνωστὸν θεὸν, ſed nunc accipe binos alios, in quos ſummopere peto, ut ingenij tui nervos intendere, & mihi ænigmata hæc explicare velis.

Miſſa ad me ſunt ex Urbe, cui nomen Aleppo, variæ Inſcriptiones, tam Græcæ, quam Latinæ, ineditæ; & in earum tribus nominantur numina, omnibus aliis indicta: nempe Madbachus, & Selamanes. Ecce tibi unius, & quidem breviſſimæ, exemplum.

ΔΙΙ ΜΑΔΒΑΧΩ ΚΑΙ ΣΕΛΑΜΑΝΕΙ
ΘΕΟΙΣ ΠΑΤΡΩΟΙΣ ΚΡΑΤΕΑΣ ΑΝ-
ΔΡΟΝΕΙΚΟΥ ΕΥΧΗΝ ΠΑΤΡΩΑΝ
ΕΚ ΤΩΝ ΙΔΙΩΝ ΕΚΤΙΣΕ ΔΗΝΑΡ
ΑΦΕΤΟΙΣ ΗΞΡ ΑΥΔΙΝΑΙΟΥ Α Κ.

Quæ ſic interpretor : Jovi Madbacho, & Selamani, Diis patriis, Crateas Andronici filius, votum patrium ex propria pecunia exſtruxit, denariis quinque millibus quingentis, anno centeſimo ſexageſimo octavo (*nempe æræ Seleucidarum*) Audinæi menſis die XXI. *Patet Crateam, filium Andronici, patrium votum ex ſua pecunia ædificaſſe denariis DXXXI. (ſi ratio computi conſtat) anno CLXVIII, die XXI. menſis Audinæi, illudque ſolviſſe Jovi, Madbacho, & Selamani; vel Jovi Madbacho, (poteſt enim epitbetum eſſe Jovis) & Selamani, Diis patriis. Inſertus autem hic lapis eſt muro caſtelli veteris, quod ſitum eſt prope urbem Aleppo; in monte, cui nomen hodie*, Schegberchet; *atque ex binis aliis Inſcriptionibus conſtat Crateam hunc, partem illam caſtelli, vel muri exſtruxiſſe, quia in iis Caius Valerius Proclus, & Symmachus; nec non Diogenes Antiochi filius, adoptione vero Theophili, dicuntur exſtruxiſſe murorum partes, quibus marmora inſerta ſunt. Mihi quidem hi Dij crucem figunt, ut pote Orientalium Linguarum ignaro plane: quarum in penetralia cum inſpexeris, ſpero de tuo clariſſimo lumine te mihi accenſurum lucem. Apud Friſios Jac. Rheinferdus publice profitetur Linguas Orientales. Is à me petiit, atque adeo ad eum miſi ectypos characterum, qui ſupponuntur Inſcriptionibus Palmyrenis Græcis: putat enim eos non recte ſcriptos eſſe in iiſdem monumentis à Bernardo editis anno MDCXCVIII. Penes me eſt Itineris illius apographum, ex Oriente ad me miſſum, atque in eo variæ literæ, aliter quam in editione illa, pictæ ſunt, eleganter valde & nitide. Et quamquam mihi ſit veriſimile eamdem rem literis Græcis & Syriacis ob oculos nobis poni, tamen ſpero virum illum enodaturum hæc myſteria. Sed importunus & longus forte nimium ſum. Vale qua propter, vir eximie, & me, quod facis, amare perge. Daventr. XIII. Jan. MDCIII. Doctiſſimus, & ſummus amicus meus*

Joh.

Joh. Georg. Grævius proximo Jovis die ſubita morte & apoplexia nobis ſummo omnium dolore ereptus eſt.

RE'PONSE
DE MONSIEUR HUET,
A la Lettre précédente.

*DE Jove tuo Madbacho, & Selamane, etſi res eſt ſatis obſcura, conabor tamen aliquid exſculpere. Ac primum non videtur neceſſe tres Deos comminiſci : quamquam enim Jovi in concipiendo voto adjungi potuerunt Dij alij duo indigenæ, veriſimilius tamen eſt, mea quidem ſententia, Jovem, quem ſibi gentes univerſæ aſciſcunt, ut ab Euſebio * adnotatum eſt ; apud ſingulas varia nomina & cognomina eſſe natum. Etſi igitur Jupiter Madbachus & Selamanes, θεὸι πατρῶοι appellantur, quaſi plures ſint, unus tamen idemque Jupiter videntur habendi, qui multiplex erat ; nam tres joves Cicero commemorat, Varro trecentos. At cognominum illorum, quæ tua habet Inſcriptio, ratio quærenda eſt. Optime vero noſti, Hebraicæ religionis, juris, doctrinæ, & hiſtoriæ ſemina, cum per totum orbem eſſe ſparſa, tum maxime per Syriam, in qua ſita fuit Beræa, nunc Alepum dicta, in cujus vicinia viſitur iſthæc Inſcriptio. Inter ſacrificia autem, quibus Deum colere gens ſancta conſueverat, ſolenne illud erat, quod* זבח שלמים Sacrificium pacificorum *appellatur, Levit. 3. 1. Reddunt Interpretes Septuaginta,* θυσίαν σωτηρίου, Sacrificium ſalutis : *alij*. Sacrificium πλαστῆς, *ſive*, expiationis : *quidam*, ſacrificium integritatum, *ſive* integro-

* Euſeb. Præp. Evang. lib. 3. cap. 10.

integrorum, & mundorum, & perfectionum; *ut sit idem quod* מלואים *Exod.* 29. 22. *Hoc autem sacrificium, cum ob alias fiebat causas, tum & voti gratiâ, ut habetur, Levit.* 7. 10. *& in libro Proverbiorum,* 7. 14. *Nam cum illic habeat Vulgatus Interpres*: Reddidi vota mea; *Hebraice legitur,* וזבחי שלמים, Sacrificia pacificorum. *Quæ à te notari velim, cum ad voti solutionem pertineat illa, quam profers, Inscriptio. Cum sacrificium autem illud redderent Israelitæ supremo Deo, qui* Ζεὺς, *sive* Ζηνὶ *iter Græcis habebatur, hinc factum ut ex sacrificii ipsius nomine* Ζηνὶ *cognomina profanæ gentes conflarent. Ergo ex nomine* sacrificii, *quod Hebræis est,* זבח, *prodiit vocabulum* μάδβαχος: *& ex nomine* Pacificorum, *quod est* שלמים, *prodiit vocabulum* σελαμάνης. *Nam ad prius quod attinet, quod Hebræis est* זבח, sacrificavit, *id Chaldæis & Syris est* דבח Debach, *Arabibus*, Dabacha. *Hinc porro factum est nomen* מזבח Mizbeach, *Chaldæis & Syris* מדבח Madbach, *Arabibus*, Madbachon, locus in quo sacrificatur, *sive* Ara. *Ex loco autem in quo sacrificabatur Jovi, hoc est* summo Deo, *nomen Jovi confinxerunt. Eamdem originem habuit apud Græcos Jovis* ἐπιβημίου *nomen, qui in Siphno insula colebatur, à sublimi nempe ara, in qua sacra ipsi fiebant. Sic & à dape, quam Jovi in ara pollucebant, Jovem Dapalem dixerunt; & ab Hecatombe, Jovem* ἑκατόμφαιον; *& à cædendis visceribus hostiarum, Jovem* σπλαγχνοτόμον. *Quæ cognomina à sacrificiis suis consecutus est. Quamobrem ab eo postulat Orpheus in Hymno, ut gratas acceptasque habeat libationes suas. A supplicum quoque precibus, quæ sacrificia sunt sui generis,* ἱκέσιος *dictus est, &* μειλίχιος, placabilis. *Horum ratio constat ex luculento Servij* * *testimonio, quo docet existimasse nonnullos*, altaria, *non* eminentiam ararum

* Serv. in Virgil. Ecl. 5. V. 65.

rum *duntaxat*, *ſed & ipſa libamina ſignificaſſe*; *atque id probari ex his verbis Virgilij* *, Pateriſque altaria libant. *Ad quæ iterum Servius*: Pateris, pro, ex pateris, ut vinum altaria intelligamus. Ea enim quæ in altaria funduntur, altaria dici voluit. *Ut ergo ab aris, & ab iis quæ ad aras offerebantur, nomina apud Græcos habuit Jupiter, ita apud Syros ſimilem ob cauſſam Madbachus eſt appellatus. Huc vero maxime conſert, quod in Epiſtola ad Hebræos, Caput 13. Verſ. 10. Chriſtus ipſe altare appellatur & habetur*: Habemus altare, de quo edere non habent poteſtatem, qui tabernaculo deſerviunt. *Nunc agamus de Selamane, quod alterum Jovis cognomen prodiiſſe diximus ex* שלמים, Selamim. *Dixi hoc* זבח שלמים, Sacrificium Pacificorum, *explicari à Septuaginta Senibus* θυσιαν σωτηρίου. *Jovem autem Servatorem & Conſervatorem dictum teſtantur vetuſta Græcorum & Romanorum monumenta. Reddunt alij* Sacrificium expiationis: *Jupiter autem* μειλίχιος, *& in Hymnis Orphei, & apud Herodotum, & alios memoratur*: *atque hoc ipſum, Heſychio teſte*; *ſonat vox* μειμάκτης, *tribui quoque Jovi ſolita. Quidam denique exponunt* Sacrificium integritatum; *ubi inſunt veſtigia Jovis* τελείου, *paſſim apud Græcos Scriptores celebrati. Vides igitur quam apte congruant cognomina illa Jovis*, Madbachus, & Selamanes, *cum ſacrificio illo Moſaïco*; *quamque accurate reſpondeant cognomina eadem ritibus, quibus Jovem Græcia honeſtare conſueverat. His addemus inſignem locum ex libro Judicum* †, *quo narratur Gedeoni verito, ne ſibi damno foret Angeli conſpectus, dixiſſe Dominum*, Pax tecum, ne timeas, non morieris. *Quibus hæc ſubjungit Scriptor Sacer*, Ædificavit ergo ibi Gedeon Altare Domino, vocavitque illud, Domini pax. *Ubi conjunctos agnoſcis in ea-*

* Serv. in Virgil. Æn. 12. V. 174.

† Judic. 6. 23. 24.

dem hac ara Gedeonis, Deum Madbachum, & Selamanem. Hæc habui, quæ ad quæsita tua reponerem; quæ si probabuntur tibi, viro erudito imprimis & sagaci, erit sane cur mihi placeam. De Itinere Palmyreno iterum vello tibi aurem: meministi enim, opinor, jam diu esse cum id enixe flagitavi à te, quod & nunc enixius flagito. Vale, Vir amplissime. Lutet. Paris. Cal. Mart. MDCCIII.

XVI.

XVI. DISSERTATION.

Touchant les Vers Ioniques.

LETTRE DE M. HUET,

A Monſieur l'Abbé Boutard.

CE genre de Vers, Monſieur, dont eſt compoſée l'Ode 12. du troiſiéme Livre d'Horace, s'apelle *Ionicum à minori*, parce qu'il eſt compoſé de pieds du même nom. Et ces pieds ſont compoſez de deux ſyllabes bréves, & de deux longues. Ils s'apellent autrement Hypocycliens. *Referebant* en eſt un éxemple. Ces pieds ſont ainſi nommez à la différence des *Ioniques à majori*, qui ſont compoſez de deux ſyllabes longues & de deux bréves. On les apelloit autrement Perſiques, parce qu'on dit que quelques Hiſtoires de Perſe ont été écrites en cette meſure. Je vous donne *pertendimus* pour éxemple. Ces deux ſortes de pieds ſont nommez *Ioniques*, parce que les Ioniens aimoient cette cadence, & l'employoient volontiers dans leur Muſique & dans leur Poëſie. Nous pourrions par même raiſon les nommer aujourd'hui des Pieds & des Vers à la Suiſſe, parce que la cadence du Tambour des Suiſſes, quand ils battent la Marche, eſt juſtement un *Ionique à minori*. Les Grammairiens Grecs & Latins, enſeignent ce que je viens de vous dire, & il ſeroit long de vous ra-

porter leurs paroles. Hepheſtion entre les Grecs, & Terentianus Maurus entre les Latins, ſont les Principaux. Ces Ioniques ſe varioient par les Poëtes en pluſieurs maniéres, en ajoûtant ou retranchant quelques ſyllabes, ou en réſolvant les longues en bréves. Mais pour m'arrêter à l'Ode dont il s'agit, le trimetre avoit été employé par Sapho; & pour cette raiſon il a été ſurnommé Saphique; & le Tetrametre étoit ſurnommé Alcmanien, à cauſe du Poëte Alcman, qui s'en étoit ſervi. Quelques-uns l'apellent Phaleucien. Il pourroit auſſi s'apeller Alcaïque, parce que le Poëte Alcée en a quelquefois uſé. Cela étoit plus aiſé aux Grecs qu'aux Latins, par la licence de leur Poëſie. Et c'eſt à mon avis l'extrême difficulté de cette verſification, qui a empêché Horace de nous laiſſer plus d'une Ode aſſez courte de ce genre. Il n'eſt pourtant pas le ſeul des Latins qui s'y ſoit hazardé. On trouve quelques-uns de ces Vers dans Martianus Capella, & tous Tetrametres. Et Terentianus Maurus a expliqué ces ſortes de Vers, par des Vers du même genre. J'ai été aſſez hardi pour courre la même lice. Si ma témérité ne vous déplaît pas, je me trouverai plus heureux que je n'ai été ſage. Je vous envoye un Exemplaire de mon Ode, puis que vous la voulez voir: car autrement je ne ſerois pas aſſez inconſidéré pour m'expoſer à un Juge auſſi redoutable que vous l'étes. Mais ſi vous voulez vous éxercer dans cette ſorte de Compoſition, j'eſpére que vous deviendrez indulgent; & ſi vous me faites part de votre Ouvrage, vous pouvez attendre d'avance tous les aplaudiſſemens de votre très-fidéle Serviteur.

A Paris le 7. Févr. 1699.

XVII.

XVII. DISSERTATION.

Des Participes actifs François.

LETTRE DE M. HUET,

A Monsieur Charpentier, de l'Académie Françoise.

CEtte décision que vous m'alléguez, Monsieur, qui veut que dans cette Phrase, *Je l'ai vû priant Dieu*, & autres pareilles, *priant* soit un Gérondif, ne me paroît pas soûtenable. Cela se verra clairement, si vous l'exprimez en Latin, *Vidi eum orando Deum*, où *orando* se raportera à *vidi*, & à moi qui ai vû, & non pas à *eum*, lui qui prioit. Cela paroît encore, en ce que la marque de ce Gérondif, c'est qu'on lui puisse ajoûter la particule *en* : or si vous l'ajoûtez à cette Phrase, & que vous disiez, *Je l'ai vû en priant Dieu*, il est évident que, *en priant*, se raportera à moi qui ai vû, & non à lui qui prioit. Pour troisiéme preuve que ce n'est pas un Gérondif, c'est qu'en plusieurs Phrases, il a toutes les marques de nom, comme en celles-ci, *je les trouvai dançans la Bourrée*, où vous mettrez fort bien une *s* à la fin de *dançans*, pour marquer qu'il est masculin plurier. Vous direz fort bien aussi, *Il m'aporta plusieurs raisons tendantes à cette fin*, où il est manifestement féminin plurier. Pour quatriéme preuve, ces mots

peuvent recevoir le Comparatif & le Superlatif ; car à cette Phraſe, *Un homme craignant Dieu*, on ajoûtera fort bien, *c'eſt l'homme le plus craignant Dieu qui ſoit au monde ; c'eſt un homme très craignant Dieu.* Or il eſt inouï que le Gérondif ait jamais été ſuſceptible du Comparatif & du Superlatif.

Tout cela faiſant voir clairement que dans la premiére Phraſe, *Un homme craignant Dieu*, *craignant* n'eſt point un Gérondif, il faut ſavoir ce que c'eſt. Pluſieurs ont dit que c'eſt un Adjectif verbal. Mais ſi dans le Latin, *Homo timens Deum*, le mot *timens* eſt ſans conteſtation un Participe, pourquoi ceſſera-t-il de l'être dans le François, qui eſt un Dialecte du Latin, & deviendra-t-il un Adjectif verbal ? Il faut donc dire qu'il eſt Participe dans le François comme dans le Latin. Et c'eſt en vain que l'on objecte, que s'il étoit Participe, on diroit au féminin, *une Femme craignante Dieu.* Le François a encore en cela ſuivi le Latin, où *timens* étant commun au maſculin, & au féminin, *craignant* en François a été employé pour le maſculin & pour le féminin. Il faut donc dire que ces termes ſont de véritables Participes ; mais Participes défectueux & impersonels dans pluſieurs Verbes, pluſieurs cas, & pluſieurs régimes. Par éxemple, dans le Verbe *tendre*, quand il régit le Datif, le Participe *tendant* a le féminin *tendante* : *Une raiſon tendante à cette fin ; une fléche tendante au but* : & il n'a point de féminin, quand il gouverne l'Accuſatif ; car on ne dira point *une Amazone tendante ſon Arc.* La plûpart des Participes ont leur féminin, quand ils n'ont point de régime. *Des Nymphes danſantes* : ſi vous y ajoûtez un régime, il faudra dire, *Des Nymphes danſant au ſilence des Bois.* A un autre homme que vous, Monſieur, j'en dirois davantage, mais vous entendez les choſes à demi mot, & je crois que cela vous ſuffira.

XVIII.

XVIII. DISSERTATION.

Des Titres de Livres, terminez en ana.

LETTRE DE M. HUET,

Au Pere de la Duquerie, Jeſuite.

S'Il eſt vrai, mon Révérend Pere, comme le Pere de la Ruë m'en a aſſuré pluſieurs fois, qu'on conſume en Bretagne une fois plus de Papier formulé qu'en Normandie, & que la conſéquence qu'il en tiroit ſoit évidente, que la Normandie étant le double de la Bretagne, il s'enſuit qu'on plaide quatre fois plus en Bretagne qu'en Normandie, je n'ai pas de peine à comprendre que votre Emploi ne vous laiſſe guére de tems pour étudier. Si cela eſt ainſi, vous étes à plaindre: mais j'y trouve au moins cet avantage, que vous me pardonnerez aiſément le retardement de ma Réponſe, quand vous ſaurez que mes Procès en ſont l'unique cauſe. Mais comme je penſe à retourner en notre Païs, je n'ai pas voulu m'en aller chargé de cette dette. Dans un éloignement tel que celui où vous étes, c'eſt pour vous une grande conſolation de vous y trouver proche d'un Prélat d'un mérite auſſi éminent qu'eſt le votre. Je le connois par moi-même: & le peu d'heures que j'ai eu l'honneur de paſſer avec lui, me font eſtimer

heureux ceux qui ont l'avantage de le voir plus souvent, & de plus près. La question que vous me faites de sa part sur l'origine de ces Titres en *ana*, qui sont si fort à la mode, m'a fait faire des réflexions, que je n'y avois jamais faites. Voici ce qui m'a passé par l'esprit sur cette matiére. Premiérement, il est assez ordinaire aux Geographes Grecs de donner des Titres pareils, tirez des Régions dont ils entreprennent la description. Tels sont les Attiques, les Corinthiaques, les Eliaques, & autres semblables, de Pausanias. Les Historiens en usoient de même, quand ils intituloient l'Histoire d'une Nation. Tels sont les Persiques, & les Indiques de Cresias. Tels étoient les Babyloniques de Berose, les Egyptiatiques de Demetrius, les *Cumana* d'Hyperochus, & une infinité d'autres semblables. Ils donnoient souvent les mêmes Titres à des Histoires particuliéres, qui avoient une grande connexité avec l'Histoire générale d'une Nation. Les Ethiopiques d'Heliodore sont de ce genre : car encore que son principal sujet soit les Amours de Théagéne, & de Chariclée, elles ont néanmoins une rélation si étroite avec l'Histoire générale d'Ethiopie, qu'il en a tiré le Titre de son Ouvrage. Il faut dire la même chose des Babyloniques d'Iamblique, dont Photius nous a donné l'extrait. Mais tout cela n'est pas nos *ana*, qui proprement sont des Recueils de quelques Discours remarquables, de Sentences, d'Apophtegmes, de bons mots de Gens renommez, & principalement dans les Lettres. Si vous étendez ces Recueils jusqu'à leurs actions, je vous alléguerai les *Iasoniana*, citez par Strabon ; car n'est-ce pas ainsi qu'il faut traduire *Ἰασονεια*. Je vous alléguerai encore les Dionysiaques de Nonnus, qui est un Poëme contenant les Faits & Gestes de Bacchus. Ces Vers que les Anciens ont nommez *Orphica*, n'étoient pas d'Orphée, mais ils renfermoient

moient la Doctrine qui étoit attribuée à Orphée. Theopompe, & Hermippus donnérent le nom de Philippiques aux Hiſtoires de Philippes Roi de Macedoine, qu'ils avoient compoſées On a donné le même nom de *Philippiques* aux Oraiſons que Demoſthenes avoit écrites contre ce Prince, & qu'il avoit intitulées κατὰ Φιλίππου. Ciceron prit de là occaſion de donner le même nom à celles qu'il fit contre Antoine; mais Plutarque les a apellées *Antoniennes*. Le Philoſophe Xénocrate avoit écrit πυθαγόρεια. Demetrius Phalereus, *Æſopica*: Æneſidemus πυῤῥώνεια. Ces terminaiſons ſont des *ana* à la Grecque: & ſi Æneſidemus avoit écrit en ce tems-ci, & qu'il eut voulu ſe conformer la mode, peut-on douter qu'il n'eut donné à ſon Ouvrage le nom de *Pyrrhoniana*? Il me ſouvient d'avoir vû quelque part les Ouvrages du Philoſophe Plotin, citez ſous le nom de πλωτίνεια, c'eſt à dire, dans le langage d'aujourd'hui, *Plotiniana*. Monſieur Cotelier donna au Public il y a quelques années un Recueil d'Ouvrages attribuez à Saint Clément, que l'Antiquité a citez ſous le nom de Κλημέντια, c'eſt à dire, *Clementina*. Les *Scaligerana* ont mis en uſage dans ce Siécle cette ſorte de Tîtres, & je vois beaucoup d'aparence que Meſſieurs du Vaſſan ſont Auteurs du Nom, comme de la Compilation. Je trouve dans leur Famille l'éxemple d'un Tître ſemblable, qui leur a ſervi de modelle, ou qui a été formé ſur le leur. Ils étoient Neveux des célebres Meſſieurs Pithou, Pierre & François. Monſieur Pithou Conſeiller au Parlement de Paris, avoit fait un Recueil des Dits notables de François Pithou, & l'avoit intitulé *Pithœana*. Le ſeul hazard autoit-il fait que les Scaligerana & les Pithœana ſe rencontraſſent dans la même Maiſon? Ce Recueil eſt entre les mains de Monſieur Pelletier, ci-devant Controlleur Géné-

ral. Cette Inſcription me plût fort : je la trouvai courte, commode, & renfermant dans un ſeul mot, ce qu'on n'auroit pû exprimer que par un long détour, & je l'adoptai auſſi-tôt dans mes *Origeniana*.

A Paris, le 7. Avril, 1702.

XIX. DISSERTATION.

ADDITIONS

A l'Etimologique de la Langue Françoiſe,

DE MONSIEUR MENAGE.

LETTRE DE M. HUET,

A Monſieur Menage.

JE vous l'ai dit ſouvent, Monſieur, & je vous le répéte encore ; ſi vous étiez moins habile Etymologiſte que vous n'étes, vos Etymologies ſeroient meilleures, vous ſeriez plus circonſpect, & vous vous aſſujettiriez aux Régles & aux Principes. Mais comme vous poſſédez ſouverainement la matiére, que vous ſavez parfaitement les permutations des Lettres, & que vous avez de grandes lumiéres dans les Langues originales, & dans celles qui ont quelque affinité avec la nôtre, vous vous mettez au deſſus des Loix ; & votre confiance vous fait hazarder des Paradoxes, & des Origines incroyables & inſoûtenables ; en vous repoſant avec une entiére ſécurité ſur l'Eloge que vous donna la Reine Chriſtine, lors qu'elle dit que vous ſaviez, non ſeulement d'où les mots viennent, mais encore où ils vont. De là ſont venuës ces Etymologies monſtrueuſes, qui

vous ont attiré tant de reproches : *Alfana*, d'*Equus* ; *Chicot*, de *Truncus* ; *Layette*, de *Capſa* ; *Rat* de *Mus* ; *Laquais* & *Ragazzo*, & *Gaz*, & *Gaſſion*, de *Verna* ; & pluſieurs ſemblables, qui feront tort, & déroberont la créance à une infinité d'autres que vous avez découvertes heureuſement & habilement, & qui méritent l'aplaudiſſement des Connoiſſeurs.

La principale cauſe de ce défaut, c'eſt de n'avoir pas aſſez bien ſû, ou de ne vous être pas aſſez fidélement aſſujetti à ce grand Principe de l'Art Etymologique, de diſtinguer les Lettres radicales des Lettres ſerviles, & de ne chercher l'Origine des mots que dans les premiéres. Si dans ces mots, *Terriculamentum*, *Meditullium*, *Somnolentus*, *Vallicella*, *Parſimonia*, *Equuleus*, je confonds les radicales avec les ſerviles ; je pourrai dériver de ces mots, ceux de *Lamentum*, & de *Mentum*, de *Tullius*, de *Lentulus*, de *Centumcelliones*, de *Monialis*, & de *Leo*. Où ne nous méneront point ces mots Grec, ῥηματίσκιον, ἀνειδόμας, ναυίσκος, δημαλίδιον, πολυμαθημοσύνη, ſi nous ſuivons leurs Lettres ſerviles, abandonnant les radicales ? Monſieur Bochart a donné quelquefois contre ce même écueil. Vous en jugerez par l'exemple que je vais vous en raporter. Il avoit entrepris de donner l'origine du nom des Iſles Britanniques, qu'il ſuposoit avec raiſon être les Iſles Caſſiterides des Anciens, & de la trouver dans le nom de l'Etain & du Plomb, que ces Iſles fourniſſent en ſi grande abondance : afin de faire produire à la même matiére ces deux noms d'Iſles, *Caſſiterides* & *Britanniques*. Le nom Hebreu de l'Etain & du Plomb eſt אנך *Anac* ; & comme Monſieur Bochart n'eut pas trouvé ſon compte en cherchant ce mot *Anac* dans celui de *Britannia*, il a eu recours au poſſeſſif *Britannicus* : ne ſongeant pas qu'on trouvera le mot *Anac* dans les mots *Græcanicus*, *Hiſpanicus*, *Luſita-*

Luſitanicus, *Alemanicus*, & *Danicus*, comme dans *Britannicus*.

J'avouë cependant qu'il ſe peut trouver quelque exemple de mots formez des Lettres ſerviles. Tel eſt le mot de *Drille*, dont feu Monſieur le Prince prenoit tant de plaiſir de raporter la Généalogie; Ὅλος *Solus*, *Solidus*, *Solidatus*, *Soldat*, *Soudar*, *Soudrille*, *Drille*. On peut encore alléguer le nom du *Mans*, que l'on dérive communément de *Cenomani*. Mais outre que ces ſortes de Générations ſont ſi rares, qu'elles ne donnent point d'atteinte à la Régle, on peut dire que le mot de *Drille*, n'eſt pas proprement un mot François, mais une eſpéce d'injure, & un terme de mépris, dont le petit Peuple ſe ſert pour ſe vanger de l'incommodité qu'il reçoit des Gens de guerre. Pour l'origine du nom du *Mans*, elle eſt conteſtée, & Monſieur Guyet, tout déterminé Etymologiſte qu'il étoit, aimoit mieux la raporter à *Manſus*, qu'à *Cenomani*.

Au ſurplus je ne vois pas quel uſage vous pouvez faire des Additions que vous me demandez. La nouvelle Edition de votre Etymologique tire à la fin & je me trouve dans une conjoncture d'affaires, qui ne me donnent pas le loiſir de reſpirer. Vous ſerez pourtant ſervi, mais à condition que je demeurerai Maître de mon tems, quoi que je ne le ſois pas de moi-même. Je copierai à loiſir ce que j'ai marqué à la marge de la premiére Edition de vos Origines, ſans répéter celles que vous avez déja raportées dans votre Ouvrage, en me faiſant l'honneur de marquer que j'en ſuis Auteur. Je demeurerai cependant,

MONSIEUR,

Votre, &c.

A Paris, ce 12. Décembre 1691.

ADDI-

ADDITIONS

A l'Etymologique de la Langue Françoiſe, DE MONSIEUR MENAGE.

A

A, Prepoſition, vient d'*ad*. L'on prononçoit & écrivoit ainſi autrefois. On le trouve dans Cretin *, *Ardent deſir ad ce mon cœur allume*. Et ſouvent ailleurs. † Le Continuateur de Monſtrelet, *Qui l'avoit mû ad ce*.

Abbreuver, & *Breuvage*. Je crois qu'ils viennent de *Brou*, *Brouë*, & *Brouet* : & ces derniers viennent de *Braïa*, ancien mot Gaulois, qui ſignifie *de la Boue*, & qu'on a tranſporté à toute ſorte de Liqueur épaiſſe.

Achoiſon, vieux mot François, d'*Occaſio*.

Aga. Ce mot eſt purement Hebreu Rabbinique, הגה *Haga*, C'eſt une abréviation de ces mots הגהת חמחבר *Animadverſio auctoris*. Ainſi *Aga* a été employé pour *Animadverte*. Ce mot eſt en uſage dans toute la Haute Normandie, & principalement à Roüen, où pluſieurs Juifs, qui s'y ſont autrefois réfugiez, l'ont aporté.

Agaſſe. On diſoit autrefois *Agaſſe*, pour *Agathe* : comme *Macieu* pour *Matthieu* ; *Macé* pour *Matthias*. La Venelle Sainte Agathe, qui eſt dans le Fauxbourg de Saint Gilles de Caën, eſt nommée dans les vieux Titres, *la Venelle Sainte Agaſſe*. On

* *Cret. ſur la mort d'Olrergan.*
† *Contin. de Monſt. chap.* 185.

On trouve dans les mêmes Regiſtres, *Agaſſe ſa femme*, pour *Agathe*. On a nommé les Pies *Agathe*, comme *Margot*; les Geais, *Richard*; les Etourneaux, *Sanſonnet*; les Anes, *Henri* & *Martin*. D'*Agaſſe*, dans la ſignification de Pie, l'on a fait *agaſſer*.

Aigre, d'*acidus* : comme *mucre* vient de *mucidus*. *Mucre* ſe dit en Normandie, proprement du Linge mal ſeché, & encore moite. On en a fait le mot *ramucrir*, pour dire rendre moite.

Aigrette. Par corruption pour *Aiglette*.

Aiſné. Pour *Ainſ-né*, *Antenatus*. On diſoit auſſi *Maiſné*, pour *Puiſné*. * Froiſſard s'eſt ſervi de ce mot dans cette ſignification. Il vient de *Moins né*, *Minor natu*. Le même Froiſſard apelle Philippe Duc de Bourgogne, le plus jeune des Fils du Roi Jean, *ſon moins aiſné Fils*.

Alenois, Creſſon alenois. Fauchet dit que dans les Cris de Paris de Guillaume de la Villeneuve, il eſt apellé *Creſſon Orlenois*. Peut-être pour *Orleanois*.

Alerte. Pour, *A l'air*. On diſoit autrefois *Airte* pour *Air*. Et ce mot ſe trouve dans Montague. *Alerte*, *expeditus*.

Aliborum. *Maître Aliborum*. Ce mot me ſemble avoir été donné par dériſion à quelque Advocat ignorant, qui lors qu'on plaidoit en Latin, voulant dire qu'un homme n'eſt pas recevable à ſes Alibi, dit, *Nulla habenda eſt ratio iſtorum aliborum*; ou quelque choſe de ſemblable.

Allier, *Alliance*. *Adligare*, *Adligantia*.

Amelot, nom de Famille, vient d'*Amis*, ancien nom propre. Témoin le Roman de Milles & Amis. De *Milles* on a fait le diminutif *Millet*; comme d'*Amys*, *Amyot*, & *Amelot*.

Andouille. D'*Edulium*.

Ange-

* *Froiſſ. livr. 1. chap. 162.*

Angelots. Pour *Angelots*, parce que ces Fromages ſe font dans le Païs d'Auge. C'eſt l'opinion de Monſieur de Bras * dans les Recherches des Antiquitez de Caën.

Antimoine. D'*Aſtimmi.* στιμμι, eſt le nom Grec, auquel les Médecins Arabes ont ajoûté leur article, comme en pluſieurs autres mots.

Aré. C'eſt une interjection, fort en uſage dans la Haute Normandie, & principalement à Roüen, où les Juifs l'ont aportée. Elle ſignifie, *voi; vois-tu, voila.* De l'Hebreu Rabbinique הרי *Haré*, qui ſignifie *Ecce.*

Armoiſin. Sorte de Tafetas, ainſi nommé pour *Ormoiſin*, parce qu'il vient de l'Iſle d'Ormus.

Aßouvir. D'*Adſopire.*

† *Atourné. Adornatus.* On lit dans le Sexte; *Adornati, procuratores Abbatiſſarum.*

Attaquer, adoriri, aggredi. On prononçoit autrefois *attacher.* Amyot dans la Vie d'Ageſilas, *Et leur commanda qu'ils allaſſent vîtement attacher l'ennemi.*

Avanie. Il vient de l'Arabe, *Havana, opprobrium.*

B

Babouches. On apelle ainſi les Souliers dont ſe ſervent les Turcs, & quelques autres Orientaux. Ce mot vient du Perſan *Papos*, qui ſignifie la même choſe.

Bacha. De l'Hebreu פחה *Pacha*, *un Capitaine, un Prince.*

Badaut. Par corruption de *Bidaut.* Ce mot ſe trouve dans Froiſſard §, pour ſignifier des Païſans mal armez, qu'on fait ſervir à la Guerre. *Bidaut* eſt

* *De Bras, Antiq. livr.* 1. *chap.* 11.
† *Sext. libr.* 3. *Tit.* 16. *De ſtat. Reg. cap. unic.*
§ *Froiſſ. livr.* 1. *chap.* 14. & 130.

eſt le même que *Bedeau*, dont on raporte diverſes origines.

Badin. De l'Hebreu בדים *Baddim*; *Menteurs*, & ſe dit particuliérement des Aſtrologues. Les Chaldéens prononcent *Baddin*, & apellent ainſi les Devins.

Baliveaux. Monſieur du Cange raporte diverſes Chartres dans ſon Villehardouin, dans l'une deſquelles, dont l'Original eſt gardé dans le Treſor des Chartres, on lit ces paroles, *Item il demora à l'Empereur au Parc de Piſons cent arpens de bois de huit ans, & les Boiviaux qui demeurerent au Parc.* Cette Chartre eſt de l'année 1274. *Boiviaux*, eſt dit pour *Bois-vieux*, & de Boiviaux s'eſt fait *Baliveaux.*

Bamboche. Les Portugais apellent ces Cannes *Bambous*, & ont pris ce mot des Indiens qui les apellent *Bambu*, ou *Mambu.*

Baſque de Pourpoint. Il eſt aſſez naturel de croire que ce mot vient des Baſques, deſquels on aura pris la mode de mettre des Baſques aux Pourpoints. Mais je ſoupçonne néanmoins qu'il peut être corrompu de *Taſque*, qui ſignifie *Bourſe*; les Baſques ayant été premiérement des Bourſes qui s'attachoient aux Pourpoints.

Baudrier. De *Baltearius.*

Bavolet. Sorte de Coiffure. De *Bas-volet. Volet* ſe diſoit autrefois pour *voilet.* Et *voilet* eſt un diminutif de *Voile.* De là on a apellé *Bavolettes* les jeunes Païſannes qui portoient de ces ſortes de Coiffures.

Begayer. De *bis* on a fait *biga*, comme de *ter* & *quater*, *triga* & *quadriga.* De *biga* on a fait *bigare*, *répéter.*

Beſie-d'Hery. *Dery* en vieux Gaulois ſignifie *Bois*, & *Beſie*, *Poire.* De ſorte que *Beſiedery*, ſignifie *Poire de Bois*, *Pirum ſylveſtre.* Ce mot ſe trouve encore dans la Langue Irlandoiſe. *Londonder*

dery en Itlande, ſignifie *Londinum ſylveſtre.* Car c'eſt une Colonie de Londres ; établie dans les Bois d'Irlande.

Biſtouri. Piſtorienſis gladius. Piſtoie étoit autrefois renommée pour ſes Ouvrages de Fer. De là viennent les noms de *Piſtole* & *Piſtolet.*

Bleſche. On apelle ainſi en Normandie un homme de mauvaiſe foi. On dit *Bleſche* pour *Blacque* ; c'eſt ainſi qu'on apelloit autrefois les *Valaques* : & *Blacquie* pour *Valachie.* Froiſſard * dit que les Valaques étoient de fort méchantes gens. Et Leunclavius dans ſes Pandectes Turciques dit, que c'eſt une Nation fort infidéle à ſes Maîtres, & à ſes Princes. *Veillaque* a la même ſignification & la même origine.

Blitre, ſe dit d'un homme de néant. Du Grec βλίτυς, qui ſignifie, *un rien.* Clement Alexandrin dans ſes Stromates, l. 8. βλίτυς, *φωνὴ, μόνον, οὐδὲν σημαίνουσα.* De là eſt venu le mot *Blitri*, dont on ſe ſert dans l'Ecole, pour déſigner un homme ſans nom. Nous diſons en François *un Quidam.* Les Hebreux diſent *Almoni peloni.*

Bluettes ſe dit proprement de ces Etincelles qui ſortent des Fournaiſes, & du Fer rouge quand on le bat. On les apelle ainſi, parce qu'elles ſont ordinairement bleuës. De là vient cette façon de parler proverbiale, *Faire du feu violet.*

Bourreau. Autrefois on diſoit *Boye*, pour *Bourreau.* Rabelais † : *La montroient au Boye.* De *Boye* s'eſt fait le diminutif *Boyereau.* D'où s'eſt formé le mot de *Bourreau.* On ſait qu'en Italien *Boya* ſignifie *Bourreau.*

Bourru. Dans la ſignification de *Chagrin, rude, de mauvaiſe humeur*, il vient de l'Hebreu בור *Bur*, qui ſignifie la même choſe. Mais quand on dit *Moine*

* Froiſſ. *livr.* 4. *chap.* 81. & 83.
† Rab. *livr.* 3. *chap.* 31.

Moine bourru, il vient de πύῤῥος, *Gris, roux*. On les nommoit autrefois *Moines burs*, & ils ſont ainſi nommez dans Rabelais. Il nomme auſſi le Diable *bur*, c'eſt à dire, *de couleur enfumée*. *Vin bourru*, vient de la même racine. On apelle ainſi du Vin *gris*, & *brouillé*, non encore déféqué.

Bouſe. *Fimus bubulus*. De βυσία, qui ſignifie la même choſe, ſelon le témoignage § d'Euſtathius.

Branche. On a apellé *Branchiæ*, les nageoires des Poiſſons. Ce mot peut avoir été tranſporté aux branches des Arbres, par métaphore; les branches environnant les Arbres, & leur étant attachées, comme les nageoires aux Poiſſons.

Breſil. L'interpréte Syriaque du Livre des Rois, & l'Interpréte Arabe du Livre des Paralipoménes traduiſent par le mot de *Breſil*, le mot Hebreu *Almuggim*. Ce même mot ſe trouve dans le Livre des Racines du Rabbin David Kimchi. C'a donc été avec raiſon que Jean * de Lery dans ſon Voyage du Breſil a dit que le Païs du Breſil a pris ſon nom du Bois de Breſil.

Brette, ſorte d'Epée longue & étroite. Je crois qu'elles ſont ainſi nommées pour être venuës de Bretagne. Dans le grand Teſtament de Villon le mot de *Brettes* eſt employé pour *Bretonnes*. Et *Brettes Targes*, pour *Targes Bretonnes*.

Brin. De *Virga*, *virge*, *vrige*, *vrînge*, *bringe*. En Normandie on dit des *Bringes*, pour dire des *Vergettes*; & *bringer* pour dire *Nettoyer avec des vergettes*. On dit auſſi *Bringes* pour dire *des Verges*; & *bringer*, pour dire *fouetter avec des Verges*. On dit auſſi *Brangé* pour *Bringé*, *virgatus*; une Vache *brangée*, dont le poil eſt rayé, *virgata*. De *Bringe*, on a fait *Bring*, & enſuite *Brin*.

Broc.

§ Euſtat. 5. *in Odyſſ. X.*

* *Jean de Lery, chap. 13.*

Broc. Ce mot ſe trouve dans le bas Breton dans la ſignification de *Buye.*

Brouillamini. Terme corrompu par les Apothiquaires ignorans ; le *Boli Armeni*, qu'ils trouvoient dans les Ordonnances des Médecins.

Bru. Ce mot en Langage de Galle, ſignifie *Uterus.* On ſait que le Langage de Galle ne différe guére du bas Breton, & que ces deux Langues, ſont l'ancienne Langue Britannique, qui étoit preſque la même que l'ancienne Langue Gauloiſe.

Bruyére. De *Myricaria*, dérivé de *Myrica.*

Bruit. En bas Breton *Frut*, ſignifie la même choſe. Et dans la Langue de Galle, *Brut* ſignifie *une Hiſtoire.*

Burette. Diminutif de *Buye*, *Buyrette*, *Burette.*

Buxard. C'eſt un augmentatif de *Buſe.* Il vient de l'Arabe, *Baxon*, *Faucon*, *Eſpervier.*

C

Cabanne, *Cabaret*, *Cabinet.* Ces trois mots viennent de *Caupona*, *Canpona* vient de *Caupo*, *qui* vient de κάπηλος.

Cahin caha. Du Latin *Qua hinc*, *qua hac.*

Caille. Les couleurs du plumage de cet Oiſeau repréſentent des *écailles.* Et c'eſt de là qu'il a pris ſon nom.

Camayeu eſt un nom Hebreu קמיע *amuletum*, *charta de collo ſuſpenſa ad propulſanda venena.* Parce qu'on attribuoit de grandes vertus à ces Pierres qui ſont empreintes naturellement de quelques figures. Voyez le cinquiéme Chapitre des Curioſitez inouïes de Gaffarel.

Camail, *Camelot.* *Quod ſint ex pilis camelorum contexta.*

Camiſade. Attaque qui ſe fait pour ſurprendre les Ennemis en chemiſe ; ou ſelon d'autres, parce que ceux qui la font, tirent leurs Chemiſes de leurs chauſſes pour ſe reconnoître.

Canne.

Canne. Vaiſſeau de terre pour mettre des Liqueurs. Juvenal : *Oleum quod Canna Micipſarum prora ſubvexit acuta.* Et Lubin ſur cet endroit : *Probus cenſet doliolum eſſe factum ex canna.*

Cantine. Vaſe à mettre du Vin. Pour *Cannetine*, diminutif de *Canne.*

Capettes. On apelloit ainſi les Bourſiers du Collége de Montaigu, parce qu'ils portoient de petites Cappes.

Carroubier. C'eſt l'Arbre *Siliqua*, κερατίον. Les Arabes l'apellent *Carnoub*, d'où s'eſt fait *Carroub.*

Caudiot. Le Peuple de Baſſe-Normandie apelle ainſi un *Feu de joye.* Il vient d'*Ignis de gaudio*, *Feu de joye.*

Chenille. Elle eſt apellée κύων, *Chienne* en Grec, par le Poëte Antiphanés, dans l'Anthologie manuſcrite, ἡ ᾗ κύων δένδρων καρποφόρος. Ainſi *Chenille* veut dire *Petite Chienne.*

Chere. De *Cara*, *Viſage.* De là s'eſt fait le Verbe *Contrecarrer.*

Coene de lard. Dans la Langue de Galle *Cenn*, ſignifie *peau*, *cuir.*

Coc, Herbe odoriférante. Par corruption de *Coſt*, *Coſtum.*

Coffre, de l'Hebreu חפה, qui ſignifie la même choſe. Il y a aparence qu'on diſoit *Coffe*, premiérement, & que l'*r* y a été ajoûtée par corruption.

Coeffe, de l'Hebreu חפה *Chapha*, *couvrir.* Elias Levita dans ſon Thisbi dit que les Juifs apellent חפה une Robbe dont on couvre la tête de l'Epoux & de l'Epouſe, lors qu'on les marie. Mais R. Selomo Jarchi, ſur Job 18. 8. ſe ſert du mot de קייפה pour ſignifier une *Coeffe* : terme qu'il fait venir aparemment du Verbe יקף qui ſignifie *ceindre*, *environner.*

Comite. Le mot de *Comes*, d'où *Comite* deſcend,

eſt ancien dans ce ſens. Je le trouve dans Suetone. Il dit qu'Auguſte ayant été ſalué en paſſant avec de grandes acclamations par l'Equipage d'un Vaiſſeau d'Alexandrie, *quadragenos aureos comitibus diviſit.*

Concert. Quelques-uns le dérivent de *Concentus*, comme *Carmen* de *Canimen.* D'autres de *concertare*, comme ſi les divers ſons combattoient les uns contre les autres. Je crois qu'il vient de *concertum, quaſi dicas ex variis ſonis contextum & compoſitum.*

Contraſte. On diſoit autrefois *Contreſter*, pour dire, *Avoir enſemble quelque contraſte.* Et on le trouve ainſi écrit dans d'anciennes Chartres. *Contreſter*, vient de *Conſtratare.* Car *Eſter* ſe diſoit pour *Stare. Eſter a droit, Stare in judicio.*

Coquatris. Quelques-uns croyent que c'eſt le Baſilic. Haython l'Arménien dit que c'eſt le Crocodille, qu'on a nommé par corruption *Coquatris.*

Cotrets. Villers-Cotrets. Ce nom ne ſeroit-il point venu de la Foreſt *Cotia*, qui étoit proche de Compiégne, & dont parle Gregoire * de Tours?

Couard. On trouve l'origine de ce mot dans ces Vers du Poëte Cretin,

Ceux-là n'entends ayant miſes les croupes
De leurs Courſiers, ou Couards eſtimez
Tournent avant qu'y préſenter le nez.

Couppeau, pour ſommet. En Langue de Galle, *Coppa.*

Courtaux de Boutique. Coquillard dans le Monologue des Perruques:

Paveurs & revendeurs de Pommes
Ont longues Robbes de cinq aunes,
Auſſi bien que les Gentilshommes.

Et

* Gregor. *Turon. lib. 4. cap. 21.*

Et en un autre endroit du même Poëme:

Habits neufs ſelon la ſaiſon,
Juſques en terre longue Cotte,
Et rapporter à la maiſon,
Du moins pied & demi de Crotte.

Il ſe plaint du Luxe du menu Peuple, qui s'habilloit comme les Gens de qualité. Molinet dans le Dialogue du Gendarme, & de l'homme armé.

Ne faut qu'un gueux vêtu de court
Pour executer le devoir.

Coürtibault. De *Curtus baltheus.*

Cremaillére. De κρεμάθρα.

Criquet, pour un petit Cheval. C'eſt une comparaiſon hyperbolique du Cheval avec le Grillon, qu'on apelle *Criquet.*

Crette, *Croute*, *Crute.* C'eſt ainſi qu'on apelloit en Normandie des Terres inutiles autour des maiſons, & pluſieurs ont pris ces noms en Seigneurie. En Angleterre il ſignifie *Demeure ruſtique.* Il vient de *Croſta*, que les Saxons nous ont aporté, & qui eſt fort commun dans les anciens Tîtres d'Angleterre, comme on le peut voir par le *Monaſticum Anglicanum* : *Una virgata terræ, cum toſtis, croſtis*, &c.

D

Da. *Il avoit une Epée da.* *C'eſt un habile homme da.* Du Chaldéen דא qui ſignifie *hic*, *hæc*, *hoc.*

Dagorne, *vieille Dagorne.* Par corruption, pour *Dragonne.*

Dale, que l'on prononce *Delle* en Normandie,

eſt ancien dans ce ſens. Je le trouve dans Suetone. Il dit qu'Auguſte ayant été ſalué en paſſant avec de grandes acclamations par l'Equipage d'un Vaiſſeau d'Alexandrie, *quadragenos aureos comitibus diviſit.*

Concert. Quelques-uns le dérivent de *Concentus*, comme *Carmen* de *Canimen*. D'autres de *concertare*, comme ſi les divers ſons combattoient les uns contre les autres. Je crois qu'il vient de *concertum, quaſi dicas ex variis ſonis contextum & compoſitum.*

Contraſte. On diſoit autrefois *Contreſter*, pour dire, *Avoir enſemble quelque contraſte.* Et on le trouve ainſi écrit dans d'anciennes Chartres. *Contreſter*, vient de *Conſtratare.* Car *Eſter* ſe diſoit pour *Stare. Eſter a droit, Stare in judicio.*

Coquatris. Quelques-uns croyent que c'eſt le Baſilic. Haython l'Arménien dit que c'eſt le Crocodille, qu'on a nommé par corruption *Coquatris.*

Cotrets. Villers-Cotrets. Ce nom ne ſeroit-il point venu de la Foreſt *Cotia*, qui étoit proche de Compiégne, & dont parle Gregoire * de Tours?

Couard. On trouve l'origine de ce mot dans ces Vers du Poëte Cretin,

Ceux-là n'entends ayant miſes les croupes
De leurs Courſiers, ou Couards eſtimez
Tournent avant qu'y préſenter le nez.

Couppeau, pour ſommet. En Langue de Galle, *Coppa.*

Courtaux de Boutique. Coquillard dans le Monologue des Perruques:

Paveurs & revendeurs de Pommes
Ont longues Robbes de cinq aunes,
Auſſi bien que les Gentilshommes.

Et

* Gregor. *Turon. lib. 4. cap. 21.*

Et en un autre endroit du même Poëme:

Habits neufs ſelon la ſaiſon,
Juſques en terre longue Cotte,
Et rapporter à la maiſon,
Du moins pied & demi de Crotte.

Il ſe plaint du Luxe du menu Peuple, qui s'habilloit comme les Gens de qualité. Molinet dans le Dialogue du Gendarme, & de l'homme armé.

Ne ſaut qu'un gueux vêtu de court
Pour executer le devoir.

Coûrtibault. De *Curtus baltheus.*

Cremaillére. De κρεμάθρα.

Criquet, pour un petit Cheval. C'eſt une comparaiſon hyperbolique du Cheval avec le Grillon, qu'on apelle *Criquet.*

Crette, *Croute*, *Crute.* C'eſt ainſi qu'on apelloit en Normandie des Terres inutiles autour des maiſons, & pluſieurs ont pris ces noms en Seigneurie. En Angleterre il ſignifie *Demeure ruſtique.* Il vient de *Croſta*, que les Saxons nous ont aporté, & qui eſt fort commun dans les anciens Titres d'Angleterre, comme on le peut voir par le *Monaſticum Anglicanum* : *Una virgata terræ, cum toſtis, croſtis*, &c.

D

Da. *Il avoit une Epée da.* C'eſt *un habile homme da.* Du Chaldéen דא qui ſignifie *hic*, *hæc*, *hoc.*

Dagorne, *vieille Dagorne.* Par corruption, pour *Dragonne.*

Dale, que l'on prononce *Delle* en Normandie,

vient de l'Anglois *Deale*, & ſignifie *Portion*. L'Anglois vient de l'Allemand *Theil*, qui ſignifie la même choſe. Le Gallois & le bas Breton diſent *Darne* dans le même ſens. Ainſi l'on dit en Normandie *Dalle de Saumon*, & ailleurs *Darne de Saumon*. *Dale* & *Delle* ſe prennent plus ſouvent en Normandie pour une *certaine meſure de terre*. Et il eſt remarquable que comme le mot Hebreu חלקה ſignifie *Portion*, & *Champ* : de même *Dale* en Normandie a ces deux mêmes ſignifications.

Dale a encore en Normandie la ſignification d'*Evier*, *Egout*, *Trou par où les eaux s'écoulent*. Et l'on en a fait le diminutif *Dalot*. *Dale* pourroit venir en ce ſens de l'Anglois *Dale*, *Vallée*. Car comme les Riviéres & les Ruiſſeaux s'écoulent par les lieux bas & par les Vallées, ainſi l'on auroit donné le nom de Vallée, aux Conduits par où s'écoulent les Eaux des Egouts, parce que ces endroits doivent être plus bas que les Egouts mêmes.

Danger, pour *péril*, vient de *Damniarium*; comme *Songer* de *ſomniare*. *Danger*, dans le ſens qu'il a, lors qu'on dit *Tiers & danger*, vient de *Decimarium*.

Dard. Ce mot ſe trouve dans la Langue de Galle, dans la même ſignification.

Débaucher, *Ebaucher*, *Embaucher*. *Bauche*, eſt l'enduit qu'on met ſur les murs de terre pour les conſerver. Cet enduit eſt de terre & de Paille. *Débaucher*, eſt ôter cet enduit : *ébaucher* & *embaucher*, c'eſt le mettre. Et par métaphore, *Débaucher*, ſe prend pour dépouiller quelqu'un des principes de Sageſſe & de Vertu, dont on avoit pris ſoin de le revêtir.

Dimanche. *Dominicus*, ſupléez *dies*. On apelloit autrefois *Dimanche*, ceux qui portoient le nom propre de *Dominique*, & ce nom ſe trouve dans Mouſtrelet.

Doane. Vincent de Beauvais ſe ſert de ce mot, pour ſignifier *la Maiſon du Soudan*.

Droguet. Ne viendroit il point de *Drogheda*, Ville d'Irlande ? En bas Breton, *Droguet*, ſignifie *Robbe de femme.*

Druid, en Langue de Galle ſignifie *Cher, bien-aimé.*

Druyde. En Langue de Galle *Dav* & *Derw* ſignifient *Chêne* ; & *Derwidden*, *Druydes* ; & *Dera*, le *Diable.*

Ducat. Monnoye premiérement forgée à Veniſe, & ainſi nommée des Ducs de Veniſe.

E.

Echaper. De *Scapha.* C'eſt proprement *ſe ſauver dans l'Eſquif*, quand le Vaiſſeau coule à fond. De *Scapha* s'eſt fait *Eſquif*, d'où s'eſt formé le mot d'*eſquiver.*

Egail de la Roſée. De l'Hebreu אגל *Agal*, *goutte.*

Embarraſſer. De *Barat*, *tromperie.* Enveloper quelqu'un dans quelque affaire, pour le ſurprendre & le tromper.

En, a deux ſignifications. *Il eſt en terre*, dans cette ſignification il vient d'*In. Il en tient*, *Il en a* ; il vient d'*Inde.* En ce ſens on écrivoit autrefois *End.*

Engonſſer, *Engonſſé.* C'eſt ainſi qu'on apelle ceux qui ont la taille entaſſée, & la tête entre les deux épaules. Par corruption du mot *Eſconſé*, qui ſe trouve dans les vieux Ecrivains François pour *Caché.* D'*Abſconſus.*

Engouer. D'*Angere.*

Enveloper. D'*involvere*, *involpare.*

Envies. Ces petites Peaux qui ſe détachent des Ongles. De *Redivia.*

Epanouïr. D'*expandere.*

Eſcarpin. Heſychius au mot ὐλίαι, parle de certains Souliers nommez καρπάτινοι, & καρβατίνη.

Eſcaude. Petite Barque dont on ſe ſert ſur les Marais, & ſur les petites Riviéres. D'*excavata.*

Eſquiver. V. *Echaper.*

Eſchelles. C'eſt ainſi qu'on apelle les Ports de la Mer Méditerranée. Les Grecs les apellent κλίμακες. Dans le premier Livre des Macchabées, Chap. 11. Verſ. 49. ἀπὸ τῆς κλίμακος τέρου. A cauſe des Echelles dont on ſe ſert pour deſcendre des Vaiſſeaux, & pour monter ſur les Quays.

Eſcogrife. Par corruption pour *Hippogryphe.*

Eſcueil, & l'Italien *Scoglio*, viennent de l'Hebreu סקול *Secol*, qui ſignifie un *Rocher.* De là vient le nom de *Scylla*, qui étoit un Rocher; & le mot de *Scollis*, qui s'apelloit autrement *Olenia petra.*

Eſprelle, ſorte d'Herbe, dont la tige eſt fort rude. D'*Aſperella.*

Equille, ſorte de petit Poiſſon de Mer, qu'on apelle en Latin, *Acus*, *Acicula*, *Equille.*

Eſtorer. On ſe ſert de ce mot en Normandie, pour dire, *ſe pourvoir*, *faire ſa proviſion.* Il vient d'*auctorare.*

Etre. Ce Verbe prend ſes tems de trois origines différentes. *Je ſuis*, de *ſum.* *Je fus*, de *fui*, *Etre*, de *ſtare.* *Stare*, eſt ſouvent employé par les anciens Auteurs Latins pour *Etre.* Comme quand Horace a dit, *Hoc miſeræ plebi ſtabat commune ſepulcrum.* On diſoit auſſi *Eſter*, *Eſter a droit.* Et au contraire, pluſieurs de nos anciens Auteurs François, ſe ſont ſervis du Verbe *Eſtre* pour *ſtare.* On trouve ſouvent dans Froiſſard, *Eſtant ſur ſes pieds*, pour *ſtans.*

Eſtier. On apelle ainſi un Canal par où l'on conduit la Mer dans les Marais ſalans. D'*Æſtuarium.*

Eſtrée. Chemin, de *Strata.* La Maiſon d'Eſtrees, porte à ſes Armes Fretté de Sable. Ces Erettes ſont des Armes parlantes, repreſentant des Chemins qui ſe croiſent.

Exoine.

Exoine. Je ne ſai s'il ne viendroit pas d'*Aſſwin*, qui dans la Langue de Galle, ſignifie *Abſentiæ excuſatio*.

F

Faiturier. On apelle ainſi en Normandie le Syndic d'une Confrairie. De *Facturarius*.

Faillir. Du Latin *Fallere*. D'où s'eſt fait auſſi le Verbe inuſité *Falloir*. Ces deux Verbes ont eu quelque tems une même ſignification. *Il me faut*, c'eſt la même choſe que *il me manque*. *Il me faut du pain*, c'eſt la même choſe que *il me manque du pain*. Mais l'uſage a donné à ces deux Verbes des inflexions & des ſignifications différentes.

Faquin, vient de l'Arabe, Fakiron, *Gueux*, *Mendiant*.

Felouque. De l'Arabe, Folkon, *Navire*.

Ferté, Forteresſe. On trouve auſſi le mot de *Fermeté*, dans la même ſignification. * Hiſtoire de Bertrand du Gueſclin, *Bertrand alloit autour de la Fermeté*. Froiſſard, † *Villes, Fermetez ou Forteresſes*.

Feſtin, *Feſtinare*, pour *Feſtiner*, ſe trouve dans l'ancien Interprète Latin du Commentaire d'Origéne ſur Saint Matthieu : *Ut veniens illuc Jeſus feſtinet cum Diſcipulis ſuis*.

Fiamette. Couleur, de l'Italien *Fiametta*, *Flammula*.

Fiſcelle, dans le ſens de *Panier de jonc*, pour faire du Fromage, n'eſt point François. Mais dans le ſens de *petite corde*, il faut écrire *Ficelle*. Il vient de *Fides*, *Fidicula*, *Fidicella*, *Ficelle*. Le D dans le milieu des mots ſouffre très-ſouvent éliſion. *Medericus*, *Merry*; *Laudunum*, *Laon*; *Theodoricus*, *Thierry*; *Theobaldus*, *Thibaud*; *Fides*, *Foi*; *Cadomum*, *Caën*.

* Hiſt. de Bert. du Gueſ. chap. 48.
† Froiſſ. livr. 1. chap. 246.

Fleur. Terminaiſon de pluſieurs lieux maritimes de Normandie, *Honfleur*, *Harfleur*, *Barfleur*, *Ficfleur*. Dans les vieux Titres les noms de ces lieux ſont terminez en *flot*. *Flot* s'eſt changé en *Fleut*, comme *Flos* en *fleur*. Et *Fleut* eſt devenu *flour*; notre Langue ſe portant volontiers à cette terminaiſon. *Flot* vient du Saxon *Fleeten*, *couler*. Or tous ces lieux ſont ſituez proche du flot de la Mer; *in æſtuariis*. Les Allemands diſent *Fleet*, les Anglois *Fleta*, les Hollandois *Vliet*. De là vient auſſi le *Flevus* des Anciens, nommé par Mela *Fletio*. C'eſt auſſi de cette Racine que vient le mot de *Flotte*.

Flibuſtier. De l'Anglois *Flibuſter*, *Corſaire*; parce que les premiers Avanturiers dans le Nouveau Monde étoient Anglois: De *Flibuſtier* il y a aparence qu'on a nommé *Flibots* les Vaiſſeaux dont ils ſe ſervoient; ou plûtôt ils en ont pris le nom de *Flibuſtier*. Ces deux mots ne ſont pas anciens dans la Langue Angloiſe.

Flions, petites moulettes qui ſe trouvent ſur le bord de la Mer. De *Felinæ*, *Pelinæ*, *Pelinio*, *Flion*.

Foiſne. C'eſt ainſi que le Peuple de Normandie apelle une *Epée*, par dériſion. De Φονος, *meurtre*.

Fouet. Diminutif de *Fou*, *Fagus*. Les Fouets ſe faiſant autrefois d'une branche de Fouteau. Comme *Houſſine*, diminutif de *Houx*.

Fougade. *Focata*.

Fourbir. De l'Anglois *Furbish*, *interpolare*, *radouber*.

Fretin. Les reſtes, le rebut de la Marchandiſe. De l'Anglois *Farting*, petite Monnoye de Cuivre, qui vaut la quatriéme partie d'un denier ſterlin.

Friſer. Il eſt dit pour *feriſer*. *Ferro criſpare*. Friſer des cheveux, *Crines calido ferro vibrare*. On diſoit auſſi autrefois *Friſer*, pour *marquer avec le fer*. Amiot dans la Traduction du Traité de Plutarque *De ſera numinis vindicta*, dit que *les Thraces friſent*

friſent leurs femmes au viſage. Compungunt notis Threicius. Rendant ainſi le mot Grec de Plutarque στίζουσι. Il dit enſuite *Friſures & égratignures au viſage.*

Friſe, étoffe. Lipſe croit que ce mot vient de *Phryxiana.* C'eſt ſur le Traité des Bienfaits de Seneque, qui parle de *Phryxianæ veſtes*, c'eſt à dire, faites de laines ainſi nommées de la Toiſon de Phryxus. Lipſe ſe trompe. *La Friſe* a pris ſon nom de ce qu'elle eſt veluë, & comme friſée.

G.

Gaber. De l'Arabe *Gabana. Frauder, tromper.*

Galetas. Peut être de l'Hebreu עלית & יעלית; *Galijat, Chambre haute.*

Galimatias. Ce mot, à mon avis, a la même naiſſance qu'*Aliborum*, & a été formé dans les Plaidoyers qui ſe faiſoient autrefois en Latin. Il s'agiſſoit d'un Coq apartenant à une des Parties, qui s'apelloit Matthias : l'Avocat à force de répéter ſouvent les mots de *Gallus*, & de *Matthias*, ſe brouilla, & au lieu de dire *Gallus Matthiæ*, dit, *Galli Matthias.* Ce qui fit ainſi nommer enſuite les diſcours embrouillez.

Galon. Il vient de *Gillo.* Ce mot ſe trouve dans une ancienne Epigramme raportée dans les Catalectes de Scaliger :

Quem recreat feſſum gillo, facella, melo.

Et dans une autre de la Compilation de Pithou,

Gillo vomit gelidum vaſtis ſingultibus amnem.

Les anciens Gloſſaires rendant ce mot par *Baucalis.* Et Caſſien *Gillonem fictilem, quem baucalem nuncupant.*

Ganache. De l'Abe, *Canachon*, qui ſignifie le *Palais, & la partie du menton qui lui répond.* Il ſignifie auſſi *Bec.*

Gargouille, du Grec γαργάρα ; *Canal par où l'eau s'écoule.*

Gauplumé. On apelle ainſi en Normandie, celui dont les cheveux ſont mal peignez. Il vient de *Gau*, qui ſignifie *Cocq*, *Gallus*, & de *plumé.*

Gaut, Bois en vieux François, comme nous l'enſeigne Fauchet. De l'Anglois *Wood*, qui ſignifie la même choſe.

Gibeciére, vient de *Gibier*, parce que les Chaſſeurs y ſerrent leur Gibier.

Giraſe. De l'Arabe, *Zoraphaton.* De la Racine *Zaraſa*, *excéder la meſure en parlant*, parce que cet Animal excéde la meſure ordinaire par la longueur de ſon cou. Hoeſchelius dans ſes Notes ſur Photius, raporte ces paroles d'un ancien Scoliaſte : εἶδον ἓν τοιοῦτον ζῶον κατὰ παρὰ τὸν συγγενοῦτος ἐν ἀλιξανδρείᾳ, καλεῖ τῷ βασιλεῖ ἡμῶν. ζόραφιν δ' ἐκάλεσε τοῦτο ὁ ἀγαγὼν βάρβαρος.

Gleu. On apelle ainſi en Normandie, *de la Paille.* Du Syriaque *Gelo*, qui ſignifie la même choſe.

Goderon. En Langue de Galle, *Godreen*, ſignifie *des franges.*

Goudron. De *Cedrium.* C'eſt la Gomme de l'Arbre *Picea*, comme on l'aprend de Pline. *Cedria* eſt la Gomme du Cedre. C'eſt de là qu'eſt venu le *Kitran* des Arabes.

Goguenard. Du Flamand, *Geoghelaars*, *Farceurs.*

Gondole. Le Scholiaſte de Juvenal ſur la cinquiéme Satyre : *Gandeia, genus navis, quo Afri utuntur.*

Gorre, en Normandie ſignifie *la Verole.* C'eſt un mot d'origine Gauloiſe. Dans la Langue de Galle, & en bas Breton, *Goir* ſignifie *Ulcére, pus, puſtule.*

Gourme.

Gourme. En Langue de Galle, *Gormes*, *opreſſion*, *violence*, *coup*, *pus*. De *Gourme*, *Gourmer*, *Gourmade*.

Gouge. De גויה *Goja*. C'eſt ainſi que les Juifs apellent les Femmes Chrêtiennes.

Gratter. De l'Hebreu גרד *Garad*, *gratter*. On dit en Grec γράφω, γράπλαξ, *Grapter*, *Gratter*. D'où vient *Egratigner*.

Gregues. En Langue de Galle, *Gwregis*, *ceinture*.

Grouiller. Par corruption de *Croüller*.

Grumeau. Les Gloſſes d'Iſidore : *Grumulus*, *ager tractus*. Il faut lire, *Agger*, *tractus*.

Guenille. Corrompu de *Gonnelle*.

Guérir. De *Curare*.

Gueux. Pour *Queux*, *Coquus*. Dans les Etats de la Maiſon du Roi, *Grand Queux*, *Magnus Coquus*. De *Coquus* on a fait *Coquinus*, *Coquin*, ſynonyme de *Gueux*.

Guille. De l'Arabe *Gilaton*, *Fraude*, *embûches*.

H

Haguard. De l'Allemand *Hag*, qui ſignifie *une clôture*, *une forteresſe*, *un lieu fortifié*. De là eſt venu le nom de la *Hague*, petit Canton du Coſtentin, fort couvert de Hayes : & enſuite le nom de *Haguard*, pour ſignifier un homme de la Hague, ou un homme que la Forteresſe dans laquelle il ſe trouve, rend fier & hardi.

Halbran. Le mot de *Bran* ſignifioit un *Corbeau* dans la Langue Gauloiſe. Et il ſignifie encore la même choſe dans les Langues de Galle & de Baſſe-Bretagne. Il eſt remarquable que dans le Livre de Coſri, אלברכיה, *Albrakia*, eſt expliqué par Buxtorf, *Anas*, un *Canard* : & que *Berakon* en Arabe, ſignifie la même choſe.

Hallier. De *Haſla*, qui dans les anciennes Gloſes, eſt expliqué *Ramus aridus*.

Hanche. Rabanus Maurus dans ſes Gloſes *Latino-barbares* : *Ilia*, *Lancha*. L. s'étant perduë, de *Lancha*, on a fait *Hanche*. Comme de *Lazwrd*, s'eſt fait Azur ; & comme de *Lynx* on a fait *Once*.

Hanne. On apelle ainſi en Normandie une *Vieille Cavale ruinée*. De *Anner* qui en Langue de Galle ſignifie *une jeune Vache*.

Harpé. On dit qu'un Lévrier eſt bien *harpé*, lors que ſon eſtomach deſcend fort bas, & que ſon ventre remonte fort haut ; parce que ſon eſtomach & ſon ventre ainſi diſpoſez repréſentent le côté courbe d'une Harpe, qui eſt fort large par le haut & étroit par le bas. C'eſt par cette même raiſon qu'on dit qu'il a le jarret bien *herpé*, par corruption pour bien *harpé*.

Herbeline. Brebis maigre, pour *Hermelin*, d'où s'eſt fait le mot d'*Hermine*. On a voulu marquer la petiteſſe & la maigreur d'une Brebis, en la comparant à un ſi petit Animal.

Heurter. Hwrdd en Langue de Galle, ſignifie un *Belier*. Ainſi *Heurter* eſt proprement *Ariétare* : & peut être auſſi en vient-il.

Hobereau. Hobel, en Langue de Galle, eſt une eſpéce de *Faucon*.

Hogue. De l'Allemaud *Hog* & *Hock*, *Coline*, *lieu élevé*. Ordericus Vitalis apelle *Ogas*, la Hougue du Coſtentin. Ce nom ſe trouve dans pluſieurs lieux qui ne ſont point proche de la Mer.

Hoqueton eſt un diminutif de *Hoque*, qui ſe trouve plus d'une fois dans Monſtrelet, Vol. 3. Chap. 84. *Les Archiers du corps vêtus de leurs Houcques. Houcque* ſe dit pour *Huque*, qui ſe trouve dans Patelin, dans Villon, & dans Coquillard. *Ces grands Clers à ces rouges Huques. Huque* a été dit pour *Huche* qui étoit un habillement de Femme. Merlin, *La Véronique en ſa Huche*, ce mot eſt Flamand.

Houragan. D'*Orage*.

Jarre.

I

Jarre. De l'Arabe, *Giarraton*, *Cruche.*

Jars. En bas Breton; & en Gallois, *Jar*, signifie *une Poule.*

Jaſmin. C'eſt un mot Perſan, qui ſignifie la même choſe.

Iſ. Du Gallois *Yw.* D'*Iſ* ſe ſont faits les diminutifs *Yvet*, & *Yveteau*, noms de Seigneuries.

Indigo. D'*Indicum.*

Joli. En bas Breton *Jolis*, ſignifie la même choſe.

Julep. Olearius dans la Relation de ſon Voyage de Perſe, le dérive du Perſan *Gulap*, qui ſignifie de *l'Eau Roſe.* Il vient de l'Arabe, *Gilha.* Athmet dans ſes Onirocritiques, Chap. 196. l'appelle ζούλαπιν.

Juſque. De *Uſque.*

L.

Laquais. On diſoit autrefois *Laquay*, dont le plurier étoit *Laquais.* Ces mots ſont corrompus de *Naquet*, & de *Naquets.* Comme pour *Lentilles*, le Peuple de Paris dit *Nantilles*; *Laquais* & *Naquets* ſe prononçoient autrefois indifféremment, & ſignifioient la même choſe. * Fauchet de l'origine des Chevaliers: *En France il y a cent ans que les Pages vilains allans à pied, ont commencé d'être nommez Laquais & Naquets.* *Naquet* vient de l'Allemand *Knechth*, par tranſpoſition de lettres. *Knechth* ſignifie *Valet*, & *Soldat ſervant à pied*, *Fantaſſin.* *Laquais* ſignifie préſentement *Valet de pied*; & autrefois il ſignifioit un *Fantaſſin.* † Jean

* Fauch. *De l'orig. des Chev. livr. 1. Part. 1.*

† D'Aut. *Hiſt. de Louïs XII. Part. 2. chap. 61.*

d'Auton dans l'Hiſtoire de Louïs XII. *Leur tranſmit ſoixante Laquais Gaſcons, & ne leur voulut bailler nulles gens de Cheval.*

Leſte. Propre. En bas Breton, *Laſte.*

Leſter un Vaiſſeau. Dans les Langues de Baſſe-Bretagne & de Galle, *Leſte* ſignifie *un Navire.*

Leton, en Langue de Galle, *Latwm.*

Leur. Pronom. *Leur pere, leur maiſon.* Il vient d'*illorum.* Autrefois on diſoit *Lor.* Hugues de Bercy dans la Bible Guyot : *Et lor ſens & lor voye tiennent.* Les Italiens diſent *Loro.*

Lige, homme Lige. De *Leudis*, *Vaſſal.* Ce mot ſe trouve dans Gregoire de Tours. Les Allemands diſent *Lieden*, & les Saxons *Leod.*

Lipe. Et le François *Lipe*, & l'Allemand *Lip*, viennent du Latin *Labium.*

Liſſe, d'où l'on a fait *Liſſer*, *polir*, *unir*, *levigare*, vient du Grec λισσος, *levis*, *glaber.*

Locher, eſt dit pour *eſlocher*, d'*Exlocare*; *loco movere.* De *Locher* on a fait *Hocher* dans le même ſens.

Loiſir, dans le ſens d'*être permis*; & *Loiſir* dans le ſens d'*Otium*, ſont mots tout à fait différens dans leur ſignification & dans leur origine. Le premier vient conſtamment de *Licere*; & le ſecond d'*Otiari*, d'où s'eſt fait *Oiſir*, avec l'article qui s'y eſt joint, comme à *hierre* d'*edera*, d'où s'eſt fait *Lierre.*

Loup-garou. Peut être de *Gyrovagus.* De *Garou* s'eſt fait *garouage*, *gyrovagatio*

Loure. *Oyre*, *Uter*; Vaiſſeau de cuir. Rabelais, *Soixante & deux Oires de Vin.* D'*Oyre*, & *Ouere* on a fait *Oure*, auquel on a prépoſé l'article *Loure*, comme à *Loiſir*, & à *Lierre.*

Louvier. *Vento obliquo navigare.* En bas Breton *Lova*, *ramer.*

Lutin pour *Luiton*, corrompu de *Nuiton*, parce que les Lutins aparoiſſent plus ordinairement la nuit.

neit. Ainſi de *Naupactus* on a fait *Lepante* ; de νύμφη ; *lympha*.

M

Magot. Il vient d'*Imago*. On a ainſi apellé des figures mal peintes, qui reſſemblent plûtôt à des Singes qu'à des Hommes. On apelloit auſſi ces figures *Marmouſets*, de μορμὼ, qui ſignifie *un Singe*. *Magot* dans la ſignification de l'*Argent caché d'un Avaricieux*, vient de מעות *Meot*, *pecunia*. Ce terme eſt en uſage chez les Rabbins. En quelques lieux on dit *Migeolle*. En Normandie on prononce *Migos*, & il ſignifie un lieu à conſerver les Fruits ; ἀποθηκοφυλάκιον.

Mainte. En Langue de Galle & de Baſſe-Bretagne, *Maint* & *Ment*, ſignifient *Quantité*, *grandeur*.

Malard. En bas Breton *Maillard*. Il paroît de là que l'on diſoit autrefois *Maillard* : & que le nom de *Maillard*, qui eſt un nom propre d'homme, a été donné à un Canard domeſtique, comme celui de *Margot* a été donné à une Pie, & de *Henri* à un Aſne.

Malle. En bas Breton, *Mal*.

Manche, dans la ſignification de *Manubrium*, vient de *Manica*, qui ſe trouve dans Optatus * Milevitanus en la même ſignification. *Nemo tenens manicam aratri*.

Manivelle. De *Manulea*.

Marcaſſin. De *Meracus*, parce que cet Animal ne va pas par Troupeaux, & n'eſt pas ἀγελαῖον, mais va ſeul & ſans compagnie. C'eſt pour cette raiſon qu'on l'apelle *Sanglier*, *ſingularis*, & μονιὸς. Le Merle a tiré ſon nom de la même cauſe ; *Merula*,

* Opt. *libr.* 3.

rula, quod mera, id eſt ſola volitat, comme dit Varron : d'où vient qu'elle eſt nommée ἐφημόφιλες, dans l'Anthologie. †

Marcaſſite. Lapis pyrites. En Arabe, *Marcaſita*.

Maringouïn, Culex, couſin. Ce mot vient du Breſil, dont les Habitans apellent ces Inſectes, *Marigouy*.

Maſle, Fumier. Maſliére, lieu où on aſſemble ce fumier. C'eſt ainſi que le Peuple parle en Normandie. Par corruption de *Marle*, & de *Marliére*.

Maſque. Grotius le fait venir de la Langue Gothique. *Maſca*, dit-il, *Venefica, Saga. Manet vox Langobardis in Italia. Proprie eſt Larva.*

Maſſon. Je crois qu'il vient de *Mas*, vieux mot qui ſignifioit *Maiſon*, & qui eſt le nom de pluſieurs Familles. *Maſſon*, qui fait des *Mas*, c'eſt à dire, des Maiſons.

Matelot. Ce mot ne viendroit-il point de μασσαλιώτης, *Marſeillois* ? Les Marſeillois étoient très-intelligens dans la Navigation. Ce mot nous ſeroit venu de la Mer Méditerranée.

Matois. De *Mate*, qui étoit une Place de Paris ; où les Filoux s'aſſembloient autrefois.

Mattes. On apelle ainſi à Roüen du Lait caillé. De *Mattea*, & *Mattya, edulium ex lacte, oleo, & farina.*

Mauvais. De *Maleficus.* L'Italien *Malvagio* a été fait de *Mauvais.* Je crois qu'on a prononcé premiérement *Maufais.*

Megiſſier. De *Megir*, préparer des Peaux & des Cuirs. *Megir* vient de *Medicare* ; comme *Mege*, mot uſité en Auvergne, pour ſignifier un *Medecin*, de *Medicus.*

Meſnil. De *Manile* : comme de *Sedeo*, *ſedile* ; de *cubo*, *cubile.*

Meſquin.

† Anthol. *lib.* 1. *cap.* 60.

Meſquin. De l'Hebreu מסכן, *miſken*, pauvre.

Meurtre. De *Mortuarium.*

Mezeau, Lepreux. De l'Hebreu מצרע, qui ſignifie la même choſe.

Mezière, Mezeray. De *Maceria, Maceriatum.*

Micmac. L'on apelle *Micmac* dans le Perou, les Colonies envoyées d'une Province dans une autre. Cela s'aprend de pluſieurs endroits de l'Hiſtoire des Yncas de Garcilaſſo de la Vega. Ce mot ſemble avoir paſſé en Eſpagne, & de là être venu juſqu'à nous.

Mire. Médecin. En Perſe on les apelle le *Mir.* On diſoit auſſi *Miere.* Je crois que l'un & l'autre viennent de *Medicarius.*

Montcayar. Ce mot nous eſt venu du Levant, avec l'Etofe même qui le porte. * Guillaume Poſtel l'apelle *Mucajar.*

Morgue, Mourre, dans quelques Provinces Méridionales de France ſignifie *viſage.* Il peut venir de *murus*, pour *muſus*, qui vient du Grec μύπς, le *Nez.* De *muſus, muſellus*, s'eſt fait *Muſeau.* De *Murus* s'eſt fait *muricus, murica, Morgue.* Scaliger dans ſes Commentaires ſur Manile, dit que les Interprétes de l'Almageſte de Ptolemée traduiſent le Nez du Cheval, ῥύγχος τοῦ ἵππου, tantôt *Muſcidam*, & tantôt *Grumium.* Le premier eſt mis pour *Muſeau*, le ſecond pour *Grouin.*

Motet. Diminutif de *mot*, qui étoit une eſpéce de Poëſie, dans laquelle ſur un Texte, le Poëte faiſoit des Stances, qui s'apelloient Gloſes. Ce Vers qui ſe répétoit, étoit proprement ce qui s'apelloit *Mot.* L'on en voit un exemple dans la † Diane de Montemayor. Jean de Notre-Dame dans les Vies des Poëtes Provençaux parle des *Mots* comme d'une eſpéce de Poëſie Provençale. De *Mot* on

8

* Guill. Poſt. *Hiſt. Orient. Part.* 3.

† Dian. *De Mont. livr.* 5.

a fait *Motet*, qui a passé de la Poësie à la Musique ; comme de *Son* on a fait *Sonnet*.

Mouë, *faire la mouë*. De μυᾶν, τὰ χείλη πρὸς ἄλληλα συνάγειν. *Labia simul contrahere*, *serrer les lévres*. Ce mot se trouve dans * Aristophane.

Moussons. Vents qui régnent dans la Zone Torride en certains tems réglez. Maffée croit que ce mot vient de *Motiones*. Et Thevenot dit qu'en Arabe *Mouson*, signifie *Saison*.

Mouton. De *Muto*, dérivé de *Mutus*. Ces Animaux sont fort silentieux. Témoin ce Passage d'Isaïe † : *Sicut agnus coram tondente se sine voce, sic non aperuit os suum.* Seneque § dans ses Epîtres : *Mutis aggregetur animal pabulo natum. Mutæ pecudes dicuntur ad differentiam ferarum.* Et ailleurs : *Cum inter se etiam mutis ac feris pax sit.*

Mulatre. On apelle ainsi dans l'Amérique, ceux qui sont nez d'un Blanc & d'un Négre. De *Mulet* Animal né d'un Asne, & d'une Cavalle.

Mulette, pour *Meulette*, *petite meule*. C'est ainsi qu'on apelle le *Gezier des Oiseaux*. Le Jabot est *Ingluvies*, qui est le premier receptacle de leur mangeaille, qui s'y échauffe, s'y amollit, & y reçoit sa premiére coction. De là elle passe dans la *Mulette*, ou Gezier, qui est une partie membraneuse, & charnuë, composée de deux forts muscles, aposez l'un à l'autre, comme les deux meules d'un Moulin. Entre ces deux muscles est la cavité, où la mangeaille étant reçûë, elle est broyée par le mouvement de ces deux muscles, & par le secours de petites pierres, & de grains de sables raboteux, que la Nature fait avaler à ces Oiseaux pour cet usage. Les Autruches avallent même du Fer, quand on le leur présente. Et le Vulgaire croit qu'elles le digérent. Elles ne le digéren-

* Aristoph. *Lysist.* † Is. 53. 7.
§ Senec. *Epist.* 92. & 95.

gérent pas, mais elles s'en ſervent pour digérer leur nourriture. Et quand ces pierres & ces graviers ſont devenus liſſez & polis par le broyement, alors la nature s'en décharge avec le reſte des excremens. *Mulette*, a donc été dit pour *petite Meule*, ou plûtôt *petit Moulin*.

Mullon. *Amas de foin*. Ordericus Vitalis a dit, *Fœni mullonem*.

Muſer, *être oiſif*, eſt dit pour *Vacare Muſis*, parce que l'occupation des Gens de Lettres les éloignant de l'action, ils ſemblent être dans l'oiſiveté, & dans l'inutilité. Et c'eſt ce qui a fait dire à Virgile en parlant de lui-même, *Studiis florentem ignobilis otî*.

N

Nacaire. Sorte de Trompette. Ce mot ſe trouve ſouvent dans nos vieux Auteurs François. Parce que les Trompettes étoient faites de Nacres, c'eſt à dire, de ces eſpéces de grandes Coquilles torſes, avec leſquelles les Peintres & les Poëtes feignent que les Tritons ont coûtume de ſonner.

Nenny. L'Auteur de l'Hiſtoire de Bertrand du Gueſclin écrit *Nenil*, pour *Nenny*. De *Ne nilum*, pour *Ne nihilum*.

Noue, *torrent*. On prononce *Noe* en Normandie. Pluſieurs Familles portent ce nom. On donne auſſi ce nom au Canal que forme la rencontre de deux couvertures d'une maiſon en forme de goutiére. Les nageoires des Poiſſons s'apellent auſſi *Noes*, dans les vieux Ecrivains François. Tout cela vient du Verbe *natare*, d'où les mêmes Auteurs ont fait *Noüer* & *Noer*, pour dire *Nager*. L'Abbaïe de Notre-Dame du Fautel, proche de Paris, s'apelle *Malenoüe*, à cauſe d'un Torrent qui y paſſe. Elle eſt nommée *Malanoda* dans les vieux Titres.

O

Oüay. Sorte d'interjection, du Grec ὠὴ, qui ſe trouve dans Euripide ; *a* & du Latin *Ohe*, qui ſe trouve dans Horace. *b Ohe, jam trecentos ingeris.*

Ouviére. C'eſt dans les Oiſeaux, ce que la matrice eſt dans les autres Animaux. D'*ovarium*, parce que c'eſt là que les œufs ſe forment.

Oye. On prononçoit autrefois *Oue.* C'eſt de là que ſont venus les noms de *Piedoüe*, de *Culdoüe*, dont parle Villon, & *Pattedoüe*, dont parle Coquillard. Je crois qu'il vient de l'Arabe, *Waxon.*

P

Pagode. C'eſt ainſi que les Indiens apellent leurs Idoles, & le Temple de leurs Idoles. Ce mot eſt fait par corruption de *Pout gheda*, *Temples des Idoles.*

Palet. En Langue de Galle, *Paled*, ſignifie une *balle, dont on joüe à la Paume.*

Paletot. On écrivoit quelquefois *Palletoc*, & je crois que c'eſt ainſi que ce nom doit être écrit. De *Palla*, ſorte de Manteau, & de *Toc*, qui en bas Breton ſignifie un *Chapeau.* C'eſt donc une Robe qui couvroit la tête & les épaules, comme les Robes des Matelots.

Parer, orner. De *Parare* c Properce, *Et ſe plus uni ſi qua parare poteſt.*

Paſte, vient de πάστος, *conſperſus.* Dans la premiére Epître aux Corinthiens, *d Ut ſitis nova conſperſio.* L'Apôtre apelle *Conſperſio*, φύραμα, ce qu'il avoit apellé un peu auparavant *Maſſa*, pour ſignifier de

a Euripid. *Helen.* *b* Horat. *Serm. lib. Sat.* 5.
c Propert. *lib.* 2. *Eleg.* 19. *d* 1 Cor. 5. 6.

de la *Pâte*. *Paſtilli*, qui viennent conſtamment de παστὸς, prouvent la même origine.

Patagons. On lit dans les grands * Voyages de l'Amérique que les Patagons, gens de haute ſtatuë, qui habitent le long du Détroit de Magellan, furent nommez *Patagons*, parce qu'au lieu de chauſſure, ils portoient des pieds de Bêtes envelopez de peaux, de ſorte qu'ils paroiſſoient avoir des pieds de Bêtes. Peut-être que la Monnoye, qu'on apelle des *Patagons*, a pris ſon nom d'eux. Car Rio della Plata, d'où elle venoit, n'eſt pas éloigné de leur Païs.

Penaut. Par corruption pour *Peneux*, qui ſignifioit *piteux*, & qui eſt expliqué ainſi dans Nicod. Cretin dans le Chant de miſere : *Monſtrer chiere peneuſe*. *Peneux* vient de *Peine*, d'où vient *la Semaine peineuſe*. *Borel* l'explique *Moqué*.

Pergois. *Couteau Pergois* pour *Pragois*. † Busbeque dans ſes Epîtres : *Cubitum culiello (quod genus nos Pragenſes vocamus) transfixum habebat*.

Pers, couleur. De *Perſeus*, qui ſe trouve dans Lactantius Placidus, ſur le 6. de la Thebaïde de Stace ; *Ergo*, dit il ; *quæ Admeti regis Perſeo colore fuerunt*. D'autres écrivent *Perſus*. Il ne faut pas confondre *Perſus* avec *Preſſus color*, qui ſignifie une *Couleur foncée*.

Petun, pour *Betun*. C'eſt ainſi que cette Herbe s'apelle dans l'Amérique.

Perſonnier, Celui qui a part au Trafic. Par corruption pour *Portionnier*.

Pic, Picois. En Langue de Galle, & de Baſſe-Bretagne, *Pig*, ſignifie *un Aiguillon, une pointe*. Et *Picquat*, *Becqueter*.

Piéce. On trouve *Petia* & *Petium* dans les Auteurs de la très-baſſe Latinité, pour ſignifier *un morceau*,

* *Grands Voyages de l'Amér. Tom. 1. Part. 4. chap. 14.*
† *Busb. Epiſt. 4.*

morceau, *un fragment*, *une portion*. Je crois que tous ces mots viennent de *Spatium*. Le mot *Pieça*, montre que *Piéce* s'eſt dit du tems : car *Pieça*, c'eſt le même qu'*il y a piéce ou eſpace de tems*. Il s'eſt dit auſſi de la terre, car on trouve dans ces Auteurs du bas Siécle, *Petium de terra*, & *Petia terræ*, pour une *piéce de terre*, *modus agri*, *ſpatium terræ*. Or comme tout eſpace eſt ſupoſé faire partie d'une grandeur, on a apliqué ce même mot à une *Partie*, ou *Portion*, & de là à *Fragment* ou *Morceau*. On pourroit auſſi faire venir *Piéce* de *ſpecies*. Optatus Milevitanus * : *Calicum* (*fractorum*) *ſpecies revocaſtis in maſſas*. Et dans la ſignification d'*aſſumentum*, on pourroit le dériver de *Pittacium*. Au Chapitre 9. de Joſué, la Vulgate s'exprime ainſi: *Calceamenta perantiqua quæ ad indicium vetuſtatis pittaciis conſuta erant*. Ces Etymologies ſont ſpécieuſes, mais la premiére qui tire *Piéce* de *Spatium*, eſt véritable, comme le montre manifeſtement le mot de *Petier*, dans la ſignification de *ſpatiari*, qui ſe trouve dans Froiſſard. †

Pignon. Il ne ſe dit pas ſeulement du mur qui eſt à l'extrêmité d'une maiſon, mais encore du ſommet d'une Montagne. *Le Pignon de Velez*, *Le Pignon d'Alger*. Du Gaulois *Pen*, qui ſignifie la pointe d'une Montagne, d'où l'*Apennin* & les *Alpes Penninæ* ont pris leurs noms. Les anciens Latins apelloient *Pennum* & *Pinna* ce qui eſt aigu. Et c'eſt ſans doute de là que ſont venus leurs mots de *Penis*, & de *Penna*, & de *Pipinna*, & de *Bipennis*. Ce mot a paſſé aux Allemans, qui apellent *Pen* ce qui eſt élevé & pointu. Comme de *Pen*, Montagne, on a fait *Pignon*, mur qui termine une maiſon, ainſi de l'Arabe *Giabal*, *Montagne*, on a fait *Gable*, qui en Normandie ſignifie le même que *Pignon*.

Piſſer.

* Optat. *lib.* 6. † Froiſſ. *livr.* 1. *chap.* 176.

Piſſer. En Langue de Galle, *Piſo.*

Pitance. Je crois qu'il vient de l'Hebreu פת *Pat*, qui ſignifie un morceau de Pain. On trouve auſſi פתותים, *Petochim*, dans la même ſignification.

Pivot eſt un diminutif de *Pieu*, pour *Pieuvot.*

Placebo. On apelle ainſi en Normandie les Ecoliers qui raportent en ſecret à leurs Maîtres les fautes de leurs Compagnons, pour leur *plaire* & gagner leurs bonnes graces. Mémoires de Villars, liv. 6. pag. 560. *Si les Princes ſavoient plûtôt embraſſer les utiles conſeils, que les paſſionnez & déguiſez de leurs Miniſtres, qui vont, comme on dit, toûjours à* placebo.

Planche. De *Planca*, dérivé du Grec πλάξ, πλανὸς, qui ſignifie la même choſe.

Poche. De *Paſceolus*, diminutif de *Paſceus.* Plaute, Lucille, & Caton ſe ſont ſervis du mot *Paſceolus*, que Nonius explique *un ſac de cuir.* Et *Paſceus* vient du Grec πόσκος, qui ſignifie *une peau*, ſelon Feſtus. Le mot Grec φάσκωλος, d'où Turnebe fait venir *Puſceolus*, vient au contraire de *Paſceolus*, qui eſt fort ancien dans la Langue Latine; au lieu que φάσκωλος ne ſe trouve que dans les Grecs du bas Siécle. *Paſceus* a fait *Poche*, comme *Luſcus* a fait *Louche*; *Muſca*, *Mouche*; *Aſcia*, *Hache.*

Poacre. De *Podager.* On écrivoit autrefois *Poagre.*

Poullain, machine ſur laquelle on traîne des Fardeaux, de *Pulvinus.*

Poupelin. De πόπανον. *Popanum*, eſpéce de Galette, dont parle Juvenal.

Preu. L'on prononce *Prou* plus ordinairement: *Prou vous face.* Il ſignifioit, *Profit* & *Aſſez.* Les Anciens diſoient *Preu.* Il vient de *Probe.*

Purée. Autrefois on diſoit *Porée*, & Rabelais parle ainſi. *Porée* a été dit pour *Poirée*; & *Poirée* pour *Poiſée*, de *Pois.*

Puy.

Puy. De *Podium*, πόδιον, qui ſignifie *un lieu éminent, une montagne.* Ce mot prend diverſes figures, ſuivant les lieux où il ſe trouve. Dans la France Méridionale, c'eſt *Puech.* Dans l'Iſle de Teneriffe, c'eſt *Pic.* Auprès de Saint Germain en Laye, c'eſt *le Pec.* Dans le Coſtentin c'eſt *Pou.* En Normandie on apelle *Pec*, *meta*, le but où l'on tend, & où l'on ſe place, en divers Jeux: parce que ce but eſt une petite Montagne, c'eſt à dire, une petite Eminence.

Q

Quadran. De *Quadrans*, parce que pluſieurs Quadrans ſont faits en forme de quart de cercle.

Queſnel. Ancien mot, qui ſignifie une *cloſture de pieux de Cheſne.* De *Quernus*, qu'on diſoit autrefois pour *Quercus.* De là ſont venus les noms de *Queſnay*, *Queſnoy*, *Queſuet*, & *Queſnel.*

Quilles. Par corruption pour *Eſquilles.* De σχίδα, parce que ce ſont des éclats & des eſquilles de bois.

Quinette. Pour *Quénette*, *Querneta*, *Bâton de Cheſne.*

R

Rampoſner, *Babiller*, dire des choſes inutiles. De *Rampos*, qui ſe diſoit autrefois pour *Rameaux.* Le *Dimanche des Rampos*, pour *des Rameaux.* L'on a donc dit *Rampoſner* pour dire, *faire un diſcours de choſes inutiles*, par une métaphore tirée de ceux qui font des Fagots de petites branches inutiles qu'ils ramaſſent par les Champs. *Rampos* & *Rampoſner* ſe trouvent dans Froiſſard.

Rebec. De *Rabel*, qui a été fait de *Nablium.* De *Rabel* s'eſt fait le nom de Famille de *Rabelais.*

Rechigner. De *Rech*, qui en bas Breton ſignifie *Chagrin*: & *Rechiff*, *Chagriner.*

Régiment

Régiment pour *Régimen*. Jornandes, *Attilanum ſequebatur regimen.*

Remembrer, & *Remembrance*. De *Rememorare*, *Rememorantia*.

Renard pour *Renald*. On dit *Pré-renard*, pour *Pré-renald*, *Pratum Reinaldi* : *Chateau-renard*, pour *Chateau-renald*, *Caſtellum Reinaldi*. De *Renald* on en a encore fait *Renaud*. On a donné le nom de *Renald* au *Renard*, comme on a donné le nom de *Henri* à un Ane, & de *Bertrand* à un Singe.

Repairer, *Repaire*. De *reparare*, qui dans la baſſe Latinité ſignifioit *Revenir*. *Reparare domum*, *revenir au logis*. *Repaire*, ſignifioit retour. Dans la vieille Chronique de Normandie, *Après ſon repaire de Jeruſalem*. De *Reparium*, qui ſignifioit *le lieu de la retraite*. *Reparium* a été fait de *Reparatium*.

Requiem. Poiſſon très-dangereux, ainſi nommé, parce que quand il a ſaiſi un homme, il ne lâche jamais ſa priſe, & il ne reſte plus qu'à faire chanter le *Requiem*, pour le repos de l'ame de cet homme-là.

Reſſiner, *faire collation*. Témoin le Proverbe raporté par Rabelais. * *Il n'eſt reſſiner que de Vignerons*. De *Racemare*. On dit en Normandie, *La rainſſie*, pour dire *la Collation*, par corruption de *Raiſinée*.

Reviers. Nom de pluſieurs lieux de Normandie, qui tous ſont ſituez ſur des Riviéres. De *Ripuariæ*.

Reux. Le Peuple de Normandie ſe ſert de ce mot pour dire, *Qui eſt ſans replique*, *Qui ne ſait plus que penſer ni que dire* ; & qui eſt ce que les Ecoliers apellent dans les Claſſes *victus*. *J'y ſuis reux*, *il eſt reux*. Il vient du Latin *Reus*. Paſquier : † *En ma jeuneſſe*, *celui qui avoit mal répondu es Claſſes*, *s'apelloit Reus*.

* Rabel. *liv.* 4 *ch.* 46. † Paſq. *livr.* 5. *chap.* 5.

Richedale. De *Rickdalder*, *piéce de Monnoye de l'Empire.*

Ride. De ῥυτὶς, qui ſignifie la même choſe, & non de ῥύτη, qui eſt autre choſe.

Rincer. De *Ramicare*, *ramo detergere* : parce qu'on rince ſouvent avec des feuilles, comme de Vignes, ou d'autre Arbre, ou d'autre Plante. De *Ramus* on a fait *Rain* ; & le diminutif Latin *Ramulus*, d'où eſt venu le Verbe *Ramicare.* De *Ramicus* eſt venu un autre diminutif, *Ramicellus*, *Rainſeau.*

Robe. De *Rauba*, qui ſe trouve dans les Auteurs du bas Siécle. *Rauba* pour *Roba*, qui vient de λῶπος, formé de l'Hebreu לבוש.

Rochet, diminutif de *Roc.* Ce mot ſe trouve dans l'Allemand, dans le bas Breton, dans la Langue de Galle, dans la baſſe Latinité, & dans les Grecs du bas Siécle.

Rogue, *arrogant.* Du bas Breton *Roc*, qui ſignifie la même choſe.

Rouille, *Rouiller.* De *rodicula*, *rodiculare*, diminutif de *Rodo* : comme *Fouiller*, de *Fodiculare* ; *Mouiller*, de *Madiculare.*

Routine, diminutif de *Route.*

S

Sabouler, tirailler, veautrer : de *Sabulare* : comme qui diroit *Veautrer dans le ſable.*

Sacre. L'Arabe *Sacron*, vient du Latin *Sacer.* L'Epervier eſt apellé par Virgile, *Sacer ales*, parce qu'il eſt conſacré à Apollon, ſelon quelques-uns ; ou à Mars, ſelon quelques autres.

Safran. J'ai crû autrefois qu'il avoit pris ſon nom de la Riviére d'*Açafran*, qui ſépare la Province de Tonez de celle d'Alger. Il eſt certain que l'Afrique eſt fort fertile en Safran. Marmol * dit que

* Marm. *livr. 6. chap. 58.*

que Garian, Province du Royaume de Tunis, porte le meilleur Saffran qui ſoit au monde. Et les Anciens vantoient le Safran de la Cyrenaïque, qui n'en eſt pas loin. Mais je ſuis perſuadé néanmoins qu'il vient de l'Arabe *Zaafaranon*, *Safran*, à cauſe de ſa couleur jaune, exprimée par ce mot. On apelle *Safranier* un homme ruiné, parce qu'on peignoit de jaune le devant des maiſons des Banqueroutiers.

Saffre, peut être d'*Avidus*.

Sagon & *Sagouin* ſont la même choſe. C'eſt une eſpéce de Guenon venuë du Breſil avec ce nom. Car les Braſiliens l'apellent *Sagoui*.

Saint Telme. *Feu Saint Telme*. D'un Saint Religieux Dominicain de ce nom, que les Eſpagnols diſent avoir ſecouru après ſa mort pluſieurs perſonnes qui étoient prêtes de faire naufrage.

Sapajou. Eſpéce de Guenon, qui nous eſt venu du Breſil avec ce nom.

Sapin. On l'apelloit auſſi *Sap*, & on l'apelle ainſi communément en Normandie. Peut être de l'Arabe *Saſ-Saſ*, qui ſignifie *un Saule*.

Sarabande. Il y avoit une ancienne Danſe en Picardie, qu'on apelloit *Syrventex*. Il y avoit auſſi une Poëſie du même nom. Il eſt fort croyable que ce mot habillé à l'Eſpagnole, a fait *Sarabande*. Cette origine me paroît plus recevable, que de faire venir *Sarabande* de *Saraos* qui en Eſpagnol ſignifie un *Bal*, ou de l'Arabe *Saraba*, *ſe promener, en liberté*.

Sarabouïtes. Rabelais : * *Turcs*, *Juifs*, *Tartares*, *Moſcovites*, *Mammelus*, *& Sarabouïtes*. On a dit *Sarabouïtes* pour *Sarabaïtes*. C'étoient des Moines Egyptiens, ſortis de leur Couvent pour vivre licentieuſement & en liberté. J'ai dérivé ce nom dans mes *Origeniana* de l'Hebreu סרב, *refractare*,

* Rabel. *liv.* 4.

ſtare, *indiſciplinable* ; ou ἀπὸ τῦ σαρράβε, τουτέϛι τῦ γυναικείου αἰδοίου. Parce que ces Moines étoient accuſez d'une grande lubricité.

Schelme. Du Syriaque חרמא *Cherma* qui vient de l'Hebreu חרם *Cherem*, Anatheme.

Saupiquet. Ce mot eſt le pur Hebreu צפיחית, *Sappichit*, *petit gâteau*, *Begnet*.

Seulle. On apelle ainſi en Normandie des Salles baſſes, où les Marchands retirent leurs Marchandiſes. Une Ruë de Caën s'apelloit autrefois *la Rue des Seulles*. Je crois qu'il vient de *Suile*.

Si. On s'en ſert pour affirmer : *Vous dites que non*, *& moi je dis que ſi*. Il vient de *Sic*, qu'on a employé au même ſens dans la baſſe Latinité : *Dico quod ſic*.

Simarre, & tous les mots qui y répondent dans l'Italien, dans l Eſpagnol, & même dans l'Allemand, & dans le Gallois, viennent de l'Hebreu שמלה, *habit*, *robe*.

Singler, pour *Cingler*, de *Cingle*, qui ſignifioit *Voile*, & ſemble avoir été employé dans ce ſens par Froiſſard : * *Lors entendirent-ils attraire les ancres amont ; & mirent les Cingles ainſi comme à demi quartier*. Et ailleurs : *Tournez votre Cingle devers Streghen*. *Cingle* vient de *Cingulum*, la Voile ayant pris le nom des cordages qui la gouvernent. *Cingler* dans la ſignification de *fouetter*, vient auſſi de *cingulum*, parce qu'on employoit des courroyes & des cordelettes à cet uſage.

Sorbet., de l'Arabe *Scharaba*, *Boire*. C'eſt auſſi de là qu'eſt venu le mot de *Sirop*.

Sornette. Du bas Breton *Sorhen*, *Radoterie* ; *Sorhenni*, *Radoter*.

Souppe. En bas Breton, *Souben*. Peut-être du Latin ; *Offa*.

Tabagie,

* Froiſſ. *livr.* 1. *chap.* 91. *& livr.* 2. *chap.* 150.

T

Tabagie. Aſſemblée de débauche pour prendre du Tabac en fumée.

Taby. Etoffe. Vincent de Beauvais : * *Veſtimenta de Samitho & de Tabith.* Peut-être du Royaume de *Thebeth*, d'où ces Etoffes venoient.

Tabut, vieux mot qui ſignifie *Noiſe*, *Querelle*, *Débat.* En bas Breton il ſignifie la même choſe.

Tache. En bas Breton *Tach*, *ſouillure.*

Taffetas. Baſtas eſt un mot Indien, qui ſignifie des Toilles de Cotton fort ſerrées, qui viennent la plûpart du Royaume de Guzaratte. Les Marchands diſtinguent pourtant ces Etoffes qui ſont de Cotton, de celles qui ſont de Soye, & qu'ils apellent *Taſſetas.* Mais *Baſtas* ayant été changé en *Taffetas*, lors qu'il a paſſé dans l'Europe, les Marchands Européens ont pû reporter ce mot dans les Indes, ſans ſavoir qu'il en étoit venu.

Talque, de l'Arabe *Tolakon.* Les Iſlandois, dont la Langue eſt l'ancienne Teutonique, l'apellent *Talgueſtein*, *Pierre de Talque.*

Tamis. En bas Breton *Tammouës*, *un Sas.*

Tandis. De *Tamdiu.*

Tane. De *Tinea.*

Taneguy, nom propre d'homme. Du Gallois *Tanwin*, qui eſt auſſi un nom propre d'homme.

Tante, qui vient ſans doute d'*Amita*, ſe prend pour Ayeule dans † Froiſſard. Comme au contraire, *Avunculus* qui vient d'*Avus*, *Ayeul*, ſignifie *Oncle.*

Tapabor. Sorte de Bonnet. Quelques uns veulent que ce ſoit une corruption de *Cappe à bord. Pileus nauticus.* Les Perſes ont une eſpéce de Bonnet qu'ils

* Vinc. Bellov. *Spec. Hiſt. liv.* 31. *chap.* 143.
† Froiſſ. *liv.* 4. *chap.* 104.

qu'il apellent *Tag*, & une autre eſpéce qu'ils apellent *Bork*. Peut-être *Tapabor* eſt dit pour *Tagbork*. Mais il me paroît plus vrai-ſemblable qu'il vient de *Tabard*, ancienne ſorte de Manteau.

Taquin, avare. Je crois qu'il eſt dit pour *Taſquin*, qui vient de *Taſque*, *Bourſe*, *Gibeciére*: pour ſignifier un homme qui raporte tout au profit de ſa Bourſe.

Tarabuſter. Par corruption pour *Tabuſter*, & *Tabuter*, qui vient de *Tabut*, *débat*.

Tarin, eſt un mot purement Arabe, qui ſignifie un Oiſeau en général.

Tas. *Entaſſée*. *Das* en Langue de Galle ſignifie la même choſe.

Taſſe, pour *Taſque*, vieux mot qui ſignifie *Bourſe*, *Gibeciére*. Ce nom a été donné à des Gobelets, qui étoient faits en forme de Bourſe.

Taſſette. On apelloit ainſi autrefois les baſques de Pourpoints. *Taſſette* eſt un diminutif de *Taſſe*, qu'on a dit pour *Taſque*, qui ſignifie *Bourſe*. Parce que ces baſques ou *Taſſettes* étoient des Bourſes dans leur origine, qui devinrent enſuite un ornement. Une des Ruës de Caën s'apelloit autrefois *la Rue Taſquiere*, parce qu'on y vendoit des Bourſes.

Taye, *Tayon*, pour *Aye*, *Ayon*. D'*Avia*, *Avio*. Comme d'*Aita* on a fait *Ante*, & qu'autrefois pour dire *Tonante*, on prononçoit *T'ante*, d'où s'eſt fait *Tante*; ain de *Aye*, & *Ayon*, ſe ſont faits *Taye* & *Tayon*. *Ayon* s'eſt fait d'*Avio*, comme *Ayeul*, d'*Aviolus*; diminutifs d'*Avus*.

Tenſon. Eſpéce de Poëſie Provençale. En Italien *Tenzone*, *Combat*. L'un & l'autre vient de *Tentio*, pour *Contentio*.

Timbale. Il vient de τυμβάλα, qui ſelon le témoignage de Plutarque, * & de Heſychius, étoit un

* Plut. *in Craſſ.*

un Tambour dont ſe ſervoient les Parthes. Ce mot ſe trouve encore dans la Langue Perſienne, & dans l'Arabe. *Tablon* eſt le ſingulier, & *Atbalon* eſt le plurier ; & de là s'eſt formé *Atabale*. Je crois le Perſien & l'Arabe dérivez du Grec *Tympanum*, car les *Tympana* des Anciens n'étoient pas plats par les deux bouts, comme les nôtres, mais ils étoient plats par un côté, & ronds par l'autre, comme les *Timbales*. C'eſt pourquoi on apelloit *Tympania*, des Perles qui s'étant trouvées attachées à la Nacre, & en ayant été enſuite détachées, demeuroient plates par un côté, & rondes par l'autre.

Tiphaine, de *Theophania*. La Theophanie eſt la même Fête que l'Epiphanie. Outre l'adoration des Mages, le Baptême de notre Seigneur, & le Miracle du changement de l'Eau en Vin aux Noces de Cana, on célébroit encore en ce même jour, ſixiéme Janvier, la Nativité de notre Seigneur. Et ç'a été en vûë de la Nativité, qu'on a nommé cette Fête la *Theophanie*, ou *Epiphanie*. Et depuis que la Nativité fut célébrée le 25. Décembre, on laiſſa au ſixiéme de Janvier ſon ancien nom *Thiphaine*, de *Theophanie* ; comme *Thierry* de *Theodoric* ; *Thibaud*, *de Theobaldus*.

Tolle. *Vectigal*, *portorium*. De *Telonium*, qui vient du Grec τέλος.

Tombelaine. Rocher faiſant une petite Iſle proche du Mont Saint Michel. Le Mont Saint Michel s'apelle *Tumba*. *Monaſterium Sancti Michaëlis in monte Tumba*. Et la Montagne voiſine, qui eſt plus petite, a pris le nom du diminutif. *Tumba*, *Tumbula*, *Tumbella*, *Tumbellana*. Comme *Porca*, *Porcula*, *Porcella*, *Porcellana*. Pour *Tombella*, on a dit *Tumbellus*, d'où s'eſt formé *Tombeau*. Et ce diminutif a fait un autre diminutif, *Tumberellus*, *Tombereau*, ſa figure approchant de celle d'une Biére.

Tope. Ce mot a paſſé du Jeu dans la Converſation.

ſation. Il vient de l'Hebreu טוב, *Bon*, *bien*. Quand Adonias pria Betſabée de demander pour lui en mariage Abiſag à Salomon, elle répondit טוב, *Bien*.

Toque. En Gallois, & en bas Breton *Tocq*, *Chapeau* : *Tocquer*, *Chapelier*. Et en Perſien *Tag*, *Bonnet*. Les Turcs diſent *Takia*.

Tour, dans la ſignification de *Rang*, vient de l'Hebreu תור *Thor*, qui ſignifie la même choſe.

Train, *Traîner*. *Train* vient de *Trahimen*. Et *Trainer* vient de *Train*.

Travail. C'eſt proprement cette Machine, où l'on enferme les Chevaux fougueux, pour les ferrer & les panſer. De *Trabule*, parce que cette Machine eſt faite de petites Poutres attachées enſemble : *quia trabibus contexta eſt*. * Plutarque dit que les Lacedemoniens apelloient δόκανα, la figure qui repréſentoit les Gemeaux, & il la décrit ſemblable au Travail des Marêchaux. Elle étoit nommée δόκανα, de δοκὸς, *trabs*, parce qu'elle repréſentoit de petites Poutres. Or en quelque ſens qu'on regarde un *Travail*, on y reconnoîtra la figure dont ſe ſervent les Aſtronomes pour repréſenter les Gemeaux. Le mot de *Travail* a paſſé de la Machine, où les Chevaux ſont enfermez, pour ſouffrir des opérations douloureuſes, à la peine & à la fatigue. De la même racine ſont venus les mots d'*Entraves*, & d'*Entraver* ; *Intrabes*, & *Intrabare*.

Trepan, *Trepaner*. De τρύπανον, qui ſignifie la même choſe.

Tref, *Tente*. De *Trabes*, à cauſe d'une piéce de bois qu'on plantoit en terre, pour ſoûtenir la Tente. En Normandie on apelle *Trief*, *une petite Poutre*.

Tremie. Je crois qu'il vient de *Tremodia*, parce que

* Plutar. *De Amor. frat.*

que cette Machine contenoit trois Boiſſeaux. Le mot de *Tremodia* eſt ancien dans la Latinité, & ſe trouve dans Varron.

Trezeaux. On apelle ainſi en Normandie des monceaux de gerbes de Blé, amaſſées dans le Champ, pour être chargées & comptées plus commodément. Ces amas ont été nommez *Trezeaux*, parce qu'ils étoient compoſez de treize Gerbes, afin que la Dixme fut levée plus aiſément, particuliérement dans les lieux où le Décimateur n'avoit droit de prendre que la treiziéme Gerbe. Car ce Droit n'eſt pas égal en tous lieux.

Tribar. On apelle ainſi cette Machine compoſée de trois Bâtons, qu'on met au cou des Pourceaux, pour les empêcher de paſſer au travers des Hayes, & entrer dans les Jardins. De ces trois Bâtons eſt venu le nom de *Tribar.*

Trigale. Petit Bureau, pour recevoir le Peage, ou pour donner à boire aux Voyageurs. *Trigale de Coſnac.* On prononce *Tringale* en Normandie. Il a la même origine que le mot *Treille*, *Trichila.* Et peut-être ces *Trigales* n'étoient que des *Treilles* dans les commencemens. Monſieur de Saumaiſe a fort doctement montré que *Trichila* vient du Grec τριχάλη, parce qu'on donne d'ordinaire une forme ronde au haut des Treilles.

Troëſne. Je crois qu'il venoit de θρῖνος, *flos*, *pigmentum.*

Trotter. De *Troat*, qui en bas Breton ſignifie *pied.*

Trouil. *Rhombus* de τροχαλος, dérivé de τρόχος.

Truelle. Diminutif de *Trua*, qui entr'autres ſignifications a encore celle de *Spatule*, ou autre Inſtrument pour remuer ce qui eſt dans le Pot. Témoin ces paroles de Titinnius : *Coquus ahenum, quando fervit, paulà confutat trua.* Le diminutif de *Trua* eſt *Trulla*, d'où s'eſt fait *Truelle.*

Turbot. En Grec ῥομβος, & ῥομβος, eſt en

Latin *Turbo*. Ainſi *Turbot*, eſt le mot Latin *Turbo*.

V

Vacarme. Ce mot eſt un peu déguiſé dans la Langue de Galle, & s'apelle *Yſcarme*.

Villaque. On apelle ainſi un homme de mauvaiſe foi, ſans probité, & ſans honneur. Je crois que ce mot eſt corrompu de celui de *Valaque*. La Nation des Valaques eſt notée par tous les Hiſtoriens pour ſa méchanceté & ſa déloyauté. En Normandie on ſe ſert de *Bleſche* dans la même ſignification.

Vegon. On apelle ainſi un Cheval qui a les yeux de différentes couleurs : de *varius*.

Vicane, ou *Vicane*. Eſpéce de gros Raiſin. Rabelais l'apelle *Bicane*. *Lavicanæ uvæ*, ou *Labicanæ*. Car en Latin, comme en François, on prononce en deux maniéres.

Volet, pour *Voilet*, diminutif de *Voile*. Dans quelques anciens Cérémoniaux François, on trouve le mot de *Volet*, pour ſignifier le *Voile* d'un Calice. On apelle auſſi *Volet* le couvercle d'un Pot ou de quelqu'autre Vaſe, où l'on ſerroit des Pois, ou d'autres Légumes. Témoin l'enſeigne des *trois Volets*, Hôtellerie fort connuë ſur la Levée de la Loire, & où l'on voit trois couvercles de Pot d'or. De là eſt venuë cette façon de parler proverbiale, *Trié ſur le Volet*, parce qu'avant que de mettre à bouillir les Pois qu'on tiroit du Pot où on les gardoit, on les trioit & épluchoit ſur le Couvercle ou Volet. Petrone a dit : *In lance argentea piſum purgabat*. Peut-être ce Plat étoit un Volet. On apelle auſſi *Volet* en Normand un *Ruban*, parce que les Filles en paroient les Voiles, dont elles couvroient leurs têtes. De *Volet* eſt venu le mot de *Bavolet*, qu'on a dit pour *Bas voilet*, & de là on

a

a apellé *Bavolettes* les jeunes Païſannes qui étoient coiffées de ces Voiles qui deſcendoient plus bas que ceux des autres. On dit en Normandie *Filer bavol*, pour dire *Filer inégalement*, faire du fil qui n'eſt pas égal, parce que les jeunes Bavollettes, peu ſavantes en l'art de filer, filent ainſi.

XX. DISSERTATION.

Touchant la nature des Comettes.

LETTRE DE Mr. HUET, A MONSIEUR CHAPELAIN.

J'Aurois volontiers ſuivi votre conſeil, Monſieur, & j'aurois pris plaiſir à ſignaler mon Art Aſtronomique en obſervant les démarches de la derniére Cometre. J'ai d'aſſez bons Inſtrumens, qui ont apartenu à un ſavant Mathematicien de ces Quartiers, & qui ont même ſervi à obſerver la Comette de l'Année 1611. J'ai des lieux fort commodes pour les inſpections du Ciel. Enfin rien ne me manquoit, ſi je ne me fuſſe pas manqué à moi-même ; ou pour me rendre plus de juſtice, ſi d'autres Etudes où je ſuis engagé, & une fluxion qui menace mes yeux, n'avoient traverſé mon inclination. Je n'ai pas laiſſé de lire ſoigneuſement diverſes Obſervations de ce nouvel Aſtre, qu'on m'a envoyées de Paris & de Rome, de méditer ſur la nature de ces Phénoménes, d'éxaminer les opinions les plus communes, & les plus reçûës, & de prendre mon Parti. Je vous ferai part de mes penſées, puis que vous le voulez, à condition que vous ne me diſſimulerez pas les vôtres, & que vous me direz avec toute la franchiſe que l'amitié demande, ce qui

qui vous plaît, ou ce qui vous choque dans mes ſentimens.

Les principales & les plus communes opinions des Philoſophes & des Aſtronomes ſur la nature des Comettes ſe réduiſent à ſept.

La premiére eſt que les Comettes ſe forment d'un concours de petites Planettes.

La ſeconde ſoûtient que les Comettes ne ſont autre choſe que l'embraſement d'une traînée d'exhalaiſons ſorties de la Sphére élémentaire.

La troiſiéme eſt celle de Mr. Deſcartes, qui enſeigne que les Fixes ſe couvrant de macules deviennent Planettes ou Comettes, ſelon la ſolidité de leur corps, & la vîteſſe du tourbillon qui les emporte.

La quatriéme veut que les Comettes ſe forment des parties condenſées par l'action des Aſtres, & que la queuë vienne de la réfléxion & de la réfraction des rayons du Soleil.

Et la cinquiéme met les Comettes dans l'air, & les forme d'une matiére ignée, qui y eſt renfermée.

Outre les opinions précédentes, on me mande que quelqu'un en a propoſé une autre, qui ſupoſe que les Comettes ſont des Planettes d'autres Soleils qui ſont les Fixes; que ces Planettes nous paroiſſent & nous diſparoiſſent ſelon qu'elles s'aprochent ou s'éloignent du lieu de leur orbe le plus proche de la terre.

Et enfin Monſieur Voſſius prétend que la Comette eſt un Aſtre embraſé qui jette du feu & de la fumée de tous côtez, mais que ce feu & cette fumée ne paroiſſent que dans la partie qui n'eſt point éclairée du Soleil, ce qui forme la queuë. La partie de ce feu & de cette fumée qui reçoit les rayons du Soleil ne pouvant ſe faire voir à nous, parce que la moindre lumiére eſt renduë inviſible par la plus grande; comme les flammes du Mont-

gibel ne paroiſſent que la nuit, & ſont obſcurcies le jour par la lumiére du Soleil qui prédomine.

Par cette diverſité d'avis, il paroît que nous ne ſommes pas encore arrivez à ce tems auquel * Seneque a prédit que la matiére des Comettes ſera parfaitement éclaircie, & que l'on s'étonnera qu'elle ait été ſi long-tems ignorée.

La premiére de ces opinions, qui eſt celle d'Anaxagore & de Démocrite, ne peut à mon avis rendre, ſuivant leurs hypothéſes, une raiſon bien nette du mouvement des Comettes, qui eſt ſi réglé. Car comment pourra-t-il naître de celui de tant de petites Planettes qui lui communiquent de ſi inégales & de ſi indifférentes impreſſions ? & cet aſſemblage de Planettes venant à ſe rompre, comment ce premier mouvement pourra-t-il perſévérer avec tant de proportion & ſur la même ligne qu'il a commencé à décrire ? Il n'eſt pas moins difficile de rendre raiſon de la queuë de la Comette, dans leurs Syſtêmes, car pourquoi ces petites Planettes ſeront-elles ou plus viſibles, ou plus condenſées dans la partie opoſée au Soleil, que dans celle qui en eſt éclairée ?

Mais la ſeconde qui ſoûtient que les Comettes ſont un embraſement d'une traînée d'exhalaiſons produites par la Sphére élémentaire, me ſemble encore moins ſoûtenable : car ſi l'on met cette traînée dans la Région ſublunaire, que répondra-t-on aux démonſtrations Aſtronomiques, qui nous prouvent inconteſtablement que les Comettes ſont dans le Ciel ? Et ſi on les y reconnoît, quel plus grand pouvoir dira-t-on qu'a la Sphére élémentaire de la Terre de produire ces grands corps dans des Régions ſi éloignées, que la Sphére élémentaire de Jupiter, par éxemple, ou de Mars, d'en produire de pareils dans celle-ci ?

L'opi-

* Senec. *Quæſt. natur. lib. 6.*

L'opinion de Monſieur Deſcartes eſt une ſuite de ſes Principes Phyſiques, *quæ talia ſunt, ut optata magis quam inventa videantur.* Ce qui ſe peut dire plus proprement de cette Doctrine, que Velleïus ne le diſoit de celle de Platon. De ſorte que ces Principes étant ſi incertains, & ſujets à tant de conteſtations & d'objections, dont les Partiſans de ſauroient ſe dépêtrer, les conſéquences qu'il en tire pour établir la nature des Comettes ne ſont pas plus aſſurées.

La quatriéme hypothéſe qui compoſe les Comettes d'une matiére céleſte condenſée, ne rend point raiſon de leur mouvement de trajection. Car diſant qu'il leur eſt donné par les Aſtres qu'elles ſuivent, on ne peut faire voir quels Aſtres vont du Midi au Nord, & du Nord au Midi, pour y avoir fait aller tant de Comettes. Elle explique auſſi peu la cauſe de la queuë : car quelque réfraction & quelque réfléxion des rayons du Soleil qui ſe puiſſe faire dans le corps de la Comette, ces rayons ne ſeront point viſibles hors du corps de la Comette, s'il n'y a quelque autre corps ſur lequel ils tombent, & c'eſt ce que cette hypothéſe ne reconnoît point.

La cinquiéme, qui eſt celle des Pétipatéticiens, a été réfutée ſi ſolidement par Tycho, & une infinité d'autres Aſtronomes, que ce ſeroit perdre ſon tems que de s'y arrêter davantage.

La ſixiéme, qui ſupoſe que les Comettes ſont les Planettes, des autres Soleils, & qui aproche de l'opinion d'Apollonius Myndius, qu'il diſoit avoir priſe des Chaldéens, ne rend point raiſon pourquoi les Comettes paroiſſent comme elles ſont, plus grandes dans leur commencement que dans leur fin, non plus que de la queuë ; car pourquoi les Planettes des autres Soleils auront-elles le privilége, ou le deſavantage d'avoir cet ornement, ou cette difformité, que les Planettes de ce Soleil-ci n'auront

n'auront pas ? Et enfin il s'enſuivroit de cette Doctrine, que les Commettes ayant un mouvement circulaire réglé, elles reviendroient toûjours en même tems & en même forme, & qu'on pourroit prédire aſſurément leur retour, & en faire des Ephemerides comme des autres Planettes. Et c'eſt de quoi juſqu'ici perſonne ne s'eſt vanté.

Monſieur Voſſius a ſuivi l'hypothéſe de Gilbert, & d'autres, qui eſt ſpécieuſe, & qui au fond eſt très-défectueuſe. Car cette maxime ſur quoi il ſe fonde, & qu'il donne pour générale & pour infaillible, que la grande lumiére rend la petite viſible, eſt une Propoſition équivoque, vraye en certains cas, fauſſe en celui dont il s'agit. La grande lumiére rend la petite inviſible, quand l'une & l'autre font leur impreſſion ſur l'œil, parce que la grande lumiére frape l'œil ſi fortement, qu'il ne ſent point l'impreſſion de la petite. Que ſi la grande lumiére ne frape point l'œil, elle aura beau tomber ſur la petite, elle ne l'empêchera point de faire ſentir ſon impreſſion à l'œil. C'eſt par cette raiſon que l'on voit les Etoiles en plein midi du fond d'un Puits bien profond, ou dans le tems d'une grande Eclipſe. Et pour preuve plus claire, qu'on ferme une Chambre ſoigneuſement de tous côtez, & qu'on n'y laiſſe que deux trous, par l'un deſquels entre un rayon du Soleil, qui ſortira par l'autre, ſans s'arrêter ſur aucun endroit de la Chambre, il eſt certain que ce rayon ne paroîtra non plus dans cette Chambre que ſi elle étoit bouchée entiérement.

Que l'on mette enſuite un Flambleau dans ce rayon, je dis que ce Flambeau paroîtra auſſi lumineux qui ſi le rayon du Soleil ne tomboit point ſur la flamme. Ainſi la plus grande lumiére ne rendra point alors la moindre inviſible, parce que la grande ne fera point d'impreſſion ſur l'œil, mais ſeulement la petite.

Il

Il en eſt de même de la Comette ; car encore que la lumiére du Soleil tombe deſſus, cette lumiére ne nous doit point empêcher de voir la flamme de la Comette pendant la nuit, puis qu'alors la lumiére du Soleil ne frape point nos yeux, & n'empêche point la lumiére de la Comette d'y faire ſon impreſſion. Mais quand le Soleil empêcheroit cette lumiére de ſe faire voir à nous, comme on le prétend, pourquoi en empêcheroit-il la fumée, puis que dans la comparaiſon même dont ſe ſert Monſieur Voſſius, la fumée du Montgibel ſe fait mieux voir en plein jour que pendant la nuit?

Voila ce me ſemble les hypothéſes ſur le ſujet des Comettes, qui ſont aujourd'hui plus univerſellement reçûës, parmi leſquelles je vous confeſſe que je n'en vois aucune qui me ſatisfaſſe pleinement. Je me ſuis contenté juſqu'ici de les combattre, & d'être aſſaillant, ſans vouloir choiſir ni défendre aucun Parti ; mais puis que vous voulez enfin que je me déclare, je vous dirai ce qui me paroît de plus vrai-ſemblable ſur cette matiére.

Il y a aſſez d'aparence que les Comettes ſe forment d'une matiére céleſte condenſée par la chaleur & la lumiére des Aſtres, en quoi je ſuis la quatriéme opinion. Mais j'ajoûte que cette matiére eſt embraſée par la même cauſe, en quoi je conviens avec quelques autres, ou peut-être par ſes propres qualitez, de même que la foudre & les éclairs, & les trajections, & les feux folets, & pluſieurs autres météores s'allument d'eux-mêmes. Je dis de plus, que ce feu agiſſant ſelon la diſpoſition de la matiére qui le reçoit, fait tantôt une nouvelle Etoile, comme celle de 1572. quand la matiére eſt graſſe & onctueuſe, & s'allume ſans impétuoſité : & fait tantôt une Comette, quand la matiére eſt ſemblable à la ſulphurée & nitreuſe, & s'allume avec promptitude & véhémence, & eſt emportée par l'impreſſion & la rapidité du feu, en

en ligne droite ou aprochant de la droite, de même qu'une Fusée. Et je dis enfin que la queuë n'est autre chose que la fumée & la vapeur de ce feu, qui est chassée par la force du Soleil en la partie opposée ; parce que l'expérience nous aprend que la lumiére du Soleil pousse & chasse la fumée, l'empêche même de sortir des Cheminées, quand il est fort & élevé ; ce qu'il doit faire bien plus efficacement sur une fumée plus subtile ; particuliérement n'étant empêché de rien, comme il l'est ici par l'opoſition de l'Atmosphere. Par cette hypotheſe il me semble que j'explique très-nettement toutes les aparences des Comettes, ce que je ne vois pas qu'aucun autre puisse bien faire. Car premiérement par cette diversité de matiére & de feu, que je mets entre les nouvelles Etoiles & les Comettes, je rends facilement raison de quatre principales différences qui les distinguent. La premiére est que les nouvelles Etoiles sont fixes, & les Comettes ambulantes. La seconde que les nouvelles Etoiles durent ordinairement plus long-tems que les Comettes. La troisiéme, que les nouvelles Etoiles sont plus éclatantes que les Comettes. E la derniére que les nouvelles Etoiles n'ont point de queuë comme les Comettes. Les mêmes différences se trouvent entre une matiére grasse & onctueuse, & une autre nitreuse & sulphurée. Si on les allume, la matiére grasse se consumera sans agitation & emportement ; la sulphurée sera poussée avec violence loin du lieu où elle aura pris feu. La matiére grasse durera long-tems, à proportion de sa quantité ; la sulphurée, en quelque quantité qu'elle soit, sera consumée en peu de tems. La matiére grasse rendra un feu clair & net ; la sulphurée un feu obscur & sombre. Et enfin la matiére grasse jettera peu de fumée ; & la sulphurée en rendra beaucoup davantage. Par cette ligne droite, ou aprochante de la droite, dans laquelle je dis

dis que cette matiére ſulphurée eſt emportée par l'activité du feu, je rends aiſément raiſon pourquoi preſque toutes les Comettes paroiſſent décrire une portion de grand Cercle ; car toute ligne droite ſoit dedans, ſoit hors du Globe, répond à une portion du grand Cercle dans la ſurface de ce Globe, au regard du Centre ; & cet Argument eſt un des plus forts, dont on ſe puiſſe ſervir contre ceux qui donnent aux Comettes un mouvement circulaire ; car ils n'ont point de raiſon pour les faire marcher dans un grand Cercle, plûtôt que dans un petit. Cette même ligne droite me ſert à expliquer ce mouvement proportionné de la Comette : car les parties égales d'une ligne droite paroiſſent plus petites dans les endroits les plus éloignez du Centre, & plus grandes dans ceux qui s'en aprochent davantage ; elle répond de plus fort éxactement aux Obſervations des Aſtronomes, qui n'ont jamais remarqué qu'une Comette ait parcouru plus de la moitié du Ciel, ni même la moitié entiére. Car quant à celle qui parut du tems de Néron, qui dura ſix mois, & que Seneque dit avoir parcouru la moitié du Ciel, il faut entendre près de la moitié, & croire qu'il a plûtôt parlé en Hiſtorien qu'en Aſtronome. Car au reſte la ligne droite que décrivit cette Comette, fut ſi longue, comme on le peut juger par ſa durée, qu'elle pût bien répondre à preſque tout un demi Cercle. Mais quand il ſeroit vrai qu'elle auroit parcouru plus de la moitié du Ciel, cette ligne peut bien avoir un peu gauchi dans une ſi grande longueur, & je ne la ſupoſe pas droite d'une rectitude géométrique, mais aprochant de la droite. Par cette inflammation prompte & ſoudaine, je rends raiſon pourquoi les Comettes paroiſſent plus grandes dans leur commencement que dans leur fin ; car la matiére étant entiére, elle doit produire un plus grand feu, que quand elle eſt preſque conſumée : & je trouve enfin

fin dans cette fumée chaſſée par le Soleil une cauſe très-naturelle de la queuë de la Comette.

Si l'on m'objecte les Comettes de figures différentes, paroiſſant les unes en forme de Roſe, & les autres comme un Poignard, & les autres avec une Barbe, & en toutes ces figures que Pline décrit, je réponds que cela vient de la nature de la fumée, qui réſiſte plus ou moins à la lumiére du Soleil, à proportion de ſa force & de ſon épaiſſeur, & ſelon cette réſiſtance forme des figures différentes.

Si l'on m'objecte encore ce que raporte Ariſtote * après les Egyptiens, que l'on a quelquefois remarqué une queuë ou une chevelure à quelques Etoiles fixes, je réponds que pour bien réſoudre cette Objection, il faudroit ſavoir préciſément de quelle aparence étoit cette queuë, ſi elle étoit opoſée au Soleil, ſi elle duroit long tems, ſi elle paroiſſoit attachée au corps de l'Etoile. Cette queuë qu'Ariſtote dit avoir lui-même obſervée dans une des Etoiles du Chien, étoit obſcure, & à peine remarquable, & nous ne voyons rien de ſemblable aujourd'hui dans les Fixes. De ſorte qu'il eſt croyable que ces bons vieux Aſtrologues ont pris pour une queuë de l'Etoile quelque météore ou quelque réfraction paſſagére qui ſe faiſoit dans l'air.

Mais enfin, Monſieur, quoi que je ne voye point d'Objection à quoi il ne me ſoit fort aiſé de répondre ſuivant cette hypotheſe, je n'en ſuis pourtant pas ſi amoureux que je ne ſois prêt de la changer quand j'aurai trouvé quelque choſe de plus vraiſemblable, ou quand vous m'aurez fait connoître que vous ne l'approuvez pas. Je ſuis, Monſieur, Votre, &c.

A Caen, ce 5. Mars 1665.

XXI.

* Ariſt. Met. *livr. 1. chap. 6.*

XXI. DISSERTATION.

De la nature de la Roſée.

LETTRE DE M. HUET, A MONSIEUR GRAINDORGE MEDECIN DE CAEN.

POur être éloigné de vous, Monſieur, & de notre petite Société Philoſophique, je n'interromps pas mon aplication à l'étude de la Nature, ni mes Obſervations Phyſiques, quand les lieux où je me trouve m'en donnent la commodité. J'en ai fait une depuis peu de jours, qui mérite de vous être communiquée. J'étois ſorti, ſelon ma coûtume, lors que la chaleur du jour commençoit à ſe paſſer, une heure avant le coucher du Soleil. Après quelques tours de Promenade, je m'aſſis ſur l'herbe dans une bruyére. J'avois mis ma Lunette contre terre, & je la prenois de tems en tems pour voir les Objets éloignez. Je n'y trouvai d'abord aucun changement. Mais lors que le Soleil ſe coucha, je m'aperçûs que le verre de ma Lunette étoit un peu terni du côté qui avoit été contre terre, comme il auroit pû l'être de mon haleine, & fort net de l'autre côté. Je la remis au même lieu, & au bout

bout d'un quart d'heure je la trouvai mouillée d'aſſez groſſes goutes d'eau du côté contre terre, & ternie de l'autre côté. Je réïtérai cette expérience pluſieurs autres jours, tant que le tems le permit, & le même effet s'enſuivit.

Ces Obſervations m'ont donné lieu de faire quelques Réfléxions ſur la nature de la Roſée. Il paroît ſenſiblement que la Roſée n'eſt autre choſe que cette humidité qui ſort de la terre, après la chaleur du jour, lors que le Soleil s'eſt retiré. La terre ayant été échauffée pendant le jour par ſes rayons, elle fume après ſa retraite, & ce feu qui l'avoit pénétrée, cherche à ſortir, & à remonter en haut, ſuivant ſa nature. Mais ſe trouvant engagé avec pluſieurs parties terreſtres, & aqueuſes, il emporte avec lui les plus legéres. Mais quand ces parties ont été épaiſſies par la fraîcheur de l'air, & que le feu qui les élevoit & les ſoûtenoit les a abandonnées, elles retombent ſur la terre.

Cela eſt confirmé par d'autres Obſervations que j'ai faites, enſuite de ces premiéres. J'ai remarqué que les feuilles des Arbres ſont humectées de la Roſée par deſſous comme par deſſus. Ce qui fait voir que l'eau qui les mouille, vient d'enbas, & qu'après les avoir arroſées par deſſous, à ſa ſortie, elle ne les humecte par deſſus qu'à ſon retour.

Il ne faut donc plus s'étonner ſi le ſerein eſt ſi mal faiſant en ces quartiers. Je dis en ces quartiers, car il ne l'eſt pas par tout. Cela vient de ce que ce feu ſortant de la terre, & enlevant cette humidité, enléve en même tems beaucoup de parties terreſtres, & de petits corps arſenicaux, nitreux, vitrioliques & ſulfurez, qui étant reſpirez & attirez dans nos corps, les bleſſent & leur cauſent diverſes incommoditez, ſelon leurs tempéramens. Cela n'arrive pas à la pluye, qui outre qu'elle eſt pour la plus grande partie tirée des eaux qui ſont ſur la terre, s'étant beaucoup plus élevée, &

ayant

ayant fait un plus long ſejour dans l'air, y a été purifiée & corrigée par les rayons du Soleil. Notre Ami, Monſieur Hauton, me fit voir vers l'Equinoxe de l'Année paſſée une Bouteille pleine d'Eau de Roſée diſtillée à l'Alambic depuis deux ou trois ans. Cette Eau étoit verdâtre, & prenoit cette teinture à tous les Equinoxes, & la quittoit le reſte de l'Année. On ne peut attribuer cet effet qu'à une fermentation du Vitriol, dont elle étoit impregnée.

Par là on peut juger ſi le Poëte Alcman a eu raiſon de dire que la Roſée eſt née de l'Air & de la Lune. Et ſi l'Auteur du *Pervigilium Veneris* l'a bien définie par ces paroles, *Imber ille quem ſerenis Aſtra rorant noctibus.* Il eût parlé plus correctement, s'il eut dit, *Imber ille quem ſerenis Terra rorat noctibus*, * Columelle a été mieux inſtruit & plus éxact, lors qu'enſeignant la maniére de ſecher les Figues, il a ordonné qu'on les éloigne de deux pieds de terre, *Ne humorem, quem fere noctibus remittit humus, trahere poſſint.* Faites quelque commémoration de moi avec nos chers Confréres, & me croyez, Monſieur, tout à vous, & à eux.

A Malenoue, le 1. Juillet, 1666.

Je ſuis un peu moins tourmenté de ces aigreurs d'eſtomach, dont je vous ai ſi ſouvent demandé le Reméde. Tout ce qui eſt acide me les cauſe à coup ſûr. Pline les connoiſſoit fort bien : il les apelle *Roſiones ſtomachi.* Ce nom exprime parfaitement la choſe. Je les apellois auparavant *Vellicationes, punctiones, morſiunculas ſtomachi.* Mais il faut réſerver cet Entretien pour les petits Soupez que

* Colum. *libr.* 12. *cap.* 15.

que je me promets de vous donner ſouvent cet Hiver. *Excipiemus te menſa ſimplici, ſed luculento foco; & ſi aliquid attuleris commentariorum tuorum, vultu valde hilari.*

XXII.

XXII. DISSERTATION.

De la Pourpre.

LETTRE DE Mr. HUET, A MONSIEUR JUSTEL, *à Londres.*

ENfin, Monſieur, j'ai reçû de Monſieur Hubin les Eſſais de Pourpre, & la Coquille, que vous m'avez fait la grace de m'envoyer de la part de l'Illuſtre Société. Je vous ai déja ſuplié de la remercier de ma part, & je vous en réïtére la ſuplication. J'ai pris un plaiſir ſingulier à voir cette Pourpre, qu'il ne faut nullement douter qui ne ſoit la même que celle des Anciens, dont on croyoit le ſecret perdu : elle en porte toutes les marques, car encore que toutes les couleurs de Pourpre ne fuſſent pas ſemblables, & qu'il y eut divers degrez depuis la Pourpre de rouge clair, ὀξέα, juſqu'à l'obſcure, qu'ils apelloient *noire* ; néanmoins la Pourpre ordinaire étoit à peu près de la couleur que nous apellons de Roſe ſéche, comme Pline l'a remarqué, qui eſt celle que les Grecs apelloient ξηροφυλλίνος, c'eſt à dire, celle que prennent les feuilles de Vigne, quand elles ſont prêtes à tomber : & c'eſt à peu près la même qu'on remarque dans le bord intérieur de

l'Arc-en-ciel. Or cette couleur eſt juſtement celle de vos Pourpres d'Angleterre. De plus Monſieur Cole a remarqué que ce Suc ſent mauvais, & Martial a dit plus d'une fois la même choſe de la Pourpre ancienne. Cette veine, où on trouve ce Suc, eſt blanche, & placée au même lieu dans l'ancienne & dans la nouvelle. Les Anciens n'ont point marqué ce changement de couleur de cuivre en vert, & de vert en rouge, dont vous parlez. Ils diſent au contraire que leur Pourpre teignoit les doigts de couleur de Pourpre, quand on la touchoit. Peut-être que la différence du Soleil leur donnoit des propriétez différentes, & je ne doute pas que pour cette raiſon la Poupre de Tyr, de Laconie, de Rhodes, des Indes, & d'Afrique, n'eut tout un autre œil, que celle d'Angleterre : de même que les Perles du Golphe Perſique avoient un bien plus grand éclat, que les Perles Britanniques. Auſſi les Anciens ont-ils obſervé que la Pourpre Septentrionale étoit noirâtre, & que celle du Midi tiroit ſur le rouge, & que la différence du Soleil leur donnoit cette différence de teinture. Or je ne doute point que l'on ne puiſſe trouver de ces ſortes de Coquilles en beaucoup d'autres lieux. Vitruve remarque qu'on en trouvoit en Gaule, ſi ce n'eſt qu'on veuille entendre la Galatie. Et Euripide nous aprend qu'on en trouvoit dans la Taurique Cherſoneſe. Quoi que celui qui a découvert ce beau Secret en Angleterre mérite une grande louange, il ne faut pourtant pas laiſſer de rendre témoignage à la vérité, & reconnoître que ce Secret a été ſû & pratiqué par d'autres dans ces derniers tems. Philander dans ſes Commentaires ſur Vitruve, dit qu'étant à Veniſe, il pila & broya des Pourpres, à l'éxemple des Anciens, & en tira une teinture violette très agréable. Et Thomas Gage raporte que les Indiens de l'Amérique tiroient de la couleur de Pourpre, & d'autres couleurs de

certaines

certaines Coquilles qu'ils ramaſſoient ſur les Rivages de la Mer : & ſi nous remontons juſqu'au Siécle de Bede, nous trouverons que la Pourpre & les Coquilles qui la portent, étoient connuës de ſon tems en Angleterre. Par où il paroît que Pancirole, & les autres qui ont mis ce Secret *inter veteræ deperdita*, ſe ſont bien abuſez. Monſieur Cole dit que le Soleil change la couleur de cette teinture, & de verte la fait devenir rouge. Il ſemble que Pollux veuille faire entendre la même choſe, quand il dit que les rayons du Soleil enflamment la Pourpre, & la rougiſſent ; mais je crois qu'il entend ſimplement que l'éclat de la Pourpre augmente & paroît plus vif, quand elle eſt éclairée du Soleil. Du reſte quand les Anciens ont dit, *purpureis oloribus, & purpurea nive*, ils ont voulu ſignifier *éclatant, beau*. Et c'eſt en vain que Monſieur Redy a entendu le premier Paſſage, qui eſt d'Horace, au pied de la lettre, ayant remarqué dans certains Cygnes quelques plumes tirant ſur le rouge vers leur extrêmité ; & d'autres ont expliqué le dernier Paſſage, d'une teinture rougeâtre, que la Neige peut avoir priſe de quelque terre rouge, ſur quoi elle étoit tombée. Quelle aparence que ces Poëtes ayent tiré des Epithetes générales d'une ſingularité ſi peu connuë ? Et pour le dernier Paſſage, l'explication qu'on lui donne, eſt entiérement contraire au ſens d'Albinovanus qui en eſt l'Auteur ; car il a dit, *Brachia purpurea candidiora nive*. Il y a bien plus de raiſon de dire que les Anciens ſe ſont ſervis du mot *purpureus*, comme de celui d'*aureus*, pour ſignifier *beau, éclatant*. Ainſi ils ont apellé Venus, *auream, & purpuream*, πορφυρῆν ἀφροδίτην. C'eſt Anacreon qui la qualifie ainſi ; & Ovide apelle l'Amour *purpureum* ; & Virgile apelle la Lumiére du même nom : comme au contraire Manile a nommé la Pourpre, *Tyrias luces* ; & Trebellius

bellius a dit dans la Vie de Claude, *Chlamydes veri luminis*, c'eſt à dire, *veræ purpuræ*; & Vopiſcus dans celle d'Aurelien, *Purpura Indica eximij fulgoris*. Il eſt vrai que Froiſſard parle en plus d'un endroit de l'Ecarlate blanche & vermeille. Que ſi les Anciens nous parloient de la Pourpre blanche, comme Froiſſard de l'Ecarlate blanche, on pourroit expliquer au pied de la lettre *purpureis oloribus, & purpurea nive*, des Cygnes blancs, de la Neige blanche. Mais cela n'étant pas, il faut s'en tenir à l'explication que je vous ai propoſée. De ſavoir ce que Moïſe a entendu par ארגמן que tous les Interprétes traduiſent *Purpura*, c'eſt une grande queſtion : ce terme venant de ארג qui ſignifie *texuit*, il ſembleroit qu'*argaman* ſignifieroit plûtôt une ſorte d'Ouvrage & de tiſſu, que de couleur. Quoi qu'il en ſoit ; Joſeph dit que les Cavaliers de Salomon étoient vêtus de Pourpre de Tyr ; & quelques Arabes raportent à Hiram Roi de Tyr l'invention de la Pourpre ; mais ſoit qu'elle ait été trouvée par Hiram, ou par Hercules, il s'enſuit qu'elle n'étoit pas trouvée du tems de Moïſe, & qu'*argaman* n'a pû ſignifier la Pourpre de Mer, tirée du Suc du Poiſſon. On pouvoit bien faire la même teinture de quelqu'autre matiére, comme en la Cochinchine, où l'on fait une teinture de Pourpre du ſang de certains Singes. Je ne puis ſortir de cette matiére ſans remarquer que Belon parlant de ce Poiſſon, a dit qu'on tire d'une veine *cette ſalive rouge & gluante, dont on faiſoit autrefois la teinture.* Vous voyez qu'il a crû fauſſement que cette liqueur étoit de la même couleur dans le corps de l'Animal, que ſur l'Etoffe qu'elle teint. Mais c'en eſt trop ſur ce ſujet. Pour le *Triſcurria Patriciorum*, ſi les Manuſcrits le confirment, je n'y entends point d'autre fineſſe, que *tres ſcurræ patricios ſimul colloquentes*, ou *colloquia trium Patro-*

ciorum

ciorum ſcurræ agentium. *Triſcurria* eſt un mot de même compoſition que *Diverbia.* Conſervez-moi l'honneur de votre amitié, & me croyez,

MONSIEUR,

Votre, &c.

A Paris le 17. Févr. 1687.

XXIII. DISSERTATION.

Touchant la Philoſophie Cartéſienne.

LETTRE DE M. MENJOT, Médecin de Paris,

A MONSIEUR HUET.

JE vous ſuis infiniment obligé, Monſeigneur, de m'avoir mis au nombre de ceux que vous avez gratifiez de votre excellent Livre contre Monſieur Deſcartes. Vous avez détruit ſon Syſtême d'une maniére nouvelle, & cela non ſeulement par des raiſons invincibles ; mais de plus en y découvrant pluſieurs contradictions, & de fréquentes pétitions de Principes.

Hypocrate met entre les marques infaillibles du délire, de croire apercevoir des impreſſions dans nos ſens qui n'y ſont point ; ou de ne pas remarquer celles qui y ſont : *Quicumque*, dit-il, *parte aliquâ corporis dolentes, dolorem non ſentiunt, iis mens ægrotat.* Monſieur Deſcartes éxige d'abord que ſon Catéchuméne commence par devenir fou, en doutant, par éxemple, qu'il ſouffre de la douleur, lors qu'on le pique vivement. Ainſi on peut dire ſans offenſer cet Auteur, que les Petites Maiſons ſervent de Veſtibule à ſa Philoſophie, qui fait tant de bruit dans le monde.

L'Ame étant réduite, ſelon le bon plaiſir de Monſieur

ſieur Deſcartes, à une ignorance abſoluë, juſqu'à ne pas ſavoir ſi elle, & ſi Dieu même éxiſte, ne peut en cet état penſer qu'à un rien ; c'eſt à dire, franchement qu'il lui eſt du tout impoſſible de penſer faute de matiére, de même que l'œil en l'abſence des objets viſibles, demeure néceſſairement dans l'inaction : & partant il eſt impertinent de vouloir que l'Ame plongée dans un ſi profond néant, ſe diſe néanmoins intérieurement à elle-même, *je penſe, donc je ſuis*, & qu'elle ſoit pleinement perſuadée de ce raiſonnement.

Les Cartéſiens, qui ont le don de hardieſſe pour deviner tout ce qui leur plaît, prétendent que Dieu après avoit créé la matiére étenduë, l'a diviſée en une infinité de petits corps cubiques, ou de quelque autre figure, qui excluë le vuide ; qu'il a fait enſuite tourner chacun ſur ſon Centre, & que par leur mutuel frottement ſe ſont formez les trois fameux Elémens qui compoſent l'Univers. La difficulté eſt de faire pirouetter des Cubes entaſſez enſemble, ſans qu'il y ait d'eſpace vuide entr'eux ; & même, ſelon les hypothéſes du Cartéſianiſme, ſans qu'il s'y trouve encore aucune matiére ſubtile dans laquelle ils puiſſent nager. Il ſeroit aſſez ſurprenant que des Harangs qui rempliroient un Tonneau, & y ſeroient preſſez très étroitement, aquiſſent tout d'un coup la liberté de s'y mouvoir. Je me ſouviens d'un Paſſage d'Ariſtote qui ſe peut apliquer ici fort à propos, Ἔνιοι τὸ τοὺς ἐνίους τῶν λόγων λίαν ἐξιπιζειν.

Les abſtractions Métaphyſiques employées par Monſieur Deſcartes, pour prouver l'Exiſtence de Dieu, ſont ſi guindées & ſi embrouillées, qu'elles ſeroient capables de perſuader le contraire, ſi les lumiéres naturelles de l'eſprit humain ne s'y opoſoient pas. Et d'autant plus que cet homme *tumens ſupra menſuram humanæ ſuperbiæ*, oſe avancer fiérement ſes prétenduës Preuves, comme étant

les ſeules capables d'établir la Divinité, & qu'il ne fait nul cas des Argumens produits juſqu'à préſent par les plus ſavans Théologiens, & par les plus éclairez Philoſophes ; non pas même de ceux de David chantant dans l'une de ſes Hymnes ſacrées, que les Cieux racontent la gloire de Dieu, que le Firmament publie l'excellence des œuvres de ſes mains, & que toutes les Nations entendent leur langage & leur voix. Mais les Cartéſiens au rebours du reſte du Genre humain, n'entendent pas ce Son éclatant, de même que les Caradupes ſont ſourds au bruit exceſſif des Cataractes du Nil. Saint Paul aſſure auſſi, que les Ouvrages de Dieu font voir comme à l'œil ſa Divinité ; & l'on peut dire que ceux qui ne s'en aperçoivent pas, ſont plus aveugles que ce Bartimée de l'Evangile.

Cependant ſi l'on en croit notre faſtueux Philoſophe, les Athées n'ont commencé d'avoir tort qu'au Siécle auquel il a fait paroître d'autres nouvelles raiſons, qui diſputent aux Démonſtrations Mathématiques. C'eſt pourquoi il prononce magiſtralement, que tout homme aujourd'hui mériteroit de paſſer pour Impie, lequel entreprendroit de ſuivre ou d'enſeigner une autre route que celle qu'il a propoſée pour perſuader l'Exiſtence de Dieu. O *nugas bullatas atque archetypas !*

Ce Saint Philoſophe après avoir rendu à la Religion un ſi notable Service, tombe pourtant dans le blaſphême en dogmatiſant que l'Ame ne remuë pas les corps qu'elle habite ; mais que Dieu en eſt le Moteur unique, & immédiat, lors même qu'il s'agit de l'éxécution des volontez les plus criminelles de l'Etre penſant. *Sententias veſtras prodidiſſe, ſuperaſſe eſt. Putet primâ fronte blaſphemum. Non neceſſe habet convinci, quod ſua ſtatim profeſſione blaſphemum eſt.* * D'ailleurs y eut-il jamais de Paradoxe

* Hieron. *Ep. ad Cteſip.*

doxe plus abſurde que d'affirmer que notre Ame ne connoît tant de diverſes mutations qui arrivent inceſſamment à nos corps, que par une eſpéce de Révélation, ou ſi vous voulez par un avertiſſement ſecret de Dieu, qui *vellat & admoneat* : & enfin que nous avons une connoiſſance plus diſtincte de nos Ames qui ſont inviſibles & ſpirituelles, que de nos corps qui ſont palpables & matériels. Certes ſi Monſieur Deſcartes & ſes Sectateurs ſont douez d'une clairvoyance ſi pénétrante & ſi extraordinaire, il faut de néceſſité que leur eſprit ſoit d'une trempe ſans comparaiſon plus noble que celle de l'eſprit des autres hommes. Ne ſeroient ils point deſcendus des Préadamites, & non de la Race d'Adam, comme le reſte du Genre humain?

Vous réfutez admirablement, Monſeigneur, le ſiége prétendu de l'Ame dans le *Conarium* : & quand on accorderoit à Monſieur Deſcartes cette Viſion chimérique, il ſeroit du moins obligé de la loger, non dans toutes les particules de cette Glandule pineale du cerveau, mais ſeulement dans ſon Point central & indiviſible, autrement l'Ame ſe trouveroit une ſubſtance étenduë.

N'eſt ce pas une chicane de mauvaiſe foi, que d'admettre un milieu entre le fini & l'infini, ſavoir l'indéfini? comme ſi le nombre des grains de Sable d'une Horloge, que nous ne ſaurions définir, ceſſoit pour cela d'être fini.

Vous avez avec une incomparable Erudition, Monſeigneur, montré que Monſieur Deſcartes a, par maniére de dire, écumé les Philoſophes anciens & modernes; mais ce qu'il y a d'étonnant, lui qui traite Ariſtote ſi fort de haut en bas, a cependant pris de lui les deux plus inſoûtenables Opinions de ſa Phyſique, l'une que la Matiére eſt diviſible à l'infini, & l'autre que le Lieu du corps naturel n'eſt pas l'eſpace qu'il occupe, mais la ſuperficie concave du corps dont il eſt environné : de

maniére qu'un Ver engendré dans un Fromage de Hollande, & porté d'Amſterdam à Batavia, fait environ ſix mille lieuës de chemin ſans changer de place.

C'eſt un bonheur pour le Genre humain que la mort de Monſieur Deſcartes ait prévenu la publication d'un Corps entier de Médecine, qu'il méditoit, conformément à ſes Principes. On en jugera par la maniére bizarre dont il s'eſt traité de ſon chef dans une inflammation de Poûmons, qui l'emporta en peu de jours. Il prenoit de l'Eau de Vie brûlée dans les friſſons de ſa Fiévre, quoi que des plus ardentes, ſans vouloir jamais ſouffrir la Saignée. Il eſt vrai que ſur la fin de ſa maladie, & lors qu'il n'étoit plus tems, il ſe fit de lui-même ouvrir la veine par deux fois, & s'ordonna enſuite une infuſion de Tabac dans du Vin blanc, pour ſe provoquer un vomiſſement ; voila les lumiéres admirables & heureuſes de ce Philoſophe dans l'Art de la Médecine, qui lui ont coûté la Vie.

Au reſte, Monſeigneur, la République des Lettres vous eſt fort redevable d'avoir abattu cette Idole Philoſophique, que l'influence de quelque Conſtellation maligne fait adorer dans certaines Ecoles. Ou pour ne point chercher ſi loin la cauſe d'une telle faſcination, les Gens ſenſez eſtiment que la Cabale des Janſéniſtes a adopté la Philoſophie Cartéſienne, dans la ſeule vûë de contrecarrer les Jéſuites qui ne la peuvent ſouffrir : de maniére qu'elle n'a pris racine que par l'éxemple & par le Crédit de Meſſieurs de Port-Royal. Il faut cependant donner cette gloire à feu Monſieur Paſchal, que ſes grands engagemens avec les Diſciples de Janſénius ne l'ont pas empêché de s'en moquer ouvertement, & de la qualifier du nom de Roman de la Nature.

Monſieur l'Abbé Tallemant ne m'a que depuis eu.

peu de jours mis en main votre précieux Préſent, & il m'a falu du tems pour le lire attentivement, & par deux fois. Ayez donc la bonté, Monſeigneur, d'excuſer le retardement de mon remerciement, auſſi bien que les fautes contenuës dans ma Réponſe écrite à la hâte. Je ſuis, Monſeigneur, avec beaucoup de reconnoiſſance & de reſpect, &c.

A Paris, le 31. Juillet, 1689.

XXIV. DISSERTATION,

Touchant le Livre, De Concordia Rationis & Fidei, *Et touchant la conciliation du Catholicisme, & du Protestantisme.*

LETTRE DE M. MENJOT,

A Monsieur Huet.

VOs Oeuvres, Monseigneur, nonobstant leur clarté, ne sont pas du nombre de celles qui se lisent rapidement. Elles sont pleines d'une Erudition si exquise, qu'on ne sauroit se résoudre d'en laisser échaper *unum ïota, aut unum apicem.* Cette raison a retardé le remerciement que je vous rends aujourd'hui de votre admirable Présent. Vous y avez avec votre Stile ordinaire, c'est à dire, éloquent, jusqu'à en être délicieux, confondu l'Erreur des anciens Payens, qui tournoient en raillerie nos Mystéres, nos Miracles, & nos Histoires sacrées; en leur faisant voir que la vraye Religion est en quelque sorte envelopée dans les Fables dont ils ont composé eux-mêmes leur fausse Théologie. De maniére que s'il restoit dans notre Siécle de ces Gentils de vieille datte, il y a grande aparence qu'après la lecture de votre Livre ils embrasseroient le Christianisme.

niſme, bien loin d'en être les Perſécuteurs. Je ne fais même nul doute qu'un pareil Ouvrage n'eut autrefois calmé la fureur de Julien l'Apoſtat contre l'Egliſe, ſi plûtôt il ne l'eut abſolument converti. A quoi auroit aidé la conformité que vous remarquez, Monſeigneur, de la Morale humaine des Philoſophes de l'Antiquité, avec celle que les Ecritures Divines nous ont révélées. J'ai ſouvent admiré dans Homere la Doctrine de la Prédeſtination apellée chez les Scholaſtiques, *voluntas decreti*, Διὸς δ' ἐτελείετο βουλή. On y découvre auſſi la Providence qui diſpoſe ſecrettement & ſouverainement des cauſes ſecondes pour l'éxécution des Arrêts du Ciel éternels & irrévocables, ἐν παῦπι θεῶν ἐν γούναοι κεῖται; laquelle expreſſion du Poëte répond à notre commune façon de parler, *Toutes choſes ſont entre les mains de Dieu*, pour ſignifier qu'il n'y a rien qui ne ſoit ſoûmis à ſa puiſſance & à ſa conduite. Car dans l'Ecriture les genoux, comme les mains, ſont conſidérez comme le ſiége de la force; * *Confortate manus diſſolutas, & genua debilia roborate.* Ce ſeroit, pour le dire en paſſant, une entrepriſe, Monſeigneur, digne d'un Savant & ſincére Prélat comme vous, de montrer que la Religion Catholique & la Proteſtante ne ſont point ſi diamétralement opoſées, que ſe l'imaginent les Zélez de l'un & de l'autre Parti, & qu'une Réünion effective ſeroit très-poſſible, pour peu que les Parties vouluſſent écouter raiſon, & ne pas adhérer *mordicus* à leurs Opinions; mais conſentir charitablement aux adouciſſemens qui s'y peuvent apporter, ſans plus prétendre ſubjuguer leurs Adverſaires, *in manu robuſtâ & in brachio extento.* Mais quoi! cette heureuſe Paix entre les Chrêtiens, qui au fond ſont tous Freres, Θεῶ ἐν γούναοι κεῖται. Continuez moi, s'il vous plaît, l'hon-

* Eſa. 35.

neur de votre précieux ſouvenir, & me croyez avec un profond reſpect, Votre, &c.

Perſonne ne doute que le Savant Caſaubon n'ait été un des plus ardens Zélateurs de la Réformation. Cependant voici comme cet homme ſincére & pieux s'explique dans quelques-unes de ſes Lettres ſur la Réünion des Catholiques Romains, & des Proteſtans : c'eſt la 170. ſur la fin. *Frontoni Ducæo è Societate Jeſu.*

Sereniſſimus Rex Jacobus, in Monitoria dudum ſua, non alienum ſe ab eo ſuiſſe oſtendit, ut quo ſaluti ſuorum paterno affectu conſuleret, quæ in juramenti formula duriuſcule ſonare viderentur, ea aut deleret planè, aut benignâ interpretatione molliora redderet. O bonitatis admirandæ Principem, cujus ſinceram charitatem & συγκατάβασιν, ſi vos quoque imitaremini, fructum veſtræ pietatis longè maximum ſine controverſiâ Eccleſia Dei ferret ! En erit unquam ille dies, cum veſtrorum Præſulum coryphæos, penes quos eſt ſumma rerum, hæc pia cogitatio occupabit ? Enimvero ſatis, ah, plus ſatis ſtudio partium utrinque hactenus eſt datum ; ſatis turbarum in Europâ excitatum. Non hoc nobis Dominus noſter cœlum repetiturus dedit mandatum. Pacem ille nobis reliquit, pacem ſuam. Cur rejicimus ? Cur jurgia jurgiis ſerimus, & de concordia Eccleſiæ ne cogitari quidem patimur ? Quin potius ad Filium Dei omnis boni auctorem totis animi viribus ſeriò converſi, ſupplices illum veneremur, ut quam nobis peccata noſtra ademerunt Eccleſiæ pacem, ipſius ineffabilis miſericordia nobis reſtituat, reſtitutam ſervet, atque in æternum firmam reddat. Γένοιτο, Γένοιτο.

EPISTOLA

EPISTOLA 220.

HUGONI GROTIO.

Quod pacis & concordiæ ſtudia tibi eſſe curæ oſtendis, ne dici quidem poteſt, quantam ea res mihi voluptatem afferat. Vides in patriâ tuâ, quàm facile ſit hodie rixas concitare inter fratres; quàm ſit difficile excitatas ſedare. Puta ubique Bataviam eſſe, tanta omnibus in locis, φιλεϊδων copia, qui pacem in Eccleſiâ fovere inter ἀδιάφορα habent, aut ne id quidem. Parum eſt quod amor concordiæ illorum animis ἐκ ἐνίζάνει. Novi multos quibus nullum hominum genus ita ſuſpectum & exoſum eſt, ut τὸ εἰρηνοποιόν. Quo magis demiratus ſum Regis Jacobi pietatem, qui veritatis ſtudium ita amplectitur, ut à ſtudio non recedat unitatis.

EPISTOLA 221.

EIDEM.

Si in noſtrâ Galliâ ea reformatio eſſet inſtituta, quæ formam veteris Eccleſiæ non adeò immutaſſet, multa hominum millia noſtris partibus fuiſſent acceſſura, quæ nunc à Doctrinâ noſtrarum Eccleſiarum ſunt alieniſſima. Hoc ego cum noſtris Miniſtris in Galliâ ſæpe dicerem, paucos inveni qui ἀτοπίαν ſuam æquis ac moderatis conſiliis non anteferrent. Hic longe aliter animati ſunt, & Rex, & è Clero Anglicano doctiſſimus quiſque. Inveni in hoc regno plures Epiſcopos, doctrinâ & pietate eximios, qui eaſdem tecum dies noctesque volvunt cogitationes.

A Paris, le 1. Décemb. 1690.

R. E-

RE'PONSE
DE MONSEIGNEUR
L'EVESQUE D'AVRANCHES.

J'Avois beſoin, Monſieur, d'une Aprobation comme la vôtre, pour me mettre à couvert de la Critique chagrine, qui à ce que j'aprens, s'eſt déchaînée contre mon Ouvrage. Vous étes Philoſophe, vous ſavez la Religion Chrêtienne, & vous avez un grand uſage de l'Antiquité, vous avez par deſſus cela de l'équité : & vous avez lû mon Livre avec attention : voila tout ce que je puis deſirer dans un Lecteur, & c'eſt ce qui manque à ceux qui m'attaquent. Ce ſont Gens enfarinez d'un peu de Scholaſtique, ne connoiſſant point d'autre Philoſophie que celle du Collége, & ſans aucune connoiſſance des Lettres humaines ; prévenus d'ailleurs, que quitter la route commune, c'eſt s'égarer. Avec ces belles diſpoſitions ils ont jugé de mon Ouvrage ſans le lire, & ſe perſuadant que j'avois mis la Religion Chrêtienne, en balance avec les Fables des Payens, & par conſéquent que je la faiſois paſſer pour fabuleuſe, il ne leur en a pas fallu davantage pour me condamner. Quoi qu'il ſoit toûjours fâcheux d'être condamné, c'eſt néanmoins un grand ſujet de conſolation, de l'être ſans forme, ſans preuve, & ſur un mal entendu ; & par des Juges peu inſtruits. C'en eſt un plus grand encore, de n'être condamné que par des Juges ſubalternes ; & de ſe voir non ſeulement abſous, mais même loué par un Juge ſupérieur, tel que vous, Monſieur, dont

les

les Déciſions ſont des Arrêts & des Jugemens ſans apel. Vous n'étes pas le premier, qui m'avez propoſé de tâcher de raprocher le Proteſtantiſme du Catholiciſme : j'en ai été ſollicité il y a près de dix ans par des Proteſtans étrangers d'une grande capacité, qui m'en faiſoient eſpérer un heureux Succès de leur part, & de celle de leurs Compatriotes. Mais je ne trouvai pas les mêmes diſpoſitions de ce côté-ci ; on ne me faiſoit voir que des précipices dans cette Entrepriſe : ainſi je fus contraint de tout abandonner. Conſervez votre bienveillance à l'homme du monde qui en connoît mieux le prix, & qui eſt le plus véritablement,

MONSIEUR,

Votre, &c.

A Paris, ce 8. Décembre 1690.

XXV.

XXV. DISSERTATION.

Propoſition faite par les Proteſtans, pour la conciliation de leur Religion avec la Religion Catholique.

LETTRE, DE M. DE PUFFENDORF, SENATEUR DE SUEDE, A Mr. SON FRERE.

QUibus verbis gratias tibi agam pro tranſmiſſo Huetij opere de Demonſtratione Evangelica, *reperire non poßum, fratrum optime. Etſi enim quivis illuſtrium ingeniorum fetus, queis ad ſolidam ſapientiam proficitur, me delectent; fateor tamen inſolito me modo ejus operis lectione captum, ut quantovis pretio caruiſſe eadem nolim. Ac magnopere ſaculo gratulandum cenſeo de tali viro, cui infinitam eruditionis ac judicij vim ad hanc potiſſimum materiam applicare placuit, quam à profanorum hominum aſſultibus vindicari generis humani quam maxime intereſt. In ipſo porro opere quàm auguſta omnia, quàm ornata, & ad gravitatem compoſita; qualia ſcilicet maximi Regum filio offerri decebat. Nihil hic occurrit, quod pulverulentam illam, aut ad lucra ſacerdotum attemperatam Theologiam redoleat. Mire quoque arridet maſ-*

cula

cula illa libertas, procul à superstitione ac servili obsequio remota, citra quam non video quæ ratione divini Codicis integritas adversus prave ingeniosorum hominum vellicationes vindicari queat, nisi quis eorundem ludibrio sese velit exponere, negando illa, quæ in clarâ luce sunt exposita. In istius vero laudis societatem nemo hactenus venit, quod materiam hanc ad genuinæ demonstrationis formam aptavit, per quam solam excluſis vacillantibus disceptationibus res ad liquidam & immotam veritatem deducitur: simul operis structura tam solida compage conseritur, ut si quis hoc modo expositis contradicere pergat, sensum communem ejurasse videri debeat. Denique ut quod sentio paucis exprimam; non video neque ex antiquorum Patrum monumentis, neque ex recentiorum scriptis in hoc genere aliquid, cui Huetij opus æquiparari aut anteponi non mereatur. Enimvero uti hanc laudem omnes bene ac solide docti libenter tribuunt, ita ut isthoc peculiari affectu complectar, alia me causa subigit, de qua nescio an multis in mentem venerit; super qua non possum, quin paulò prolixius tibi quod sentio, fratrum optimè, exponam. Haud puto ullum pium esse, quin optet quicquid est Christianorum in unitate spiritus Deum colere; & quin idem ingemiscat tam horridis dissidiis Ecclesiam Christi lacerari, tantisque odiis ob discrepantes circa sacra opiniones flagrare, qui omnes Jesum Salvatorem agnoscunt. Eas dissentiones non ab indole veritatis divinæ, sed à pravitate ingenii humani provenire in aprico est; quas tamen haud parum ali lubricâ illâ ac dissolutâ ratione, qua disciplina Theologica vulgo adornari solet, dudum mihi persuasi. Cui malo remedium haud spernendum adferri posse credidi, si Theologia Christiana in formam justæ artis digeratur, ex genuinis demonstrationibus contexta, quibus necessariæ definitiones, axiomata, ac si opus sit postulata præmittantur. Hoc enim modo ubi capita Religionis Christianæ, ad salutem necessaria, sufficientia, & velut adæquata fuerint deducta, si quid controversiarum indè super-

ſuperfuerit, haud valere judicabitur ad abrumpendam communionem inter eos, qui circa priora conveniunt. Quin tuto credere licuerit, tales quæſtiones ex eo genere eſſe, quarum liquida cognitione caruiſſe fraudi non ſit, vel eaſdem ex inani Philoſophia, aut avaritia Sacerdotum, aut pertinacia hominum, errores ſuos retractare abnuentium, ſuccreviſſe. Ad ejuſmodi porro demonſtrationes redigi poſſe genuina capita doctrinæ Chriſtianæ opus Huetianum quam maxime confirmat; quo præliminaris velut Theologiæ pars Atheis & Judæis oppoſita feliciſſime abſolvitur. Si enim Huetius perpetuo demonſtrationum contextu potuit deducere hanc communem propoſitionem, Religionem Chriſtianam eſſe veram; cur non pari modo deduci queant propoſitiones ejuſdem Religionis, quæ ad hoc requiruntur & ſufficiunt, ut quis inter orthodoxos Chriſtianos cenſendus ſit, quem ſua fides ad æternam provehere ſalutem queat? Aut cur non idonea ad hunc finem axiomata, vel ex communibus notionibus, vel ex perpetuo ſacræ Scripturæ velut tenore inveſtigare liceat? Quin porro ejuſmodi opus inſignem fructum Chriſtianis populis per cultiorem imprimis Europæ partem adferre queat, vix dubitare fas eſt. Equidem ut abolitis omnes diſſidiis in concordiam redeant optare magis quàm ſperare licet. Id tamen nemo negaverit, quin veritate ad hunc modum adornatâ, ac in medio expoſitâ, qui recte ſentiunt haud parum ſint confirmandi. Cæteros autem eo uſque urgere deinceps in proclivi fuerit, ut ſi manus dare abnuant, vel mentis morbo laborare, vel vitioſos affectus impudenter fovere videantur. Enimvero reperire, qui ejuſmodi operi concinnando idoneus ſit, magnæ molis duco. Nam præter exactiſſimam divinarum litterarum notitiam, neceſſum fuerit iſtum origines controverſiarum inter Chriſtianos, & quas ob cauſas adoleverint, examuſſim callere. Requiritur quoque in eodem ſumma animi moderatio & æquitas, cui veritatis ante alios omnes reſpectus habeatur, & qui animum præconceptis opinionibus plane exuere queat. Denique ut idem magni alicujus

cujus & cordati Principis patrocinio ſulciatur, quo tutus importunorum hominum aſſultus contemnere queat, queis inolitus diu error ægre exuitur. Uno verbo, ut talis ſit, qualem ex opere ſuo Huetium ex animo mihi concipio. Atque utinam vir iſte altero hocce merito orbem Chriſtianum ſibi devincire in animum velit inducere, & eadem ratione, qua autoritatem divinorum Librorum, & veritatem Religionis Chriſtianæ, in univerſum aſſeruit, viam deſignare, qua neceſſarius ad ſalutem doctrinas à quæſtionibus mediis, humaniſque aſſumentis liquido expedire queamus. Sane qui virum incitaret ut pulcherrimum adhuc opus ſæculo repræſentare velit, in partem non ſpernendam ejus meriti venturus eſſet. Nam quomodo ipſe tantis locorum intervallis diviſus ſuper tanti momenti negotio virum, cui plane ignotus ſum, compellare queam, non diſpicio. Quod ſi tibi, fratrum optime, qui diu in Gallia egiſti, amicus ibi ſupereſſet, quem ut iſthæc cogitata mea ad Cl. Huetium deferat exorare poſſis, rem ſane mihi longe gratiſſimam, & publico forte non inutilem feceris. Quantivis enim mihi fuerit, intellexiſſe quid iſti ſuper hoc inſtituto videatur, quam viam eidem ad ornando ineundam cenſeat, & quem ſibi fructum inde polliceatur. Sane probato ſemel inſtituto, haud dubito quin ipſe Huetius, ſi ætas, viresque ſuppetant, eidem manum ſit admoturus, aut alium ad ſuſcipiendum id opus excitaturus, prout eminentium nunc ingeniorum ferax eſt Gallia. Sed nec ullus eſt Principum, abs cujus favore ejuſmodi inſtituto plus accedere ponderis queat, præter Ludovicum XIV. nec quem magis deceat eidem patrocinium accommodare, quàm qui Chriſtianiſſimi elogium ſibi vindicat. Bene vale. Scribebam Holmiæ, D. 17. Febr. Anno 1681.

T. T.

Samuel Puffendorf.

LETTRE

LETTRE
DE MONSIEUR LE MARQUIS DE FEUQUIERES, AMBASSADEUR EN SUEDE, A MONSIEUR HUET.

MONSIEUR,

Ce que j'ai écrit de vous à Monſieur de Condom eſt ſi fort au deſſous de la vérité, & de mes ſentimens, que quelque Eloquence que j'empruntaſſe pour vous remercier de votre Remercîement, je demeurerois toûjours en reſte. C'eſt pourquoi paſſant par deſſus les Complimens, je débuterai, Monſieur, par vous avouër, que par vanité, ou par Politique, (car il y entre un peu de celle-ci, à eſſayer de me faire valoir en Suéde,) je me ſuis glorifié de votre amitié à des Gens de ſavoir & de mérite, qui étoient fort touchez de votre *Démonſtration Evangélique*. Et il en eſt arrivé que ces Gens-là voulant vous convier à traiter de la même maniére les Controverſes qui ſont entre les Chrêtiens, m'ont mis en main pour cela la Lettre que vous avez vûë. Ils diſoient que votre méthode & votre netteté ayant prévenu les eſprits ſur des véritez qu'ils ſentent, c'étoit un acheminement à leur en faire ſentir d'autres, & que trop délibérer ſeroit enfouïr autant de tems votre Talent.

A cette heure, Monſieur, qu'ils ont vû la Let-

tre

tre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, ils disent que véritablement le travail est grand ; mais qu'aussi il n'y en a aucune partie qui excéde vos forces ; & qu'avec l'aide de Dieu vous moissonnerez à mesure que vous travaillerez, parce que tous les Hérétiques ne tenant pas à tous les Points, il suffira à plusieurs d'être bien convaincus sur quelqu'un. A quoi ils ajoûtent que le Procès ne se terminera pas par un Arrêt prononcé sur tous les Chefs, ni par une compensation amiable entre les Parties, ne s'étant jamais vû d'aquiescement semblable, & les Constitutions des nouveaux Sectaires y étant trop contraires. En effet quelle aparence de convertir tout d'un coup tous nos Huguenots ; quand chacun d'eux pour ignorant qu'il soit, se fait un Article de Foi, de préférer la persuasion intérieure au commun accord & consentement de l'Eglise, dans le discernement du Canonique de la Bible, d'avec l'Apocriphe ?

Ces Messieurs font encore une réfléxion qui vous doit, ce me semble, bien encourager. C'est que les François qui sont de tout tems en singuliére possession de rendre à Cesar ce qui est à Cesar, & à Dieu ce qui est à Dieu, laissant à l'Eglise ce qui touche la Foi, & s'opoſant quand il le faut aux entrepriſes de la Cour Romaine, ont un Roi dont la vertu est capable d'obtenir toutes déférences raisonnables de ceux sur qui son Pouvoir souverain ne s'étend pas. Ce qui fait qu'il n'y a point de Nation moins suſpecte aux Princes, en fait de Religion, & que la conjoncture est très-favorable durant le Régne de Sa Majesté.

C'est, Monsieur, ce qu'ils m'ont fourni à vous dire ; je m'en aquitte, vous en jugerez. Au reste, ce qui vous doit rendre leurs Sentimens plus considérables, ils parlent de cœur & sans intérêt, au contraire ils seroient perdus si on les nommoit en tout ceci. A quoi vous prendrez garde, s'il vous plaît.

Pour

Pour ce qui eſt de moi, Monſieur, je ne croirois pas avoir répondu à votre Lettre, ſi je vous celois qu'à mon ſens les difficultez que vous enviſagez, ſoit du côté du Sujet, ſoit du côté des Parties intéreſſées, ne ſont que vous montrer le chemin, ſans vous devoir arrêter. Si vous marchez, par éxemple, dans les bornes de l'Expoſition de Monſieur de Condom, que l'Egliſe a aprouvée, on ne pourra pas vous accuſer de relâchement, & les Parties n'auront pas droit d'en tirer avantage, ſans rien démordre de leurs autres Sentimens que vous n'aurez pas touchez. J'allégue, Monſieur, cette Expoſition, parce qu'elle abrége le chemin, & que malgré les opoſitions elle commence à faire un fondement qu'il eſt bon de fortifier.

Sur ce propos, il me vient une penſée que je ne ſaurois ſuprimer, vaille que vaille; c'eſt, Monſieur, qu'il y a d'excellens Livres modernes, deſquels la force s'engourdit, faute d'être réveillée. Les Miniſtres ſe ſont vantez d'y avoir bien répondu. Ils ont dit que ce ne ſont que des Opinions particuliéres deſavouées par la pluralité, ou par la pratique, & il ne leur en a pas fallu davantage pour en impoſer là deſſus à leurs miſerables Dupes tout ce qu'ils ont voulu. Or il me ſemble que ſi pluſieurs grands Perſonnages, unis de Sentimens, le déclaroient expreſſément, *in capite libri*, les Miniſtres n'en pourroient plus tant faire accroire, & en travaillant ſur le même deſſein ils édifieroient bien plus ſolidement, que quand leurs Ouvrages paroiſſent détachez. Mais de peur de m'engager trop avant, j'aime mieux finir. Je vous ſuplie, Monſieur, de ne conſidérer en tout ce que je dis de moi-même, que ce qui peut ſervir à confirmer la vérité avec laquelle je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Stockholme, le 16. Juillet, 1681.

PETRI

PETRI DANIELIS HUETII, EPISC. ABRINC. QUÆSITA ET RESPONSA PER EPISTOLAS.

THOMÆ BELKIO.

Londinum.

EXcerpta Origeniana, quæ è Codicibus Holmiensi & Venero ab humaniſſimo & doctiſſimo Pearſonio in uſus noſtros collecta ſunt, reddidit mihi ante aliquot menſes Henricus Juſtellus noſter. Poſtulabat officii mei ratio, ut hoc obſtrictus beneficio, quas referre non poſſem gratias, quamprimum certè agerem; & quod facultati noſtræ deeſt, promptæ & prolixæ volúntatis ſignificatione repræſentarem. Ac feciſſem profectò, ſi non inquies hoc & tumultuoſum aulicæ vitæ genus moram deſiderio noſtro injeciſſet. Dicam enim vere, tot rerum nos diſtringunt curæ,

cæ premunt anguſtiæ temporis, ut dum diem ex die trahimus, incautos interea nos menſes & anni opprimant. Peto igitur abs te, Clariſſime vir, ne procraſtinationem meam in ſiniſtram partem accipias; nec quod me invito factum eſt, negligentia aut ingrato animo à me peccatum interpretere. Hoc ubi impetravero, tum hoc ipſum Clariſſimo Pearſonio perſuadeas velim: plurimi ſiquidem mea intereſſe puto eum de me optime ſentire, qui optime de me meritus ſit; neque me ulla in ejus animo ſequioris exiſtimationis labe aſpergi, cujus præclara ſit apud me & apud omnes exiſtimatio. Cùm autem eam gratiam ſilentio premi minime deceat, cujus fructus pertineat ad omnes, gratiæ ipſius auctorem publice mihi agnoſcendum eſſe intelligo, quod in ſecunda Origenianorum operum parte facturum me polliceor, ut unde manavit beneficium, laus illuc omnis referatur. De Vettii Valentis, vetuſti Aſtrologi, manu exarato Codice, qui Seldeni fuit, ſcripſeram ad Pearſonium. Plurimi ſane fecerim vel eum confligi cum Codice meo, quem olim exſcripſi in Germania: vel ſi id minus commode fieri poteſt, totum certe deſcribi: quod etſi majoris eſt operæ, minore tamen periculo fiet, ne tranſmiſſi aut huc aut iſtuc Codices, hoc præſertim graſſante bello, jacturam aut detrimentum patiantur. Rogatus nuper ab amico, quid de Fabularum Mileſiarum, quas noſtri Romanenſes vocant, origine ſentirem, libellum de ea re Gallico idiomate conſcripſi, qui Anglice apud vos redditus, & Londini apud R. Batterſbyum editus eſt. Præfationem adjunxit interpres, celato ſuo nomine, in eaque me haud diſſimulanter carpit, quod Melkinum & Theleſinum dixerim Anglos, qui Britanni fuerunt. Sciret ille linguam noſtram vocabulum non habere, quo Britannos appellet: nam quo dicimus *Bretons*, ii ſunt Armorici. Itaque aut Angli fuerunt dicendi

Melkinus

Melkinus & Theleſinus, κ) ϖόλψιν, ut in Britannicis Inſulis nati ſignificarentur; aut omnino cum Armoricis confundendi. Tralatitiæ præterea ſunt & frequentiſſimæ apud Scriptores omnis generis, ϖολήψις, hujuſmodis Judæi à Nabuchodonoſoro in Babyloniam deportati eſſe vulgo dicuntur, qui poſt ſolutam demum Captivitatem Judæi dicti ſunt. Cæſarem Franciam domuiſſe, in Angliam trajeciſſe, Alemaniam adiiſſe vulgari ſermone ita dicimus, vix ut aliter dicere poſſimus: cùm nulla tamen extaret, Cæſaris ætate, aut Alemaniæ, aut Angliæ, aut Franciæ nominum mentio. Sexcenta ejuſmodi ſunt in promptu. Quorſum vero iſthæc? nempe ut homini primum meo nomine gratias agas ob collatam ſuam in ea lucubratione induſtriam; deinde ut amice ſubmoneas cauſſam non fuiſſe, quamobrem publice eum perſtringeret; cujus ſcriptionem interpretatione ſua dignam fuiſſet arbitratus; poſtremo ut viri nomen, qui genus, unde domo, mihi notum facias. Tu velim præterea Pearſonio & Oldenburgio ſalutem plurimam dicas meis verbis, atque cum illo etiam has Litteras communices, ex quibus intelligat uterque veſtrum ſummam eſſe meam advetſum vos obſervantiam... Vale, Vir clariſſime. Verſaliis. III. Eid. Dec. MDCLXXII.

DAVIDI BLONDELLO.

Amſtelodamum.

EN ad te tandem mitto vexatiſſimum Origenis locum de Euchariſtia. Diu protracta quidem res eſt, non mea certe, ſed Chardii Mercatoris Amſtelodamenſis negligentia, qui per octodecim

menſes ſarcinulas meas ad litus Hollandicum hærere paſſus eſt. Ventos ille adverſos & bellum Anglicum cauſatur; nec iis tamen abſtertitæ ſunt onerariæ naves aliquot, quominus ad Neuſtriacam hanc oram appellerent. Statim atque compos factus ſum codicis mei ἀπογράφου, deſcripſi pericopen illam πολυθρύλλητον, & in hunc faſciculum conjeci, quem à Chardio recipies. Nonnihil inter deſcribendum excidiſſe contendit Bochartus. In tam longo certe opere fas eſt ſomnum obrepere, ſed tamen Lutetiam brevi ire cogito, atque ex Bibliotheca regia hiatum, ſi quis ſit, explere. Poſtquam locum hunc attente circumſpexeris, ſpero futurum ut pro tua ſagacitate ac perſpicacia facile agnoſcas fruſtra cauſæ ſuæ tantum præſidii in eo gregales veſtros, atque Albertinum præcipue poſuiſſe. Nam ne olfactâ quidem legitimâ ſententiâ, alia omnia commentus eſt. Tu magno illi Didymo oculorum orbitate par, ingenii acumine & eruditionis præſtantia neutiquam inferior, rem æſtimabis. Corpus Chriſti in Euchariſtia conſecratum Origenes typicum & ſymbolicum appellat; quod ita interpretantur veſtri ſodales, corpus quod figuram tantum gerit corporis Chriſti, ejuſque ſymbolum eſt, corpus vero ipſum Chriſti revera non eſt. Ego contra pertendo corpus ſymbolicum appellari, quod cum Chriſti corpus reipſa ſit, aliarum rerum ſymbolum ſit, puta ſui ipſius extra ſacramentum, quale fuit in Cruce, adeo ut corpus ſymbolicum, non ſit *corpus figuratum*, ſed, ſi ita loqui licet, *corpus figurativum*. Rem confirmo auctoritate ipſius Origenis, quem conſtat nuſquam alio ſenſu vocem hanc uſurpaſſe. Is Tomo XVI. in Matthæum, ſummum ſacerdotem Judæorum ſymbolicum ſacerdotem appellat, non quod ſacerdos revera non eſſet, ſed quod veri ſacerdotis Chriſti ſymbolum eſſet. Tomo XXXII. in Joannem, ſymbolice noctem fuiſſe ait, cum

Judas

Judas ad Jesum prodendum exiit. Nox autem revera fuit, teste Joanne; at nox illa symbolum fuit noctis peccati, qua obsita erat Judæ anima. Similia pleraque afferre possem ex Origene, & ex aliis quoque Ecclesiasticis Scriptoribus. * Eusebius Aaronem appellat sacerdotem σκιώδη καὶ εἰκονικὸν, figuram nempe veri sacerdotis Christi; aliosque docet Sacerdotes σύμβολα καὶ τύπους ἀπειληφέναι, atque item sacrificia & cæremonias Judaicæ Legis. Præclare hoc argumentum explicat Augustinus in libro 8. De Genesi ad literam, cap. 4. ac velut perversas præsentiens symbolorum interpretationes, quæ ea non aliter existere fingerent, quam in iis rebus quorum symbola essent, sic disserit: *Sara & Agar, quamvis duo Testamenta significarent, erant tamen etiam mulieres duæ; & cum Christus per ligni passionem fluento spirituali nos irriget, erat tamen & Petra, quæ aquam sitienti populo percussa manavit, de qua diceretur, Petra autem erat Christus. Aliud quam erant illa omnia significaverunt; sed tamen etiam ipsa corporaliter fuerunt. Et quando à narrante commemorata sunt, non erat illa figurata locutio, sed earum rerum expressa narratio, quarum erat figurata præcessio.* Sed quid attinet tibi pluribus obstrepere, qui cum unus omnium sis harum rerum callentissimus, & idem quoque magnum præ te feras studium veritatis, non patietur candor tuus perspectam eam repudiare. Ecquandonam vero depexum nobis & pumicatum dabis Chiffletium? Id à te nos Galli, & quidquid bonorum Gallorum est, avide expectamus. Vale. Cadomi. III. Cal. Sept. MDCLIV.

* Euseb. *Demonst. Evang. libr. 4.*

SAMUELI BOCHARTO.

Cadomum.

GEographiam tuam ſacram, reconditæ eruditionis opus, cum legerem his nuperrimis diebus, adnotavi quædam, quæ ſi tibi proponerem, minime aſpernaturum te cenſui; cum probe ſcias ab animo hæc benevolo, tuique ſtudioſo proficiſci. Itaque

Vel me monere hoc, vel percontari puta:
Rectum eſt, ego ut aſſentiar; non eſt, te ut deterream.

In ſeptimo capite libri primi partis ſecundæ, quæris originem nominis Atabyrii, qui mons eſt altiſſimus Rhodi Inſulæ, & alter quoque cognominis in Sicila. At recte quidem & vere putas hoc ipſum eſſe nomen montis Thabor, in quo Chriſtus Jeſus transfiguratus eſt. Neutiquam vero conſtare ais unde vox illa prodierit, eamque ad Syriacam בור vel בור, refers quæ locum incultum, feris paſcendis deſtinatum ſignificat. At miror fugiſſe te Atabyrium purum putum eſſe Hebraicum טבור, quod & umbilicum, & locum prominentem ſignificat. Nono certe capite Judicum monſ eſt. Porro, ex *Tabbur*, factum eſt *Tabyrium*, & *Atabyrium*; ut ex *Pen*, *Alpes Penninæ*, & *Apenninus*; & apud Jeremiam *Thabor* reddiderunt Interpretes LXX. ἰταβύριον, quod Arabs ſecutus eſt.

Capite libri ejuſdem 27. p. 576. Scyllæ nomen derivas à Punico סקול, quod eſt *exitium*. Quæ

vero

vero invidia est, id arcessere à מקל, quod est *lapidibus obruere?* ut מקל, & מקול, sit *lapis*, *saxum*, *rupes*: Scyllam autem rupem esse notum est. Inde quoque prodiit *Scolis*, quæ est Olenia petra Homeri, non longe à Dyme.

Miror vero te lebetum Dodonæorum originem non indicasse, quæ in promptu est. Nam quid certius quam à דודים, & דודין, quod *Lebetes* sonat, dictam à Phœnicibus *Dodonam*, locum lebetibus insignem, quos ex arboribus incolæ suspendere solebant; vel æris fusura nobilem, quod strictim tangit Servius. *

Antequam te dimittam, quærere juvat ex te, putesne herbam Equisetum, quæ Græce ἱππουρις appellatur, & *Anabasis*, uti perhibent Notha Dioscoridis, postremum hoc nomen consecutam esse ex eo quod facile & cito ascendat, & ascendendo se aliis stirpibus applicet. Non credo ego, sed nomen istud esse mere Hebraicum. *Anabasis* enim ipsissimum est זנב הסוס, hoc est, *Cauda equina*. Quod & alii adnotarunt.

Sed hæc hactenus. Vale, Vir eximie, & me ama. Prid. Cal. Jun. MDCLXIV.

SAMUELI BOCHARTO.

Cadomum.

MErito amo candorem tuum, vir nunquam satis laudande, qui cum omnes alios docere possis, à quovis alio semper discere paratus sis. Fruar itaque, quando ita jubes, liberali hac tua ac prolixa voluntate. Sub initio operis tui Phaleg videri

* Serv. *in Virg. & Æneid.* 3. v. 466.

videri tibi ais Armeniæ nomen conflatum ex הר-מני, hoc est *Mons Meni*, auctore Chaldæo Jeremiæ Interprete, qui ad versum 27. capitis 51. מני, reddit הר-מני. Montem autem Meni vis esse montana Minyadis. Quid vero sit Meni, à quo Minyas dicta est, non indicas, & sane operæ pretium est id quærere. Judæos reprehendit * Isaias quod ponant mensam לגד, *Gad*, & impleant libamina למני, *Meni*. Hic est vero idem ille Mem Jeremiæ. Atqui Gad & Meni, dico esse Fortunam & Dæmonem, sive Genium, hoc est Lunam & Solem. Petita hæc sunt ex penetralibus Ægyptiorum, ut intelliges ex † Macrobio. Dæmon autem, sive Genius, Græcis μὴν dicitur; vocabulo manifeste ex Meni detorto. Ex Μήν, dicti sunt μῆνες, Æolice μῶνες, unde Latinum *Manes*, hoc est Genii. Est apud § Strabonem, Cabiris, urbe Armeniæ, Templum esse μηνὸς φαρνάκου, *Menis Pharnacis*. Idem autem hoc Templum Meni sacrum, Lunæ quoque sactum erat, & Fortunæ. Nam ex veterum Astrologorum doctrina sortes Fortunæ & Genii, seu Dæmonis, in potestate erant Lunæ & Solis. Adde constare ex ¶ Jamblicho Menem illum, cui Gallum Pythagoras existimabat esse sacrum, ipsum esse solem. Nunc si hæc recolligas, Solem cognosces esse Dæmonem, & Genium, & Meni, & μῆνα, proindeque *Montem Meni*, הר-מני, & *Armeniam*, nihil aliud sonare quam *Montem Solis*. Quippe cultui Solis impense deditæ erant gentes illæ. Indidem repetendam censeo originem vocabuli *Tauromenium*, quod nomen est claræ urbis in litore Siciliæ. Priorem nominis partem arcessis à טור, quod *Montem* sonat; reliquam nominis partem auctore Diodoro factam putas,

* Isa. 65. 11. † Macrob. *Sat. lib.* 1. *cap.* 19.
§ Strab. *lib.* 12. ¶ Jamblic. *Vit. Pythag. lib.* 1.

τὰς, διὰ τὸ μείναι τὰς ἐπὶ τὸν πῦρον ἀφροδέντας. Vaniſſima hæc eſt originatio, quam à te viro tantæ eruditionis acceptam nollem. *Tauromenium* eſt מור-מני. *Mons Meni*, ſive *Menis*; hoc eſt, *Mons Solis*. Sacra videntur loca hæc fuiſſe Soli. Circa ea paſcebantur armenta & boves Soli ſacræ; quas cum rapuiſſent Ulyſſis ſocii, ut eſt in Odyſſea; Solis ultionem experti ſunt. Præterea prope Tauromenium aram habuit Apollo Archagetas, dux & auctor coloniæ illuc deductæ. Vale. Lutet. Pariſ. XVII. Cal. Sept. MDCLXIV.

SAMUELI BOCHARTO.

QUæ nuper tecum de Nardo piſtica diſſerui, cum Cadomi una eſſemus, quando me referre jubes in literas, obſequar voluntati tuæ. Minime mihi probatur Salmaſii ſententia de Nardo piſtica, quam habuit ex Caſaubono, hic ex Theophilacto; nempe πιστικῆς, idem eſſe atque ἀδόλου, *fidelis*, quaſi derivetur à πίστις. Fallitur certe Caſaubonus, cum Euſebii prætendit auctoritatem; nam πιστικῆς Euſebius arceſſit à πίνω. Libentius aſſentior Eraſmo, quem ſequitur Grotius, cum vocem πιστικῆς, ex Latina *ſpicatus* detortam putat. Latina pleraque vocabula uſurparunt Novi Teſtamenti Scriptores, à Romanis in Orientem tradu-cta, atque ea ſæpe adulterarunt, cum ægre ea pronuntiarent & deſcriberent. Proclive ergo fuit ex ακηφότης fingere πιστικῆς, Syris præſertim, aliiſque Orientis populis, qui vocales notare fere negligunt. *Nardus* autem *ſpicata*; eſt Nardus Indica; quam cæteris anteponit Plinius, quæque *Spica Indica* appellata eſt, & *Spica Nardi*, atque etiam ſimpliciter *Spica*, & στάχυς. Eadem quidem voca-

bula Nardo Syriacæ & Ciliciæ tributa ſunt, quæ & σαχυόφιξ, & ναρδόσαχυς, & σπίχυς, dicta eſt. Imo & Nardus Celtica, *Lavendula* officinis nuncupata, & *Spica*, unde *Oleum Spicæ*, quod *Oleum aſpidis* vulgus appellat. Verum cum omnium Nardi generum nobiliſſimum eſſet Indicum, *Nardum id* vel *Spicam*, vel *Spicam Nardi*, vel *Nardum ſpicatam* dicebant, Nardum Indicam intelligebant κατ' ἐξοχήν. Cum ergo Marcus & Joannes Nardum præſtantiſſimam, Indicam nempe, ſignificare vellent, ſcripſiſſe videntur νάρδου πιστικῆς, quod Interpretes & Librarii depravarunt in πιστῆς, vel communi Orientis uſu vox πιστικὴ degeneraverat in πιστικὴς, & πιστὴς ſcripſerunt Marcus & Joannes, quod facilius accipient, qui Græce ſcripſiſſe putánt auctores Novi Teſtamenti. Nam cur Interpres Latinus Marci ἀδόλου reddidiſſet *ſpicati*, niſi idem eſſe, & aliud ab altero expreſſum cenſuiſſet? Habes meam de Nardo piſtica ſententiam, quam tibi probari cupio, acerrimo rerum illarum æſtimatori. Vale. Rothomagi. V. Cal. Sept. MDCLIV.

SAMUELI BOCHARTO.

NOn dia eſt, cum Lutetia in hanc urbem reverſus ſum, ut Origeni meo darem operam, cui abſentia mea longam moram, nec leve damnum intulit. Noſti Typographorum mores. Deus bone! quam perverſum hominum genus! Nunc illos aſſiduitate mea ulciſcor, ac pene ἀπάγξασθαι ποιῶ. Poſtquam redii ad literas noſtras, valde & diu quæſivi originem nominis Alpium, quam peti jubent veteres ex lingua Celtica. Egregie ſane; & erudite diſputatum eſt à * Buchanano, ac potius demon-

* Buchan. *Hiſt. Scotiæ lib.* 1.

demonſtratum, Alpes dictas eſſe ab altitudine, quemadmodum & Albionem à celſis montibus, urbeſque omnes quibus Albæ nomen impoſitum eſt, quæ multæ ſunt in Italiâ, Gallia, Hiſpania, in collibus eſſe ſitas: Fluvios, Albim, Albulam, Albanum, è montibus oriri; Albicos, Albanos, gentes eſſe montanas His addi poteſt Alpium nomine affectos olim fuiſſe videri celſiſſimos quoſque montes. Arvernos certe montes Alpes Arvernas appellat Fortunatus, Pyrenæos montes Alpium nomine donat * Procopius. Hæmum item & Rhodopen montes, quibus fauces illæ anguſtæ Succorum continentur, Daciam inter & Thraciam, † Philoſtorgius Alpes Sucias appellat, Nicephorus § Alpes Suſacias. Notandum præterea eſt Nonnum ¶ cum Gigantem quendam ὑψινεφῆ, ſidera vertice ferientem deſcriberet in Dionyſiacis, nomen ei Alpum impoſuiſſe plane φιλωνύμως. Nec aliam vocabuli *Olympus* radicem quæras, quo nomine plures etiam affectos montes reperias quam nomine Alpium, adeo ut quatuor Idæ vertices Olympi fint dicti. Hinc colligo nomen utrumque, & Olympi, & Alpium, appellativum potius fuiſſe, quam proprium. Tu velim ad me ſcribas ſententiam tuam, quæ mihi erit pro oraculo Delphico. Quoniam Typographicum noſtrum negotium abit in diem, cogito redire ad vos quamprimum, tecumque literulas noſtras tractare. Vale. Rothom. Prid. Cal. Nov. MDCLXIV.

* Procop. *De bell. Goth. lib.* 1. *cap.* 12.
† Philoſt. *Hiſt. Eccl. lib.* 3. *cap.* 24.
§ Niceph. *Hiſt. Eccl. lib.* 9. *cap.* 32.
¶ Non. Dion. *libr.* 25.

JOANNI FREDERICO, BREITHAUPTIO, CONSILIAR. SAXON. GOTHAM.

QUo tempore literas ad me attulit honeſtus & eruditus juvenis, moleſtiſſimis negotiis eram implicitus, ex quibus ne nunc quidem totus emerſi. Sed tamen cum eum accepiſſem reditum ad vos parare, nolui committere, ut juſtiſſimum reſpondendi deſererem officium, & humanitatem qua provocatus ſum abs te, illiberali ſilentio proſequerer. Præſertim cum ex epiſtola tua, & dubitatione illic propoſita, eruditionem tuam, & inſignem literarum Hebraicarum peritiam agnoverim: cui ſi faverem, fructumque ex ea capere renuero, me mei obliviſci, priſtinumque animum exuere neceſſe ſit. Jam ad rem quod pertinet, hæc carpis verba Demonſtrationis meæ Evangelicæ: * *Quamvis nulla nunc feſtivitatis, ex facto Judith inſtitutæ, occurrat in Hebræorum libris memoria, tempore potuit abrogari, ut ſæpe fit.*: doceſque mentionem fieri Judithæ, Holophernis, atque etiam Achioris, in libro Precum Judaïcarum Amſtelodami edito. Attendi vero velim abs te, me diſputare hoc loco adverſus Grotium, qui fidem detrahit libro Judith, negatque ullam feſtivitatis hujus exſtare memoriam apud Judæos, ſed feſti tantum Encæniorum, ſive Luminum. Ego vero id volui reſponſione mea, atque id ipſa ſonant verba, etiamſi nulla nunc occurreret

* Dem. Evang. Prop. 4. De libr. Judith, §. 6.

curreret in libris Judæorum festivitatis hujus memoria, potuisse eam tempore abrogari; ac proinde petitum inde argumentum Grotii esse nullum. Aliud est autem, fateri nullam occurrere in libris Judæorum festivitatis hujus memoriam; aliud, respondere; etiam si res ita se habeat, ut contendit Grotius, nihilo meliorem ipsius caussam fore. Neque tamen existimes, reprehendendum in eo putare me Grotium, quod negaverit festi hujus Judithæi notitiam haberi inter Judæos: nam fidem secutus est Græci Interpretis, qui postremum hoc comma ultimi capitis non agnoscit: & verba illa quæ affers ex libro Precum Judaïcarum, minime repugnant verbis Grotii; iis enim commemorantur Juditha, Holofernes, & Achior; at nulla illic festivatis ex Judithæ facto institutæ mentio. Intenderam præterea digitum ad fontes, unde opinionem hanc hausit Grotius, Carmen nempe Judæi Poëtæ, quam laudat R. David Ganz, ex quo intelligas non aliud festum significari à Latino interprete libri Judithæ, quam festum Encæniorum. Inde enim clarissime colligitur, quod colligit Grotius, neque Davidem Ganzium, neque Judæum illum Poëtam, noviſſe festivitatem illam Judithæam; quam novissent sane, si ulla in gente sua extitisset. Notandum quoque Lemma, Carmini huic Judaico quod laudas, præfixum, יוצר לשבת וחנוכה. Nam festum à Juda Machabæo institutum, quod vulgo dicebatur הנרות הלקת, una erat ex quatuor חנוכות Judaicis; & חנוכה aliquando dicebatur κατ' ἐξοχὴν, non item Judithæum festum in quo nulla fuit, vel Templi, vel Aræ dedicatio: fuit autem in aliis festis, quæ חנוכות dictæ sunt. Est penes me liber antiquus Judaïcarum precum, calamo eleganter in membranis descriptus, in quo neque carmen illud extat, neque carminis Lemma. Nec movebit te, opinor, Jedidæi Alexandrini

xandrini auctoritas, futilis, & inepti, & ψευδεπιγράφου ſcriptoris, qui libri Judithæi feſti inſtitutionem tribuit Joſuæ Pontifici maximo Judæorum. Nam ſubditititium eſſe Jedidæi hujus libellum De temporibus, & recentem, ac Latine primum ſcriptum, & Hebraice à R. Azaria redditum noſti, & quæ illic narrantur de annua feſti hujus celebratione, petita eſſe ex Latina libri Judith interpretatione. Egregiis lucubrationibus tuis in R. Salomonem Jarchi, & in Joſephum Gorioniden, liberalem aliquem & diligentem contingere editorem valde optem; neque in eo quærendo parcerem operæ meæ, ſi ejus apud nos nanciſcendi ſpes affulgeret aliqua. Verum ſtudia bonarum literarum uſque adeo obſoleverunt in his locis, ut ne in Latinis quidem ſcriptionibus, nedum in Græcis, Hebraiciſve publicandis, ullas omnino impenſas facere velint Librarii noſtrates, imo ne in vernaculis quidem quæ eruditionem ſapiunt. Nihilo melior eſt conditio litteratum in Hollandia. Quamobrem auctor tibi ſum, ut ad Anglos te convertas; vel ad eos certe Germanos, quibus in pari cauſſa uſus eſt Wagenſeilius: nam interpretationibus tuis adjungenda ſimul Hebraica, perinde ut ab eo factum eſt, cenſeo. Quod ſi rem promovere commendatione mea poſſim, tuaque præclara adjuvare ſtudia, ſcito me nullis omnino officiis defuturum. Vale. Lut. Pariſ. Eid. Mart. MDCC.

JOANNI BRAUNIO,

Groningam.

JUcundiſſimum mihi fuit egregium illud & luculentum munus, quo nos tibi ne de facie quidem

dem notos liberaliter proſecutus es, opus tuum De veſtitu Hebræorum Sacerdotum, vel locupletiſſimum potius Antiquitatum Hebraicarum penus. Jucundiores tamen fuerunt ſuaviſſimæ litteræ tuæ, quibus ad ineundum quoddam eruditionis, & virtutis commercium ac ſocietatem humaniter nos provocas. Hoc vero cum honorificum mihi ſit & utile, dolet occupaſſe te priorem id facere, quod officii mei erat, comitatemque tuam & diligentiam ſocordiæ meæ prævertiſſe. Verum hoc de me polliceri poſſum, fore ut obſervantia in te mea, & omnibus obſequiis negligentiam hanc repræſentem. Cæterum de opere tuo illo ſic habeto, tamdiu fore id in pretio, quoad Litteris ſacris ſuus honor, ſua dignitas conſtabunt. Tantum enim iis intuliſti lucis hac ſcriptione, quantum à nullo illatum eſt, qui hanc earum partem illuſtrare ſit aggreſſus. Perge itaque, doctiſſime Brauni, & reliquas inſtituti tui partes, quarum Præfatione ſpem dediſti, explicare contende. Id ſi feceris, & æternam nominis famam tibi parabis hoc operæpretio, & ſtudioſorum omnium gratiam tanto beneficio demerebis. Neque eſt cur novum iſtud munus, quod tua tibi impoſuit eruditio, ſtudiorum hujuſmodi colendorum tibi voluntatem eripiat. Fecerunt hoc alii viri, item docti, qui Temporis ſui horas ita partiti ſunt, ut officio utrique egregie ſatisfacerent. Nec aliud de te ſpondet diligentia tua. Atque utinam in eo quod proponis interpretandi Thalmudis conſilio perſeveres. Magna res, fateor; multi laboris, multi otii, multi ſumtus; ſed majoris etiam fructus, gloriæ majoris. Sic enim exiſtimo, vix ſatis Codicum ſacrorum ſenſus, Judæorumque priſcos ritus ac doctrinam percipi, & recentiorum quoque ineptias excuti poſſe, niſi Thalmudis receſſus intimi explorentur. In quos quotuſquiſque eſt, qui ſe penetraſſe gloriari poſſit? Eſt inter Doctores Sorbonicos vir quidam mihi amicus,

amicus, nomine Capellanus, Hebraicarum litterarum apprime gnarus, qui Thalmudis intelligendi ſtudio, Italiam, Germaniamque peragravit, Judæos aliqua eruditionis fama celebres adiit, Codices Hebraicos collegit undique, & magnam Rabbinicæ ſuppellectilis copiam reportavit. Verumtamen hæc ſibi duntaxat, non in uſus publicos videtur comparaſſe. At Judæus ille, de quo ſcribis, Judæis progmatus eſt; qui de Vieil cognomine dicti ſunt, & ſcriptionibus quibuſdam inter ſuos claruerunt. Horum mentionem in Buxtorfii Rabbinica Bibliotheca, ni fallor, reperies. Hic vero Chriſto olim nomen dedit, & Ludovicus nomine dictus eſt; ab urbe vero Compendio, in qua Judaicam ſuperſtitionem ejuravit, *De Compiegne* agnomine eſt appellatus. Is aliquas Thalmudis partes Latine redditas, nullis ſuccinctas notis publicavit. Horum pleraſque mihi dono dedit. At cum arte hac res ſuas non ſatis amplis proventibus creſcere ſentiret, receſſit in Angliam, gentiſque hujus dogmata amplexus eſt; ad alia tranſire paratus, unde lucelli ſpes refulſerit. Interim Thalmudicæ interpretationis ſtudium videtur abjeciſſe; jamdiu enim nihil generis hujus ab illo prodiit. Quamobrem rem integram eſſe vides, neque cauſſam habere te cur palmam hanc vel jam tibi præreptam putes, vel à quoquam præripi ſinas. Vale. XIV. Calend. Octobris. MDCLXXX. Ex Alnetana Abbatia, in agro Cadomenſi, ad Udonem Fluvium.

JOANNI

JOANNI BAPTISTÆ BRULLIO,

Ex Congregatione Oratorii.

Lutetiam.

QUanquam in disputationibus nuper inter nos, alioſque viros eruditos, de doctrina Pelagiana habitis, non ſemel à me uſurpata eſt Concilii Arelatenſis auctoritas, & argumentis meis prætexta, ſcis tamen, aliis opinionem meam nitri probationibus, ut illa facile carere poſſim. Verum quoniam ejus appellavi fidem, patrociniioque uſus ſum, unde petii opem, jus faſque eſt opem quoque illuc ferre. Peto igitur abs te, optime Vir, ut reſponſionem hanc æqui bonique conſulas, ac veri tantum auquirendi, non contradicendi ſtudio, à me expreſſam putes. Arelatenſis itaque Synodi fidem & γνησιότητα, triplici argumento impugnas. Primum ex * Sirmondi verbis petitum eſt, quæ ſunt hujuſmodi: *Hæc vera & germana Epiſtolæ eſt ſuſcriptio, unicum auctoris nomen præferens, quod ſolum pariter & Hincmarus, & veteres optimi quique libri repræſentant. Altera autem, vulgatis hactenus editionibus, quæ Auxanii, aliorumque cum Fauſto novem Epiſcoporum nomina ſubnotat, etſi veterum quorumdam codicum ſuffragio non careat, ſpuria tamen eſt haud dubie & aliena, quæ & in errorem nonnullos induxit, ut ab Arelatenſi Concilio, vel à Lugdunenſi ſubſcriptam Fauſti Epiſtolam crederent; & adverſariis noſtris calumniæ anſam*

præbuit,

* Sirm. *Hiſtor. Prædeſt. cap. 7.*

præbuit, ut nos Concilii nomen huic uni Fausti Epistolæ dicerent tribuere; quod est falsissimum. Agnoscit hic quidem Sirmondus Fausti Epistolam ad Lucidum non esse Concilium; at Concilium nihil aliud esse quam Fausti scriptionem, neutiquam dixit Sirmondus, quod volebas. Neque ego, si bene meministi, vel dicto, vel scripto, pertendi unquam hanc Fausti Epistolam esse Arelatense Concilium; at id pertendi sane, & ex hac Fausti Epistola ad Lucidum, & ex Lucidi Epistola ad viginti septem Episcopos, & ex Præfatione ad Leontium, præfixa Fausti libris De gratia & Libero Arbitrio, liquido apparere celebratam esse Arelate Syodum, in qua damnati sint errores his libris expositi. Sive ergo Epistola ad Lucidum solo Fausti nomine, sive novem præterea Episcoporum nominibus subnotata sit, nihil omnino pertinet ad rem; constet modo antiquum id esse monumentum, quod duobus aliis mox à me allatis subnixum, clarissime demonstret Concilium Arelate vere esse habitum. Altero hoc telo nos petis: cum nefarios, me fatente, Fausti libros de Gratia & Libero Arbitrio probaverit isthæc Synodus, subditiam esse & falsam, cum legitima sanctaque Synodus impia dogmata probare neutiquam possit. Atqui libros Fausti inter apocryphos recensuisse Gelasium Papam fassus sum quidem, nec idcirco tamen concesserim esse Hæreticos: nam Canones itidem Apostolorum, aliaque veterum Christianorum scripta in apocryphorum censum retulit Gelasius, quorum tamen in Ecclesia constat auctoritas. Mitius etiam de Fausti libri Hormisdæ Papæ judicium fuit, quam Gelasii. Rogatus enim à Possessore Africano Episcopo, quid de iis censeri juberet, modeste respondit, Patris auctoritatem Fausto neutiquam tribuisse Ecclesiam, levioresque propterea momenti habendam ejus sententiam. Quanquam si res spectetur attentius parum discrepant duæ istæ

Gelasii

Gelaſii & Hormiſdæ de Fauſti doctrina cenſuræ: nam auctoritate Fauſtum in Eccleſia carere, perinde eſt ac teſtimonio ejus & conſenſu palam in Eccleſia uti non licere, ut pote non ſatis magni ac certi ponderis, ſed tantum in privatis diſputationibus ἀδιαφόροις. Sic ſenſit * Voſſius in Hiſtoria Pelagiana. *Extat*, inquit, *& Decretum à Gelaſio in Concilio cum ſeptuaginta Epiſcopis factum, quo Auguſtinum & Proſperum, ut Catholicos laudat; Cæleſtium & Julianum, ut Hæreticos damnat; Caſſianum & Fauſtum tanquam mediæ conditionis, eos inter reponit; quorum autoritate ſtare non liceret.* Deinde etiamſi dederim erroribus ſcatere hos Fauſti libros, non idcirco Synodum Arelatenſem tanquam eorum laudatricem repudiaverim; cum laudatos ab ea eſſe nuſquam appareat. Nam ſi alicunde colligi id poteſt, certe ex his verbis, quæ ad calcem Præfationis horum Fauſti librorum leguntur: *In quo quidem opuſculo* (libris de Gratia & Libero Arbitrio) *poſt Arelatenſis Concilij ſubſcriptionem, novis erroribus deprehenſis, adjici aliqua Synodus Lugdunenſis exegit.* Hæc autem ſic explicat Baronius ad annum 490. *At quænam iſta ſubſcriptio Arelatenſis Concilij? numquid Epiſcoporum Concilium Fauſti commentarium illum* (de Gratia & Libero Arbitrio) *ſubſcriptione firmarit? minime gentium. Verum ſubſcripſit Synodus Fauſti illi tantum Epiſtolæ, quam dedit ad Lucidum Presbyterum, ut hominem in errores lapſum revocaret ad Catholicam fidem.* Sic propemodum Severinus Binius. Arbitrati nimirum, adſtipulantibus Voſſio & Maldero, aliiſque pluribus, ex priſcorum aliquot codicum fide, novam illos Epiſcopos Fauſti ad Lucidum Epiſtolam ſuſcriptione ſua comprobaſſe. Rem autem ſic actam, ſicque intelligendam eſſe reor. Poſtquam à Patribus ſubſignata ſunt acta Concilii Arelatenſis,

* Voſſ. *Hiſt. Pelag. libr.* 1. *cap.* 38.

Arelatensis, negotium dederunt Fausto, uti rerum gestarum & decretatum seriem referret in litteras. Obtemperavit ille quidem, sed mala fide, adjectis multis de penu suo, quæ multotum convitiis appetita sunt. Doctrinam ergo libris illis traditam Concilii ipsius doctrinam & Concilii subscriptione firmatam esse ait, quasi iis subscripserit decretis, quæ libro suo continentur; hac verborum ambiguitate fucum faciens Lectoribus, & perversis suis dogmatis momentum addens, & quærens fidem: quemadmodum à Baronio & Binio adnotatum est. Legi velim abs te quæ in eam rem disseruit Vossius. Ex eo, & Concilii hujus γνησιότητα intelliges, & Faustum ab eo absolvi scies. Denique quod incerta sit Synodi ætas, dubiæ quoque Synodum vis esse fidei. De eo profecto altercantur scriptores. Joannis primi Papæ ætati adscribit Binius; anno nimirum circiter quinquentesimo vigesimo quinto; Baronius in annum confert quadringentesimum nonagesimum; in annum sequentem, aut sequenti proximum Vossius; Sirmondus in annum quadringentesimum septuagesimum quintum. Quid tum vero? an incerta sunt, quæcunque incertæ sunt ætatis? jam ergo incerta erit mors Christi Domini, absit dicto impietas; incerta mundi fabricatio; quippe incerta earum ætas. Imo vero, cùm rei inter auctores valde controversa est ætas, recte colligas certo constare inter ipsos rem ipsam extitisse, de cujus ætate disputant. Hæc habui, quæ in Concilii Arelatensis defensionem eruditis argumentationibus tuis reponerem, quæ si animum tuum non dimovebunt de susceptа opinione, non frustra tamen repugnasse me fatebere. Vale. Cadomi, X. Calend. Jull. MDCLVIII.

ISMÆLI

ISMAELI BULLIALDO.

Lutetiam.

NOn ante ſtatueram ad te ſcribere, quam ſchedas omnes Ægidii Macæi, affinis mei, excuſſiſſem, obſervationeſque collexiſſem in unum, quemadmodum fuerat inter nos conſtitutum. Sed cùm labor creſceret ſub manum, reſque eſſet majoris operæ, quàm ut intra paucos dies abſolvi poſſet, ſelegi nonnulla, unde reliqua æſtimare poſſis. Fuit ille vir in rebus Aſtronomicis apprime verſatus, quemadmodum agnoſces ex obſervationibus Cometæ anni 1618. quas eo complexus eſt libro, quem ad te mitto. Adhibuit ad hanc rem inſtrumentum ingens, affabre factum. Conſtat id octava circuli parte; Octantem vocant: cujus dimidia diameter ſexpedalis eſt. Pinnulis eſt inſtructum, & per obliquas lineas, Tychonio more, accurate diviſum. Ejus compotem me fecerunt hæredes ipſius, amicitia mecum & conſanguinitate conjuncti, Bibliothecæ quoque, ſcriptionum, ſcriniorum, conſpicillorum, ac ſupellectilis totius mathematicæ. Iis ad excipiendam poli Cadomenſis altitudinem ſæpius uſus ſum, quàm cum Macæi ratiociniis convenire deprehendi. Inter primos ſane ætatis hujus Aſtronomos tenuiſſet locum, ſi non præclara ſtudia infregiſſet immoderatus ἀπαλειμματικῆς amor. Sed errorem condonemus ſane, à quo nec Ptolemæum, nec Porphyrium, nec Proclum, viros magnos abfuiſſe ſcimus. Vanæ hujus artis præcepta complexus erat libro grandi *De judiciis Aſtrorum*. Cui cum coronidem jam prope attexeret, fato conceſſit, nondum ſenex, me puero, ac prope infante. Is diſcipulum

cipulum habuit Monachum quemdam, mihi familiariter notum, iisdem opinionibus imbutum; quem ego sæpenumero audivi, cùm diceret se Longitudinis certo deprehendendæ rationem, multum diuque ab artis Astronomicæ principibus frustra quæsitam reperisse. Hanc jactantiam ab hominis scientia, an ἀυθαδίᾳ, profectam dicam, plane nescin. Fatere tamen hunc orbis angulum vervecum patriam non esse; nobisque Normanis, si Scythæ sumus, ut certe à prima origine sumus, nostros esse Anacharsides, & Zamolxides. Vale. Cadomi, Prid. Eid. Oct. MDCLIV. Jacobo Puteano salutem dicito, ni grave est, meis verbis.

EIDEM.

Lutetiam.

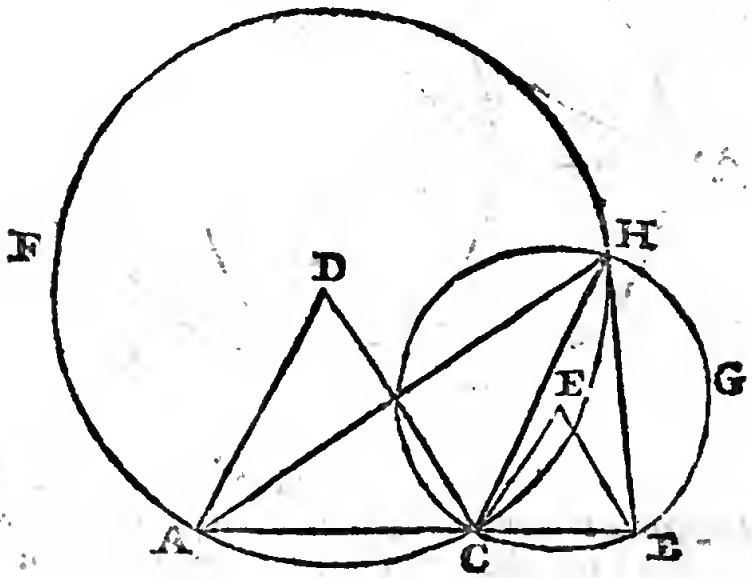
EN novas aliquot Macæi nostri observationes Astronomicas, properanter ab eo adnotatas, & è codice lacero & detrito à me excerptas; eruditas nihilominus, atque utiles, & utiliores etiam futuras, si meliorum instrumentorum copia, & industria artificum suppeditasset. Ego vero collatis variis ejus observationibus, & meis, siquidem meæ aliquo numero habendæ sunt, statuere posse videor altitudinem poli Cadomensis Gr. 49. 10. 30. Elegans est Problematis à te propositi ἀπόδειξις. At ego alia via processeram.

Secta utcunque linea recta A B. puta in C. reperire punctum à quo rectæ ductæ ad puncta A. C. B. angulos efficiant æquales.

Supra rectas A C. C B. statuuntur duo trianguli æquilateri D A C. E C B. Centro D, intervallo D A. describitor circulus A F H G. Centro E, intervallo E C. describitor alter circulus C H G B. A

puncto

puncto H ducuntor rectæ HA. HC. HB. Dico angulos AHC. CHB. esse æquales. Sunt enim dimidii angulorum æqualium ADC. CEB. per vigesimam tertii. Ac proinde sunt æquales.

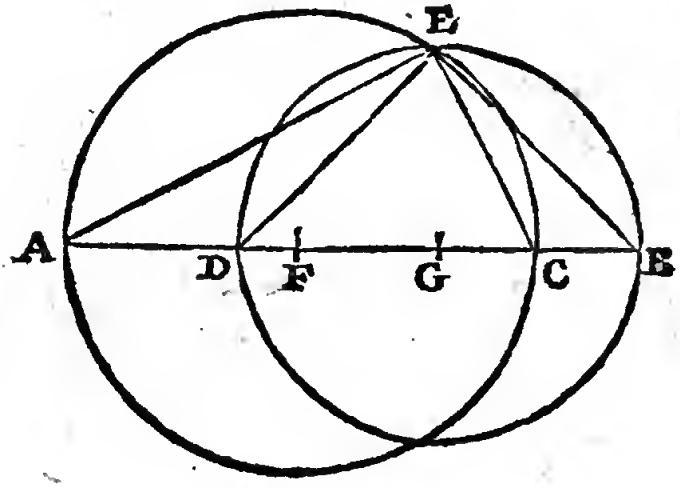


Atque id cùm commentarer, aliud quoque Problema subiit animum, non nullius usus.

Secta utcunque linea recta AB. in tres partes AD. DC. CB. punctum reperire, à quo ductæ rectæ ad puncta A. D. C. B. angulos efficiunt AED. DEC. CEB. quorum exteriores duo AED. CEB. sint æquales. Secantur bifariam in partes æquales rectæ AC. BD. in punctis FG. Centro F. intervallo FA. describitor circulus AEC. Centro G. intervallo GB. describitor circulus DEB. A puncto E. ducuntor rectæ EA. ED. EC. EB. dico angulos exteriores AED. CEB. esse æquales.

Quippe anguli BED. AEC. æquales sunt, ut pote recti, per 31. tertii. Quod si ex his duobus æqualibus angulis communem angulum DEC, detra-

detraxeris, superstites duo anguli AED. CEB. erunt æquales.



Vides ut ad quæsita non obmutescam, & uno Problemate lacessitus geminum reposuerim. Sed hæc inter nos aliquando uberius: cogito enim ire ad vos cis paucos menses. Tum quoque in arte Analytica quid possimus uterque expetiemur; non æquis certe viribus, nec enim magistrum calamis aut voce æquiparare contendam. Vale. Cadomi, III. Eid. April. MDCLV.

GABRIELI COSSARTIO.

Lutetiam Paris.

CUm nuper differentem me de origine fabularum Romanensium audisset Segræsius, hujusmodi fabularum egregius artifex, enixe me rogavit, ut quæ temere jactassem, ea meditata recolligerem, secumque communicarem. Quod cum pro jure veteris nostræ necessitudinis impetrasset à

me

me, atque huc commentandi cauſſa me contuliſſem, quid inter ſermonis licentiam & ſcriptionis accurationem interſit, expertus ſum. Præterea cùm Lutetiæ abundarem libris, carerem otio, contra hic in magna librorum penuria otio abundo. Tu vellem ſuccurras egeſtati noſtræ, libroſque aliquot, quorum hic ſubjeci indiculum, ad me mittas. De melle ſincero non muto ſententiam. Mel σύσκηρον illud eſt, quod nondum expreſſum eſt è favi loculis, & ceræ conjunctum eſt. Huic opponitur mel ἄκκηρον, hoc eſt liquidum, & ceratum anguſtiis ſolutum. * Plinio quidem *mel quod per ſe fluit* appellatur *acœtum*, ſed mendoſe, nam meliores libri habent *aceron*. Sed de iis aliàs plura. Vale. Malanodæ, 13. Cal. Oct. MDCLXVI.

GABRIELI COSSARTIO.

Lutetiam.

OPellam noſtram de origine fabularum Romanenſium omnino deſerere certum apud me conſtitutumque eſt, niſi præſto mihi eſſe pergit tua diligentia. Nam quid in hac ſolitudine accuratum edere poſſim, ſine ſubſidio librorum, ſine ullo litteratorum hominum conſortio? Rerum quidem ſuppetit memoria, at cum ad verba ventum eſt, plane decoquit. Quæ ſi tu ex locis tibi à me indicatis deſcribere non gravaberis, ac libros etiam ipſos interdum ad me mittere, ſpes eſt exhauriri poſſe hoc argumentum. Ac ne ad irritum cadere putes eum quem mihi præſtas laborem, en habes tibi cum his litteris ſcriptionis illius ſpecimen. Quod dixi, Perſis & Parthis Surenæ vocabulum,

* Plin. *libr.* XI. *cap.* 15.

cabulum, non fuiſſe proprium hominis alicujus, ſed dignitatis nomen, ejus auctorem habeo Zoſimum, qui conceptis verbis tradit ſic apud Perſas appellari magiſtratum quemdam. Atqui Zoſimi ætate pervulgatæ erant inter Græcos Romanoſque res Perſarum. Ammianus præterea Marcellinus alterum à Rege fuiſſe magiſtratum hunc prodidit; Tacitus, ab eo coronari fuiſſe ſolitum. *Surena*, inquit, *Tiridatem inſigni regio evinxit.* Aliter quidem ſenſiſſe videtur Plutarchus, & Surenæ nomen gentilitium vel proprium exiſtimaſſe. At idem peccavit, cùm puellam illam à qua Clodius ad Pompeiam Bonæ Deæ ſacra facientem, clam eſt inductus, Abram proprio nomine dictam cenſuit, cùm Abra ancillam ſignificet. Nunc mecum hæc collige. Surenas ille Plutarchi, à quo cæſus eſt Craſſus, alter fuit à Rege, & ejus coronandi prærogativam habuit. Par fuit jus & dignitas Surenæ alterius, qui fuit Tiberii æqualis, Tacito teſte. Par item & tertii, qui vixit Juliani ævo, juxta Ammianum. Minime ſane ex eadem gente fuiſſe dicas tres hos Surenas, nam nomina apud Perſas conſtat gentilitia non fuiſſe. An cuiquam ergo veriſimile fiat, tres in hac gente extitiſſe homines, tot annorum intervallo à ſe diſcretos, qui idem geſſerint nomen; eandem dignitatem, jus idem? Quid contra credibilius quàm id fuiſſe magiſtratus nomen, quod idem jus apud Perſas, eandem dignitatem diu retinuerit? Sin dicat aliquis nomen id primo dignitatis, deinde gentis fuiſſe, ut Stuartorum apud Scotos, non refragabor; ab alio tamen quam à me, rem tam parum probabilem dici malim. Neque, ſi bene te novi, id à te dictum velis. Vale. Malanodæ, III. Cal. Septembr. MDCLXIX.

GIS-

GISBERTO CUPERO.

Hagam-Comitis.

EGo vero, Vir ampliſſime, verſor in eodem ſtatu, eademque cauſſa, atque tu. Imparatus ſum libris, quos in hunc locum neque attuli ullos, neque ſane afferre debui. Nam quid mihi cum libris, ubi neque otium ſupereſt, & ea me exercent negotia, quæ à re litteraria omnino ſunt aliena? Itaque nihil nunc quidem ad Inſcriptionis illius, quam miſiſti, explicationem conferre poſſum; vixque animum licet inſtituere ad cogitandum de ea. Hoc tantum habeto, quod & tibi, Viro eruditiſſimo, cognitum eſt, per totum orbem, quam late patet, ſingula quæque loca, magna, parva, civitates, oppida, villas, domunculas ſuos olim habuiſſe Deos ἐγχωρίους; ſingulos Deos ſua habuiſſe nomina & munia; ſuos ſacrificulos atque ritus. Quorum ſi quis rationem velit cognoſcere, vaniſſimo labore ſe torqueat. Quam multa enim de Jaribolo conjectare & conſingere poſſumus? Nomen ipſum originis eſſe Hebraicæ, vel Chaldaicæ, & ſonus ipſe ſuadet, & Palmyræ ubi colebatur ſitus, & Salomon conditor, & Jupiter ille Belus illic memoratus. Dicat ergo aliquis Jaribolum eſſe ירא בעל quod eſt *Timens Belum*, vel *videbit Belum*, vel יערי בעל *Mel meum Belus*, vel *Sylvæ Beli*, quaſi Sylvanum dicas; nec habebo cur repudiem has conjecturas, nec cur probem. Velit alter eſſe *Jerubbaal*, hoc eſt Gedeonem, illic fortaſſe primo pro Heroë habitum, deinde pro Deo, à gente jam valde à puro Dei cultu declinata, non repugnabo. Plurimi equidem ducerem Palmyreni hujus itineris compos fieri. Avidiſſimus

enim ſum hujuſmodi narrationum ; nec quemquam vivere puto, qui plures legerit peregrinationum Hiſtorias. Itaque ſalivam mihi vehementer movit veſtra hæc Palmyreni tractus deſcriptio. Nam cùm antiquiſſima illa urbs fuerit in poteſtate Hebræorum, Aſſyriorum, Babyloniorum, Perſarum, Græcorum, & Romanorum, multa ac varia illic extare veruſtatis monumenta neceſſe eſt. Et perpauci tamen illic homines commeant, propter vaſtitatem locorum, & Arabum latrocinia. Verum theſauris hujuſmodi, qui penes vos ſunt, carendum nobis eſt, quoad deſonuerit feralis illa belli tempeſtas, quæ bonarum litterarum ſtudia, jam ſponte ſua collabentia & litteratorum commercia plane peſſumdat. Ad me quidem jamdiu eſt, cùm nihil omnino librorum pervenit ex regionibus exteris. Itaque nondum tuo Lactantii libro *De mortibus Perſecutorum* frui mihi contigit, ſcriptionum cæteroquin tuarum ſtudioſiſſimo. Ut ad vos autem penetraret Libellus noſter *De ſitu Paradiſi terreſtris* ; quanta terrarum emetienda fuerunt ſpatia ? quanta temporis expectanda longinquitas ? Pariſiis Genevam, inde ad Nundinas Francofortenſes, ac denique in Hollandiam altero poſt anno penetravit. Tu ſi quid ad nos librorum curarum voles, & ut velis opto, hac via utitor ; quæ etſi longiſſima eſt, nec valde tuta, hac præſertim anni tempeſtate, qua Bella geruntur, omnium tamen, quæ iniri poſſunt, breviſſima eſt & tutiſſima. Vale, ampliſſime & ornatiſſime Vir. Ingen. Abrincat. VI. Eid. Sept. MDCXCIV.

GIS-

GISBERTO CUPERO.

Daventriam.

Litterae tuas A. D. X. Sept. datas accepi à Gallandio noſtro, cum eſſem in Alnetano; non eas item quas commemoras, datas A. D. XVI. Maii anni proxime præteriti. Has intercidiſſe, nec ad eum perveniſſe, facit ut credam perſpecta hominis fides & diligentia. Eumdem, ut videtur, caſum paſſa eſt ſcripta à me IX. Cal. Mart. ejuſdem anni altera epiſtola, qua tibi de Diis Beroënſibus, Madbacho & Selamane, fuſe reſpondebam. Nec enim facile credo te, reſponſum noſtrum ita eſſe aſpernatum, præſertim quod impenſe poſtulaveras, ut ne verbo quidem id ſis proſecutus. Quamobrem aliud ejuſdem epiſtolæ exemplum duxi huic adjungendum: mea enim plurimum intereſt, conjecturam noſtram, vel potius ſententiam probari tibi, acuto rei litterariæ æſtimatori. Elephanti tuo, & Hiſtoriæ III. Gordianorum magnos plauſus paramus, poſtquam immanis illa belli tempeſtas per Europam ſedata fuerit. Nunc quidem certe ſcitamentis hujuſmodi ægre carendum eſt. At fuiſſet ſane mihi perquam jucundum Hiſtoriam illam Criticam Juriæi pervolutare, cum in eodem argumento verſatus ſim, plurimaque eo pertinentia lecta ſint à me & collecta, ut magni mihi deinceps faciendum ſit novi aliquid in eo genere cognoſcere. Plutarchi teſtimonium, ex vita Numæ à te depromptum, de conſuetudine Deorum cum mulieribus, luculentum eſt profecto, & ad Chriſtianæ doctrinæ confirmationem peropportunum, eoque locupletari poterunt Alnetanæ noſtræ Quæſtiones, ſi quando novæ editioni parentur.

rentur. Jam vero quod exploras ſententiam noſtram de his Plutarchi verbis, γινεσθαι ἐκ ἀδύνατον πνεῦμα πλησιάσαν θεοῦ, ἢ πῦρ ἐντεκεῖν ἀρχὰς γενέσεως, quæris an aliis Philoſophis memoratum ſit illud πνεῦμα θεοῦ, mos in iis tibi gerendus eſt. Spiritum hunc Dei, neque ex Spiritus ſancti virtute, neque ex ſpiritu qui incubabat aquis naſcente mundo, Ægyptios aut Plutarchum ſumpſiſſe puto; ſed ex ſpiritu illo, quem priſci Græcæ Philoſophiæ conditores mundum univerſum permeare, alere, movere, & quæcumque eo continentur gignere cenſuerunt.

Deum namque ire per omnes
Terraſque, tractuſque maris, cœlumque profundum:
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque ſibi tenues naſcentem arceſſere vitas.

Atque in eo conſenſit utraque Philoſophia, & Jonica, & Italica. Nam Thales Deum eſſe dixit mentem mundi, διήκειν ὃ διὰ τῶ στοιχειώδους ὑγροῦ, δύναμιν θείαν κινητικὴν αὐτῶ. Anaxagoras ſtatuit Dei mentem confuſe corpora redegiſſe in ordinem, rebuſque omnibus ortum tribuiſſe. Sententia fuit Stoïcorum, Deum eſſe πνεῦμα νοερὸν καὶ πυρώδες, qui tum forma careat, eam aſſumat quæcumque libuerit, atque hunc ſpiritum igneum via quadam & ordine progredi ad mundum procreandum, qui in ſe formarum omnium ſemina contineat, nec ullam eſſe partem mundi, quo non penetret, nominaque aſſumere ex materiæ quam pervadit mutationibus. Inſignis præ cæteris locus, & ad quæſitum tuum appoſitus, in libello *De mundo*, qui Ariſtoteli tribuitur, quo poſtquam docuit ventum πνεῦμα appellari, ſtatim ſubjungit hoc ipſum vocabulum πνεῦμα, alio quoque ſenſu uſurpari, ut ſigni-

ſignificetur ſubſtantia animata & genitalis, plantas animantes, cæteraque omnia pervadens. Quam hic *ſubſtantiam*, οὐσίαν, Dei infra δύναμιν appellat, mundum univerſum penetrantem, ſidera, cœlumque moventem; incolumitatem & ſalutem rebus omnibus præbentem: Deum vero in ſupremo rerum omnium faſtigio collocat. Quid aliud vero eſſe putes fœcundum hunc ſpiritum, ad plantas & omnia pertinentem, à Deo profectum, ſive Deum ipſum, juxta Philoſophorum illorum doctrinam, quam hoc ipſum πνεῦμα θεοῦ Ægyptiis creditum, quod mulieres quandoque ineat & principia generationis in eas infundat? Atqui priſci illi, quos laudavi, Philoſophi doctrinam hanc, ac reliqua fere ſententiarum ſuarum capita acceperant ab Ægyptiis, ut minime mirabile ſit tam pulcre inter eos convenire. Sed aliud πνεῦμα θεοῦ in myſteriis ſuis agnoverunt Ægyptii, afflatus nempe Dei in hominum quorumdam animos, unde ſomnia ſacra, divinationes, rerum occultarum cognitiones, futuri præſenſiones, ac prædictiones, & oracula exiſtunt: ſive edantur afflatus illi per quamdam auræ aſpirationem, ſive per vapores ex aqua aſcendentes, ſive alio quocumque modo. Fuſe hæc diſſeruit Jamblicus in libro *De Myſteriis Ægyptiorum*, ubi & πνεῦμα illud divinum, aliquando humanis tradit oculis cerni, dum deſcendit, corpuſque ſubit. Qui autem ſpiritum hunc cœlo deducit, & corpori humano inſerit, ἀναγωγεῖν dicitur, quaſi πνεῦμα illud Deus ipſe ſit. Scribit idem alio loco ex Ægyptiorum dogmatis, ſpiritus per totum orbem eſſe diſperſos, quorum alii dividant res connexas, alii diviſas connectant, & quæ generantur colligant. Nec priorem vocabuli πνεῦμα ſignificationem penitus repudiaverunt veteſti Chriſtianæ Eccleſiæ Magiſtri. Sciſcunt enim Didymus & Ammonius, Deum πνεῦμα appellari; non

quod ventus sit, sed quia ἀσώματον καὶ ζωοποιοῦσαν παρέχεσθαι δύναμιν. Dionysius item in libro *De divinis nominibus* Deum inesse ait animis & corporibus, ὡς ἐν ἀνέμῳ λεπτῷ, quæ ἄνεμος exprimit planissime πνεῦμα θεοῦ. Idem Deum aptius appellari docet ignem, & πνεῦμα, & aquam, utpote vitales, quam terram; eumque & νοῦν dici, & λόγον, & σοφίαν, & δύναμιν, quod horum omnium causas in se habeat. Spiritum illum Dei, qui in mundi exortu ferebatur super aquas, exponit Chrysostomus ζωτικὴν ἐνέργειαν. Quo pertinet Davidicum illud: *Emittes spiritum tuum, & creabuntur, & renovabis faciem terræ.* Nunc si Ægyptiorum sententiam ad rationes Physicas exigamus, quiddam etiam deprehendemus in avium generatione contingere, quo sine ulla effusione seminis, sed per spiritus tantum emissionem in fœminea loca, fœtus concipitur: cumque Deum senserint corpore carere, merumque esse spiritum, si quando cum feminis consuesceret, senserunt quoque factum id πνευματικῶς, non σωματικῶς, eodem prope modo, quo cum *formasset Deus hominem de limo terræ, & inspirasset in faciem ejus spiraculum vitæ, factus est homo in animam viventem.* Sed de iis, fortasse nimis multa, præsertim ad te litteratissimum virum. Rem paucioribus verbis poteram absolvere, malui tamen, si quid peccaretur à me in modo responsionis, ex ea parte offendere, quæ prolixitatem voluntatis meæ & officii erga te ostenderet. Scripsi nuper ad Halmam Typographum Amstelodamensem de recudendis Originibus meis Cadomensibus, quas nuper magna accessione locupletavi, postquam Magistratus municipales Cadomenses veterum actorum suorum mihi fecerunt copiam, ac tabularium suum reserarunt per postremas hasce ferias autumnales. Tu si quid vales auctoritate apud eum, ut vales certe pro tua dignita-

te, accende hominis deſiderium, & ſi cunctetur impelle. Rem fecis mihi longe gratiſſimam. Vale, ampliſſime Vir.

Lutet. Patiſ. VII. Eid. Dec. MDCCIV.

GISBERTO CUPERO.

Daventriam.

BInas à te literas accepi, & poſtremam quidem cis paucos dies, priorem exeunte Februario menſe, diſtinctam utramque clariſſimis notis benevolentiæ in me tuæ, qua nihil mihi poteſt eſſe ſuavius. Procraſtinandum mihi quidem fuiſſet reſpondendi officium, ſi pro more meo in Alnetanum ineunte vere, hoc quoque anno revolaſſem; quod facere ſuadebat animus, ruris, ruſticarumque voluptatum appetentiſſimus, multoque etiam magis ratio meorum ſtudiorum, quibus dare licet operam in otio & ſolitudine, per longos & vacuos ab interventoribus dies. Verum neque litium illarum ſollicitudo, quæ me tot annos tenent implicitum, nondum plane ſunt ſedatæ, me Lutetia paſſæ ſunt excedere; neque ingraveſcens ætas facile fert itinerum moleſtiam, fitque in dies quietis amantior.

Quippe ego jam poſſum contentus vivere parvo,
Nec ſemper longæ deditus eſſe viæ:

Mihique jam valde probatur iſtud Homericum:

Πλαγχθοσύνης δ' ὄκ ἔτι κρατερώτερον ἄλλο βροτοῖσιν.

Etſi gratiſſimum mihi eſt præſtitum à te meo nomine officium apud clariſſimum Spanhemium, ad eum tamen mihi ſcribendum duxi, ſimul at-

que commode id fieri potuit : quod ut per te intelligat, vehementer à te peto ; vereor enim ut in his bellorum motibus, tuto ad eum litteræ noſtræ perveniant. Miror equidem excellentis hujus viri actuoſam & vividam ſenectutem, quam longe provectiorem narras, ac putaveram. Gallandium, de quo ſcribis, ſcito exceſſiſſe ex Fucaldi conturbernio, quod neutri præſentio futurum ut bene vertat : nam niſi me fallit animus, nec Gallandii ope facile carebit Fucaldus, nec Fucaldi opibus Gallandius ; & utroque utrique opus erit in re nummaria. Fruſtra cum illo egi de Lapidibus illis Baſilidianorum, quos commemoras ; deque Græca illa, quam repræſentaſti, Inſcriptione Aphrodienſi, cujus truncati & decurtati apices captum noſtrum fugiunt. De inſtrumento, quo in deſcribendis voluminibus uſi ſunt Hebræi, rem non ſatis liquere vere dixiſſe videtur Calmetus. Etſi enim recte notatum eſt à te atramentum eos adhibuiſſe, uti clare extat apud Jeremiam ; at inſtrumentum quo atramentum allinebatur, non ita liquido expreſſum eſt. Quo enim loco vulgatus Interpres ſcripſit, *ſtylus mendax ſcribarum*, eam vocem adhibuit Jeremias, quæ ambiguæ eſt ſignificationis ; עט nimirum, cujus cum originem Grammatici repetant à עוט, unde העיט, quod eſt *volavit*, videtur pennam ex avi detractam notaſſe. At uſurpatur tamen nonnumquam vox eadem ſignando alia ſcriptionis inſtrumento. Velut in libro * Jobi ברזל עט eſt *ſtylus ferreus*. Septuaginta ipſis Interpretibus, apud † Jeremiam, עט eſt καλαμος, *calamus*, cujus pervulgatus fuit uſus in Ægypto. Ac veruſtiſſima quidem ſcribendi ratio inſtrumentis ferreis peragebatur in ſaxis, aliave materia prædura, quæ notas impreſſas diu retinere poſſet.

* Job 19. 24. † Jerem. 8. 8.

poſſet. At poſt inventum voluminum uſum, quæ primum contexta fuiſſe videntur ex papyro, non alia adhibita videntur ad litteras in iis exarandas inſtrumenta, quam junci, vel pennæ avium, atramento transfundendo idoneæ; vel calami certe ex ære, argento, aut auro, ad juncorum vel pennarum formam fabrefacti. Atque ea omnia generali vocabulo ὄργανα continebantur. Sed hæc obiter; nam pleniorem tractationem & manus otium deſiderarent. Quæ de ſitu Paradiſi, & de Ophir, atque Tharſis commentus eſt Calmetus, mera ſunt βρεκεκεκλωικὰ ἀφληνήματα, irriſione potius, quam confutatione digna. Nam quid abſurdius, quam Ophir, quod & tu acute notaſti, Ophiranas merces interpretari? Ut ſi dicam Venetas naves profectas eſſe in Indiam, cum Alepum, aut Alexandriam, Indicarum mercium quærendarum cauſſa proficiſcebantur. Quid ſtolidius, quam fingere Salomonem, claſſes Aſiongabere comparatas, per Arabicum ſinum, & Perſicum, & deinde per Euphratem miſiſſe Babylonem, ad Indicas merces inde petendas, tantis ſumtibus, tantis periculis, tanto circuitu, tanto etiam tempore; quæ terreſtri itinere, magno compendio, breviſſimo ſpatio, nec valde incommodo, per camelos aliaque veterina animalia peti poterant? præſertim cum ſciamus ex Sacra Hiſtoria frequens fuiſſe hoc, & pervulgatum commercium, via terreſtri, Hebræos inter & Chaldæos? Quod perinde eſt, ac ſi quis fingat utilius fore & commodius mercatoribus Pariſinis, Lugduno merces ad ſe advehendas curare per Rhodanum, fretum Gaditanum, Britannicum mare, & Sequanæ oſtia, quam proximam illam qua utuntur & compendiariam viam ſequi. Quam vellem legiſſes opus noſtrum de navigationibus Salomonis, ſententiamque noſtram, pro tua ſolertia, attente expendiſſes de Ophir & Tharſis, quorum illo ſignificati puto latus omne Eoum

Africæ ; hoc vero , Occidentale , cum parte ea Hiſpaniæ , quæ Bætica dicta eſt. Quid ineptius vero , quam Paradiſum in iis locis quærere , unde tanto intervallo diſſitæ ſunt regiones Chus & Hevilath ? Cæterum inutilis eſt , atque etiam , me judice , temeraria diſquiſitio de Paradiſi , flammeique gladii , & excubiarum à Cherubino actarum diuturnitate ; cum nullis argumentis , at ne conjecturis quidem perveniri poſſit ad rei hujus notitiam. De mutationibus , quas diluvium intulit orbi terrarum , non aliter puto ſentiendum , quam de iis quæ per inundationes , & alluviones ſolent contingere ; minime ſcilicet per eas deformari penitus faciem naturæ ; imo nec aboleri omnino humanæ artis opera. Memini in regionibus veſtris mihi iter olim facienti oſtenſa eſſe e navigio quo vehebamur , ædificiorum jamdiu aquis obrutorum cacumina. Ut ſcabra eſt ſuperficies terræ , aquæ exundatione nequaquam delentur hæ inæqualitates, ac propterea neque montes , neque flumina , aut maria , mariumve litora , proindeque nec flumina quibus irrigabatur Paradiſus , & vicinæ regiones alluebantur , per Diluvium ſublata fuiſſe putandum eſt. Sed Calmetum ſinamus ſibi ſapere, ſeque ſuis deliriis oblectare. Profecto non omnium eſt tractare bonas literas , præſertim ſi ad librorum ſacrorum ſtudia conferantur ; quorum interpretatio ingenia poſtulat ſubbacta , matura , ac modeſta. Horum autem quam cara ſit annona probè intelligis ;

Πολλοὶ μὲν ναρθηκοφόροι , παῦροι δέ τε βάκχοι.

Homines ἐξαπτερύγους , in lapidibus Baſilidianorum ſculptos , nuſquam vidi. Hæc dicas expreſſiſſe περιπτλόγους illos ex animalibus Apocalypſis ; * vel certe ex Iſaiæ † Seraphinis. Vidiſtin' πτλαμο-

* Apoc. 4. 8. † Iſa. 6. 2.

παλαιογραφίαν Monfalconii, Monachi Benedictini, nuperrime hic editam? Is idem præstare instituit hoc opere in Græca literatura, quod libro suo *De re diplomatica Mabillonius in Romana*. Homo est studiosus ac diligens, & antiquitatis peritus. De Crosii & Harduini velitationibus nihil habeo compertum.

Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta
Pulveris exigui jactu compressa quiescent.

De Inscriptionibus Smyrnæis tibi gratulor, totique adeo litterariæ Reip. quæ fructum ex iis per te, si bene auguror, aliquando est captura. Vale, Vir ornatissime, meque tui amantissimum ama. Lutet. Paris. III. Non. Quint. MDCCVIII.

GISBERTO CUPERO.

ETsi grave mihi fuit tamdiu carere suavissimo litterarum tuarum commercio, adeo me tamen districtum tenuit imperiosa hæc litium necessitas, quæ recrudescit in dies, ut vix animo potuerim consistere per multos menses, & ingenium liberum ac serenum ad studia nostra referre. Cum enim hydram illam contudisse me sperarem, ecce multa renascuntur capita, quibus elidendis ni ferrum adhibeatur atque ignis, iis elidar ipse propediem, & ad molestissimas angustias redigar. Nunc vero prolatis rebus, per justitium illud quod præbet anni tempestas, sepositis tantisper curis omnibus, redire statui ad officium litterarum, postremisque tuis sanequam eruditis respondere. Ac primum de nova Carminum nostrorum editione sic habeto, susceptam eam fuisse à Librario Parisiensi

me plane inconsulto, & elegantissimis typis concinnatam. Horum exemplar ad te mitti curabo, si per cruenti hujus & internecini belli motus liceat. De instrumentis ad describenda volumina olim adhiberi solitis, nihil nunc habeo quod addam ad ea quæ postremis meis litteris apud te dissert præter hoc tantum; maximum fuisse apud Ægyptios juncorum proventum, in paludibus & lacuuis, quæ oriebantur ex Nili diluviis; videriquc sicciores eos nostratibus & solidiores fuisse, ob propinquitatem Solis, & intensum calorem; propterea que commodiorem ac nitidiorem passos esse fissionem ad transfundendum atramentum; nec respuisse tamen Ægyptios penicillorum usum ad depingendos characteres litterarum, uti fit hodieque apud Sinas, quos ab Ægyptiis litteras, litterarumque exarandarum instrumenta accepisse verisimile est. Minime vero dubitare licet, quin Ægyptiorum scribendi morem retinuerint Judæi, & ab iis scriptoriam supellectilem sint mutuati in diuturna apud eos mansione, & in finitima deinde vicinitate Nunc ad ea veniamus, quæ me propius attingunt, disserrationes meas dico de navigationibus Salomonis. Vix credibile tibi videtur, naves Salomonis perlustrasse totam Africam, quanta quanta est, ut Tharsissiam regionem peterent, cum breviore curriculo per mare Mediterraneum illuc possent pervenire. Tyriis ducibus, & auctoribus, quorum creberrimæ erant itiones in Tharsis At memineris, non Tharsissium tantummodo commercium quæsisse Salomonem, sed multo magis Ophiranum, unde maxima auri copia petenda erat. Cum autem in Eoâ Africæ ora sita esset Ophira, vides per Rubrum Mare iter illuc fuisse instituendum. Proximam autem erat Ophira Capiti Bonæ Spei; quo superato, tum se aperiebat Tharsissia ora, qua occasum spectat Africa, & ad Bæticam usque pertinet. Itaque

unica

utrica navigatione utramque adibat regionem Salomonica classis, non *curiositate Regis*, uti existimas, sed commercii & compendii causa. Quamobrem postremo scriptionis meæ capite demonstravi in Ophiram navigasse quotannis Salomonicas naves; in Tharsis vero semel tantum per triennium. Nec causa ulla fuit, me judice, cur Tharsis Indicum confingeret Bochartus apud * Ezechielem, quo loco Sabæ & Dedanis fit mentio: nec enim Tharsissiam regionem illic commemorat Propheta cum aliis istis regionibus, sed *mercatores Tharsis*, nempe qui ex Occidentali Africæ latere, in ortum videntur navigasse; uti ex ortu in hæc Africæ litora solitum erat navigari. Nondum ad me pervenerunt doctissimi Clerici disputationes super hoc argumento; uti nec illa Crosii adversus Harduinum. Palæographia Græca, opus est Montfalconii, Monachi Benedictini; non, uti censes, Mabillonii, qui jamdudum fato functus est. Vidistin' vero, amplissime Vir, horribilem & sacrum libellum, qui nuper Tolando Anglo auctore, ex orco prodiit apud vos, sub Adeisidæmonis, & Originum Judaicarum titulis; & quo bellum Deo ipsi aperte indixit vir nequissimus, & omnis bonæ eruditionis expers; atque id quidem Hagæ Comitis, sub ipsis illustrissimorum Fœderatorum Ordinum oculis? Mirum sanè est gravissimos viros tam effrænem impietatem silentio suo comprobare. Quam funesta vero hæc est, & damnosa tolerantia, quæ patitur tantum nefas, quæque inspectante sapientissimo consessu, Dei causam prodi, ejusque gloriam tam infando ausu, ab infami & perdito nebulone violari fert adeo patienter! Inter Ephemeridas illas rei litterariæ, quæ singulis mensibus eduntur Trevoltii, & perferuntur ad vos, tu velim eam consulas, quæ postremo Septembri edita est.

* Ezech. 38, 13.

est ; illic hominem non perfunctorie depexum reperies. Vale, & me ut facis ama. Lutet. Paris. XIV. Cal. Nov. MDCCIX.

TANAQUILLO FABRO.

Salmurium.

MErito amo te, doctissime Vir : nam & patria mihi tecum communis est, quod in propinqua partæ amicitiæ puto ; & delectamur studiis iisdem, quod ad animorum conjunctionem valet plurimum : tuque præterea humanitate tua & plenis benevolentiæ litteris ad contrahendam inter nos amicitiam me provocas, quod ultro mihi, si quid sapio, amplectendum est. Nec verbis solum, sed re ipsa de me bene mereri velle te significas, meoque nomine Epistolarum tuarum volumen tertium inscribere, ut à Rossetio tuo, & jam meo accepi. Nempe ut necessitudinis hujus (sic enim interpretor) quem inter nos jam conciliatam esse & spero & cupio, publice monumentum extet ; meque amari abs te, eo quod imprimis colimus genere literarum declares. Atque id beneficium si non accipiam parum sane ipse me amam ; ingratus vero sim, si memori mente perpetuo non recolam, plurimumque me tibi debere palam profitear : cum eam, quam à me sperare non poteram, tuo munere partam mihi immortalitatem esse intelligam. Si quid itaque vel opibus valeo, vel gratia, id omne tibi defero, carissime Tanaquille, tuumque esse volo. Quod quamvis perexiguum est, quidquid id tamen est, ex voluntate, scio, spectabis, quæ prolixissima est, non ex ipsa re, quæ levis & pusilla. Atque utinam ad reliquas causas,

quæ

quæ amicitiam inter nos parare poſſunt, & jam niſi me mea ſpes fallit, paraverunt, accederet præterea Chriſtianæ ac ſinceræ religionis conſenſio; & communem matrem amplecti denuo, in ejuſque ſinum, in quo natus & eductus es, relabi & immori velles. Certum nempe rebus tuis temporariis & æternis præſidium reperiſſes. Patere id verbum, mi Faber, μεμνῆσ τὴ τυρβάζῃ περὶ πολλὰ, ἑνὸς δ' ἔστι χρεία. Vana reliqua ſunt, & frivola; verum unum illud eſt, ac vere bonum, Deum colere, ad eumque recta via, quæ unica eſt, contendere. Quod niſi eo ſtudia noſtra nos ducunt, fallax quippe eſt illorum, & ſuperfluus labor: quod ſi etiam abducunt, exitialis plane & damnoſus. Is enim litteris noſtris propoſitus finis eſſe debet, veritatis notitia, quam qui extra Chriſtum, & Chriſti Sponſam, reperire ſe poſſe putat, is profecto in tenebris micat. Sed nimis multa, ad te præſertim, cordatum virum & veræ doctrinæ non oblitum: nec enim priſtinos puræ religionis ſatus ex animo tuo penitus eraſos & extirpatos eſſe puto. Deum veneror, ut vel languentem in te excitet fidem, vel intermortuam exſuſcitet, & ad reliquas tuas dotes, eam præterea, quæ dos maxima eſt, adjiciat. Tuam de loco Juſtini epiſtolam Duci Montauſerio tuis verbis obtuli. Accepit, legit, probavit, ſuoque nomine gratias tibi ut agerem, mandavit. Quod vero amici tui culpa adverſus eum peccatum eſſe narras, id ipſum plane fugit; & ſi ſecus res ſe haberet, tuam tamen admitteret excuſationem. Virum enim nec δυσφόρτον, nec μικρολόγον, nec μεμψίμοιρον, ſed ἵλεων, & εὐδιάλλακτον eſſe ſcito. Vale. Lutet. Pariſ. XI. Cal. Febr. MDCLXXI.

TANA-

TANAQUILLO FABRO.

Salmurium.

EPiſtola illa, de qua quæris, & te qui ſcribis, viro cumprimis elegante & erudito, & Juſtino de quo ſcribis, terſiſſimo ſcriptore, & illuſtriſſimo Duce Montauſerio ad quem ſcribis, digna plane eſt. Nam cùm is abundet, non bellicis ſolum, ſed litterariis etiam laudibus, & unum illud ſit omnium operoſiſſimum ſcribendi argumentum, non inepte laudare; breviſſima epiſtola id ita executus es, ut te egregium laudatorem ſatis pro merito laudare difficile ſit. Neque oratoriis tuis virtutibus concedit quicquam poëtica tua facultas, imo fortaſſe etiam præſtat; ea eſt Epigrammatum tuorum venuſtas; illius præſertim ad Sereniſſimum Delphinum, & alterius quoque in effigiem Terentii. Namque fatebor tibi, mi Tanaquille, mirifice cupior hujuſmodi ſcitamentis: quæ ſi plura ad me ejuſdem ſaporis mittas, non cupidum duntaxat Lectorem, ſed Prædicatorem etiam candidum me nactus erit. Expectamus avide Terentium tuum. Vellem Mureti Notis, tuiſque, antiqua ſcholia adjungeres: meliora, ſcio, & caſtigatiora prodirent, quæ infinitis mendis luxata & deformata ſunt. Serius poſtremis tuis reſpondeo, quam tu fortaſſe volueras, & ego certe debueram. Id effecerunt ſcilicet itiones illæ crebræ & manſiones diutinæ Verſaliis. Inquietum porro illud quod ducimus, ac tumultuoſum vitæ genus rationes noſtras penitus conturbat, & nos vetat ſpes longas inchoare: animi enim pendere ſolemus, & ſemel quid exorſi alio traducimur.

Igitur

Igitur quotieſcunque ad me ſcribes (ſcribas autem velim ſæpiſſime) non ſtatim fortaſſe, ſed aliquando tamen epiſtolis tuis perſolvam, & me lentum quidem, at certum nihilominus nomen experiere. Ad ſingula autem κῆ μέτρον, & accurate reſpondebo. De reſtitutione tua iterum vello tibi autem. Dum adverſus gregales tuos contumeliis, ut audio, occluſa eſt tua voluntas, cave male ſarta gratia iterum coëat, ſed penitus reſcindi ſinas. Quo citius & longius diſceſſeris ab illis, eo faciliores tibi ad Deum reditus paraveris. Vale. Ex Sangermano V. Non. Mart. MDCLXXI.

JOANNI GEORGIO GRÆVIO.

Ultrajectum.

Ἥκω νεκρῶν κευθμῶνα, κὴ σκότε πόλας λιπών. Scribo enim ad te nondum plane recreatus ex morbo, quicum totum hunc Octobrem graviſſime conflictatus ſum. Cum autem inter ipſas febris acceſſiones & παροξυσμοὺς redditæ mihi eſſent litteræ tuæ, mirifice iis ſum delectatus; quibus intellexi, & me amari abs te, & noſtrum adverſum te amorem tibi gratum eſſe. Quæ cum vehementer antea concupiviſſem, vix certe ſperaſſem, danda mihi opera eſt, ut quemadmodum ſpes meas benignitate tua ſuperaſti, tuam quoque do ſtudio erga te meo opinionem officiis omnibus ſuperare contendam. Quibus enim potiſſimum rebus amor hominum conciliari ſolet, ea cum in te præclara extent, ſpectata virtus, magni ingenii præſtantia, & egregiis monumentis teſtata eruditio-

tio, quibus accedit liberalis in me & prolixa voluntas, parum æquus certe rerum æstimator sim, si non omni meo labore, opera, & industria te mihi complectendum proponam. Sic ergo habeto, Clarissime Grævi, me tuum penitus, te meum esse velle, meque abs te & ab omnibus haberi quasi alterum te. Atque utinam remittat aliquando tempestas ista belli, restitutisque Musarum studiis, quæ inter armorum tumultus fere conticescunt, necessitudinem hanc inter nos susceptam literaria consuetudine fovere possimus. Nunc vero dum hoc fragore omnia circumstrepunt, fluctuantibus animis litteras strictim tantum attingere, nedum interrupta illa opera de quibus quæris contexere licet: cum præsertim vix ullum majoris molis opus instituti patiatur aulica jactatio.

Hic ego rerum
Fluctibus in mediis, & tempestatibus aulæ
Verba lyræ motura sonum conectere digner?

Quibus rebus inexpertus olim & insuetus, cum primum in aulam veni, levi cuidam operi succisivas horas destinaveram, paucis id mensibus absolutum iri ratus: verum multo aliter evenire intellexi, nam & rem ipsam operosiorem esse ac putaveram deprehendi; & in eos fluctus delapsum me sensi, qui nec animo, nec corpore consistere me patiuntur. In diem itaque res abiit, sed luctor tamen, & uti spero, aliquando emergam. Strenue quoque nos exercet Scriptorum veterum Latinorum nova ratione explanandorum institutum, de quo scribis. Hoc quale sit, paucis accipe. Cùm veterum scripta legentibus duplex obobriri soleat difficultas, rerum altera, altera verborum, duplici eas expugnare subsidio consilium fuit, Interpretatione, & Notis. Verba Interpretatione declarantur, non ea quæ diffusa & luxurianti oratione loci sententiam

tiam exponit, & Paraphraſis appellari ſolet, vel quæ longiores ſermonis circuitus in pauca contrahit: ſed quæ mediam inſiſtens viam, non in ſententia ſolùm referenda, ſed verbis etiam ſingulis rependendis laborat; atque in eum ordinem cogendis, quem ſimplex & naturalis poſtulat loquendi conſuetudo, inſuperhabito omni ornatu & aurium lenocinio. Res exemplo clarior fiet. Interpretandum ſumamus initium Æneidos; optime id fiet hac ratione: *Canto bella & virum, qui profugus fato, primus è regione Trojana appulit in Italiam & litus Lavinum. Plurimum ille poteſtate Deorum agitatus* fuit *terra marique, propter memorem iracundiam diræ Junonis.* Vides verba totidem verbis eſſe appenſa, neque quicquam in interpretatione extare, quod in ipſo auctore non appareat, ſi vocula unam excipias, quæ cùm majoris lucis gratia fuerit aſcita, ſubjecto radio notata non eſt, perinde ut reliqua, velut adventitia & inſitiva. Quanquam extraneis vocibus adoptandis parcum interpretem eſſe volumus. Ex hoc interpretandi genere cùm plurima exurgunt commoda, tum iſta potiſſimum duo: quid valeant ſingulæ auctoris dictiones lector intelligit, & novas interim, quibus uſus eſt Interpres, condiſcit; quæ duæ res ad ſtylum locupletandum plurimum faciunt. Cùm autem propter contortum & διεσταλμένον dicendi genus, in majori verſentur obſcuritate, qui ſtricta, quàm qui ſoluta oratione uſi ſunt, hinc illis perpetuam interpretationem adhibendam duximus; cùm alii certis tantùm quibuſdam locis, qui morari lectorem poſſunt, fuerint interpretandi; ſi tenebricoſos & lucifugos quoſdam ſcriptores excipias, qui non alia quàm Poëtæ ipſi fuerunt ratione tractandi. Quo in genere minime ſane Varronem, alioſve Rei Ruſticæ auctores ponendos arbitramur. Dixi de Interpretatione, quæ verſatur circa verba, & expreſſam verbis ſententiam; de

Noti

Notis ſic habeto. Iis omnis antiquitatis, Hiſtoriæ, Geographiæ, aliarumve diſciplinarum notitia continetur. Criticas quoque diſſertationes, variantes lectiones, manuſcriptorum codicum contentiones, ſi paucæ ſint & exiguæ, in hunc cenſum admittimus: ſin uberior earum ſeſe det proventus, in libri calcem rejicimus. Plane ut tironibus & rudioribus Interpretationem, uſu vero litterarum provectioribus Notas dixeris eſſe comparandas. Primus rei totius conſilium pro ſua ſolertia reperit Dux Montauſerius, hac potiſſimum ratione non Sereniſſimi ſolum Delphini ſtudia juvari poſſe ratus, ſed languentes etiam ac prope intermortuas humaniores litteras excitari. Quod ſi tuam quoque in id contuleris operam, nec Varronis ſolum libros de Lingua Latina, ſed & ipſius quoque, ac reliquorum præterea ſcriptiones de re ruſtica exornandas ſuſceperis, non leve ad totius inſtituti perfectionem acceſſurum eſſe momentum arbitramur. Tu poſtquam operi manum admoveris, priuſquam progrediaris longius, ſpecimen lucubrationis velim ad me mittas, ut ſi quid forte rationibus noſtris minus conſentaneum obrepſerit, facilior ſit in brevi ſcriptione emendationis labor. Ciceronem certe quidem tibi è manibus excutere nolim, quem rei litterariæ nimis intereſt egregia tua opera excultum prodire: ſed quod de re tuaque diligentia ſperare licet, ſucciſis utrique labori certis horis, dum hunc abſolves, illum inchoabis. Allatum huc eſt, perinde ut ad vos, primum Baſileenſis Origenis folium, errore ſplendido inſigne. Quod dedit principium adveniens novitius ille litterator! Nempe ſic hujuſmodi hominem decuit ſuo ſibi flagitio nobilitari. Reliqua expectamus, nec dubitamus quin operculo patella digna futura ſit. Ornabitur ille aliquando pro ſuis viribus. Interim vale, doctiſſime Vir. Lutet. Pariſ. X. Cal. Novemb. MDCLXXIII. Condomenſi

domenſi Epiſcopo ſalutem dixi tuis verbis, reſalutat te ille officioſiſſime, tuoque nomini multum favet.

JOANNI GEORGIO GRÆVIO.

Ultrajectum.

PRolixam tuam erga me voluntatem ita videor ex litteris tuis perſpexiſſe, ut nulla te omnino res, nedum menſium aliquot ſilentium, in neglectæ amicitiæ ſuſpicionem apud me vocare poſſit. Quamobrem etſi magno litterarum tuarum tenebar deſiderio, meam quidem dolebam vicem, cui tamdiu optato bono carendum erat, teque tardum, ſi forte, & ceſſatorem apellabam, de animi tui conſtantia nihil ſecius augurabar. Nunc vero poſtquam intellexi quàm gravibus de cauſſis hoc officium intermiſeris, non accipio tantùm accuſationem, ſed perniciem etiam quam capiti tuo nefarii homines conflaverant, eſſe te amolitum, teque litteris noſtris eſſe reſtitutum etiam atque etiam gratulor. Nec dubia ſane jam ſpes eſt, quin de Auctoribus rei ruſticæ in Seriniſſimi Delphini uſum adornandis, tuoque adeo Cicerone abſolvendo, ſerio ſis cogitaturus. Quod ut facias pro noſtræ neceſſitudinis jure magnopere te hortor. Nam Ciceronis labore tuo deterſi & expoliti magna profecto apud me eſt, certe & apud omnes elegantiarum, urbanitatis, veræque eloquentiæ ſtudioſos, expectatio. De ſcriptoribus vero rerum ruſticarum ad Illuſtriſſimi Montauſerii præſcriptum concinnandis, quoniam ſatis multa ſuperioribus litteris

ad

ad te ſcripſi, nihil habeo in præſentia quod addam. Is propediem ad te miſſurum ſe recepit auctores hujus generis aliquot jam luci paratos, tibique id à me ſignificari voluit. Nonnulla in iis, atque utinam non multa, offendes, quæ limato tuo judicio & exquiſitæ eruditioni parum ſatisfaciant: ſed tam cara eſt doctorum hominum annona, ut in iis ſeligendis, qui operam ſuam labori huic impenderent, nobis eſſe faſtidioſis in egeſtate haudquaquam licuerit. Vix enim credibile eſt quantopere frigeant hæ litteræ. Verum ſi minus res probabitur ipſa, at conſilium certe placebit & conatus. Sic ergo habeto, in muſteis hiſce ſcriptionibus futura bona multa, plura mediocria, mala vero plurima. Inceptum noſtrum valde retardavit nuperum incendium, quo Bibliopolarum Pariſienſium apothecæ aliquot flagrarunt. Nobilis ille Cimber Walterus, vir humaniſſimus, reddidit mihi tuo nomine Refutationem horribilis & ſacri libelli Theologico-politici, pro qua habetur tibi à me, Græve, ita ut meritus es, gratia. Legam accurate, ſimul exierit è manibus βιβλιοπηγῶν, eoque accuratius, quod inſcriptione ad id argumentum pertinente verſor jamdiu, qua & exitialis hujus operis capita quædam diſcuſſi. Diuturnam lucubrationi huic moram injecit adverſa valetudo, qua totam hyemem tentatus ſum. Nunc denique res ſpectat ad exitum. Jam aliquot menſes eſt, cùm fetus ille Baſileenſis ad me pervenit. Origenis Protrepticon ad martyrium è Bibliotheca Baſileenſi, legati noſtri rogatu olim mihi deſcripſerat Weiſtenius pater, ſibique, ut opinor, ἀπόγραφον unum ſervaverat. Id in domeſticis chartulis cùm reperiſſet filius, perire noluit, atque hinc porro ad editionem ſuſcipiendam excitatus eſt. Sciebat quidem illiberale eſſe, occupatam jam ab alio provinciam invadere: ergo inhoneſtum facinus honeſtis verbis prætexuit, paſſimque nobis palpum obtruſit.

obtrûsit. Nosti illud : *Altera manu fert lapidem, panem ostentat altera.* Fuit vero dignum sale qui in eo est, quod cùm γνήσια duo quæ habebat opuscula Origenis, non ejus essent molis, quæ in justum volumen possent assurgere, addidit ἐξ ἐπιμέτρου, Dialogum contra Marcionistas. Hunc autem quoniam certissimis rationibus suppositum esse demonstraveram, argumenta quidem nostra refellere instituit, sed ita tamen ut post longam demum disputationem agnoscat vix iis quicquam opponi posse. Cæterum pannorum nostrorum segminibus centunculos Notarum suarum ita consarcinavit, ut si repetere omnia velim quæ mea sunt, furtivis coloribus nudata cornicula risum moveat. Αὐλοῖς φυσᾷ μακροῖσι, φορβειᾶς δ' ἄπερ. Mihi vero certum est, quamprimum aliquid continget otii, Origenianum opus persequi, & obstrictam fidem liberare. Vix quicquam in Florentinis illis ἀπαναστασίοις Origenis, quæ prædicas, haberi puto, quod non ad me pervenerit. Jamdiu enim est, cùm Italicas Bibliothecas pene omnes amicorum ope excussi. Sunt penes me folia aliquot Origenianarum scriptionum, è membranis Florentinæ Bibliothecæ jam olim mihi per Alexandrum Morum excerpta. Quid attulerit tamen adolescens ille vestras nuper ex Italia redux, velim cognoscere. Nondum huc, quod sciam, allatus est Hyginus ille Schefferi, nec Stephani Fragmentum istic apud vos editum, quod manu scriptum, à multis jam annis penes me habeo; nec ille Tennulii, ac Berkelii quem commemoras, Frontinus. Neque enim afferentur, quoad compositis bellis commercia restituantur. Utinam emergat aliquando è forensibus illis fluctibus Heinsius, à quo nihil nisi ingenio & doctrina perfectum expectamus. Dolendum sane est per malevolorum calumnias, præclaros hominis conatus, spectatamque industriam, magno rei litterariæ detrimento distineri.

Damnum Joſepho Boſii morte illatum reſarciet popularis meus Stephanus Monachius, ad vos propediem abiturus, qui hoc ſaxum jam multos annos volvit. Tu vero vale, & me ama. Ex Sangermano IV. Eid. Mai. MDCLXXV.

JOANNI GEORGIO GRÆVIO.

Ultrajectum.

BInas tuas eodem ferme tempore reddidit mihi nobiliſſimus juvenis Fridericus Rhedius. Hunc etſi vel genus ſuum, vel indoles, & præclaræ corporis animique dotes ſatis commendant, tuis tamen litteris non mediocris facta eſt apud me ad ejus commendationem acceſſio. Quidquid itaque poſſum, vel auctoritate, vel gratia; ei ex animo detuli, ipſaque re, ſi uſus venerit, libentiſſime præſtabo. Redditum tibi eſſe Demonſtrationis meæ exemplar, tibique opus hoc placere valde lætor. In tam vaſto, tam difficili, tam pervulgato argumento, bonorum ac doctorum hominum promereri laudem, novumque aliquid protuliſſe, quod eorum calculis comprobetur, is vero eſt ubertimus laborum meorum fructus, ampliſſimum Chriſtiani ſcriptoris auctoramentum. Ciceronis epiſtolarum volumina duo à te edita, & luculento interpretationum apparatu, doctiſſimiſque adnotationibus tuis ornata, miſit ad me tuo nomine Bigotius conſanguineus meus. Pro tam præclaro munere gratias ago tibi habeoque maximas. Nunc te valde hortor, ut inſtitutum opus reipublicæ litterariæ bono gnaviter, ſtrenueque proſequare;

quare ; tum deinde totum te ad noſtros Rei ruſticæ ſcriptores referas. Nihil tibi polliceri poſſum de Columellæ exemplari, è Bibliotheca Regia ad te mittendo : vix enim libri inde ſinuntur efferri in urbem ; in provincias, ne vix quidem ; extra regni fines, omnino nunquam. Tibi itaque ſuadeo, negotium des alicui è cohorte Legatorum veſtrorum, ut librum manuſcriptum cum editis contendat. Efficiam ut pateat illi in Bibliothecam aditus. Contentionis etiam laborem in me tua cauſſa reciperem, niſi ſtudia Sereniſſimi Delphini, & imminens longinqui itineris tempus, quod jam jam inutiri ſumus, me occupatum tenerent. Spinoſa ille, de quo ſcribis, ad litterarum ſacrarum ſtudium longe plus à temeritate & impietate, quàm ab eruditione paratus acceſſit. Nam præter aliquem Hebraicæ linguæ uſum, etſi ſatis mediocrem, nihil omnino inſtrumenti attulit ad ſuſcepti in damnoſo opere argumenti tractationem. Humaniores litteras ne ſaluravit quidem à limine ; ſanctorum Patrum libros omnino non attigit ; quodque mirabile eſt, & hominis impudentem audaciam declarat, ſacræ hiſtoriæ penitus rudis fuit & imperitus. Tardum ad hæc, & plumbeum ingenium, judicium omnino nullum. Quo magis mirati ſubit corruptelam ætatis hujus, adeo à veritate averſæ, ut homini aperte eam oppugnanti, ſtolido cæteroquin & hebeti, nec niſi nugas fundituri, & leves quaſdam ratiunculas, compreſſas jamdiu & obtritas recoquenti, faverit & applauſerit. Perlatum eſt ad me ſermone multorum & litteris, cum morti proximum in ore ſæpe habuiſſe ; ob id unum ſe diuturniorem vitæ uſuram optare, ut librum meum quem adverſus ſe tantummodo cudi putabat, legere & confutare poſſet. At Deus nominis ſui hoſtem & oppugnatorem venenum ſuum latius ſpargere, paſſus non eſt. Hiſtoria Critica veteris Teſtamenti non quidem publice damnata, ſed an-

tequam prodiret abolita eſt. Librum legi accurate. Diſputat primum de auctoribus Librorum ſacrorum. Nihil fere novi affert, ſed opiniones ab aliis jam prolatas dilatat; & quæ ſtrictim illi ac parce, magniſque adhibitis cautionibus propoſuerunt, liberaliter hic non defendit modo, ſed amplificat. Totius doctrinæ ſuæ principia ponit manifeſto falſa, ex quibus ducit conſectaria quædam exitioſa prorſus & peſtifera, unde Librorum ſacrorum dignitas & γνησιότης funditus labefactantur. Parte altera ſanctorum eorumdem Codicum Interpretes ad examen ſuum & arbitrium revocat, in eaque antiquos Eccleſiæ Patres irreverentes vexat & proſcindit; reliquos tam accerbe adhibet, ut facile appareat in vitiis notandis & carpendis diligentiorem fuiſſe, quam in virtutibus laudandis. Tertia demum parte diſſerit de optimo genere interpretandæ Scripturæ ſacræ. Quæ pars totius operis, meo judicio, optima eſt. Plurima ex Origenianis meis, & libris De interpretatione, & ex aliorum ſcriptis depromta paſſim deprehenduntur, quæ velut ſua venditat, nec ſcriptionis cujuſquam nomen profert, quam quem maledictis velit inceſſere. Ea eſt hominis perverſitas. Ajunt librum apud vos recudi: quod miror; nam hujuſmodi opus non magis veſtri dogmatis hominibus placere poteſt, quam Catholicis. Hoc ſi refellendum ſuſceperit Spanhemius, rem judicii ſui integritate, ſuaque eruditione dignam fecerit. Homerum illuſtrare, eique Joannis Tzetzæ Scholia adjungere quod cogitas, magnopere tibi gratulor. In nobiliſſimo Poëta excolendo, induſtriam tuam utiliter & ſplendide locaveris. Eſt mihi Tzetzæ ejuſdem Poëma de rebus Troicis ſic inſcriptum, Ἰωάννου γραμματικοῦ τοῦ τζετζοῦ περὶ τῆς Ὁμήρου, καὶ περὶ Ὁμήρου, καὶ περὶ μεθ' Ὅμηρον, ἐν συντόμῳ καλῶς ἐκδεθέντα. Adjecta ſunt Scholia non contemnenda. Hæc edere olim habebam in animo; ſed aliis ſtudiis

diis ex transverso objectis abreptus sum. De posthumis Salmasianis sic habeto. Scripsi ante tres annos ad Divionenses, curaturum me ut in Hollandia ederentur, si eorum copiam facere vellent. Responderunt aliud sibi esse consilii, quod dies explicatura sit. Iterum eos lacessam; si pergent abnuere, auctor sim Typographo, ut iis non expectatis editionem aggrediatur. Res successu haud dubie carebit. Libtum *De re militari Gallice à Salmasio scriptum*, qui penes me est, cum eo libenter communicabo. Veterum Rabbinorum, à quibus Religio nostra oppugnata est, confutationem ab Wagenseilio susceptam, quoniam in consimili propemodum argumento versatus sum, valde videre cupio. Num compos fieri possem superstitis alicujus exemplaris Cotelerianæ editionis Patrum, qui Apostolicis temporibus floruerunt, quæsivi diligenter à Typographo; respondit ne unum quidem sibi ab incendio reliquium esse. Bibliopola ille, qui tibi nuper indiculum ostendit librorum, quos comparari mihi optabam, brevi ad vos revertetur. Si quem eorum nactus fueris, is ad me tuto perferet, pretiumque refundet. Res tuas tranquillatas esse, neque malevolorum calumnias repressisse, & ex tuis litteris, & ex Rhedii sermonibus, maxima cum voluptate cognovi. Præstet tibi Deus diuturnam hanc quietem, per quam litteris ornamento, amicis oblectamento magis magisque esse pergas; mutuique nostri conspectus & alloquii desiderium litteratum crebritate solari liceat. Litteras Sandii post menses novemdecim, quam erant datæ, una cum tuis accepi. Moræ tam diuturnæ caussam plane non intelligo. Tu meas ad illum velim cures diligenter. Salutem tibi plurimam nuntio verbis Montausserii Ducis, & Episcopi Condomensis. Vale XV. Calend. Mai. *Qui dies mensem Veneris marinæ Findit Aprilem.* MDCLXXIX. Lutetia.

JOANNI GEORGIO GRÆVIO.

Ultrajectum.

TRes à te litteras accepi, Grævi Virorum optime; unas Alneti; cum libello noſtro *De interpretatione*, editione Stadenſis, eamque Monachii noſtri litteris; duas alias à Peſterſio, ſuaviſſimo & modeſtiſſimo juvene, poſtquam huc reverſus ſum; omnes certiſſima amoris ſignificatione conditas. Quod etſi mihi gratiſſimum eſt omni tempore, longe tamen gratius fuiſſet, ſi non iis aſperſiſſes dubitationem immutati mei adverſum te animi, propter ſermones illos τῶ δίνα. Tu mihi perſancte jurato credas velim, cui etiam injurato credere debes, nullam iis fidem à me fuiſſe adjunctam, meque pro certo habere per ſummam impudentiam confictos eſſe ab homine nequam, diſſimulante livorem ſuum & maledicentiam nefanda hac arte. Id Monachio noſtro teſtificatus ſum, id Rulæo. Quæ animi mei argumenta etiamſi non extarent, vel unum hoc habebas, idque certiſſimum, quod ad te amice & candide idem hoc ſcripſi ſuperioribus meis litteris, velut ſocium te acceptæ offenſionis & participem aſciſcens. Nam ſi mihi aliqua hæſiſſet opinio violatæ à te exiſtimationis meæ, vel injuriam à te, ita ut æquum erat, aperte expoſtulaſſem; vel concoxiſſem Spartano ſilentio, coalitamque amicitiam vel diſcidiſſem, vel diſſuiſſem. Quod quoniam contra à me factum eſt, nulla me, vel leviſſima ſuſpicionis aura perſtrictum eſſe cenſeto. Quamobrem id omne

ne ex animo tuo deponas : aut si quam rei voles retinere memoriam , non alio id pertineat quam ad auctorem facinoris , non aversandum quidem , nam injurias condonare , probum , piumque hominem decet , sed cognoscendum. Quodcunque vero factum est à Rulæo & Schanabelio , id æqui bonique consulendum est : cum non aliter hic ad Rulæum , Rulæus vero ad me scripserit de ea re, quam ut commentitia , & à malevolo aliquo malitiose conficta. Nunc abs te peto , ut hæc perpetuo silentio , atque etiam oblivione sepeliantur. Ex litteris tuis datis prid. Eid. Oct. intellexi alias te hoc mense Septembri ad me misisse , quas omnino non accepi. Ad reliqua sic habeto. Crucior desiderio Ciceronis tui , cujus accuratam aliquam ac perfectam editionem , quam semper concupieram , nunc tandem à te ex parte consecuti , cætera tot annos expectamus. Scito vero tantum te de gloria tua decerpere , quantum differs operis hujus absolutionem. Nupertime hoc ipsum excudi cœptum est hic à Jesuitis aliquot in usum Sereniſſimi Delphini , elegantissimo charactere. Sed lentum erit , uti conjicio , & spissum negotium ; etsi plures Typographi operas suas consociarunt. De editione Siadensi libelli nostri gratias ago , habeoque. Satis culta est & emendata , ut est captus Germanotum Bibliopolarum. Hagensis vero scatet mendis. Inquinatior etiam illa *De Fabulis Romanensibus* , quam à madulsa aliquo & somniculoso homine procuratam dicas. Nunc tandem clausta officinarum perfregit Titus Livius , studiis Sereniſſimi Delphini comparatus. Continetur sex voluminibus , necdum tamen Index accessit. Prodiit quoque prior Taciti tomus. Misit ad me Sponius alteram sectionem Miscellaneorum. Totum enim opus particulatim edetur , in gratiam , opinor , Typographorum , qui minore suo incommodo , ac levioribus impensis folia aliquot , quam

ingentes librorum moles typis excudunt. Nondum pervenit ad me fasciculus ille librorum mihi destinatus, quem commemoras. Latet etiamnum in farcinis Horthamelii. Pudet liberalitatem tuam toties experiri, nec eam vel tantillo munusculo redhostire. Faciam tamen, uti spero. Quoniam autem Catalogum Bibliothecæ Heinsianæ illuc inclusum nondum accepi, quid ex ea potissimum mihi comparari velim, plane incertus sum. Cum tamen non exiguam Bibliothecæ suæ partem Heinsio patri testamento reliquerit olim moriens Scaliger, qui variis observationibus librorum suorum oras prætexere solebat, magni fecerim obtinere Manilii Codicem secundæ editionis, quo usus est. Plurima enim illic fuisse ab eo adnotata scio, ex quibus tertiam editionem concinnare parabat. Tu vero nosti, quam sæpe mihi in hoc opere Scaliger pœnas dederit. Mea igitur interest scire, an errores demum suos agnoverit. Ad mortem enim usque Poëma hoc habuit præ manibus, præque oculis: adeo ut animam etiam agens curam hanc neutiquam deposuerit, sed nonnulla emendari jusserit ab Heinsio. Cum autem secunda editione nihil aliud actum sit, quam prioris errores novis erroribus cumulasse, plane suspicor, majorem etiam errorum accessionem ex tertia fuisse expectandam. Quod & ex illa, quæ post ejus obitum prodiit, liquido cognoscitur: quamquam adnotationes ejus omnes parum accurate excerptas fuisse puto. Deinde cum Laurentium Koninckium contrum sæpe castigaverit, si ejus commentarios in Manilium diu à me frustraque quæsitos, per te consequar, rem feceris valde utilem. Scio præterea compilasse Scaligerum in hoc opere procudendo Astrolabium planum Petri de Apono, Venetiis editum, anno circiter millesimo quingentesimo secundo: quod mihi nunquam videre contigit. Quare eruito illud nobis undecunque; si poteris.

Denique

Denique quidquid Bibliothecæ Scaligeranæ fuit, id totum ad me pervenire valde optaverim; ea præsertim, quæ à patre Scaligero, Josephus filius habuit. Huc adde, si liceat, Nitzakon R. Lipmani, à Constantino *l'Empereur* editum, Postellum in Jezirah, Volkelium De vera Religione, Altingum De Republica Hebræorum, Heurnii Antiquitates Philosophiæ Barbaricæ, Albategnium De motibus Stellarum, Grævii electa Linguæ Persicæ, Godignum De rebus Abyssinorum, Burlæum De Lingua Punica, & De vitis Philosophorum, Besoldum De Linguarum mutatione, Alardum De Musica veterum, Julii Celsi Constantini Epitomen Commentariorum Cæsaris, Ennium Hieronymi Columnæ, Longinum Langbænii, Longinum Manolesii, Laurenbergii Gromaticam, Greenium De Rusticatione veterum, Nunnesii Grammatisticen. Pretium renumerabit Horthamelius, vel certe Monachius noster, ad quem scribam de ea re. Utinam vero consopisses Dracones, qui gazæ huic incubant in Ubiis. Quid? an ne auro quidem expugnari potest hæc rusticitas? Si quid per litteras, vel per amicos poteris efficere ad exsculpendum vel unum Censorinum, sacculos nostros exhauriam. Finem facio in Clearcho, de quo acute & erudite scribis pro more tuo. Equidem Josephi & Eusebii fidem secutus sum, ac re forsitan non satis caute perspecta. Primus nobis scrupulum injecit de ea re Simonius in Critica sua nam Clearchum hunc ab Helleniſtis Judæis, vel suppositum, vel interpolatum suspicatur. Tu vero tot argumentis idem conaris conficere, ut manus dare propemodum necesse sit. Verumtamen sunt etiam, quæ rationibus tuis à viro non nimis pertinaci obduci possint. Etsi enim falso jactati videtur, Aristotelem perlustrasse Asiam in Alexandri Magni comitatu, at illuc excurrere potuit per primos vitæ annos. Scripsit, inquit, Laërtius in

Proœmio fuiſſe à Clearcho proditum, Judæos ſobolem eſſe Gymnoſophiſtarum: atque id confirmaturum eum fuiſſe vis auctoritate Ariſtotelis, ſi hoc ab eo traditum cognoſcet ex Clearcho. At certe alia omnia habet Laërtius, ſcripſiſſe nempe Clearchum in libro περὶ παιδείας, Gymnoſophiſtas veniſſe à Magis; quoſdam vero tradere, Judæos quoque eorum eſſe progeniem; hoc eſt Magorum, ſive Chaldæorum, de quibus hoc loco diſſerit Laërtius. Demus præterea ea ſcripſiſſe Laërtium quæ recitas; annon Ariſtotelis verborum, vel negligens, vel parum memor eſſe potuit in opere tumultuario, qualem eſſe hanc Laërtii compilationem probare facile eſt? Ais unum Joſephum meminiſſe libri Clearchi περὶ ὕπνου. Quid tum? an dubiæ ſunt fidei veterum libri, quicunque ſemel tantum à ſequentis ætatis ſcriptoribus laudantur? non hanc tantum, ſed alias quoque ſcriptiones argumento hoc ab eodem Clearcho abjudicaris. Ad hæc Judææ nomen hac ætate Græcis ignotum fuiſſe contendis: non valde cognitum in vulgus fuiſſe conceſſerim, plane ignotum fuiſſe negaverim. Enimvero Ægyptum jam perluſtraverant Thales, Pythagoras, Plato, ubi magna erat Judæorum frequentia; quidam etiam partes orientis adierant. Itiones erant crebræ commercii cauſſa Phœnicum in Græciam, Græcorum in Syriam, jam inde à vetuſtis temporibus. Hebræi autem poſt ſolutam captivitatem, Judæi dici cœpti ſunt. Jam vero non Syriam ſolum, ſed & Perſidem quoque pervaſerat Græcorum Lingua. Apud Danielem, qui vixit Darii temporibus, reperias vocabula משפיכ Dan. 22. quod eſt σαφεί, פסנתרין, ψαλτήριον, סומפניא *Symphonia*. Non ſatis igitur firma habemus argumenta, quibus Clearchi libros περὶ παιδείας damnemus. Etſi res ſuſpicione non caret. Sed in re incerta tutius eſt re-

ceptas

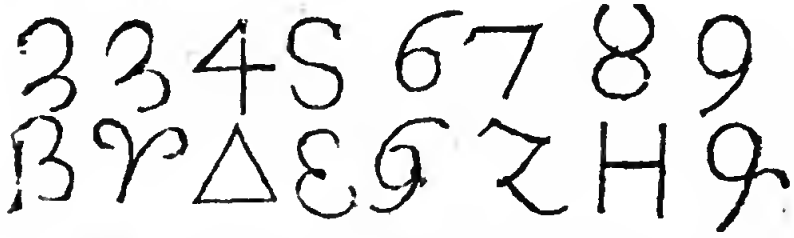
ceptis opinionibus adhærere. Tu vero vale, dulce decus meum, meque tui obſervantiſſimum ama. A. D. X. Cal. Januar. MDCLXXXII. Lutetia.

JOANNI GEORGIO GRÆVIO.

Ultrajectum.

CUm ex Alnetano veniſſem in hanc urbem, Lutetiæ pro more meo hoc ineunte autumno repetendæ cauſſa, accepi litteras tuas EX Ad VI. Non. Sextil. datas. Etſi vero bene longas ſcripſi ad te ante dies non multos, jucundum tamen eſt iterum colloqui tecum; vel ſi nihil eſt colloquio dignum, certe garrire. Archiſynagogum Vitringæ coravi extorquendum è manibus publicanorum. Ad Mauwenum tuto pervenerunt Perizonii diſſertationes. Themidem Atticam Meurſii, de qua ſcribis, neque accepi, neque puto Montauſerium accepiſſe: nam quæ ejus diligentia eſt, ſtatim ſignificaſſet. Niſi forteſſe impedimento fuit valetudo, qua per aliquot dies tentatum fuiſſe cognovi ex litteris amicorum. Nunc plane convaluit. Accepi tandem Monachii noſtri Varia ſacra: opus magnæ & exquiſitæ doctrinæ, ac ſupra captum ætatis hujus, qua obſoleverunt bonæ Litteræ. Longa ille diſſertatione oppugnavit opinionem noſtram de origine vulgarium notarum arithmeticarum, quas Sifras vocant. Prodiiſſe eas ex depravatione Litterarum Græcarum certo mihi conſtat. Abſit ut optimi & amiciſſimi viri factum in malam partem accipiam; ἀγαθὴ δ' ἔρις ἥδε βροτοῖσι. Neque tamen ille eruditis ſuis argumentis à ſententia mea me dimovit; quam & in Demonſtratione Evangelica, &

in Notis ad Manilium fuſe tradidi. Huic tibi approbandæ, (nam te controverſiæ iſtius arbitrum eſſe velim) ſatis, puto, erit ob oculos poſuiſſe characteres Sifrarum ipſarum, & Græcarum Litterarum. Ex earum enim contentione veritas ipſa manifeſte ſe prodet.



Vides, doctiſſime Grævi, quam apte conveniant omnia, nec quicquam deſit Sifris, ut fiant Litteræ ipſæ Græcæ, præter accuratam delineationem, quam non patitur frequens uſus, præſertim apud Barbaras gentes, quarum manus talium formarum inſuetæ erant atque rudes. Derogari itaque non poteſt fides opinioni noſtræ, quin oculorum ipſorum teſtificationi derogetur. Quæcunquæ autem contra afferuntur, refellere perfacile eſt. Lucianum Amſtelodamenſem curatura tua ſplendidum, & videre cupio tua cauſſa, & olim mihi jucundiſſime lectum ac relectum denuo relegere. Poëmatia mea recognoſcere & emendare apud me decretum eſt, ſimul atque nactus ero aliquid otii, quod nunc quidem mihi plane deeſt. Eſt enim aliquid in manibus, quod me totum ſibi habet, nec ante ver proximum dimittet. Inſtant præterea Waesbergii veſtrates, ut Demonſtrationem noſtram Evangelicam comparem ad novam editionem. Inſtant & Pariſini Bibliopolæ, ut de Origenis opuſculis, aliquando tandem fidem meam exolvam. Ampla meſſis, vires exiguæ, ſupellex curta, tempus oppido breve, atque itineribus, ſalutationibus, & negotiis ſatis impeditum. Erectus interim

interim animus, & prolixa voluntas. Tu vero nobis exemplo tuo præi & ad bene merendum de re litteraria ſtudium noſtrum vel accende, vel certe ſuſtenta. Vale. Cadomi, I V. Eid. Octobris, MDCLXXXV.

JOANNI GEORGIO GRÆVIO.

Ultrajectum.

SEmeſtre iſtud ſilentium, poſtremarum tuarum prolixitate & amœnitate uberrime compenſaſti. Etſi vero magnum me tenere ſolet litterarum tuarum deſiderium, ſic ut ceſſationi tuæ nonnumquam ſubiraſcar; minus ægre tamen iſtarum tuli tarditatem, quod exiſtimaverim te propter itineris noſtri longinquitatem & diuturnitatem ab officio hoc abſtinuiſſe. Itaque tuam ipſe cauſſam agebam apud me, mihique facile perſuadebam nihil aliud repreſſiſſe diligentiam tuam, quam reditus noſtri moram. Nunc vero quod te ipſe velut accuſas, non ita accipio, quaſi habeam confitentem reum; ſed quaſi in te cum ſummo adverſus nos ſtudio certet ſingularis humanitas. Poſt longam peregrinationem gratiſſimum fuit in hunc angulum me abdere, ubi poſſem ſine interpelloratibus conquieſcere. Sed non eam tamen, quam ſperaveram, tranquillitatem nactus ſum. Nullus abit vacuus ab interventoribus dies, & negotiis præterea per diuturnum abſentiæ tempus collectis & cumulatis prope obruor. Sed tamen aliquid mihi ſepono ſucciſivi temporis, in eoque me recolligo, & fatiſcentem animum litterarum noſtrarum ſuavita-

te reficio. Nec levem mihi ad id præstat opem Theæ potus, quo utor perlibenter ac creberrime. Neque frustra sane : nam præter hilaritatem, quæ cum ea una velut hauritur, valetudinem quoque confirmari, corpusque in posterum corroborari sentio. Quæ cum revocarem ad animum, beneficiorum acceptorum memor, salubris hujus plantæ laudes carmine celebrare instituì : uti duobus abhinc annis factum est à Petito nostro, viro elegantis & eruditi ingenii, qui ad hanc palæstram me provocavit. Opus nostrum mitto ad te egregium ejusmodi lucubrationum spectatorem, tuoque arbitrio permitto. In eo quod rogas de Anthologia, libenter tibi obsequar ; sed unus hæret scrupulus. Videris significare solam Grotii interpretationem iri editum, non etiam exemplar Græcum. Quod si ita est, quis erit demum fructus Notarum & Observationum, quæ totæ pertinent ad Græca illustranda ? Nihil equidem à me adnotatum ad librum hunc memini, quod luce valde dignum censeam. Pauca tantum quædam pro more meo, & in privatos usus allevi ad oram libri, quæ inter legendum venerunt in solum. Adeo ut quod id Anthologia factum à me scripsit Bigotius, factum id quoque in cæteris scriptionibus à me perlectis scribere potuerit. Quamobrem si ea, quum paras, Grotianæ interpretationis editio Observationibus nostris potest splendescere, vel mittam ad te exemplar ipsum, si qua sese dederit occasio, vel certe quæ ad limbum adtexta sunt excerpam, tuique juris faciam. Tu quid à me velis fieri significabis. Lamarius, & Lantinus, Senatores Divionenses, spem olim fecerant nobis, de publicandis aliquot lucubrationibus Salmasianis nondum editis ; & de vita quoque ejus referenda in litteras. Multa me super hoc argumento rogitaverant, quem Salmasio olim familiariter usum esse sciebant. Nonnullas etiam eruditi hujus viri epistolas ad me scripras

ptas cum illis communicaveram. Quid his factum ſit, nullus ſcio. Libellos, quos ad Montauſerium paras, auctor tibi ſum, ut per Bruxellenſes aurigas Lutetiam mittas, ejus nomine inſcriptos. Reſignabuntur faſciculi à publicanis, ſed tuto demum perferentur, quippe cùm vetita non ſit librorum hujuſmodi invectio, ſed eorum tantum, qui res ſacras, vel politicas regni hujus maligne tractant, aut aperte criminantur. Abaco Pythagorico me beaſti, gratiaſque habeo & ago. Similem oſtenderat Monachio noſtro Voſſius, ex eoque collegerat ante uſitatos fuiſſe hos characteres, quam nomen aliquod in litteris Arabes eſſent conſecuti. Ego vero non antiquiores ſolum eſſe aio litteratura Arabica, ſed meros eſſe characteres Græcos, frequenti calculonum uſu depravatos. Id agnoſcas, cùm ex formarum contentione, quæ manifeſto oſtendit eſſe eaſdem, tum ex ipſis Boetii verbis, quæ indicant *quoſdam in harum depictione litteras Alphabeti ſibi ſumſiſſe*, ut pote quas ſcirent eſſe quidem eaſdem; hoc ſolo differre, quod aliæ integræ erant, aliæ depravatæ. Hæc autem Abaci deſcriptio valde diſcrepat ab ea quam vulgati Boetii codices præferunt. Nonnulla hic deprehendas vocabula Hebraicæ originis, velut *Arbas*, pro quaternario, quod eſt ארבע: *Quimas*, pro quinario, quod eſt חמש: Zemis, qui ſeptenarius eſt, accedit ad שבע: *Temenias*, octonarius, eſt merum Chaldaicum תמניא quod arceſſitum eſt ex Hebraico שמונה. Nempe adjecta ſunt Arithmetica vocabula Orientalium, quod eruditione jam florerent Arabes, quo tempore deſcriptus eſt ille codex. Nec iis tamen auctoribus factum reor, ut deſcriptio hæc à dextris progrediatur ad ſiniſtra; ſed quod in diſpoſitione numerorum priore loco adſcribi ſoleant majores, poſtremo minores. Itaque vulgatem numerorum collocationem tenuit librarius

rius ille ; vulgarem vero ſcribendi modum librarius alter , ex cujus exemplari profecta eſt Boetiana editio. Ex uſu Borboniarum aquarum id cepi commodi , quando id pro tua humanitate cupis cognoſcere , ut ctus , quod mihi ex diſtorſione debilitatum fuerat , multum quidem , ſed non omnino tamen ſit confirmatum. Verum quod aquis illis defuit , id à tempore ſperare poſſe videor ; cùm mihi in otio Alnetano plurimum roboris acceſſiſſe ſenſerim. Epiſtolam hanc rure illo inchoatam , Cadomi continuatam , vix nunc tandem abſolvo Lutetiæ : adeo negotiis , moleſtiiſque enecor , tempuſque mihi miſere perit. Tu vero vale , ſumme Vir , & tranquillo tuo ac felici otio fruere. IV. Eid. Novemb. MDCLXXXVII.

JOANNI GEORGIO GRÆVIO.

Ultrajectum.

QUam moleſta mihi fuit diuturna illa litterarum tuarum intermiſſio , tam jucundum eſt deſitum hoc officium repetere : quod cùm ob aliquot annorum ceſſationem viſum nunc ſit eſſe novum , ſimul omnem apud me novitatis gratiam obtinuit. Ac verebar equidem , ne ſilentii hujus orta eſſet cauſſa aliqua ex me , vel incogitante , vel inſcio. Verum confirmabat me , atque etiam ſolabatur conſtantis meæ adverſum te rectæque voluntatis conſcientia ; quam ut ad hanc diem firmam retinui , idem de ea in poſterum polliceri poſſum. Quæ ſcribis de litteris à Bocharto & ad Bochartum datis , pergrata mihi ſunt. Nam ſi in lucem

lucem veniant, quæ ab eo adversus nominis mei existimationem præter fas atque verum scripta sunt, interest ad honorem meum illa quoque publico committi, quæ ad famæ meæ tuendam integritatem pertinebunt. Sunt autem ea hujusmodi, ut facile pateat unicuique cujus in manus venerint, temere Bochartum, & inique de me, populari suo, & amico, & cultore, non judicasse solum; sed alii etiam per Europam plerique ut judicarent effeciſſe. Nam cùm in exscribendis Origenis in Matthæum Commentariis per nimiam festinationem & crebram vocularum cujusdam iterationem, ut fit, versiculus unus excidisset, qui vel nihil, vel parum omnino spectaret ad controversim de Corpore Christi, id tamen consulto factum à me criminatus est. Cumque petiissem ab eo, ut vel codicem ad se transmitti, vel ab amicis locum exscribi curaret, suppleturumque me recepissem quæ deerant; ac postea etiam ex alio Bibliothecæ Parisiensis Regiæ codice suppleviſſem, me tamen amarissimis litteris quoquoversus scriptis, tanquam falsarium, vulgo traducere conatus est. Verum penes me est, eritque codex ipse, cujus fide purgatio nostra apertissime continetur; nisi si quis ad Solis aspectum meridie cæcutire velit. Itaque falsissime id & inconsiderate jactum in me ex codicis hujus intuitu nuper agnoverant Thevenotius, & Nicasius; agnoverunt & olim, quamvis ab Ecclesia Romana alieni, Monachius, Morus, Morinus, atque ante annos etiam perpaucos vir eximii candoris, honestatis, & dignitatis Ezechiel Spanhemius. Quo major est Friderici fratris ejus illiberalitas, qui in nescio quo opere nequissimi facinoris suspicione nos asperſit. Quod cùm apud Ezechielem amice conquestus essem, visus est fratris sui factum minime probare. Equidem miratus sum sæpenumero quanta sit, quamque effrænis maledicendi prurigo apud homines vestros, tui dissimillimos, qui

collapsæ

collapſæ Religionis reformatores eſſe volunt, nec niſi corruptæ diſciplinæ emendationem crepant. Quaſi vero maledicentiſſimum, & petulantiſſimum, & inhumano ac ferino ingenio præditum eſſe id ſit Chriſtianam Religionem reformare, quæ ſchola eſt omnis manſuetudinis, bonitatis, & patientiæ. Hoc præcipue vitio laborant Roterodamenſes illi juvenes, qui ſe litterarum, litteratorumque omnium arbitros ac cenſores ferunt. Ac ſi non quilibet è vulgo idem in illos juris ſibi ſumere poſſit,

ἓυ τ' ἀποδοῦναι
αὐτῷ τῷ μέτρῳ, καὶ λαΐτν,

Sed ὄγμφτο τῆς ἀβελτερίας, οὐ φέρτερ' ἱππολείδη. Parum utique mei meminiſſem, ſi his permoverer. Redeo ad Bocharum. Plurima animadverterat in Origenianis noſtris, ſectæ ſuæ dogmatis minime conſentanea; partium ſuarum is eſſe duxit litteris ſuis ad me datis ea carpere ac convellere; quod ſæpe ab eo factum eſt tanta animi impotentia, plurima ut exciderint doctrina ipſius ac exiſtimatione minime digna. Velut cùm locutiones aliquas affirmate negat extare ullibi apud Hieronymum, vel Origenem, quæ ſæpiſſime in iis deprehenduntur. Et cùm ῥῆσιν quamdam inſulſitatis damnat, quæ conceptis verbis legitur in ſacro Codice. Hæc autem omnia accurate adnotata ſunt in reſponſione mea, quam pro meo adverſus tanti hominis memoriam ſtudio premere conſtitui, niſi legitima nominis mei tutela eam à me exprimat. Amicorum litteris perlatum eſt ad me de iteratis editionibus Cenſuræ noſtræ Carteſianæ, libelliſque paſſim adverſus eam vulgatis. Sed perpauci huc penetrare potuerunt. In his Valderi Theſes aliquot, & Schwelingii Bremenſis Exercitationes, ut inſcriptus liber eſt, Cathedrariæ, quibus nihil ineptius,

ineptius, nihil ἀσυλλόγιστον magis videre memini. Opus Franekeranum non vidi. Ejus argumenti libellus Gallice ſcriptus contra me à Regiſio quodam Toloſate, partium illarum, factioniſque Carteſianæ anteſignano, auctore vegrandium trium voluminum, quibus omne Philoſophiæ hujus σύστημα complexus eſt. At omnes illi, etiam congerronum ſuorum judicio, adeo infeliciter in hoc argumento verſati ſunt, ut rationes omnes à nobis adverſus hanc hæreſim excogitatæ vim omnem ſuam retineant. Liber noſter *De Concordia Rationis & Fidei* clauſtra ad omnes regni exitus appoſita perfringere non potuit. Qui ſi quando ad te pervenerit, perveniet autem ſi quam ad te mittendi viam patefacere poſſim, opus, ſcio, probabis. Quam enim argumentationem adverſus Ethnicos, ſed ſtrictim, adhibuerunt vetuſtiſſimi Patres Eccleſiæ, cum dicerent nihil in Chriſti vel dogmatis, vel præceptis rationi adeo videri adverſarium, cui ſimile, aut plane idem non docuerint homines ſapientiſſimi, & ratione optime uſi; vel non factitaverint florentiſſimæ gentes, & rectiſſime conſtitutæ reſpublicæ, hanc argumentationem tam fuſe ſum perſecutus, ut exhauſiſſe videar. Nuperæ noſtræ Diſſertationis *De ſitu Paradiſi terreſtris* exemplaria aliquot tradidi Nicaſio noſtro, ad te, ad Cuperum, ad alios mittenda, quæ is Genevam curaturum ſe recepit, daturumque operam, ut inde per Germaniam ad vos perferantur; longiore quidem, ſed tutiore via. Poſtquam autem intellexi ex tuis litteris, Morinum habere in animo Mappam de Paradiſi ſitu ex Bocharti ſententia delineare, ſcripſi ad eum de hac re diligenter, monuique deprehendiſſe me ex docti hujus viri ſcriptionibus varia eum ac plane contraria ſuper hoc argumento ſenſiſſe, quod & in libello noſtro adnotatum eſt. Nam in ſuo Phaleg Paradiſum locat circa Babylonem; in Hierozoico, verſus

ſus ſinum Perſicum. Quoniam autem potiſſima controverſia in conſtituendis quatuor fluminibus verſatur, ego quidem Arabum ſententiæ adhæſi, qui Phiſonem eum eſſe ſtatuunt Euphratis alveum, qui Baſſoram præterfluit. Hanc item ſententiam tenuerunt eruditi homines, Steuchus, Schickardus, atque imprimis Kircherus in libro *De Turri Babelica*; etſi nullum protulit, vel argumentum opinionis hujus, vel auctorem. Quod mihi fit veriſimilius ſecutum hunc eſſe delineationem Mapparum Arabicarum, cujuſmodi aliquas vidimus. Quod ſi hoc ipſum de Baſſorenſi alveo cenſuit aliquando Bochartus, uti obſcure ſignificare videtur quidam Hierozoici locus, plane exiſtimo Tabularum earumdem ductu à priore eum ſententia diſſeſſiſſe. Quod itidem ſibi videri dixit mihi nuper Bocharti nepos, qui nunc in arce Pariſina attinetur. Hæc autem monendum Morinum duxi, quo ad exponendam viri hujus opinionem paratior conſultiorque accederet. De Callimacho narrabat mihi heſterno die Niceſius, adverſam filii tui valetudinem inceptum opus ſuſflaminaſque: doleo equidem, non tam ob interpellatam elegantiſſimi Poëtæ editionem, quod ipſum tamen dolendum eſt, quam ob morbum, quo implicitus tenetur lectiſſimus filius tuus, adoleſcens noſtrarum artium, te patre digniſſimus; quo morbo relevari eum quamprimum vehementer opto. Ad Callimachum nonnulla olim obſervata ſunt à me, quæ cum Anna Fabra tum communicavi, cum ſcriptorem hunc in lucem daret. Nonnulla etiam ad oram libri noſtri ſubinde adnotavi, quæ ſi tanti eſſe putas, Nicaſio exſcribendi faciam poteſtatem. Nam uti nunc eſt, tot me circumſtant negotia, ut vix inter ſpirationis tempus detur. Inſignem quidem locum ex Hymno in Cererem, quo Nicippe Deæ hujus ſacerdos geſtaſſe dicitur κατὰ μεσόλευκον κλεῖδα nos olim explicavimus in Demonſtratione noſtra Evange-

Evangelica ad caput CV. Propoſitionis IX. De integro Petronio reperiendo poſſumus quidem non deſperare, ſperare non audemus. Vale, Vir eximie, & nos ama: feremus enim, ἀχνύμενοί σε litterarum tuarum ceſſationem, amoris non feremus. Lutetiæ Pariſiorum, XV. Cal. Februarii, MDCLXXXXII.

JOANNI GEORGIO GRÆVIO.

Ultrajectum.

ERam ad aquas Borbonias, valetudinis cauſſa, cum allatæ ſunt ad me poſtremæ litteræ tuæ. Hanc autem eſſe aquarum illarum naturam affirmant Medici, ut ſi vel minimum intendas animum, quo tempore illis utare, ſummo periculo fiat. Quapropter poſt perceptam ex lectione litterarum tuarum ſingularem voluptatem, in aliud tempus differenda reſponſio fuit; neque ad tuas ſolum, ſed & ad alias complures, quas in uno tempore accepi. Poſtquam autem redii in hanc urbem, de conſecratione mea ſtatim cogitandum fuit; quæ res ſolenni apparatu, magniſque & gravibus ceremoniis adminiſtratur. Hoc negotium alia ſubſecuta ſunt negotia quamplurima, nec uniuſmodi, quibus confectis adeunda fuit Abrincenſis Epiſcopatus poſſeſſio, reſque illic pro ratione officii mei ordinandæ. Verum quoniam ad ſartorum tectorum integritatem plurima deerant, ut non ſine magnis incommodis ædes noſtræ habitari poſſent per hyemem, quæ illic ad litus maris, & in edito loco aſperrima eſſe ſolet, huc confugere ſum coactus;

coactus ; ſed ita tamen ut ſub flatum Favonii confeſtim illuc coturnicis more revolaturus ſim. Virdum autem hic aliquid nactus eram otii , cùm ecce moleſtiſſima pituitæ fluxione , ac crebris etiam febris acceſſionibus per totum menſem vexatus, ſanitatis recuperandæ ſtudium unica mihi cura ac cogitatio fuit. Quo ex morbo nunc aliquantiſper recreatus ſtatim ad te converti animum , quo & rationem tibi redderem ceſſationis meæ , & intermiſſam litterarum conſuetudinem repeterem. Præſertim ne deeſſem officio non conſolandi tui in domeſtico illo luctu , quem ex immaturo obitu unici ac magnæ ſpei filii percepiſti , cùm & tua tibi ratio , & bonarum litteratum , in quibus regnas, uſus , ſolatio eſſe poſſint ; ſed ut perveniſſe ad me magnam doloris tui partem , pro meo in te ſtudio & amore , ex me cognoſceres. Quod cura tua factum eſt , ut aliqua Bocharti ſcripta , adverſus me , meamque exiſtimationem olim lucubrata , in novam operum ipſius editionem recepta non ſint , bono animo , mihique amico actum id abs te ſcio , gratiamque habeo. Verumtamen cum ad hæc ſcripta tunc temporis ita reſponderim , ut palam feciſſe viſus ſim controverſias quaſdam , quæ tum erant inter nos , parum feliciter eum tractaſſe , non multum laboravi , ederentur ea , an premerentur. Monendos tantùm duxi eos , ad quos rem pertinere credidi , ſi quæ adverſum me ſcripta fuerant à Bocharto , venirent in lucem , eſſe ad manum paratas , ſtatumque publicatum iri reſponſiones meas , quibus honoris mei defenſio contineretur. Miror vero in cenſum opuſculorum Bocharti non veniſſe grandem ejus epiſtolam ad Brioſum adverſus Antoni Goſſelini librum *De Veteribus Gallis*. Conſultum tamen ſuſpicor eo facto exiſtimationi Bocharti , qui multa illic de Gallicis originibus protulit Phalego ejus parùm conſentanea , quod & amicos ejus & hæredes monueram.

monueram. Nam ſic erat homo : ſerviebat cauſſæ pro tempore : nonnunquam etiam fluctuabat animo , & ſuper eadem quæſtione diverſa ſubinde proponebat. Certe in diſquiſitione de ſitu Paradiſi terreſtris parum ſibi conſtitiſſe eum deprehendi, ut in libello meo adnotatum eſt. Nam in Phalego Paradiſum locat circa Babylonem , alibi in Hierozoico : ſæpiuſque ex nepote ipſius audivi ter ipſum ſententiam mutaſſe. Sed tandem ex Arabum tabulis & libris , uti quidem conjicio , veritatem videtur olfeciſſe ; uti & Kircherus in opere *De Turri Babylonica*. Arabum quidem ductu , Camuſi præcipue , & Giubariſii , in viam incidi , quam , concurrentibus deinde indiciis , rectam eſſe tutamque agnovi. Nam cum Phiſonem ſtatuant eum eſſe Euphratis alveum , qui Baſſoram præterfluit , ex hoc principio cætera conſequi neceſſe eſt. Scripſit ad me D. Tillia , lectiſſima femina , cujus ingenium , bonitatem , pietatem , liberalitatem , candorem , in amicitiis retinendis fidem , cæteraſque virtutes ſatis pro meritis prædicare non poſſum. Scripſit ea , inquam , ad me , dediſſe ſe operam , ut libellum hunc noſtrum *De ſitu Paradiſi terreſtris* acciperes ; cum id valde me velle ſciret. Sententia noſtra , an tibi ſatis approbata ſit , vehementer ſcire cupio. Mihi quidem tam certis viſa eſt niti argumentis , ut quid contra opponi poſſit ne ſuſpicari quidem liceat. Alterius generis opuſculum , Gallice itidem ſcriptum , miſi ad eam nuper , cujus te participem omnino fieri volo. Fabella eſt adverſus factionem Carteſianam non irridicule conficta , qua gregis hujus ſcabies ſatis lepide defricatur. De Anthologia noſtra ne verbum quidem abs te. Miror ſane : nam quid tandem factum hac obſervationum ſupellectile, quam collegeras ? Deſcriptio veteris Græciæ annorum multorum lucubrationibus concinnata à viro doctiſſimo , magnaque olim mecum familiaritate conjuncto,

conjuncto, rediit ad hæredes, quibus pluris eſt teruncius, quam Muſarum omnia dia reperta. Neque quicquam à me diligentiæ ac ſtudii prætermiſſum eſt, quo nobile hoc opus vindicarem ab interitu, ſed has ſordes expugnare non potui. Quod ad te perlata non eſt nova Demonſtrationis noſtræ Evangelicæ editio, ſuaviſſimo laboris mei fructu in eo privatus ſum. Quod ſi quem vel ex Bibliopolis noſtratibus, vel ex mercatoribus indicare poſſis, qui libri ad te perferendi curam in ſe velit recipere, tradetur confeſtim, atque una Quæſtionum Alnetanarum exemplar. Cùm alia damna pleraque vitæ infert funeſtum illud bellum, quo nunc quaſſatur orbis pene totus, tum præcipue rei litterariæ; nec enim animos ſolum juvenum à diſciplinis bonarum artium traducit ad belli ſtudia, ſed commercia etiam librorum ita diſturbat ac dirimit, ut jurare poſſim, quatuor abhinc annis nullum ad me librum extraneum perveniſſe, ne Diaria quidem Roterodamenſium, non menſtrua Clerici excerpta, non Acta Lipſienſia. Per litteras tantum amicorum indices aliqui librorum nobis innoteſcunt. Memoriæ Ducis Montauſerii plurimum obfuit fragor ille belli, qui omnium in te convertit animos, & per quem Muſæ conticeſcunt. Etſi tanti Herois virtutem celebrare non deſinent anni conſequentes. Publice tantum recitati ſunt in ejus funere luculenti aliquot Panegyrici, magnæ utique elegantiæ & facundiæ. Quid ſperandum nobis ſit de Callimacho, fac me ut ſciam. De fragmento Tragurienſi Petronii tam diverſa fuerunt hominum judicia, ut certum mihi ſit de nupero hoc nihil ante ſtatuere, ulliuſve judicio ſtare, quam copia ejus mihi facta ſit. Cæterum de Petronio ipſo non ita ſentio, ut vulgus doctorum ſolet. Judicio uſus eſt in litteris valde limato & ſubtili, ſtilo deteriore, affectato, fucato, interpolato: ut plus ei ad exiſtimationem profuiſſe putem

putem obſcœnitatem rerum, quam ſermonis elegantiam. Ad Theſaurum tuum Romanarum Antiquitatum, nihil nunc quidem habeo quod addam; imo vero aliquot in eo ſcriptores adnotaſti, mihi plane incognitos. Vale, Litterarum columen. Lutet. Pariſ. XVI. Cal. Febr. MDCXCIII. Si adjunctum faſciculum litterarum Hamburgum ad Joannem Fridericum Mayerum curaveris, magnam à me iniveris gratiam; majorem, ſi alterum quoque hunc ad Theodorum Janſſonium ab Almeloveen.

PHILIPPO LABBÆO.

Lutet. Pariſ.

VIs dicam de hyacinthinis comis quid ſentiam, de quibus fuit nuper inter vos concertatio. Tergiverſari poteram, & multa cauſſari ad detrectandum reſponſionis officium, litem inſtruendam, judices ſalutandos, temporis parum, negotiorum plus ſatis: ſed hanc illiberalitatem minime patitur meus candor, neque amor in me tuus. Sic igitur habeto. Conſtat primum aliquas mulieres comas ſuas ad ornatum hyacinthino colore infeciſſe. Teſtis Propertius: *

An ſi cæruleo quædam ſua tempora ſuco
Tinxerit, idcirco cærula forma bona eſt?

Hac quoque arte canitiem celabant. Ovidius: †

Femina canitiem Germanis inficit herbis.

* Propert. *lib.* 2. *El.* 18. † Ovid. Art. amandi. lib. 3.

Celebratur à Plinio capillus cœruleus Agathyrſorum, quos ob id *pictos* Virgilium appellaſſe vult Servius. Placuit aliis croco comæ colorem mutare, quod conqueritur Tertullianus in libro *De Cultu feminarum*. Utrumque colorem, cœruleum, & croceum, indere capellis ſuis amabat gens Indica. Diceres cœruleum illium colorem aſcititium Indorum ſignificaſſe Dionyſium Periegeten, cum dixit de iis;

ἐειδομένας οἰ ὑακίνθῳ
ποσσὶν φορέουσιν ἐπὶ κεφαλῆφιν ἐθείρας.

Aliter viſum Euſtathio interpreti: ὑακινθίνῳ, inquit, αὐθει ὁμοίας, ἤτοι μελαίνας. μέλαν γὰρ κὴ τὸ ἄνθος. Hyacintho ſimiles dixit Indorum comas, quod nigræ eſſent. Sic enim veteres colorum triſtium, qualis eſt niger præ omnibus cæteris, ſuppreſſis nominibus, proximos ſuaviores aſciſcebant. Nihil itaque frequentius apud Poëtas. Neptunum κυανοχαίτην fere appellant, qui nonnullis μελαγχαίτης, propter maris altitudinem. Nam βάθεα μέλαινα ὀνομάζουσι, ut vere notat Scholiaſtes Sophoclis. * Quamobrem Neptuno veſtis quoque nigra tribuebatur; & taurus niger mactabatur. Ulyſſi comam hyacinthinam tribuit † Homerus, & ex Homero Philoſtratus, ac ſimilem quoque Hyacintho. Ἰοπλόκαμον Euadnen pingit § Pindarus. Purpureas comas laudat Anacreon; κυανόφρυν ἐρωτίδα Theocritus. Et Claudianus canit violas non æquare crines Mariæ. Placuit & Hebræis hic tropus:

* Soph. Schol. in Antig.

† Hom. Odyſſ. ξ & ψ

§ Pind. Olymp. Od. 6. Anacr. Od. 28. Theocr. Idyll. 4. Claud. De nupt. Honor. & Mar.

pus : Salomon enim, hujuſmodi deliciarum ſcientiſſimus, dixit in * Cantico : *Coma capitis tui ſicut purpura.* Nec comas ſolum nigras, ſed nigra omnia cœrulea Græci & Latini appellabant, Noctis & Pluronis cæruleos equos, & cæruleas rotas, Charontis πορφυρίδα κυανέην, *ferrugineam cymbam*, hoc eſt violaceam, hujus nempe coloris, qualis eſt ferri politi, cum primum igne calefit, non cùm rubigine exeſum eſt, quod volunt quidam. Aliter Auctor Phoronidis in Scholiis † Apollonii; ἰοείην σίδηρον, *violaceum ferrum.* Aliter Claudianus; *Dulci violas ferrugine pinxit* : & Gloſſæ veteres : *Ferrugo*, πορφύρεος μέλαινα. Indos etiam & Æthiopes ſolis calore decolores, κυανέους dixerunt. Nempe propter colorum, nigri, cærulei, & violacei affinitatem. Unde fit ut hodieque apud Perſas, cœruleus color funebris ſit, & in luctu uſurpetur. Hinc quoque nigra dixerunt veteres illi quæ cœrulea eſſent. Sapphirum, quam κυανῶν appellaverat Dionyſius in Periegeſi, nigram interpretatus eſt Priſcianus. Nigram dixit § Theocritus violam, & Hyacinthum; *nigra vaccinia* Virgilius, quæ ipſa quoque ſunt Hyacinthi. Pari figura candidas & aureas appellaverunt comas, quæ flavæ eſſent; candidum hordeum, κριθὴν λευκὴν, quod flavum eſſet. Jam ad Hyacinthinas comas ut revertar, præter nigrorem videntur antiqui purpureum quiddam in capillis notaſſe. Sic enim Calliſtratus, cum Indi ſimulacrum deſcriberet, tribuit ei κλῶν τῶν χαίτων, οὐκ ἀφρῷ τῷ μέλανι λάμποντων, ἀλλ' οἷα τῶν ἄνθεων τοῖς ἡβηλοῖς τριχὸς ἄνθος ἐπιζόντων. Sic ¶ Apuleius in Metamorphoſi: *Capillus corvina nigredine, cœrulos columbarum colli*

 floſculos

* Cant. 7. 5. † Schol. Apollon. Argon. *lib.* 1. Claudian. Rapt. *libr.* 2.

§ Theocrit. Idyll. 10. ¶ Apul. Met. *libr.* 2.

flosculos æmulatur. Quæ sic interpretor, solis æstu, & aëris ferventis appulsu exsiccatam & dilutam esse extremam capillorum partem; quæ vero ad radices essent nativum nigrorem retinuisse: qualem Bathylli comam describit Anacreon: τὰ μὲν ἐνδοθεν μέλαιναν, τὰ δ' ἐς ἄκρον ἠλιῶσιν. Hæc est mea, doctissime Labbæe, de Hyacinthinis comis sententia, quam ita probavero, si tuo tuorumque judiciis consentiat. Vale. Lutet. Paris. III. Non. Quint. MDCLXIV.

GULIELMO LAMONIO,

SENATUS PRINCIPI.

Bâvillam.

STatim atque Bâvilla reversus sum in Urbem, Vir illustrissime, nihil mihi fuit antiquius, quam ut pensum quod exegeras, diligenter persolverem, & amœnissimum tuum fontem, Polycrenen, versiculis meis celebrarem. Qui si merito suo non placebunt, at placebunt certe promti mei adversum te obsequii & observantiæ significatione; cùm ejus cæteroquin reformidare debeant indicium, qui pari jure in litteratorum ac in Senatorum consessu principem locum teneat. Audimus te identidem, non in familiari solum sermone, sed in magna doctorum hominum corona, eruditas controversias disceptantem, easque perinde ut forenses pro tribunali acute dirimentem. Quamobrem carmini huic judicii quoque tui favorem postulamus. Quæsiverat à me Rapinus tuo nomine, quid censerem de versibus Politicis, quod genus carminis esse crederem. Id accurate docet nos

nos Hephæſtionis Scholiaſtes, cùm ait carmen eſſe τὸ ἄνευ πάθους ἢ τρόπου πεποιημένον. *Quod caret affectu & figura*: hoc eſt ſimplex & malfectatatum; ὅπερ ταυτὸν ἐν τῷ λογοειδεῖ. *Quod idem eſt ac oratio ſoluta.* Hoc genere carminis librum ſuum hiſtoricum, Alpha dictum, ſcripſiſſe ſe teſtatur Joannes Tzetzes; unde ſi metrum ſuſtuleris, vix verſus agnoſcas. Politici autem videntur dicti, quod politicis rebus tractandis ſint accommodati, in quibus *Ornatum res ipſa negat, contenta doceri.* Ergo politici appellantur ratione ſtili, non ratione metri. Vale, Præſes ampliſſime, meque benevolentia tua & patrocinio complecti perge. Lutetiæ Pariſ. VII. Eid. Octob. MDCLXVI.

IN POLYCRENEN,

Agri Sancaronici & Bâvillæi fontem.

EPIGRAMMA.

Caſtalium mendax quid jactas, Græcia, fontem?
Quid Phœbum, & ſocias, nomina vana, Deas?
Quæ Sancaronicis Polycrene labitur arvis,
Obſcurat famam nobilis unda tuam.
Hæc facit innumeros ſecundo gurgite vates,
Afflat & in laudes enthea corda ſuas.
Huic quoque numen adeſt, huic & ſum adſtat Apollo,
Cum placidis ingens Lamonus adſtat aquis.
Cui comitem ſeſe dederit ſi forte Rapinus,
Una Pieridum tunc chorus omnis adeſt.

JACOBO LARIO,

Litterarum Græcarum Profeſſori regio.

Cadomum.

QUæ per epiſtolam quæris à me de loco *Theocriti, jucundiſſime Lari, mallem coram quæſiſſes : nam verno hoc anni tempore ſuavior nobis eſſet elegantiſſimi hujus Poëtæ tractatio, ſub umbra arboris una ſimul recubantibus, ad rivos prætereuntis aquæ, inter ipſa ramorum ψιθυρισμούς. Namque fatebor tibi, fuiſſe illud tempus, cum nullum Maium menſem abire ſinerem, quo non reficerem animum repetita totius Theocriti lectione. Cujus florentiſſimi temporis memoriam quæſito tuo revocaſti. Huic antequam reſpondeam, ſic habeto, Lari, in hoc receſſu etſi Theocrito non careo, non magna tamen librorum copia eſſe me inſtructum, mihique opus eſſe in manibus, argumenti ab his amœnitatibus valde alieni. Conabor tamen ex hoc obſcuro loco probabile aliquid exundere, in quo ſane nulla nos proſequuntur Interpretum auxilia; non veterum Scholiorum, non Heinſii, qui nec hic, nec alibi, aliud agit quam alios magno faſtu deprimere, ipſe ἀτεροβατεῖν, & magno conatu nihil agere. Vides in hac paſtorum Comatæ & Laconis rixa, cui arbiter præeſt Morſon, ineſſe αἰσχρολογίαν, & infandæ παιδεραστείας ſignificationem. Annon meminiſti, ô Lacon, inquit Comatas, te mihi ad hanc quercum morem geſſiſſe ? quod & jam ante ei objecerat hoc Idyllio,

* Theocrit. Idyl. 5.

Idyllio, & in tertiam ſuam Eclogam tranſtulit Virgilius. Reſpondet Lacon: Nihil ſane hujuſmodi memini; illud vero probe memini; te ab Eumara hero loris hic alligatum, & flagris egregie cæſum fuiſſe. Ad hæc ſubjicit Comatas. Nonne vides, Morſon, hominem noſtrum jam ſubiraſci? Ito ad ſepulchrum hoc proximum, circa quod nullo tondente herbæ ſuccreſcunt, atque inde carpe veterum ſcillarum manipulum, & ad me after. Convitium retorquet Lacon, Agnoſcis, ô Morſon, inquit, me Comatam pupugiſſe? Ito vero ad Halenta fluvium, atque inde effode mihi cyclamini aliquantulum. Jam quæris, optime Lari, quis hic ſcillarum, quis cyclamini uſus. Scito vero ſcillis virtutem tribui δεκμεῖον καὶ πυρωτικὸν, iiſque venerem ſtimulari. Scribit Columella ſcillæ tritu lini ſolere naturalia equæ, ut exciteturin venerem, & marem admittat. Id ſibi vult ergo Comatas: quandoquidem præſtiti mihi officii non meminit Lacon, nec idem mihi iterum exhibere paratus eſt, ſcillæ ei abhibendæ ſunt, quibus ultro rem ipſe appetat. Cyclamino vero has ineſſe proprietates teſtantur Medicorum filii, vulneribus mederi, & philtris utile eſſe. Auctor imprimis Dioſcorides. Jubet ergo Lacon, quæri ſibi cyclaminum, quod deferat ad Comatam, unde vibices & vulnera Eumaræ heri flagro inflicta, & in cute ejus extantia curentur; & quo potionem paret, unde Eumaræ amorem ſibi ita conciliet, ut ab eo deinceps tam ſevere non excipiatur. Hæc habui, quæ reponerem. Si quid melius potes, non repugnabo. Vale. Ex Alnetano. Cal. Quint. MDCLXXXIII.

PETRO MAMBRUNO.

Flexiam.

CUm tu de me, quod in Sueciam te inſalutato fuerim profectus, tam graviter & prolixe conquereris, amanter id quidem facis, nam hujuſmodi iris amorem inter nos diuturnitate temporis ſopitum & intermiſſum redintegrare voluiſti. Cur eas enim aliter accipiam, cum omnes mecum expoſtulandi cauſas procul habeas? Enim vero niſi memoria me fallit, & de profectione mea ad te ſcripſeram, & ſuper eâ quid ſentires, pluribus verbis rogaveram. Cum ergo expectarem à te gratulationem de felici reditu, & velut adventoriam, en excipior querelis & convitiis, & velut in Sueciam retrudor: qui ſi Filius prodigus eſſem, paternum tamen illum animum exuere non debueras. Sed hæc olim Flexiæ inter nos. De Arctea illa Regina quod ſcire vis, jam accipe. Flos, qui non defuit, necdum marcuit. Non tuto creditur iconibus illis quæ circumferuntur; nam faciem tetricam & auſteram, corpus procerum & junceum exhibent, cum habitior illa ſit & obeſior, ai citra mediocrem corporis ſtaturam: altero etiam humero gibbera. Vultu eſt eleganti & venuſto, flavo capillitio: oculis vero ita micantibus, ut ſolam illam in Suecia oculatam dicere poſſis. Mores videntur integri; nihil enim moror ſparſos in contrarium rumuſculos, per Germaniam præſertim. Cuſa ſunt iſta in Auſtriacis officinis. Pudorem vultu præfert, & ex rubore arguitur, quo ſtatim ſuffunditur, ſiquid intemperantius dictum factumve ſit. Memoria eſt feliciſſima, ingenio

ſupra

ſupra ſexum, doctrina ſupra ætatem. Faciles ſunt ad illam aditus; comis enim eſt & manſueta, majeſtatis tamen retinentiſſima. A ſeveritate vero Germanica, & Boreali moroſitate, ita eſt aliena, ut illam Romæ vel Lutetiæ natam dicas. Gallos ſupra modum fovet ac tuetur, quos tota Suecia, gens invidioſa, odit & devovet. Non tam vere prædicavit de ſe Tullius, quam de illa dici poteſt, non eſſe multi cibi, ſed multi joci: nam abſtemia eſt, licet Sueca, parce vero & jejune comedit: jocis autem, feſtivitatibus, & facete dictis mirifice capitur & delectatur. Narrabo tibi, mi Mambrune, vir fuit hac in aula, natione Italus, inſtituto, ut vulgo ferebatur, Jeſuita, pietate eximia & doctrina. Is in aula frequens erat, præterea nullibi, præterquam domi, viſebatur. Sex menſes illic moratus eſt, à nullo accitus, à nullo retentus. Cum primum venit, ementita utebatur cæſarie, qua deinde abjecta tum vere eſſe eum dixiſſes, qui eſſe credebatur. Refertiſſima eſt Bibliotheca regia. Vix eam capiunt perampla quatuor conclavia. Conſtat partim ingenti librorum copia, quos olim ex Germania cum opimis ſpoliis & pretioſis manubiis Holmiam advehi curavit Guſtavus Adolphus Rex Suecorum, Chriſtinæ pater. Librorum illorum maxima pars Olomucii, quæ urbs eſt Moraviæ primaria, è Jeſuitarum & Capucinorum domibus detracta eſt, uti librorum iſtorum tituli præferunt. Acceſſerunt Bibliothecæ Gerardi Johannis Voſſii. Alexandri Petavii Senatoris Pariſienſis, quæ ſolis manu deſcriptis Græcis & Latinis codicibus, & Gilberti Gaulmini ſupplicum libellorum Magiſtri, quæ ſolis Arabicis itidem manu exaratis conſtant: & plurima præterea volumina, in auctione Bibliothecæ Mazarinianæ empta. Hæc omnia ingenti pretio comparata. Quibus impenſis, atque aliis longe plurimis exhauſtæ ſunt curtæ Suecorum opes. Itaque cum ad ſumtuarias rationes

ventum eſt, fremit tota gens, & ſeditionem minatur. Holmia urbs regia Cadomo noſtro cum ſuburbiis æqualis eſt. Hafria urbis, Daniæ caput, Cadomo amplior, urbs amœniſſima, quemadmodum & tota regio. Iſtic cum eſſem, ad Huenam Inſulam in Helleſponto Danico ſitam, ſæviente tempeſtate, me contuli; Uraniburgum, Tychonis Brahei opus & domicilium, viſurus: ſed omnia ſolo æquata reperi. Ventos & procellas aliqui, hoſtiles copias alibi, nonnulli ipſum Tychonem ſtragis auctorem memorabant. De quo cum in Huena ipſa ex ruſtico quodam, viro nonagenario, qui in Tychonis olim famulatu fuerat, quærerem, nihil certi referebat; videbaturque Tychonianorum hæredum in male & leviter materiatarum ædium ſartis tectis negligentiam præcipue cauſſari. Tychonem vero non ignoras, amiſſo Friderico Rege, optimo patrono, & Aſtronomiæ ſtudioſiſſimo, Chriſtiano quarto minus gratioſum & aulæ frigore percuſſum, Daniam deſeruiſſe, & magno favore acceptum ab Imperatore, larem Pragæ poſuiſſe. Etſi autem ſola ſupererant rudera, ea tamen accurate reſpondebant deſcriptioni, quam in Mechanicorum ſuorum volumine concinnavit ipſe Tycho: eademque illa maxima cum voluptate vidi, &, ut verum fatear, veneratus ſum. Nondum enim deferbuit ardor ille, quo nos olim in Aſtronomiæ & Mathematicarum artium ſtudium ὁλοσῶς μανιακῶς ferebamur. Gottorpiam inde petivimus. Hæc ſedes eſt Holſatiæ Ducis, haud longe à Sleſwico. Ipſum Ducem Fridericum, Principem ſtudiis deditiſſimum, virum humaniſſimum adii. Is me excepit perbenigne, omnemque Bibliothecam, ſcrinia, & κειμήλια mihi patere voluit, copiamque fecit quæcumque vellem exſcribendi; atque ea certe facultate haud ſegniter uſus ſum. At is dum in Muſeo antiquos codices evolverem frequenter ad me ventitabat,

titabat, vel me ad se vocabat, rationemque studiorum meorum sibi reddi volebat, & multa de rebus Gallicis & Suecicis à me percunctabatur. Venimus deinde Hamburgum : eramus enim in reditu. Multum istic fui cum Petro Lambecio, Historiarum Professore, Lutetiæ olim mihi cognito. Is mihi visus est à Catholica fide non valde alienus. Bibliothecam publicam, quæ fuit Friderici Lindenbrogii, pervolutavi. Hinc Bremam, Groningam, Leovardiam, Franekeram venimus, Academias lustravimus, longinquitatem itineris, viarum impedimenta, & hyemis jam adventantis incommoda labore & constantia pervicimus. Stavriæ navem conscendimus, & quatuor diebus, ac totidem noctibus, male viaticati, fluctibus jactati, frigore prope enecti, ægre tandem Amstelodamum appulimus. Ultrajectinam, Lugdunensem, Lovaniensem, Academias celeberrimas adivimus, & per veredos, non exiguo comitatu, adversus vim grassatorum stipati Lutetiam demum media hyeme pervenimus : omnes difficultates superavimus, prædonum cohortes perrupimus, Anglorum excursiones, Franciscopoli Flissingam euntes effugimus. Hæc est peregrinationum mearum summa. De Scholiis Græcis in Dionysium Periegetem frustra es. Ea sunt Eustathii ; at Eustathio antiquiora sunt illa nostra, eique cognita & laudata. Scripsi hæc ad te fuse ; quid enim mihi suavius quam tecum garrire ? Tu diligentiam nostram fac in rescribendo repræsentes. Vale. Cadomi, Calend. Maii. MDCLIII.

FRANCISCO MASCARENIÆ, COMITI COCULINI.

Olyſipponem.

ETſi humanitate tua ſingulari, & ſuaviſſimarum litterarum officio provocatus, nullam moram interponere debueram, quin ſtatim ad te ſcriberem, & cum verbis vix poſſem, diligentia ſaltem ac ſtudio gratum animum ſignificarem, factum tamen eſt me invito, ut res in diem abierit. Quanquam nec id omnino fruſtra fuit: nam cum cognoviſſem ex tuis litteris ſcripium eſſe à te Panegyricum Ludovico Magno, Regi noſtro, meque etiam partem aliquam opere in tanto habere, dedi confeſtim operam, ut ad me Lutetia mitteretur in hunc receſſum, in quem ab annis aliquot æſtivatum concedere ſoleo. Nec ea quam ſperaveram in hoc conquirendo præſtita ab amici diligentia eſt: dum enim magna me tenet & continua ejus expectatio, menſis totus extractus eſt, vixque tandem nudius tertius accepi. Verum egregius fuit & pergratus moræ hujus fructus, cum Poëma legi grave juxta & elegans, ac vere dignum, & maximo Rege ad quem ſcriptum eſt, & te auctore operis, viro omni urbanitate perpolito. Subiit præterea non levis gloriolæ ſenſus atque titillatio, cum me quoque principibus Gallis permiſtum agnovi, tuiſque verſibus velut immortalitati conſecratum. Equidem cum cogito me hominem umbraticum, abditum in ſolitudine & otio, prope ſepultum in litterulis noſtris, aliquam tamen mei exiſtimationem ad Tagi oſtia, & in ipſis fere Gadibus

Gadibus concitaſſe apud te, eruditione, ingenio, dignitate, nobilitate longe florentiſſimum, jam mihi aliquis eſſe videor, nec temperare mihi poſſum quin Muſis noſtris gratuler, quæ tam amplum noſtri adverſus ſe cultus & obſequii fructum rependerunt... Quod autem poſtulas, ut Panegyrici tui patrocinium ſuſcipiam, comiter facis pro more tuo, atque etiam modeſte, qui quod carpit nemo, mirantur omnes, huic defenſorem paras. At plane digna benignitate tua eſt, iſta quam præ te fers amicitiæ inter nos jungendæ cupiditas; quæ quam mihi honorifica, quamque jucunda futura ſit, ſi minus intelligam, nec ultro ipſe à te, id quod defers, omnibus votis flagitem, ineptus utique ſim æſtimator rerum, nec ſatis ſcite rationibus meis conſulam. Quod ſi hanc tibi mentem dederit Deus, ut Lutetiam aliquando te conferas, quemadmodum facturum te litteræ tuæ ſignificant, ſpondeo futurum, ut in te colendo, ſectando, prenſando, frequentiorem habeas neminem quam me; faxoque omnibus officiis, ut non indignum exiſtimes quem benevolentia tua complectare. Quoniam Poëticis ſtudiis delectari te video, mitto ad te verſiculos, quos dulciſſimi hujus ſtudiorum meorum nidduli amœnitas proximis hiſce diebus mihi excuſſit; mitto & alios ejuſdem argumenti biennio vetuſtiores, nobiliſſimis tuis carminibus reſponſos; nempe χρύσεα χαλκείοις, ut eſt in veteri Proverbio. Quæ ſi tibi probentur, ſimilibus munuſculis identidem te proſequi potero. Vales, Comes illuſtriſſime. Ex Abbatia Aloetana, inferioris Neuſtriæ, in agro Cadomenſi, Prid. Non. Sept. MDCLXXXIV.

FRANCISCO MASCARENIÆ, COMITI COCULINI.

Olyſipponem.

ETſi humanitate tua ſingulari, & ſuaviſſimarum litterarum officio provocatus, nullam moram interponere debueram, quin ſtatim ad te ſcriberem, & cum verbis vix poſſem, diligentia ſaltem ac ſtudio gratum animum ſignificarem, factum tamen eſt me invito, ut res in diem abierit. Quanquam nec id omnino fruſtra fuit: nam cum cognoviſſem ex tuis litteris ſcriptum eſſe à te Panegyricum Ludovico Magno, Regi noſtro, meque etiam partem aliquam opere in tanto habere, dedi confeſtim operam, ut ad me Lutetia mitteretur in hunc receſſum, in quem ab annis aliquot æſtivatum concedere ſoleo. Nec ea quam ſperaveram in hoc conquirendo præſtita ab amici diligentia eſt: dum enim magna me tenet & continua ejus expectatio, menſis totus extractus eſt, vixque tandem nudius tertius accepi. Verum egregius fuit & pergratus moræ hujus fructus, cum Poëma legi grave juxta & elegans, ac vere dignum, & maximo Rege ad quem ſcriptum eſt, & te auctore operis, viro omni urbanitate perpolito. Subiit præterea non levis gloriolæ ſenſus atque titillatio, cum me quoque principibus Gallis permiſtum agnovi, tuiſque verſibus velut immortalitati conſecratum. Equidem cum cogito me hominem umbraticum, abditum in ſolitudine & otio, prope ſepultum in litterulis noſtris, aliquam tamen mei exiſtimationem ad Tagi oſtia, & in ipſis fere Gadibus

Gadibus concitaſſe apud te, eruditione, ingenio, dignitate, nobilitate longe floremiſſimum, jam mihi aliquis eſſe videor, nec temperare mihi poſſum quin Muſis noſtris gratuler, quæ tam amplum noſtri adverſus ſe cultus & obſequii fructum rependerunt. Quod autem poſtulas, ut Panegyrici tui patrocinium ſuſcipiam, comiter facis pro more tuo, atque etiam modeſte, qui quod carpit nemo, mirantur omnes, huic defenſorem paras. At plane digna benignitate tua eſt, iſta quam præ te fers amicitiæ inter nos jungendæ cupiditas; quæ quam mihi honorifica, quamque jucunda futura ſit, ſi minus intelligam, nec ultro ipſe à te, id quod defers, omnibus votis flagitem, ineptus utique ſim æſtimator rerum, nec ſatis ſcite rationibus meis conſulam. Quod ſi hanc tibi mentem dederit Deus, ut Lutetiam aliquando te conferas, quemadmodum facturum te litteræ tuæ ſignificant, ſpondeo futurum, ut in te colendo, ſectando, prenſando, frequentiorem habeas neminem quam me; faxoque omnibus officiis, ut non indignum exiſtimes quem benevolentia tua complectare. Quoniam Poëticis ſtudiis delectari te video, mitto ad te verſiculos, quos dulciſſimi hujus ſtudiorum meorum niduli amœnitas proximis hiſce diebus mihi excuſſit; mitto & alios ejuſdem argumenti biennio vetuſtiores, nobiliſſimis tuis carminibus reſponſos; nempe χρύσεα χαλκείοις, ut eſt in veteri Proverbio. Quæ ſi tibi probentur, ſimilibus munuſculis identidem te proſequi potero. Vales, Comes illuſtriſſime. Ex Abbatia Aloetana, inferioris Neuſtriæ, in agro Cadomenſi, Prid. Non. Sept. MDCLXXXIV.

LEOPOLDO MEDICI,

S. R. E. Cardinali.

Florentiam.

PEr mihi ſane honorificum, perque jucundum fuit, celſiſſime Princeps, cum mihi tuo nomine redditi ſunt libri duo, alter exequiarum Sereniſſimi Principis Ferdinandi fratris tui narrationem complexus, alter obſervationes quaſdam Franciſci Redii ad rem Phyſicam pertinentes. Quo litteraturæ genere cum te præ cæteris diſciplinis, quibus abunde inſtructus es, mirifice capi & delectari ſciam, ea videtur fuiſſe muneris tui ratio, ut eorum quæ vel ob fraternam charitatem tibi potiſſimum cordi ſunt, & eorum quibus animus tuus imprimis afficitur deſcriptione me impertiens, certam mihi benevolentiæ cujuſdam non obſcuræ ſignificationem dares. Quæ ſi recte interpretor, neque me mea, uti ſua quemque ſæpenumero cupiditas fallit, tanquam me mihi felicitatem gratulari decet, qui quod vehementer optaveram, ſperare certe non audebam, nec opinans abs te ſum conſecutus. Nempe relictum tibi à majoribus ampliſſimum virtutis patrimonium egregie tueris, Eminentiſſime Cardinalis, & antiquum clariſſimæ gentis tuæ morem præclare obtines. Cum enim nulla alia fuerit primarum artium magis princeps, tum amore in litteras, quas in Europa jacentes prima excitavit, & in litteratos munificentia ac liberalitate nulli prorſus concedit. Magnum profecto & inſigne fuit majorum tuorum adverſus Chriſtianam Rempublicam beneficium, quod viros

eximios

eximios & disciplinis omnibus præstantes, laribus ejectos & extorres, suum veluti in sinum recepe-runt: nunc vero post renatas & floremes litteras, quod non eximios solum viros, & doctrinæ fa-ma conspicuos foves & ornas, sed obscuros etiam ad mediocres, neque adeo benignitate tua com-plecteris, id vero præcipuum tibi est, tantum-que ea re gentiles tuos anteis, quantum illi reli-quis virtute anteceſſerunt. Quod ad me attinet, cum nihil in me esse sentiam, quo humanitati tan-tæ gratiam referre possim, quidquid facultati deest, id voluntate ad omne obsequium adversum te de-votissima sarcietur. Vale, celsissime Princeps. Ver-saliis, Prid. Eid. Dec. MDCLXXII.

ÆGIDIO MENAGIO.

Lutetiam Paris.

ITane est, ut ajunt, Menagi? Tertulliani no-vam editionem parari apud vos? quo cultu? quo ornatu? quo interprete? Hoc scire plurimum mea interest. Nam à prima adolescentia contri-vi scriptorem hunc, etsi minime adolescentis est. Simmiæ Rhodii Ovum, de quo quæris, primus post renatas litteras Salmasius docuit quo ordine esset legendum. At primus rei inventor non fuit. Sunt penes me Holoboli cujusdam Scholia Græca, quibus omne poëmatis hujus artificium aperitur. Nondum mihi constat, an idem sit ac Manuel ille Holobolus, juvenis eruditus, sed ferocis & indo-miti ingenii, propterea que Michaëlis Palæologi, sævitiam expertus. Etsi id valde probabile est. Sed & Hephæstion Alexandrinus, Holobolo lon-ge, ut videtur, antiquior, legitimam Simmia-norum

norum verſuum collocationem tradidit in libello *De Metris & Poëmatibus* : atque hujuſmodi verſus vocari ait *αὐτοῦ ἐπικους*. Sed hæc alias inter nos. Ut valet vero Laverna ? ut Sapho ? ut meminerunt noſtri ? Puto eas congelaſſe. Hinc diſceſſi Matidatius in ipſa quartanæ febris *λήψει*. Præſtet hoc ei Deus *ἀμεταμέλητον*. Vale, & me ama, tui, ita me Deus amet, amantiſſimum : nemo eſt enim in terris mihi tam conſentientibus ſenſibus. Habes epiſtolam plenam feſtinationis ; reliquæ ſubtiliores erunt. Licet enim te iiſdem verbis affari, quibus Atticum Tullius affatur. Cadomi, X. Cal. Januar. MDCLXII.

STEPHANO MONACHIO.

Rothomagum.

PErlati ſunt tandem ad nos libelli Voſſii, quos jam fere perlegi. Quid quæris ? antiquum obtinet ; in omnibus regnum tenere vult. Quod nec diffitetur : nam accepi à Bullialdo, ſe eum audiſſe aliquando cum diceret, non in una vel altera, ſed in ſingulis diſciplinis principatum obtinere ſe velle. Verum ita fere fit, ut qui primi omnium eſſe contendunt, vix in tertio quartove loco poſſint conſiſtere. Præterea ſemper videri vult *παραδοξολογεῖν*. Vulgaria aſpernatur, nova affectat. Hujuſmodi eſt illa Septuaginta Interpretum defenſio : hujuſmodi pleraque alia, quæ in nupero libro propoſuit ; de Diluvio, de Cainane illo *ὑποβολιμαίῳ*, de computatione Septuagintavirali, de auctoritate Complutenſis editionis, de Sixtinæ vitioſitate. Hujuſmodi & ea ſunt, quæ de luce, argumento difficili & ſpiſſo, nuper eum protu-

liſſe

liſſe audio ; in quibus futurum ad me ſcripſerat, ut Optices fundamenta convelleret. Laborabat hoc eodem vitio vir ſua ætate maximus Joſephus Scaliger, quo & præclaras ſuas dotes corrupit, & vilium etiam magiſtellorum caſtigationes ſibi conſcivit. Sed ingenio ſuo moderari paucorum eſt, idque potiſſimum morbi magnorum hominum animis inſidere ſolet, quem in Voſſio curabit Bochartus noſter ſaluberrimis ſuis conſiliis. Vale. Cadomi, IV. Non. Mart. MDCLXII.

GABRIELI NAUDÆO.

Lutetiam Pariſ.

COmmodum diſceſſeras heri ex conſeſſu Puteanorum, cum ſupervenerunt Guyetus, Menagius, & Hallæus : cumque variis de rebus eruditi ſeretentur ſermones, eo delapſi ſumus colloquendo, ut de Egeria Nympha, Numæ uxore, quæſtio haberetur. Conſenſerunt omnes fabulam eſſe narrationem hanc, vel fabulæ ſimillimam; videri tamen ſubeſſe aliquid veri. Etſi autem meæ mihi adoleſcentiæ ac νηπιότητος conſcius abſterrebar pudore quodam, quominus inter ſermones hujuſmodi, eruditis me colloquiis inſererem, rogatus tamen, atque etiam laceſſitus ab Hallæo, amico meo, & populari, dixi legiſſe me apud * Dionyſium Halycarnaſſeum, Romanos appellaſſe *Egerios* qui inopes eſſent & pauperes ; voce detorta ab egendo, quaſi dicas *Egenios*, atque ita cognominatum Aruntem Tatquinium, quod nulla ei avitorum bonorum pars obtigiſſet ; videri itaque *Egeriam*

* Dyoniſ. *lib.* 3.

riam dictam pro *Egenia*, hoc eſt inopia & paupertate; quam cum finxerunt Romani Numæ conjugem fuiſſe, id ſibi voluiſſe, egenam vitam & pauperem amplexum eſſe Numam, eamque magiſtram habuiſſe ad bene beateque vivendum. Hæc cum dixiſſem, ſilentium conſecutum eſt, quod favoremne ſignificet valde dubito. Ego vero domum reverſus, adii ſtatim locum Dioniſii Halicarnaſſe, quem dictis meis plane conſentaneum reperi, ac * Livium etiam, qui Arunti ab inopia Egerii inditum nomen aſſeverat. Arbitrum te quæſtionis hujus eſſe volo, ejurare paratus quidquid repudiaveris. Sylburgianam Ariſtotelis editionem, elegantiſſimam omnium & emendatiſſimam eſſe puto, cæteris quoque commodiorem & tractabiliorem. Quamobrem ſi id quod in Mazariniana Bibliotheca proſtat exemplar, ad me miſeris, pretium ex arbitrio tuo perſolvetur. Vale. Lutet. Pariſ. Eid. April. MDCL.

JACOBO PALMERIO GRENTEMENILIO.

Cadomum.

PEtiiſti à me, clariſſime Vir, ut quæ in celebri doctorum virorum cœtu adverſus receptam vulgo de Salamandra ſententiam à me diſputata ſunt, recognoſcerem, deſcriptaque ad te mitterem; diſſertationem hanc enim à me tunc habitam, tum probationes deinde, quibus tu & tecum eruditus ille conceſſus pervulgatam opinionem propugnabatis, velle

* Liv. *libr.* 1. *cap.* 34.

velle in eximium illud referre Commentarium, quo Criticas tuas in antiquos auctores obſervationes complexus es, quemque brevi, ſi quid apud te conſilio & auctoritate valeo, es editurus; æquum enim eſſe, non noſtratium modo, ſed omnium etiam judici concertationem noſtram permitti. Ecce petitioni tuæ pareo, & argumenta nunc à me pro memoriæ & ingenii facultate tumultuarie exprompta, nunc paratius & accuratius collecta expono, futurum ſperans, ut quod probatam vulgo ſententiam impugnare auſus ſum, id à te non tam contradicendi, quam veritatis inveſtigandæ ſtudio tribuatur. Hoc igitur inter nos quæſitum eſt, ecquodnam ſit animal illud quod antiqui Salamandram appellarunt; quodque, ut de cæteris ſileam, inſigni reſtinguendorum ignium facultate pollere prædicarunt. Reſpondit univerſa corona, Salamandram eam eſſe Lacertam, quæ ſub terra degere ſolita eſt, quanquam Vaſcones, *Myrtilum*, & *Blandam*, Allobroges *Pluvinam*, Cenomani *Surdum*, nos *Muronem* appellamus: eandem eſſe Geſneri Matthioli, Jonſtoni ſententiam, aliorumque qui animalium hiſtoriam accurate fuerunt perſecuti. Ergo ſecus me ſentire profeſſus ſum, propterea quo notæ quas in Salamandra obſervatas nobis antiqui tradiderunt, Muroni noſtro parum, vel neutiquam potius, conveniant. Notæ illæ ſunt hujuſmodi. Salamandra Stellionis eſt genus quoddam, ſtellatum, rimoſa pelle, venenatum imprimis, ſterile, & ſexus diſcrimine carens. Nunquam niſi magnis imbribus provenit, ſerenitate deficit; lacteam ſaniem ore vomit, qua quiſquis fuerit reſperſus, capillorum defluvium, & vitiliginem patietur; in ignem ſe immittit, ſudore lento madet, eoque ignem reſtinguit; arboribus irrepit; poma vero ita inficit veneno, ut in eorum comeſtura certiſſima mors conſtituta ſit; aquas itidem corrumpit, lethalemque earum potum

tum facit ; eam ſi quis contrectaverit , inflammatur lingua , impeditur mens , tremor cum torpore ſimul , & horrore , ac debilitate conſequitur, pili corpore defluunt , liventes item maculæ ſparſim in corpore efflorescunt , tandemque corpus tabe diffluit. His velut inſignibus Salamandram diſtinxerunt Theophraſtus , Dioſcorides , Nicander , Ælianus , & Plinius ; (nec enim moror Manuelem Phile , à quo ipſi alæ tribuuntur.) Quæ ſi in Murone noſtro vix ulla extant , quibus tandem argumentis confici poterit , unum idemque eſſe animal ? Muro quidem noſter ſtellatus non eſt , ſed virgatus ; pelle levi , qualis eſt bufonum & ranarum ; quæ in rugas aliquando contrahitur , ſed nullis ſciſſuris vel rimis diſtincta ; imbecilli veneno. In his certe regionibus , quæ Muronibus ſcatent , neminem ab iis letho datum audivimus. Vanæ quidem feruntur auditiones & fabulæ , ſed incertis auctoribus. Equidem virum cordatum , amicum meum , narrantem audivi , cum diceret , ruſticæ mulieris ſpicas in agro ſuo metentis , manum à Murone aliquando percuſſam, vulnere neglecto , languentem primo , deinde extabeſcentem , remediis tamen fotam , priſtinum robur recepiſſe. Fecundus eſt Muro , & ſexu diſtinctus. Femellas ego deprehenſas cum eliſiſſem aliquando , innumeros fetus utero effudere. Idem obſervavit Dalecampius in Murone , quem communi deluſus errore Salamandram eſſe credidit. Quod ad ſexum pertinet , minime quidem foramen obſervare potui , quemadmodum nec aliud quo excrementa egeruntur. Eadem quoque vix agnoſcas in ranis , vel bufonibus , vel lacertis. Nimirum propter cutis levitatem & accuratam commiſſuram , foramina illa oculos effugiunt. Imbribus quidem provenit , ſed ſerenitate non deficit. Saniem ore non emittit , nedum inde quiſquam vel vitiliginem , vel capillorum defluvium

paſſus

paſſus ſit. Nullus cute Muronis mador exudat, quemadmodum nec anguium reliquorum. Succum quidem lacteum, frequenti contactu irritatus, cute profundit; at alias ſiccus eſt, nec ullum ſui veſtigium vel planæ & raſili menſæ impoſitus relinquat. Perpetuum autem ſudorem è Salamandræ corpore manare, quo ignem extinguat, veteres voluere; unde λιποῤῥινον Nicander appellat. Id autem cum in Murone non advertiſſet Geſnerus, λιποῤῥινον cognominari credidit, *quod ſplendida & renitenti, tanquam pingui aliqua delibuta ſit pelle, non quod ſuccum pinguem è cute remittat.* Adverſus ignes invalidum eſſe ipſe expertus ſum, vel certe non plus valere, quam pro corporis frigore & denſitate; quod ad omnia æque corpora pertinet, & ad ipſam quoque Salamandram. Muronibus non ſemel ignem ex paleis admovi, quo continuo exanimati ſunt. Magna quidem vi in contrariam partem refugerunt, ubi primum calore tentati ſunt, nec enim credendum eſt exiſtimaſſe veteres ignibus ali Salamandram, & ferventiſſimis præcipue fornacibus delectari. Animal frigidiſſimum eſt Salamandra, quam ſi in tenuem è paleis foliiſque flammam demiſeris, frigore ſuo ignis vim ſuſtinebit, mole corporis obruet, & extinguet. Sin ferrum candens ſuppoſueris, vel in ardentem clibanum conjeceris, continuo abſumetur: ἡ ὃ σβέσις, inquit Theophraſtus, οὐκ ἐξ ὁ ποσοῦν πῦρ, ἀλλ' ἐαν σύμμετρον πρὸς τὴν φύσιν καὶ τὴν δύναμιν, καὶ εἰς ὃ ἐαν μὴ ἐπιχρόνιση, ἀναζωπυρεῖται. Quod & apud Galenum reperies. Ignes itaque refugit & averſatur Muro, prout à natura unicuique comparatum eſt, quæcunque ſibi noxia ſunt, devitare. Poma veneno afflare Muronem ne fando quidem auditum eſt. Arbores inſcendat, necne, incertum eſt: aſſeverant quidam, quidam negant. Aquas eo infectas fuiſſe nuſpiam accepimus. Mihi certe quotquot unquam videre contigit,

tigit, vel in putrium murorum ruderibus, vel in cavis, foſſiſve, aut argilloſis, aut umbroſis, aliis ve locis, humentibus quidem, opacis, & frigidis, non in apricis, nec in aquis deprehenſi ſunt. Pueros quoſdam manibus Murones tenuiſſe ſcimus, ſine ullo damno, ſana mente, integris viribus, nec profluentibus capillis, toto denique corpore illæſo. Segnis quidem eſt & tardigradus Muro, quemadmodum & Salamandra: at Lacertos quoque lentos vidimus; atque idcirco inter ambigua ſigna rejiciendum illud eſt. Cum eæ ergo notæ in Murone neutiquam compareant, cur idem animal eſſe credamus? Jam ſi auctoritate pugnandum eſt, Julium Cæſarem Scaligerum, Bellonium, & Rabelæſum, qui Salamandram à Surdo ſeu Blanda ſecernunt, opponemus Jonſtono, Matthiolo & Geſnero, qui inconſtantia ſua vanitatem produnt ſuæ ſententiæ. Poſtquam à me quod propoſueram ſatis, opinor, demonſtratum eſt, duo quærenda veniunt, ecquænam ſit ea tandem Lacerta, quam priſci Salamandram dixere, ſi Muro non eſt; ecquod apud antiquos nomen obtineat Muro, ſi non eſt Salamandra. Ac priori quidem quæſito facilius reſponderit, quin in iis locis diuturnam fecerit moram, in quibus plura Lacertarum genera oriuntur; inter quas ſi aliquam conſpexerit iis præditam doribus quas diximus, eam porro Salamandram eſſe ſciat. Noſtra autem Lacertarum omnium, præterquam Muronum, non valde fecunda eſt regio, & exiguam diſquiſitioni huic materiam ſubminiſtrat. Difficilior eſt poſterior queſtio & ſpiſſior, quonam nomine fuerit ab antiquis dictus Muro. Quod ſi in rebus obſcuris conjecturæ locus eſt, eam eſſe Lacertam Muronem eſſe dixerim, quæ Seps, ſeu Chalcis, ſeu Chalcidice, ſeu Ziguis ab antiquis ſcriptoribus appellatur. Signa conveniunt, Muro quippe virgas æneas dorſo gerit, qualis gerit Chalcis, unde & nomen

nomen ſibi reperit. Nicandri Scholiaſtes, ἡ ὃ σὴψ ὀμφία ἐσὶ τῇ σαύρᾳ καλεῖται ὃ καὶ χαλκίς. ἔχει γὰρ ἐπὶ τῦ νώτου χαλκιζούσας ῥάβδους. Vitioſe à quibuſdam; quorum meminit Dioſcorides, & è Dioſcoride Plinius, Chalcidice dicta eſt, quaſi à patria. Omnino à colore nomen traxit, unde & eam non χαλκίδα, ſed χαλκῆν σαῦραν Heſychius appellat. Hæc ſunt verba Heſychii: ζίγλας, κῶλα ζίγνις, ἢ χαλκῆ σαῦρα. Interpunge ſic: ζίγλας, κῶλα. ζίγνις, ἡ χαλκῆ σαῦρα. Legit Salmaſius: ζίγνις, ἢ ζίγλας, ἡ χαλκῆ σαῦρα. Quo auctore non apponit: ſi proprio ingenio, quod veriſimile eſt, ab eo quæſiverim quid fiet τῷ, κῶλα. Quæ à Murone vulnerata eſt pars corporis, contabeſcit, idem quoque mali patiuntur quos Chalcis feriit, atque inde Seps dicitur. Idem Nicandri Scholiaſtes, σὴψ ὃ καλεῖται, περὶ τὸ σήπειν τὰ τοληχότας. Quod autem ait, ἔστι δὲ ὅκτω παλαιστῶν. id ad certam Chalcidum ſpeciem ſpectat, non ad omnes, quæ exiguæ, & parvis Lacertis fere ſimiles ſunt: ἔστι δὲ ὅμοιον ταῖς μικραῖς σαύραις, ait Ariſtoteles: unde Nicander id expreſſit:

Σῇ πά γε μιλῷ ποδανοῖσιν ὁμιλῷ σαυρσοῖσιν ἀλύξεις.

ποδανοῖσιν male intellexit Gorræus, cum expoſuit, *pedes habentibus*. Hac voce, Ariſtotelis vocem, μικραῖς Nicander reddidit, & eandem ſignificationem vocabulo huic alias ſæpe tribuit. Ad id autem quod dente ferire Chalcidem tradunt Ariſtoteles, Dioſcorides, & Plinius, cum cauda feriat Muro, reſpondeo adverſarios ex æquo telum id quoque petere, cum dente ictus ſuos deſtinare. Salamandram ab Aëtio, & Avicenna, itidem proditum ſit. Præterea dente-ne an cauda feriat Murœ noſter non ſatis certum eſt: quanquam, ne quid diſſimulem, mihi veriſimilius ſit poſtremum illud,

non ſemel quippe à me obſervatum eſt, ſi quis baculo Muronem pulſaverit, & irritaverit, cauda unca continuo minitari, ſeque ulciſci. Idem ſe expertum ſcribit Geſnerus. Negant quidam Muronem, cum percutitur, caudam movere ad ictum, ſed ad motum; ut corpus ad fugam torqueat & vibret; quemadmodum navis gubernaculo regitur. Hac ergo fortaſſe caudæ jactatione deceptus Ariſtoteles, Dioſcoridem in fraudem ac Plinium induxit. Addit Nicandri Scholiaſtes in Syria, Lybia, & Cypro Chalcides gigni: fateor id quidem, at alibi quoque provenire contendo. Jam vero hic non diſputo, idemne ſit Vaſconum Myrtylus, idemne Cenomanorum Surdus, aut Allobrogum Pluvina, quod Muro noſter. Id aliis permitto diſquirendum, quibus in illis regionibus has obſervare Lacertas contigit. Habes meam, Palmeri, de Salamandra veterum, deque Murone noſtro ſententiam, vel conjecturam potius; cui tantiſper adhæreſco, dum veriſimiliorem nanciſcar. Atque ita porro, qui litteras tractant, animatos eſſe decet, ut neque plus præjudicatis ullis ſententiis, aut vulgi auctoritati, quam veritatis ſtudio tribuant; nec ullas inſtituant in animo opiniones, quas apparente vero ejurare promptum ſibi non ſit. Vale. Cadomi, III. Eid. Sext. MDCLVIII.

JACOBO PALMERIO.

Cadomum.

EPigramma illud Anthologiæ, de quo quid ſententiam rogas, hic ante omnia deſcribendum eſt:

Εἰς τοὺς ἴσους ψήφοισιν ἰσάζεται, ἢ δύο δισσοῖς,
ἢ γὰρ ἐπ' ἴσῳ τῷ δολιχοσκαφίῳ.

Ac

Ac notandum primo contineri id capite illo libri sexti quod inscribitur ἰσοψηφα, ac proinde illud esse de genere Isopsephorum. Isopsepha porro quid sint minime intellexit doctissimus Anthologiæ interpres Brodæus, Ἰσόψηφα, inquit, *dicuntur epigrammata, quæ totidem constant versibus, ut hæc quaternis.* Imo, Isopsepha dicuntur epigrammata, quorum vel versus versibus, vel distycha distichis opposita, collecto litterarum arithmetico valore, eumdem efficiunt numerum. Velut in primo capitis hujus Epigrammate, ϑύει σοι τόδε χρέμμυον, &c. prius distichon, si litterarum quibus constat valorem colligas, efficiet numerum 5699. Ac tantumdem quoque dabit posterius distichon, si iota subscriptum voci ἐϑέλῃς æstimetur, uti æstimari debet, denario numero. Simili arte composita reperies sequentia tetrasticha. At in Disticho quod proponis, versus cum versu conferendus est, non distichon cum disticho, quod in Epigrammate duorum versuum fieri nequit. Igitur si valorem litterarum utriusque versus numeraveris, exurget numerus 4111. Jam liquidus est sensus Epigrammatis. Unus, inquit, versus uni versui æqualis est in hoc disticho, non duo versus duobus versibus, quemadmodum in tetrastichis: quippe jam odi prolixitatem Epigrammatum, & brevitatem potius sectari libet. Artificii hujus Princeps fuit Leonides ille Alexandrinus, cujus frequentem in his Anthologiæ libris reperies mentionem. Nec recens illud est apud Græcos; scribit enim * Gellius veteres Grammaticos collegisse versus ἰσοψηφους Homeri. Adeo inolevit à priscis temporibus inter Græculos nugandi pruritus. Nec iis hac parte cesserunt Judæi, nam viget apud eos, magnique fit ineptissima illa ars. Gematriam appellant,

* Gell. *lib.* 14. *cap.* 6.

ſellant, voce detorta ex Græca γωμετρία; & uſurpata perperam pro Arithmetica. Condico tibi in craſtinum apud Brioſium, quicum, cæteriſque ſodalibus agemus de Iſopſephis. Interim, Vale. Cadomi, V. Cal. Octob. MDCLXV.

DIONYSIO PETAVIO.

Lutet. Pariſ.

MAguam tu quidem intuliſti lucem explicatione tua obſcuro huic * Thucydidis loco, ex oratione à Corinthiis adverſus Corcyræos apud Athenienſes habita, quem heſterno die ſimul excuſſimus. Nondum tamen, ſi quid ſapio, caligo omnis deterſa eſt. En tibi ipſa auctoris verba:

εἰ γὰρ εἴρηται ἐν ταῖς σπονδαῖς, ἐξεῖναι παρ' ὁποτέρους τὶς τῶν ἀγρέφων πολεων βούλεται ἐλθεῖν, ἃ τοῖς ἐπὶ βλάβῃ ἑτέρων ἰοῦσιν ἡ ξυνθήκη ἐστίν. ἀλλ' ἔστις μὴ ἄλλων ἑαυτὸν ὑποτερῶν ἀσφαλείας ἕνεκα, ἢ ὅστις μὴ τοῖς δεξαμβόοις, εἰ σωφρονοῦσι, πόλεμον αὖτ' εἰρήνης ποιήσει.

Ac tu quidem verba illa, παρ' ὁποτέρους τὶς τῶν ἀγρέφων πόλεων βούλεται ἐλθεῖν, ita contruebas ac intepretabare, παρ' ὁ ποτέρας τῶν ἀγρέφων πόλεών τις πόλις βούλεται ἐλθεῖν, quod nativo ſenſui videtur repugnare; nam in oratione Corcyræorum, quæ extat paulo ſuperius, hæc leguntur, εἴρηται γὰρ ἐν ἀυταῖς τῶν ἑλλωίδων πόλεων ὅτις μηδαμῆ ξυμμαχεῖ, ἐξεῖναι παρ' ὁποτέροις ἂν ἀρέσκηῃ ἐλθεῖν

In-

* Thucyd. *lib.* 1.

In quibus iſthæc, τῶν ἐλλωίδων πόλεων ἥτις μηδαμῶ ξυμμαχεῖ, idem plane ſunt ac illa alterius loci, τὶς τῶν ἀχρέφων πόλεων. Præterea hæc ita interpretaris ac ſi legatur, παρ' ὁποτέρους, cum manifeſto editum extet, παρ' ὁποτέρους, ut & in Corcyræorum oratione, nec id proinde referri poſſit ad τὰς ἀχρέφους πόλεις. Præterea ita interpungis verba iſthæc, ἢ ὅστις μὴ τοῖς δεξαμένοις, ac ſi poſt μὴ inſerta ſit commatis nota: ut ſenſus ſit; *Qui ſecus faxit, iis qui eum receperint, ſi ſapiant, bellum pro pace afferet.* Vel ille certe, *Qui autem ſecuritate non indiget, nec ab aliis recipi poſtulat, iis qui eum receperint in ſocietatem, ſi ſapiunt, bellum pro pace afferet.* Verum præterquam quod hujuſmodi diſtinctionem reſpuunt omnes codices, ne ipſam quidem ratio pati videtur; nam quomodo ſapere putandi ſunt, qui bellum ſibi temere pro pace conſciverint? Hanc itaque totius hujus ἀφέσεως eſſe ſententiam puto: *Quamvis enim notatum ſit in actis fœderum, licere cuilibet civitati, quæ in iis actis deſcripta non ſit, ad utrumlibet fœderatorum voluerit accedere, eique ſe in ſocietatem adjungere, minime tamen ſancita eſt hæc pactio iis civitatibus, quæ in aliorum detrimentum id facerent; ſed iis tantum quæ ſecuritate indigent, nec ab aliorum ſocietate diſcedunt: & bellum pro pace allaturæ ſint illis, qui eas ſi ſapuiſſent, in ſocietatem non recepiſſent.* Cupio hæc te probare, ac mutare ſententiam, tibi enim aſſentiri res non patitur; à te vero diſſentire graviſſimum eſt. Vale, Lutet. Pariſ. Prid. Calend. Septemb. MDCL.

DIONYSIO PETAVIO.

Lutet. Pariſ.

VEnio *ſcitatum oracula Phœbi*, tuamque rogaturus ſententiam de loco hoc *a* Theophraſti qui habetur in Hiſtoria Plantarum : ἡ ὴ κόπρος, ὅτε πᾶσιν ὁμοίως, ἀθ' ἡ αὐτὴ πᾶσιν ἁρμόττει. Τὰ μὲν γὰρ δεομένας δεῖται, τὰ δ' ἧττον, τὰ δὲ παντελῶς κοῦφης. Δεομενωτάτη δ' ἡ τῶ ἀνθρώπω, καθάπερ καὶ χαρτόδρας. Ἀρίστη μὲν εἶναι ταύτην φυσίν. Δευτέραν δ' τὴν ὑείαν, τετάρτην δ' αἰγός, πεμπτην δ' προβάτω, πέμπτην δ' βοὸς, ἕκτην δ' ὄνου. Ex his verbis, καθάπερ καὶ χαρτόδρας, Chartodram ſcriptorem confinxerunt nobis Simlerus & Friſius, in ſua Epitome Bibliothecæ Geſnerianæ. Tu, Petavi, legendum cenſes, καίπερ ἀκαθαρτοτέρα. Acute ſane, ſed audiendus tamen Bodæus, cui perſuaderi non poteſt, prætermiſſum à Theophraſto columbinum ſtercus, quod cæteris omnibus anteferunt magno conſenſu veteres. *b* Varro, Caſſium ſecutus, ſtercus optimum ſcribit eſſe volucrium, in iiſque præſtare columbinum ; & ſecundum columbinum eſſe illud hominis. Sic *c* Columella, ſic *d* Plinius. Itaque locum ſic emendat Bodæus, καθάπερ καὶ τῆς ἀνθρωπείας. Malim, καλλίων δ' ἡ τῆς ἀνθρωπείας. Sic enim Quintilius in *e* Geoponicis: ἔστι δὲ κόπρος μὲν καλὴ, ἡ τῶν πτηνῶν ἁπάντων, πολὺ

a Theophr. *Hiſt. Plant. libr.* 2. *cap.* 8.
b Varr. *De R. R. lib.* 1. *cap.* 38.
c Colum. *lib.* 2. *cap.* 15.
d Plin. *libr.* 17. *cap.* 9.
e Geopon. *libr.* 2.

πολὺ ἧ καλλίων ἡ τῶν ὑστέρων. Μετὰ ἧ τὴν τῶν ὑστέρων ἐπὶ ἡ ἀνθρωπία.

Quæsitum præterea ex te velim quid censeas de his versibus * Orphei:

Εθνος ἐς ὠφρεὸν ἧ τελούσιν ἐξικόμεθα
Μακροβίων, οἳ μὴν πολέας ζώουσ' ἐνιαυτοὺς,
Δώδεκα χιλιάδας μηνῶν ἑκατονταετήρων
Ηλιθούσης μήνης.

Id sibi velle videtur, Macrobios illos vivere duodecim chiliadas mensium centennalium, qui Lunæ curriculis absolvuntur, ex iisque in hac gente numerantur, hoc est duodecies centena millia annorum Lunarium. Vide, quæso, num huc pertineant δωδεκαετηρίδες Orphei, quarum initium affert † Joannes Tzetzes in Chiliadibus. Is autem Orpheus Argonauticorum auctor, fuit Crotoniates, Pisistrati æqualis, ut cognoscimus ex Suida, qui & δεκαετηρίων, & Ephemerides scripsisse eum refert. Si quid habes ad hæc, quo doctior fieri possim, candidus imperti, & me ama. Vale, Lutet. Paris. IV. Non. Octob. MDCL.

ÆGIDIO. ANDREÆ. ROCCANO.

Lutetiam Paris.

AD quæsita tua paucis hæc habe. Scimus ex Macrobio, & Aurelio Victore, Janum Italiæ regem monetam suam capite ab antica parte signasse,

* Orph. Argon.
† Joh. Tzetz. Chiliad. 12. *Hist.* 399.

ſignaſſe, navi à poſtica, quo memoria extaret adventus Saturni in Italiam, navi eo advecti: atque hinc exortum eſſe puerorum luſum, qui jacto in altum nummo clamabant, *Aut capita, aut naves.* Quo pertinere autumaverunt aliqui luſum apud nos uſitari ſolitum, quo clamamus itidem, *Croix*, vel *Pile*, quippe crucem in nummis Chriſtianorum locum obtinere capitis; vocabulum autem *Pile*, priſca noſtrorum loquela navim ſignificare. Atque hanc conjecturam altera hac fulcire poſſem, vocem hanc à Græca πλοῖον, quæ ejuſdem ſignificationis eſt, prodiiſſe. Ut ut eſt, *Quadrans* ille *ratitus*, Lucilio memoratus, quid aliud ſit quam nummus ejuſdem valoris, ac quarta pars aſſis, ratis figura notatus? Nam tradit Feſtus, quadrantem & trientem *ratitos* eſſe dictos, quod ratis imaginem gererent, quemadmodum as impreſſam habebat navis imaginem. Atque id multo veriſimilius eſt, quam quod illic apud Feſtum proponit Antonius Cnipho, quod quoniam ad rem non facit, referre nihil attinet. Tu vero, vale. Verſaliis, Prid. Eid. Febr. MDCLXXIII.

CLAUDIO SALMASIO.

Lugdunum Batavorum.

DE Phyſicis illis, & Meteoris Epicuri, quæ ſubditicia eſſe cenſes, minime tibi aſſentior: nam & ea operi ſuo intexuit Laërtius, vir critica nate pollens, & omnino iis ineſt antiquitatis ille νίτος, & Epicuri genium ſapiunt, & omnia propemodum in iis inſunt ſectæ hujus capita. Abſit tamen ut de eo tecum, qui criticorum omnium facile princeps es, contendam: imo tibi velim quoad

quoad vivam μαϑητεύειν, & ex ore tuo pendere. Remitto ad te Cinnamum. Si quid aliud habes ad manum, quo languorem noſtrum levare poſſis, eo nos imperti. Speraſtine vero fucum te homini Normano facturum, cum muſtum pro pomaceo miſiſti? tametſi nobis non eſt palatus Burgundicus, ſapit tamen nobis Liberi lepos; neque nauſeamus, cum Matiſconenſis vini flos noſtris objectus eſt naribus. Vale, Lugd. Bat. XII. Cal. Dec. MDCLII.

EIDEM.

Lugdunum Batavorum.

MIttо ad te ἀποτειπλιγγ illud, quod promiſeram. Tu leges, vel ad arcendum ſomnum, vel ad conciliandum; aut iis certe horis, quibus animo ſoles eſſe remiſſiore: nam vigilantis & attenti acumen reformido. Sententiam quoque tuam reſcribes, ſi non procul calami & charta aberunt. Memineris modo, non ita me inſaniviſſe, ut repente me Poëtam proditurum crederem. Sed ſi verſus à natura fuiſſent negati, feciſſet indignatio. Sic itaque carmen illud accipies, tanquam à ſemipagano allatum ad vatum ſacra; & ab homine nondum ſatis recreato ex gravi morbo. Vale, Lugd. Bat. VI. Cal. Dec. MDCLII.

EIDEM.

Lugdunum Batavorum.

DE advocatis Haga accerſendis, & judice ſequeſtro adhibendo, egi cum Moro, uti inter nos fuerat conſtitutum. Ait ille ſibi quidem in animo fuiſſe rem totam Curiæ Hollandicæ judicio permittere; verum tamen cum abhorreat à controverſiis forenſibus, conditionem ſe non detrectare; cum præſertim cauſſam ſuam tueri ſe non poſſe putet ſine amicitiæ tuæ jactura, quam cæteris omnibus anteponit. Adjeci præterea, te auctore, magnopere id velle puellam & orare, ut in formula pacti diſerte adſcribatur, ſe conjugii ſpe productam Mori blanditias admiſiſſe. Impetravi id à Moro ægre ſane quidem; impetravi tamen, ea lege, ut ſubjungatur continuo, nihil à ſe dictum umquam, factumque, quod puellam in hanc ſpem vocare poſſet. Atque hoc tibi ferendum videbatur; cum ſimul eſſem. Jam ergo, niſi te pœnitet ſententiæ; res videtur ſpectare ad exitum, brevique ſopitum ſpero fœdum illud diſſidium. Vale, Amſtelod. Non. Dec. MDCLII.

EIDEM.

Lugdunum Batavorum.

QUod minime omnium ſperaveram, id præter opinionem contigit, ut facultas ad vos redeundi mihi plane adimeretur. Cum enim claſſis

classis illa vento ad Littus Hollandicum rejecta novam mihi præbuisset occasionem famulos & sarcinas in Gallias remittendi, properanter hac usus sum, eaque solum apud me retinui, quibus nunc carere non possum, & quibus si in prædonum illorum potestatem devenero, à quibus ajunt vias omnes insideri, absque magno damno carere possim. Talia autem sunt, ut viatori quidem conveniant, virum autem in urbe amplissima, qualis illa vestra est, commorantem, & honesti civis partes agentem, minime deceant. Præterea cum lex quædam peregrinationis Fiervillæ populari meo quasi conjunxerit, non videor sine crimine, certe non sine dolore, ab illo distrahi posse. Tanta autem eum tenet patrios lares repetendi cupido, atque illud fumi domestici è patria culina salientis desiderium fert ita impatienter, ut jam semel, iterumque abiturientem non sine difficultate reprehenderim. Illud etiam præterire non possum; rem meam familiarem ex tam diuturna absentia maximum jam detrimentum cepisse, ac deinde longe majus esse capturam, si diutius abfuero. Itaque nunc de profectione, teque deserendo, mihi serio cogitandum esse intelligo, quod quanto meo dolore futurum sit, vel ex cultu, observantia, & amore erga te meo, facile potes existimare. Quæ quanquam hujusmodi esse sentio, ut nulla temporis longinquitate, nulla locorum distantia labefactari possint, nihilominus tamen & coram adesse jucundissimum erat, & tam longe abesse non potest, non esse acerbissimum. Unus tu huic nostræ ægritudini potes adhibere solatium, si quam certissimum me feceris, fore ut qua cœpisti benevolentia, ea demum me, etiam absentem, complecti pergas. Hoc nihil mihi potest contingere vel honorificentius, vel jucundius. Vale, Amstelod. Eid. Dec. MDCLII.

EIDEM.

Lugdunum Batavorum.

ET tu à me poſtulaveras, & ego receperam, futurum ut ad te de rebus meis, deque ſtudiis ſcriberem, ſtatim atque in patriam rediiſſem. Nunc itaque fidem libero; paulo quidem ſerius quam juſſeras; tam cito vero, tamque diligenter quam potui. Vix enim reducem oppreſſerunt domeſticæ lites, quas ut fugerem, patria exceſſeram; adeo alienus ſum à forenſibus negotiis. Ea tamen eſt mea infelicitas, ut perpetuo mihi ſit cum nequiſſimo hominum genere litibus certandum, non exigua ſtudiorum meorum jactura. Tu languentem animum, ac pene omiſſum recrea litterarum tuarum alloquio, quod & facturum te conceptis verbis ſpoponderas. De reditu meo ſic habeto. Ultrajecto profectus iter habui per Brabantiam & Hannoniam; cumque per belli tempus, perque loca prædonibus infeſta, minime tutum eſſe intelligerem graſſatorum armis incomitatum me objicere, expectandum fuit, quoad aliqua militum manu ſtipatus in viam me dare poſſem. Incolumis tandem perveni Lutetiam, tumque primum de morte Petavii cognovi. Magna eſt apud omnes, ac Puteanum præſertim & Menagium, Miltonianæ tuæ Confutationis expectatio. Adverſarium hunc tuum, ſi me audies, non aliter ulciſceris, quam contemtu & ſilentio. Longe utilius horas tuas collocaveris in explicanda Romana militia, aliove nobili argumento, quam in defricando nebulone cujus nomen abſque te foret, nunquam prodiiſſet extra popinas & gurguſtia.

Sarcinas.

Sarcinas meas omnes, quas Chardii Amſtelodamenſis mercatoris curæ commiſeram fruſtra jamdudum expecto, Boream increpitans morantem, & Anglicam illam claſſem, quæ mare intutum facit. Hominem tamen per te admonitum velim, ne deſit officio ſuo, ſi qua forte ſe det occaſio: ne in nos tandem conveniat illud Catulli:

Piſonis comites, cohors inanis:

at non item iſtud,

Aptis ſarcinulis & expeditis.

Vale, ſummum litterarum decus. Cadomi Prid. Cal. April. MDCLIII.

EIDEM.

Lugdunum Batavorum.

EGo vero de te cogitare non ceſſo. Cujus rei teſtem Eclogam nuperrimis hiſce diebus à me ſcriptam ad te mitto. Eclogam ut conderem, fecit ruris amœnitas, qua tres totos menſes fruor: fecit amor in te meus, tuo uti illam nomine inſcriberem. Tu gravioribus ſtudiis tantiſper ſepoſitis, ad leviora iſtæc demitte animum, & in Ulmi ac Vitis amoribus conquieſce: dum inſignius aliquod meæ adverſum te obſervantiæ monumentum exter. Quod & futurum ſpero, ſi modo juveniles noſtros conatus conſiliis tuis regere ac fovere pergis. Vale, Cadomi, IV. Eid. Septemb. MDCLIII.

JOANNI SELDENO.

Londinum.

EX ſcriptionibus tuis, & ex multorum ſermonibus intellexi habere te inter codices antiquos manu ſcriptos, Vettii Valentis Anthologias. Ego vero cum ante duos annos eſſem Gottorpiæ, quæ arx eſt Ducis Holſatiæ, has eaſdem Anthologias è Codice veteri deſcripſi. Hoc meum ἀπόγραφον animus erat cum altero Vettii exempiari conferre, quod memineram me vidiſſe in Leydenſi Bibliotheca. Verum gravi illic morbo correptus, ſatis habui de tuenda valetudine cogitare. Spes tamen eſt, futurum ut amicorum cura deſcriptum libri hujus exemplum ad me mittatur. Id ſi ſit, unum illud ad ſummam libri noſtri emendationem deerit, ſi cum tuo conferatur, quem emendatiſſimum eſſe audio. Peto igitur abs te magnopere, ut pro humanitate tua exemplaris tui librorum & capitum numerum, & lemmata ad me notata mittas. Hoc ubi beneficio tuo fuero conſecutus, ſi qua parte mutilum eſſe librum meum deprehendero, ſpero fore ut è tuo lacunas ſupplere velis, quod & de meo viciſſim ſpondeo. Quod ſi hanc gratiam amicitiæ tuæ acceſſione cumulaveris, regum opes animis æquabo. Vale. Cadomi, X. Cal. Sext. MDCLIV.

JACOBO SIRMONDO.

Lutetiam Pariſ.

CUm tu me nuper, Sirmonde, Vir illuſtris, hominem provincialem, & admodum adoleſcentem,

centem, non humaniter ſolum, ſed comiter etiam acceperis, ſcrinia, litterariaſque opes reſeraveris, ſaluberrimis conſiliis juventutem noſtram inſtruxeris & à primo aditu, poſt paucos dies inter admiſſionis intimæ amicos receperis, illiberalis ſim & ingratus, ni aliqua ſaltem memoris animi ſignificatione proſequar egregiam hanc tuam adverſum me voluntatem. Quod officium, & ſi tenue ipſum eſt, cum non alia tamen ſenſus mei exprimendi ſuppetat facultas, peto abs te, ac ſpero etiam, quæ tua bonitas eſt, ut aliquo numero habeas, quoad res ipſæ dictis fidem faciant. Sunt nobis his locis Inſcriptiones veteres, ſunt numiſmata priſci ævi, ſunt codices antiqui. Horum omnium copia tibi fiet pro tuo arbitrio, cogноſceſque nos in Vervecum patria natos non eſſe. Ad me vero quod attinet, ſcito me velle totum tibi tradere in diſciplinam. Atque id ſi pateris, præclare enimvero mecum agi putabo. Vale, Cadom, III. Non. Maj. MDCL.

ISAACO VOSSIO.

Amſtelodamum.

IN illo languore corporis & animi, nihil nobis ſuavius contingere poteſt quam illam Pediaſimi ἐξηγήσιν à te recipere. Stomachus ut ſtupet ad omnem fere cibum, ita animus noſter ad diſciplinam. Quemadmodum ergo bellariis ille primum ineſcatur, ut paſcatur deinde ſolidioribus cibis, ita illis Pediaſimi Scholiis animo ad meliora ſtudia, à quibus nunc abhorret, viam faciemus. Tu cave ne ſpes nos fallat, quam de hoc opuſculo abs te impetrando concepimus. Ego pro jure amicitiæ noſtræ audacter peto, tu pro humanitate tua ſi

bene te novi, libenter concedes. Vale. Lugdun. Batav. X. Cal. Dec. MDCLII.

EIDEM.

Amſtelodamum.

AD faſtidium quod ex morbo contraxi, accedit etiam hoc alterum, quod in ſolitudine nanciſci ſolemus. Præclare enimvero mecum agi putarem, ſi vel per medicos hac & illac curſitare liceret, vel ii eſſent apud me libri quibus mœrorem & tædium fallere poſſem; ſed, quæ mea infelicitas eſt, & hoc mihi ex præſcripto prohibitum eſt, neque illud in celeberrima Academia, in urbe ſtudioſiſſima, non longe ab inſtructiſſimis librariorum tabernis, ſatis ex voto contingit. Præterea quæ me ſpes ſuſtentabat impetrandi Pediaſimi, ea nunc decollavit. Expectamus à te jacturæ hujus ſolatium. Ante horam accepi litteras Holmia, prolixas ædepol & liberales. Plurima in his habentur, quæ magno redimerem non ignorare. Nihil horum celaberis, cum tu ſis alter ego. Vale, & me ama. Lugd. Batav. III. Cal. Dec. MDCLII.

EIDEM.

Amſtelodamum.

CODICEM illum manu ſcriptum, de quo actum nuper inter nos eſt, reperi tandem Lovanii in Bibliotheca Canonicorum ſancti Martini. In eo habetur vægrandis illa Apologia, à Guiberto Abbate

bate Gemblacensi scripta pro sancto Sulpitio. Duobus, ni fallor, libris continetur. Hanc excipit vita ipsa sancti Sulpitii, quam descripsi. Nactus sum in alio codice ejusdem Bibliothecæ vitam sanctarum Perpetuæ & Felicitatis, cujus compos fieri volebas. Cupiebam equidem vehementer hanc tibi locare operam; ita de me meritus es: minime tamen id licuit per angustias temporis. At id in se libenter recepit Valerius Andreas, homo plenus humanitatis & doctrinæ, sancteque promisit se scriptionis hujus ἀπόγραφον, die sequenti ad me Bruxellas missurum. Verum cum fuissem Bruxellis per dies aliquot, neque promissa comparerent, negotium dedi optimo cuidam viro, conterraneo meo, qui istic larem habet à multis annis, ut si quid ad me Bruxellas mitteretur, id ad me Lutetiam perferri diligenter curaret: quod & facturum spero. Chifletius aberat, cum istic essem, quod incommode cecidit. Postquam Memmius excessit è vivis, nulli omnino patet Bibliotheca Memmiana, uti accepi à Petro Puteano. Expecto à te Græci illius Holoboli Scholia in Simmiam Rhodium, unde sua excepit Salmasius. Valde mihi molesta est tua cum eo simultas. *Tantæne animis cælestibus iræ?* Potuissem id dissidium componere, & gratiam inter vos conciliare, si longiorem istic moram fecissem; adeo is de te modeste loquebatur. Quo loco res tuæ sunt in Suecia, scire ex te aveo. Lutet. Paris. Kal. Januar. MDCLIII.

E I D E M.

Hagam Comitis.

ERuditas tuas in Melam Obſervationes reddidit mihi tuo nomine nomine Bochartus noſter: quæ cum vel ob varietatem rerum, vel ob reconditam eruditionem fuerunt mihi longe gratiſſimæ, tum multo magis munere iſto vigere apud te noſtri memoriam, nec temporis lapſu labefactatam eſſe priſtinam noſtram neceſſitudinem ſignificaſti. Quo mihi nec optabilius quicquam, nec honorificentius poteſt contingere. Quamvis autem multa à vulgari hominum notitia, noſtraque adeo, valde remota, ſagacitate tua eruiſti, nonnulla tamen præterea doceri abs te velim, ut privatim ac publice pergam tibi μαθητεύειν.

Pag. 254. Scribis mirum eſſe Origenem ex Jũba rege docuiſſe margaritas Britannicum proximum ab Indicis locum tenere. At Jubæ nuſquam meminit illic Origenes. Unde habes igitur id ab illo eſſe depromptum? Miraris quoque tradidiſſe Origenem unis Indicis margaritis Britannicos ſuperari; cum Solinus, Tacitus, Ammianus, & Ælianus docuerint proximos Indicis Britannicos, longo quidem intervallo, ſed proximos tamen eſſe. Addis deinde: *Eadem quoque habet Ælianus ex eodem Juba.* Jubam quidem, cum de Boſporanis margaritis agit, laudat Ælianus; cum de Britannicis, non item. Scire præterea ex te velim quonam auctore legas apud Origenem, δεύτερόν δέ πως, & πεῖς μαργαρίταις ἀμβλύτερος, cum ἀπόγραφον noſtrum habeat, δευτερούσι ἢ ἀς, & ταῖς μαργαρίτις. Quam poſtremam vocem jam ante ex μαργαρυγαῖς

μαζυγαῖς detortam judicaveram Æliano auctore, qui habet τὰς δὲ ἀυχὰς ἀμβλύρος. Quid factum vero est codice illo Origenis, unde nostrum descripsimus, quem in lucem dare meditabar? Cum huic olim labori Holmiæ incumberem, effecerunt angustiæ temporis, & nimia nostra properantia, ut menda aliqua irrepserint, quæ, quoniam ἀπόγραφον cum archetypo conferre non licuit, sanata non sunt. Id si pervenit in manus tuas, ejusque usuram mihi concesseris ad dies aliquot, operi nostro non mediore attuleris ornamentum, meque magno beneficio devinxeris.

Pag. 94. 95. Tychonem reprehendis, quod justo minorem refractionum mensuram tradiderit; cum Luna defectionem aliquando passa sit, Sole & Luna supra horizontem apparentibus. At videris existimasse non aliunde deliquium lunæ contingere, quam ex umbra terræ. Secus autem se res habet, non enim terræ solum, sed & Atmosphæræ totius umbra Lunam obscurat, ita ut extra terræ umbram sæpissime committatur Eclipsis. Id accurate demonstrat Keplerus in Paralipomenis.

Ad certam deinde mensuram reduci posse putas siderum refractiones, cum valde inæqualem constet aëris superficiem, proindeque inæquales esse refractiones necesse sit.

Hæc eo animo à te accipi velim, quo à me proposita sunt, benevolo scilicet, & docili, non pervicaci, adversus eum præcipue, cujus eruditionem & perspicacitatem unice mihi suspiciendam jam dudum proposui. Cadomi, IV. Non. Mart. M.DCLIX.

EIDEM.

Hagam Comitis.

ANnus eſt, & quod excurrit, poſtquam rediit ad vos Cornutus noſtras, Bibliopola, cui litteras ad te curandas commiſeram : nec dubitare poſſum quin eas tibi pro fide ac diligentia ſua reddiderit. Ab eo tempore ſpem nobis aliquam fecit Bochartus, futurum ut in hanc urbem ſis venturus ; quod potius optamus, quam ſperamus. Is poſtea nomine tuo miſit ad me Concilii Florentini exemplar : quo tempore Stephani Monachii, amici mei & popularis, cura Rothomago accepi diſſertationes tuas de Septuaginta Interpretibus. Ita gemino numere & amicitiæ tuæ monumento ſimul auctus ſum. Agnovi equidem in iis eximiæ eruditionis tuæ copiam, & ingenii dexteritatem. Quod ad argumentum ſcriptionis tuæ pertinet, Septuaginta nempe ſenum auctoritatem, & Chronologiam ſacram, etiamſi ad ſententiam tuam approbandam nihil afferri potuit eruditius, nihil acutius excogitari, multa ſunt tamen, in quibus minime tecum ſentire poſſum. Septuaginta virorum interpretationem, non Codicibus ſolum Hebraicis, ſed ipſi etiam Samaritano anteponis : magnum illud eſt, at ferendum tamen, genuinam illam modo & incorruptam habere nos interpretationem demonſtraſſes. Quid ita non eſſe, vel ex editionum omnium quæ circumferuntur, Sixtinæ, puta, Aldinæ, Baſileenſis, Complutenſis, & Alexandrini etiam Codicis diſſentione ſatis perſpicuum eſt. Nec probat integram ad nos perveniſſe hanc ipſam interpretationem, quæ ante Chriſti tempora

tempora terebatur, quod loca, ex ea ab Apoſtolis & Apoſtolicis viris deprompta, cum ea conſentiant quæ nunc uſurpatur. Nam ut loca hæc conſentire omnino, nec uſquam diſſentire concederem; id unum tantummodo ſequeretur, non omnino diverſam eſſe interpretationem, ſed in aliquibus conſentaneam. Et fateri tamen neceſſe eſt, contaminatam eſſe interpretationem, qua fruimur. Hæc cum ita ſint, ſtatue nunc, fonteſne ipſos, inquinatos, ut voles, rivulis & lacunis, itidem iniquitatis, poſthaberi velis. In quo ſane Tridentinorum Patrum prudentiam mirari ſoleo. Cum hinc enim Maſoretharum perfidia & corruptela, Judaicorum codicum auctoritatem dubiam faceret; inde Septuaginta virorum editionem, miris diſſentionibus, & variantibus lectionibus deformatam religionis foret admittere: vulgatam illam reliquis anteponendam ſanxerunt, quæ conflata eſt ex Italia, jam inde ab Apoſtolicis ferme temporibus ſummo Eccleſiarum, Latinæ & Africanæ, conſenſu recepta; & ex Hieronymiana, ad integerrimos Hebræorum & Septuaginta Senum codices, à viro linguarum illarum, & Scripturæ ipſius callentiſſimo exacta. Illum etiam per mihi mirum accidit, quod omnium Septuagintaviralis Interpretationis editionum vitioſiſſimam Romanam dicas. Eamne, quæ ad antiquiſſima omnium exemplaria elaborata eſt? Nec leve illud eſt, quod Aquilam eundem eſſe ſtatuis ac Onkelon, idque ex Rabbinis ipſis, quibus tamen accurate diſtinguuntur; hunc enim אונקילס, conſtante appellant, illum עקילס. Magna præterea intercedit ætatum diſcrepantia, cum Hillelis diſcipulum faciant Onkelon; Hyrcani & Herodis magni æqualem, Aquilam Hadriani temporibus floruiſſe agnoſcas? Chaldaicarum autem Paraphraſeon antiquitatem vetuſtiſſimi ſcriptores Thalmudici, & ipſo antiquiores Hieronymo ſatis declarant. Nec eam impugnat perpetuum

petuum Origenis & Hieronymi de ea silentium. Nam vix Hebraice balbutiebat Origenes ; ut aliquando , Deo favente, ostendemus. Hieronymo autem ignotæ non fuerunt hæ interpretationes: multa quippe profert in Quæstionibus Hebraicis in Genesin, aliisque sexcentis locis, quæ non aliunde, quam ex Chaldaicis interpretationibus videntur petita. Origenem alio loco carpis, quod ab Adamo ad Noachum decem γενεὰς numeraverit: tum γενεὰν, non generationem, sed duarum generationum intervallum significare contendis. Priorem igitur γενεὰν ponis in Setho, secundam in Enoso ; atque ita demum nona in Noacho, non decima, constituitur. At si aliter potuisses calculum, prioremque in Adamo γενεὰν fixisses, alteram in Setho, atque ita porro in reliquis, decima in Noacho constituisset. Quin autem Adamus à Deo genitus dici possit, dubitare non patitur Lucas cap. 3. vers. 38. τοῦ ἐνὼς, τοῦ σὴθ, τοῦ Ἀδὰμ, τοῦ Θεοῦ, quasi Adamus Dei filius, & à Deo genitus fuisset. Hæc eo noravi, quod nuperrime locum hunc in Origene ita explicandum esse verissime docui. Id enim nunc curo, ut eis paucos menses priorem Origenis Tomum prælo committam. Quod si à te codicis illius, quem olim exscripsi in Suecia, usum impetrare potuissem, publice agnovissem gratiam, rectiusque labor noster processisset. Neque vero spem hujus omnem adhuc abjeci ; novi enim ingenium tuum liberale, & litteris juvandis natum. Unum illud vereor, ne serius ad me beneficium tuum perveniat, quam ut ullum ejus fructum capere possim. Sed redeo ad eximium opus tuum : cui quamvis impar esse sentiebam, quicquid referrem, per nostrum tamen Legatum librum à me recens editum accipies ; quem cum leges, deque eo judicium facies, non am excellentem illam tuam doctrinam, quam ve-

rerem

terem noſtram conſuetudinem & amicitiam in conſilium velim adibeas. Nonnulla illic à me ſcripta ſunt de Senioribus Septuaginta, & aliis Librorum ſacrorum interpretibus, quæ doleo cum rationibus tuis non convenire. Quod ſi in rebus hujuſmodi, quæ ad doctrinam pertinent, à te diſſentio nonnunquam, efficiam certe ne me unquam animo à te ac voluntate alienum experiare. Vale. Cadomi, X. Cal. Dec. MDCLXI.

EIDEM.

Windſoram.

DIci non poteſt quanta animi voluptate poſtremas tuas acceperim, quæ veteris noſtræ neceſſitudinis uſum, intervallis locorum & temporis longinquitate intermiſſum, renovarunt. Sic enim eas legens afficiebar, ut præſens præſentem contueri videtur & amplecti. Cur iis vero ſerius reſpondeam, cauſſæ fuit gravis & diuturnus morbus, qui me totam hyemem exercuit. Nunc vero etſi nondum recreatus ſum ex eo, quidquid tamen ad firmam & integram deeſt valetudinem, non tam à remediis quam à conſuetudine Muſarum mihi expectandum eſſe intelligo. Quibus ut me reſtituerem, per te, qui illarum bono natus es, parandum mihi ad eas reditum eſſe duxi. Auctorum Latinorum in novam formam reconcinnandorum probare te inſtitutum valde lætor: nam ipſum te novi, quam egregius ſis ſpectator lucubrationum hujuſmodi. Ac optandum fuiſſet, ut quemadmodum promovendis, non Sereniſſimi ſolum Delphini, ſed publicis etiam ſtudiis à Montauſerio Duce ſolerter id excogitatum fuerat, ita re præſtari,

ſtari, & ad exitum deduci potuiſſet. Verum in hac, jam non dico eruditorum, ſed ſtudioſorum hominum penuria, & tanta bonarum litterarum vaſtitate, præclare nobiſcum actum eſt, cum aliquos fors obtulit deſtinato operi utcunque idoneos: cum potius de multis in omni doctrinarum genere longo uſu detritis & ſubactis quidam fuiſſent eligendi, quorum ſtudio & opera res pro ſuo momento, proque Sereniſſimi Delphini, cujus in gratiam parabatur, dignitate, ex voto confici poſſet. Quamquam & aliquos impoſito muneri cum laude ſatisfeciſſe reperies. Prodibunt eodem ornatu intra paucos menſes priſci alii ſcriptores aliqui. Mittam ad te, ſimul exierint. Atque utinam parem nobis diligentiam præſtarent Typographi, in edendo majoris abollæ opere, quod jam diu molimur: verum ſegnitie ſua ac ſocordia miſere nos excruciant, quam tamen patientia noſtra ſuperabimus. Interim ſic habeto, vigere apud me priſtinæ illius noſtræ familiaritatis & amicitiæ recordationem: nec me commiſſurum ut virtutum tuarum memoria, imprimiſque ſingularis illius ac præclaræ eruditionis, cujus immortalia extant monumenta, cum alia pleraque, tum præcipue novella tua *De Muſica Diſſertatio*, ulla apud me unquam diuturnitate extinguatur. Vale. Verſaliis, Cal. Jun. MDCLXXVII.

EIDEM.

Windſoram.

SIgnificaveram tibi aliquando meis litteris, miſſurum me ad te propediem auctores aliquot, in Sereniſſimi Delphini uſum concinnatos, ad idque munuſculum velut mantiſſam adjecturum, Demonſtrationem

monſtrationem meam Evangelicam, qua Chriſtianæ doctrinæ veritatem probare & tueri inſtitui. Nunc ea cum è Typographorum prœlis exierint, ſollicitus ſum de via & ratione, qua ad te tuto tranſmitti poſſint. Sic enim accepimus, veritum eſſe apud vos edicto Regio, ne quiſquam merces Gallorum manibus elaboratas illuc inferat, vel illatas recipiat, pœnamque propoſitam eſſe, gravem multam, tum & mercium ipſarum exuſtionem. Cum itaque deſtinati tibi libri, noſtrorum hominum arte & manibus compacti ſint, faſciculum jam vectoribus traditum repetii. Nunc oro te ut vel à Sereniſſimo Anglorum Rege, vel à Magiſtratibus qui publicanis & portitoribus præſunt, facultatem impetres faſciculi noſtri recipiendi, etiam irreſectis vinculis, & integris ſigillis. Idem etiam haud ſcio an commodius efficere poſſimus per D. Legatum Regis noſtri, qui ſi librorum horum faſcem ſuo nomine inſcribi & ad ſe mitti patietur; intacti ſine mora perferentur. Scribo igitur ad eum hac de re. Tu velim litteras meas cures diligenter, meque de omnibus certiorem facias, ſicque animum indueas tuum, ſummam eſſe meam adverſus te obſervantiam, teque à me pro eximiis tuis virtutibus ſingularique eruditione impenſe coli ac diligi. Vale, IV. Cal Mart. MDCLXXIX. De Sangermano.

EIDEM.

Windſoram.

CUm ante ſex ſeptemve hebdomadas ſcripſiſſem ad te, miſſurum me exemplar Demonſtrationis meæ Evangelicæ, ſi id tuto & commo-

de

de fieri posse significasses, atque has litteras Windsoram curandas esse inscripsissem, intellexi ex Anglorum aliquot sermonibus periculum esse, ne sic inscriptæ litteræ intercidant, nec enim illac veredarios transire. Suspicionem exitus comprobavit, cum responsum à te nullum acceperim. Itaque ne diutius incerta expectatione torquerer, malui dissolutum exemplar, ita ut exiit è Typographorum manibus, tibi offerre, quam colligatum, & concinnatum Publicanorum inclementiæ objicere, quos ajunt ex Regis mandato merces nostratium manibus fabrefactas, quæcunque inferantur in Angliam, concerpere & lacerare. Itaque Lockio ad vos eunti epistolam hanc tradidi, una cum ipso libro, quem compactum & eleganti forma ornatum pro mea adversum te observantia mittere cupiebam. Rem in optimam partem velim accipis, atque ita existimes, in te amando, & colendo, tuisque virtutibus prædicandis nemini hominum omnium me concedere. Vale, Vir præstantissime. XV. Cal. Maj. MDCLXXIX. Lutetia.

EIDEM.

Windsoram.

QUo serius nuperum tuum opus *De Sibyllinis Oraculis* accepi, eo accepi jucundius, & legi diligentius, quod multa de eo & litteris amicorum, & multorum sermonibus ad me essent perlata, magnaque ejus videndi & fruendi mihi cupiditas incessisset. Nunc vero postquam liberalitate tua desiderio, meo factum est satis, reliquum est ut gratias agam tibi quam possum maximas. Ad scriptionem ipsam quod attinet, quid tibi ejus

nunc

nunc vel eruditionem, vel acumen prædicem aut laudem ? Profecto etsi deploratæ ac conclamatæ causlæ patrocinium suscepisti, tuis tamen perfeciſti argumentis, ut vel vera jam, vel veri certe Simillima appareat; neque tantum sine pertinacia, sed cum ratione etiam defendi possit. Præclare vero de Libris sacris meritus es, cum grassantem in eos nuperi illius censoris petulantiam repressisti: qui nisi castigationibus tuis admonitus resipiscat, non jam rationibus, sed auctoritate magistratus est coërcendus. Tu me velim existimes vetustam nostram necessitudinem mutuis tot annorum officiis coalitam, & colere diligenter, & constanter retinere, idemque me ad ultimum vitæ diem porro esse facturum. Vale. XI. Calend. Octob. MDCLXXX. Ex Abbatia mea Alnetana, ad Udonem fluvium Inferioris Normaniæ, in agro Cadomen.

FINIS.

TABLE

Des Diſſertations contenuës dans le ſecond Tome.

X. DISSERT. EXamen du ſentiment de Longin ſur ce paſſage de la Geneſe, Et Dieu dit, Que la lumiére ſoit faite; & la lumiére fut faite, page 1

XI. DISSERT. *Touchant l'opinion des Anciens ſur l'origine du Nil, & touchant l'explication du 28e. vers & ſuiv. au Livre des Georgiques de Virgile*, 22.

XII. DISSERT. *Touchant Honoré d'Urſé, auteur du Roman d'Aſtrée*, 68

XIII DISSERT. *De l'origine de la Poëſie Françoiſe*, 84.

XIV. DISSERT. *Touchant les Poëſies d'Antoine Halley, Profeſſeur Royal en l'Univerſité de Caën, & Principal du Collége du Bois; touchant le nom de Virgile, & un endroit de ſes Georgiques*, 89.

XV. DISSERT. *Touchant les Dieux Madbachus & Selamanés*, 97

XVI. DISSERT. *Touchant les Vers Ioniques*, 103

XVII. DISSERT. *Des Participes actifs Français*, 105

XVIII. DISSERT. *Des Titres de Livres terminées en* ana, 107

XIX. DISSERT. *Additions à l'Etymologique*

gique de la Langue Françoiſe de M. Menage, 111
XX. DISSERT. *De la nature des Cometes*, 156
XXI. DISSERT. *De la nature de la Roſée*, 165
XXII. DISSERT. *De la Pourpre*, 169
XXIII. DISSERT. *Touchant la Philoſophie Cartéſienne*, 174
XXIV. DISSERT. *Touchant le Livre* De Concordia Rationis & Fidei *& touchant la conciliation du Catholiciſme & du Proteſtantiſme*, 180
XXV. DISSERT. *Sur la Reünion des Religions*, 186

Fin de la Table.

INDEX

Epiſtolarum, quæ continentur in Quæſitis & Reſponſis per Epiſtolas.

Thomæ Belkio,	page 193
Davidi Blondello,	195
Samueli Bocharto,	198
Johanni Friderico Breithauptio,	204
Johanni Braunio,	206
Johanni Baptiſtæ Brullio,	209
Iſmaëli Bullialdo,	213
Gabrieli Coſſartio,	216
Gisberto Cupero,	219
Tanaquillo Fabro,	232
Johanni Georgio Gravio,	235
Philippo Labbæo,	265
Guillelmo Lamonio,	268
Jacobo Lario,	270
Petro Mambruno,	272
Franciſco Maſcareniæ,	276
Leopoldo Medici, S. R. E. Cardinali,	278
Ægidio Menagio,	279
Stephano Monachio,	280
Gabrieli Naudæo,	281
Jacobo Palmerio Grentemenillio,	282
Dionyſio Petavio,	290
Ægidio Andreæ Roccano,	293
Claudio Salmaſio,	294
Johanni Seldeno,	300
Jacobo Sirmondo,	300
Iſaaco Voſſio,	301

0036382372